



ANNE & SERGE GOLON

Angélique à Québec

2





ANNE & SERGE GOLON

Angélique à Québec

2



Angélique à Québec 2

Anne et Serge Golon



Seanné et corrigé par :

CALIGULA

La série

- 01 : Angélique, marquise des anges 1
- 02 : Angélique, marquise des anges 2
- 03 : Le chemin de Versailles 1
- 04 : Le chemin de Versailles 2
- 05 : Angélique et le roi 1
- 06 : Angélique et le roi 2
- 07 : Indomptable Angélique 1
- 08 : Indomptable Angélique 2
- 09 : Angélique se révolte 1
- 10 : Angélique se révolte 2
- 11 : Angélique et son amour 1
- 12 : Angélique et son amour 2
- 13 : Angélique et le Nouveau Monde 1
- 14 : Angélique et le Nouveau Monde 2

- 15 : La tentation d'Angélique 1
- 16 : La tentation d'Angélique 2
- 17 : Angélique et la démonsse 1
- 18 : Angélique et la démonsse 2
- 19 : Angélique et le complot des ombres
- 20 : Angélique à Québec 1
- 21 : Angélique à Québec 2
- 22 : Angélique à Québec 3
- 23 : La route de l'espoir 1
- 24 : La route de l'espoir 2
- 25 : La victoire d'Angélique 1
- 26 : La victoire d'Angélique 2

Quatrième partie

(suite)

Chapitre 36

Maintenant elle était assise seule au creux de la nuit devant l'âtre où le feu ronflait, alimenté par un demi-tronc d'arbre posé sur les chenets.

Elle tenait son chat contre son épaule parce que cette tiède présence animale l'aidait à réfléchir comme un témoin qui l'aurait entraînée par l'interrogation contenue dans ses prunelles attentives à aller jusqu'au bout de ses raisonnements.

– Maintenant, j'en suis sûre, *je sais qui est l'allié secret de Joffrey*. Toi, tu le savais, Sire Chat... Tu l'as toujours su,

bien certainement. J'aurais pu le deviner dès le premier instant. C'était une question de logique...

Elle attendait Joffrey.

La tempête faisait toujours rage et créait comme un océan infranchissable d'une demeure à l'autre, mais Angélique espérait que Joffrey profiterait de la moindre accalmie pour franchir la distance qui séparait le manoir de Montigny de la maison de Ville d'Avray. À moins qu'il ne fût ce soir à Sillery ou au bord de la Saint-Charles, dans ces lieux où il avait commencé de dresser ses fortins pour « encercler la ville ». Angélique eut pour elle-même et pour son chat un sourire entendu.

Elle l'attendait quand même, se réjouissant à l'avance de profiter de cette tempête qui les enfermerait tous deux entre leurs murs pour lui faire « avouer ».

Elle avait envoyé toute la maisonnée se coucher, disant qu'elle veillerait elle-même sur les feux.

« Il avouera, il faudra bien qu'il avoue. »

Dans la pénombre, la petite lueur du cierge de la Chandeleur qu'avait allumé Suzanne avant de regagner sa ferme rappelait que Dieu veille sur les humains livrés aux déchaînements des intempéries.

C'était une coutume que d'allumer un cierge dans chaque foyer pendant les tempêtes. Suzanne, qui pensait à tout, l'avait sentie venir, cette tempête. Elle avait trouvé le temps de se précipiter à l'église quérir un cierge et même de le faire bénir afin que le foyer de Mme de Peyrac fût protégé.

Ce n'était pas le cierge bénit à la Chandeleur et réservé à cet usage, mais c'était mieux que rien. Suzanne avait également pensé à déposer des victuailles chez le vieux Loubette. Ensuite se battant contre les premières rafales, elle avait regagné sa ferme, pour y allumer parmi les siens, son propre cierge bénit.

Au-dehors, la tourmente de neige continuait. Ses flots, son écume griffante ébranlaient les murs avec une fureur inépuisable. On aurait dit qu'elle contournait les maisons comme des rocs, cherchant à les recouvrir et à les noyer. Elle heurtait aux fenêtres et aux portes avec une hargne effrayante. Sifflant au ras du sol ou s'acharnant plus haut contre les cheminées carrées, s'engouffrant dans le goulet des rues avec une fureur délirante, tourbillonnant au cœur des places avant de se ruer contre le rempart des maisons, pliant les arbres, balayant, crépitant, martelant, la tornade enlaçait la ville.

Mais les maisons de Québec résisteraient à l'ennemi du genre humain,

le cruel vent de « nord-est ». Bâties sur des caves profondes naturelles ou ancrées sur des ensolages de mortier, elles étaient indéracinables. Seul l'incendie pouvait avoir raison d'elles.

À Wapassou, fort de bois bien enfoncé sous la neige, presque sous la terre, les ouragans n'avaient pas laissé à Angélique une telle sensation de duel et de combat acharné, de remise en question de la survie contre une nature brutale et sans merci. Ici le pôle n'était pas loin.

Dans la soirée, à l'intérieur de la maison tout le monde s'était montré guilleret. Avec une pointe d'excitation. On avait mangé de bon appétit. On était

allé se coucher après avoir glissé les bassinoires de cuivre dans les draps, mais c'était plutôt pour la forme car feux et poêle marchaient à plein et l'on avait très chaud.

Une fois tout le monde endormi ou retiré dans un coin, elle s'était plu à faire une tournée dans la maison si douillette.

Tout en menant sa ronde, suivie de place en place par le chat, elle se remémorait l'entrevue avec la Mère Madeleine. Le verdict qui l'innocentait lui donnait l'âme légère mais son importance s'estompait déjà derrière la révélation de celle qui avait suivi, concernant le Père d'Orgeval ayant quitté la ville pour se rendre aux

missions iroquoises. Lorsque le Père de Maubeuge avait parlé, elle avait vu Loménie tressaillir et une expression atterrée marquer ses traits. De là, elle pouvait déduire que le Père d'Orgeval n'avait pas quitté la ville de son plein gré. On l'avait contraint à partir pour l'Iroquoisie. Ainsi, s'expliquait la phrase accusatrice du Père de Guérande. « Par votre faute, il va mourir... »

Sans bruit, elle allait à travers la maison, de la cuisine au salon, puis au boudoir, à la bibliothèque. La maison de Ville d'Avray était pleine de trésors comme la caverne d'Ali-Baba.

Angélique alla entrouvrir la porte de la chambre où dormaient Honorine et

Chérubin sous la garde de Yolande, celle où reposaient dans un même lit Marcellin et Timothy.

Dans un renforcement derrière la cuisine, où l'on rangeait des pots et des outils, Piksarett et le Montagnais avaient élu domicile, pour ce soir. Demain ou plus tard, le Montagnais, chaussant ses raquettes, regagnerait son fjord du Saguenay dont les hautes falaises accrochent les nuages.

Il sirotait son « demiard » d'alcool enfin obtenu, tandis que Piksarett, entre deux bouffées de tabac, le chapitrait sur sa dégénérescence d'ivrogne. On ne les voyait pas. On entendait seulement le murmure de leurs voix dans l'ombre et la

fumée de leurs calumets s'exhalait entre les planches comme un brouillard.

Angélique descendit au cellier. Elle y respira l'odeur des fruits sur les planches : pommes, poires, noix diverses ; l'odeur des barriques de cidre et de vin, celle des légumes sur le terreau frais, des chapelets d'oignons et d'aulx, tressés comme une chevelure de princesse florentine.

L'odeur d'une maison bien rangée, bien aimée. Dans les caves, le doux regard des brebis se tourna vers elle. Couchées dans le foin, avec des poses de mouton à la crèche, elles abordaient la nuit, tranquilles, rassurées sur leur asile tiède. La chèvre, debout, mâchonnait,

hardie et gaie.

En remontant, Angélique s'arrêta près de la chambre de Cantor. Il dormait, et depuis qu'il était tout enfant, elle avait aimé s'asseoir sur le bord de son lit et le contempler dans son sommeil.

Comme autrefois elle songeait en le regardant : « Merveilleux petit Cantor ! »

Elle avait envie d'effleurer du bout du doigt ses sourcils déliés, sa lèvre d'adolescent où se dessinait un duvet blond. Cantor si beau et son glouton au rictus terrifiant.

Un jour elle retournerait voir la Mère Madeleine et lui demanderait : Quel

visage avait l'archange ?... Comment se présentait le monstre velu ? Mais, pour l'heure, le dossier de la démonsse était clos.

C'est alors qu'elle était revenue s'asseoir devant la cheminée, le chat contre son épaule.

Pensive, elle évoquait ce jour où elle était entrée dans une grande pièce encombrée d'instruments scientifiques.

Le Père de Maubeuge, Supérieur des jésuites au Canada, et le comte de Peyrac se penchaient ensemble sur les pages d'un lourd volume disposé sur un lutrin. Le rire de mondaine de cette idiote de Bérengère avait brouillé le

déclat qui avait traversé son esprit, l'impression qu'ils se tenaient l'un près de l'autre comme s'ils se connaissaient *depuis longtemps*.

Devrait-elle envisager que le Père de Maubeuge et Joffrey de Peyrac s'étaient déjà rencontrés autrefois ?

Au temps où Joffrey, jeune homme, parcourait les mers asiatiques ou, plus tard, en Europe ou en Méditerranée, à Palerme ou à Candie ? En Égypte ou en Perse ? Les jésuites étaient partout, croisant les routes de tous les aventuriers du monde. Et leur rencontre se prolongerait aujourd'hui, au Canada ?

Alors tout devenait logique, même la

subite, l'incompréhensible disparition du Père d'Orgeval. On l'avait frappé au moment où il triomphait... Et qui pouvait le frapper ? Seul celui qui avait pouvoir sur lui. Seul le Père de Maubeuge, Supérieur de la communauté des jésuites du Canada, son supérieur, avait le pouvoir de faire plier l'échine à un Sébastien d'Orgeval, car, au Père de Maubeuge, l'intraitable missionnaire devait obéissance. Seul il pouvait le contraindre. Lui donner un ordre auquel il ne pouvait se dérober. Chez les jésuites, la discipline, plus qu'ailleurs, est intransigeante... C'est une armée. Le chef de l'ordre à Rome ne porte-t-il pas lui-même le titre de général ?

Il sembla à Angélique qu'elle pouvait

imaginer la scène sans peine.

Dans le clair-obscur d'une cellule aux murs blancs sur lesquels se détache l'austère crucifix des jésuites, est entré le missionnaire à la croix marquée d'un rubis, symbole du sang répandu pour la gloire de Dieu.

Celui qui l'a fait appeler a le regard énigmatique d'un Oriental. Entre eux, peu d'affinités, de conformité profondes.

« À genoux, mon fils ! Demain vous quitterez Québec, et vous prendrez le chemin des missions iroquoises... »

Lié par son vœu le jésuite d'Orgeval doit s'exécuter sans un délai, sans un murmure. Impuissant devant le brusque

décret qui l'oblige à quitter la ville, il a dû s'éloigner, vers les espaces arides... où l'attend peut-être la mort.

Plus elle réfléchissait et plus Angélique était certaine que les choses avaient dû se passer ainsi.

Deux jours avant l'arrivée de la flotte de Peyrac, le Père de Maubeuge avait donné l'ordre de s'éloigner à son trop puissant subordonné. Et il avait donné cet ordre parce que c'était lui l'allié secret de Joffrey de Peyrac à Québec.

Dominant les bruits de la tempête, on entendit un remue-ménage du côté de la cour et la porte fut ébranlée de coups sourds.

– Je ne pouvais passer notre première tempête à Québec loin de ma dame, dit Joffrey, quand, aidée de Macollet qui s'était extrait de son banc-cercueil, elle eut réussi à tirer la porte déjà bloquée par la neige.

La porte claqua comme arrachée de ses gonds, une trombe de neige s'engouffra et, avec elle, entraient le comte de Peyrac et son écuyer Yann Le Couennec. Ils posèrent leurs raquettes debout contre le mur. Cela avait été une expédition hasardeuse que de franchir ces quelques arpents qui séparaient le manoir de la petite maison.

De leurs vêtements, la neige amoncelée glissait et tombait par

paquets. Ils s'arc-boutèrent pour refermer la porte et l'on posa la barre de bois en travers.

Yann Le Couennec irait dormir dans le premier grenier où étaient dressées des « cabanes », sorte de lits clos fermés par des rideaux qui mettaient à l'abri des courants d'air.

Eloi Macollet jeta une nouvelle brassée de genêts, disposa d'énormes bûches et dit qu'il prenait la relève de garde près des feux, comme à Wapassou.

Autour de la maison, défendue de toute intrusion, les grandes orgues du vent s'amplifiaient.

Dans la chambre au vaste lit, il faisait

bon. « Il avouerait ses traîtrises », pensait Angélique en regardant Joffrey de Peyrac, « mais pas tout de suite », rectifiait-elle, prise dans le rayonnement de son sourire qui se penchait vers elle et qui représentait pour elle tout le bonheur du monde.

La nuit serait longue, aussi longue que la tempête. Et lorsque celle-ci s'apaiserait, on se réveillerait dans un silence de velours blanc.

Ils s'enlacèrent et s'étreignirent avec jubilation.

Longue nuit d'amour, longue comme une vie et qui semble tout conclure parce que tout résumer, que l'on traverse

comme une fin alors qu'elle porte en elle tout le commencement, mais que l'on éprouve ainsi parce que tout s'est aboli de ce qui fut avant, de ce qui pourra venir après. Tout a perdu de l'importance des choses de la vie : gloire, dangers, richesses, ambition, envie, craintes, peur de la misère et peur de l'abaissement, ascension ou chute, poids de la subsistance de la maladie et de la mort.

Le corps est glorieux, l'âme libre. Le cœur bat.

Tout a disparu et « l'ailleurs » vous accueille dans le sanctuaire secret de l'amour.

Leur ailleurs était cette nuit-là une chambre étroite environnée par la tempête en un lieu sauvage comme la malédiction, en une cité plus frêle qu'un fétu issu d'une graine perdue et prête à être arrachée de son rocher par un vent d'apocalypse.

L'univers où ils avaient été transportés s'enfermait dans le cercle de leurs bras et le feu du centre du monde brûlait entre eux.

Sans avoir quitté leurs vêtements, ils restèrent longtemps debout dans cette chambre obscure où vacillait la lueur d'une veilleuse juste nécessaire pour éblouir leurs yeux par l'éclat des yeux de l'autre où tremblait ce reflet comme une

étoile, une étincelle, lorsque leurs paupières closes sous le poids de la félicité se soulevaient comme en rêve. Et le visage penché ou offert barrait leur horizon, seule apparition dans le clair-obscur à retenir et séduire leurs pensées ou leurs sens.

Ils s'embrassaient et s'étreignaient en silence.

Enfin la morsure du froid les ramena à la réalité et la fièvre de leur désir les jeta sous les couvertures, nus et riant au fond du grand lit, courtines bien tirées sur l'ombre et la tiédeur de leur refuge. Leurs corps se cherchèrent, attentifs à se retrouver, à se laisser de nouveau envahir par l'ineffable. Il y avait entre

eux cet appel. Un don contre lequel on ne peut rien. L'attraction mutuelle et toujours surprenante d'une chair pour une autre, ne se renie pas. Elle ouvre les vannes à la volupté. Entre eux, elle avait toujours existé. Elle avait balayé les colères et les rancunes de leur séparation.

« C'est dans tes bras que je suis le mieux », pensait-elle. « De tous mes amants tu es l'inoubliable... Et cela durera autant que notre vie... Tant que nos mains vivantes pourront se tendre l'une vers l'autre et se toucher. Et nos yeux et nos lèvres se rencontrer. C'est pourquoi nous sommes libres. Parce que liés par le seul lien que nous n'avons pu délier : l'attraction. Emportant où que

nous allions la marque de l'autre avec nous. »

Et à partir de ce sortilège de la chair qui les retenait, ils se retrouvaient toujours, retrouvaient le chemin de leurs esprits différents, opposés : homme-femme, mais aussi semblables par une même conception qu'ils avaient de la vie et qu'ils n'avaient cessé de se reconnaître depuis leur première rencontre, à Toulouse.

Ils aimaient l'amour, ils aimaient la vie, ils aimaient rire, ils ne craignaient pas la colère de Dieu, ils aimaient l'harmonie et la création, ils luttèrent afin de les voir triompher sur Terre, ne serait-ce qu'en vivant pleinement, sans

mélange, au sein d'une nuit de tempête, le bonheur de s'aimer follement.

Ces hurlements et grondements extérieurs qui abolissaient tous menus bruits de l'existence quotidienne, même ceux de la maison, ces ébranlements qui semblaient parfois frapper avec hargne et fureur aux portes de leur enchantement, ajoutaient au sentiment d'effacement de tout ce qui n'était pas eux. Et pour chacun, l'autre, son bien-être et son plaisir, sa joie traduite en mots brefs, gestes de tendresse, en soupirs.

Bonheur donné, reçu, délivrance d'être, d'exister et de le savoir, oubli de tout parce qu'elle est là, parce qu'il est

là. Une heure d'amour volée au temps, à la nuit, à la terreur, au mal. Un droit et pourtant toujours miraculeux.

Au sein de ses transports amoureux de telles images traversaient Angélique en voletant.

Et comme chaque fois, elle n'imaginait pas avoir été jamais aussi heureuse que cette fois-là. Elle se disait que les lèvres de Joffrey n'avaient jamais été si douces, ses mains aussi caressantes, son étreinte aussi brisante.

Qu'il n'avait jamais été aussi brun, aussi fort, aussi dur, aussi tendre, que ses dents ne lui avaient jamais paru aussi blanches dans son sourire de

faune, son visage marqué de cicatrices aussi terrible et aussi fascinant, son regard aussi moqueur, qu'elle n'avait jamais été aussi troublée par l'odeur de sa chevelure touffue et ténébreuse marquée d'argent contre son hâle, par la chaleur de sa peau lisse sur les muscles durs, qui parfois lui paraissait brûlante au toucher à force d'être brune, alors qu'elle ne l'était surtout que par contraste avec sa chair à elle et la blancheur des draps.

Elle aimait ses hardiesses qui lui traduisaient la faim qu'il avait d'elle, une sorte d'avidité fervente qui avait toujours été son signe.

Il s'adonnait à l'amour sans plus

admettre que pour une autre science on pût poser des limites aux inventions du désir lorsqu'on en était tous deux inspirés. Là, comme ailleurs, il restait le même, à la recherche de la vie. Derrière les soupirs et les aveux qu'il faisait naître, c'était elle qu'il cherchait, sa plus aimée, objet plus précieux et insaisissable que la flamme des métaux inconnus révélés au patient alchimiste.

Mais elle aimait aussi l'égoïsme avec lequel il vivait sa propre satisfaction. L'amour était une jouissance terrestre à laquelle il devait attention. Il plongeait au sein de l'aventure avec toutes les forces rassemblées de son corps et de son esprit. Ce comportement c'était lui ! Engagé en toutes choses. L'amour

devenait son domaine. Il y était présent et parfois seul à seul avec lui-même dans une plénitude de sensations érotiques et de bonheurs intenses qui l'occupaient tout entier et le rendaient vibrant et joyeux, ou sombre et lointain, mais plus que jamais habile et fougueux, entraîné et subjugué par elle, et pourtant elle disparaissait à ses yeux. Il restait seul avec l'amour. Et c'est alors devant sa liberté qu'elle aussi se découvrait libre. Libre de larguer les amarres, d'obéir à la langueur ou à la folie, entraînée vers les étoiles à la fois par sa présence et par son absence. Présence qui embrasait son corps, absence qui le libérait.

Les mains de Joffrey, ses caresses, son

souffle, sa possession, les manifestations multiples, délicates ou passionnées de son adoration, l'avaient fait exister, ce corps. À certains moments elle en était comme dépossédée tant il s'emparait d'elle. Puis il le lui rendait, s'abîmant dans son voyage intérieur. Et elle se retrouvait comme magnifiée, nouvelle et inconnue à elle-même. Elle ressentait son enveloppe charnelle investie d'une puissance démesurée qui lui apparaissait dans une clarté exaltante.

Elle avait échappé à la faiblesse de ce corps de femme, moins assuré que celui de l'homme, ce corps troublé d'être à la fois tant convoité et tant rejeté, adoré et honni. Elle retrouvait la vraie puissance de ce corps de femme, douce et

irradiante, celle des premiers jours, puissance nouvelle d'Ève, ajoutant à celle du monde déjà créé ses différences et ses transcendances comme la lumière sourd d'une lampe à travers l'albâtre, ses formes plus rondes, ses cheveux plus tendres, ses joues plus lisses, ses seins gonflés, premier symbole d'abondance, son ventre souple, premier symbole de fécondité, son sexe mystérieux, représenté dans le premier bijou façonné par l'homme, un galet frappé d'un sillon, amulette protectrice.

Elle était libre et d'une puissance éternelle.

Le suivant dans ce tumultueux silence, elle adoptait son élan, se laissait

entraîner dans ce vent de liberté et de gloire qui la happait et qui la faisait basculer soudain dans le solitaire et merveilleux délire de l'extase.

Dans une demi-léthargie, Angélique méditait sur les effets aphrodisiaques de la tempête dont le déchaînement n'avait eu d'autres résultats que de prolonger la nuit et ses délices au-delà des heures du jour.

Nulle lueur de l'aube ne viendrait les tirer de ces magnifiques alternances de sommeil bienheureux et d'étreintes comblées en lesquels Angélique crut voir s'annoncer une ère bénie de paresse et d'insouciance comme il est nécessaire parfois d'en goûter et que l'on rêve de

connaître un jour, souvent en vain.

Dans une demi-léthargie, elle pressentait que la quiétude de son âme ne serait plus jamais ébranlée. Cette quiétude reposait, au-delà des heures exquises dans lesquelles son être engourdi s'enveloppait encore, sur l'absolution que lui avait donnée la veille une petite ursuline, l'innocentant à la face du monde, et sur la certitude qu'elle avait acquise que le Père de Maubeuge était « l'espion » de Joffrey.

Elle commença par se demander si ce n'était pas une idée folle puis les détails de la scène de la veille qui semblait très loin lui revinrent par bribes, portés par les grandes orgues de la tempête.

Elle s'était persuadée : il avouera.

Elle le regarda dormir. Le sachant prompt au réveil comme tout homme habitué au danger, elle se retenait de poser un index caressant sur ses sourcils noirs, sur les cicatrices de sa joue et de sa tempe.

Pourquoi était-il tellement secret puisqu'ils s'entendaient si bien ?

Il ouvrit les yeux, se dressa et, après avoir allumé la chandelle au chevet du lit, il se tourna vers elle, appuyé sur un coude, l'interrogeant du regard.

– À quoi pensez-vous ? Ou à qui ?

– Au Père de Maubeuge.

– Que vient faire cet honorable jésuite dans notre couche impudique ?

– Il m'intrigue.

Elle lui raconta l'entrevue, passant rapidement sur les modalités de l'interrogatoire pour en venir à la dernière déclaration du Supérieur des jésuites. Derrière cette démarche qui l'avait fait envoyer le Père d'Orgeval aux missions iroquoises, elle avait vu un signe d'alliance, plus, de complicité, avec lui, Joffrey comte de Peyrac. Complicité qui ne s'expliquait pas. Il n'était pas d'origine gasconne et était un homme d'Église, et les Occitans auxquels Joffrey appartenait n'étaient guère portés à entretenir, au prime

abord, d'excellentes relations avec tout ce qui pouvait leur rappeler les rigueurs de l'Inquisition. Et pourtant, lorsqu'elle était entrée la première fois dans la bibliothèque du couvent des jésuites, elle avait senti qu'il y avait entre le comte aquitain et le jésuite picard, mâtiné de chinois, une entente profonde, indéfectible.

– Alors, je me suis posé la question : De quelle sorte, la complicité ? Qu'est-ce qui pouvait vous rapprocher si spontanément d'un tel personnage dont tout, a priori, semblait vous éloigner ?

Il l'avait écoutée d'abord impassible. Puis il finit par sourire et elle comprit qu'elle avait deviné. Il allait être obligé

de lui avouer que le Père de Maubeuge était bien ce complice inconnu qui l'avait aidé à préparer sa venue et son arrivée à Québec.

Pourtant, par la forme qu'il donna à cet aveu, il la prit de court et la laissa interdite.

– Ce qui nous rapproche ? Eh bien !
Disons que cela ressemble fort à ce qui vous rapproche, vous, de Madame Gonfarel, dame fort aimable je n'en disconviens pas, mais dont tout semblerait pourtant vous éloigner... à priori... s'il n'y avait entre vous ces liens du passé que rien ne peut rompre, ni le temps ni les séparations, ce qu'on appelle : les liens d'une amitié

ancienne...

Angélique resta d'abord interloquée en entendant jeter dans ce discours le nom de Janine Gonfarel : la Polak. Puis elle comprit. Elle aussi avait été devinée.

Elle se mit à rire et lui jeta les bras autour du cou.

– Oh ! Monsieur de Peyrac ! Monsieur de Peyrac ! Je vous déteste ! Vous aurez toujours raison de moi.

Elle cachait son front contre son épaule. Mais quand elle releva la tête, il vit qu'elle avait les yeux pleins de larmes.

Il la prit dans ses bras.

– Gardez votre secret, dit-il. Je vous conterai le mien.

Le lendemain, il n'était toujours pas question de mettre le nez dehors et ils passèrent une partie de cette longue journée assis l'un près de l'autre, dans le petit salon, appuyés aux coussins du confortable canapé et dans le rayonnement du beau poêle de faïence qui affrontait à merveille son premier hiver canadien. Sans se le dire, tous deux se félicitaient de cette rémission qui leur permettait de deviser tranquillement.

Au sein de la tempête qui ébranlait

autour d'eux les murailles, ils parlèrent à mi-voix.

– J'ai connu le Père de Maubeuge, il y a très longtemps, alors que j'étais un très jeune homme parcourant le monde sur les traces de Marco Polo. Ma mère était encore en vie, régente de nos domaines toulousains, et moi, son héritier, je pouvais me livrer à la conquête de la Terre, avide de tout voir et de tout connaître pour me rattraper de mon enfance infirme. J'allai jusqu'en Chine. Le Père de Maubeuge venait d'y arriver, comme assistant des révérends pères jésuites que le Grand Mogol avait invités afin d'aider à la construction de l'observatoire astronomique de Pékin. Malgré sa jeunesse, sa grande valeur

scientifique et son don des langues, il savait le chinois en arrivant, l'avaient fait désigner pour ce poste... Les jésuites selon leur méthode vivaient à la chinoise, vêtus comme les mandarins dont ils partageaient la vie, pénétrant le pays et sa mentalité par une adaptation intérieure qui peu à peu les identifiait à ceux qu'ils étaient venus prêcher et convertir à la religion du Christ. La première fois que je me suis adressé à lui, dans une rue poussiéreuse de Pékin, il était hissé dans un palanquin, coiffé d'un bonnet carré rouge et vêtu d'une robe blanche brodée de dragons d'or. Il avait des ongles d'une longueur démesurée dans des étuis d'or. Je lui adressai péniblement quelques mots en

chinois. Je fus surpris de l'entendre rire et me répondre en français.

« De cette première rencontre est née une amitié, entretenue par une correspondance suivie, même lorsque je revins à Toulouse. De longues années nous n'avons cessé de nous tenir au courant de nos travaux scientifiques.

« Puis ç'avait été le terrible coup de faux du Pape qui ne pouvait supporter de voir l'orthodoxie des dogmes catholiques s'altérer au contact de la religion de Bouddha et glisser, par les soins des jésuites, à une adaptation extrême-orientale.

« La Compagnie de Jésus n'était-elle

pas une armée qui avait été fondée pour la défense de l'Église catholique, apostolique et romaine, menacée par les hérésies ? Le vœu d'obéissance au Pape régissait tout l'édifice puisque cette armée s'était mise à la disposition du successeur de saint Pierre, représentant du Christ en ce monde.

« Le Pape avait donc rappelé les Jésuites de Chine et les avait dispersés aux quatre vents du ciel.

– Ce fut une disgrâce.

– Ce fut surtout la fin du grand rêve jésuitique qui avait failli réussir, gagner la Chine au christianisme.

– Le Père de Maubeuge a dû en être

très affecté ?

– Les jésuites sont philosophes, dit Peyrac avec un sourire. La volonté de Dieu d'abord, représentée par l'obéissance à leurs vœux.

Vers le même temps le comte de Peyrac vivait en France sa propre catastrophe : condamné pour sorcellerie. Un écroulement, une dispersion aussi.

Ce ne fut que plus tard, lorsqu'il naviguait en Méditerranée, sous le nom du Rescator, qu'il avait entendu parler de nouveau du Père de Maubeuge par les jésuites de Palerme en Sicile et appris que celui-ci avait été envoyé comme Supérieur des jésuites du Canada,

nomination qui ne trompait personne sur la mise à l'écart du brillant mandarin et savant astrologue de Pékin.

Lorsque le comte de Peyrac était parvenu en Amérique, il l'avait joint, par message, secrètement. Leurs échanges n'avaient pu être fréquents, mais suffisants pour qu'ils reprennent contact et sachent qu'ils ne s'étaient pas oubliés et qu'ils se gardaient une confiance mutuelle.

Pour être efficace, cette alliance devait demeurer insoupçonnée.

– ... En m'approchant de Québec, j'ignorais ce qu'il ferait et de quelle façon il m'aiderait. Mais, j'étais certain

qu'il mettrait tout en œuvre pour soutenir notre politique. Nous lui devons l'éloignement du Père d'Orgeval, lequel, ce me semble, avait fini par se croire le vrai supérieur des jésuites au Canada...

De son côté, Angélique ne cacha pas que son amitié avec Janine Gonfarel était lointaine aussi, puisqu'elle datait de l'époque qui avait suivi leur séparation, après sa condamnation.

Mais comme elle ne donnait pas de plus amples détails, il n'insista pas.

Il dit seulement qu'il n'avait pas manqué d'être intrigué d'une déclaration d'amitié aussi étroite et rapide entre la tavernière et Angélique, dont l'entente

quasi fraternelle et complice dès le premier abord n'avait pu échapper à son œil perspicace.

– Cela prouve qu'elle et moi nous ne possédons pas le même pouvoir de dissimulation que vous et votre jésuite.

– L'on est sensible à tout ce qui concerne l'être qu'on adore, dit Peyrac.

– Je crois pourtant vous adorer, mais je reconnais que j'ai mis plus de temps que vous à découvrir les liens qui vous unissaient à ce Chinois impassible.

Ils riaient.

« Dieu que je l'aime », se répétait-elle.

Et elle s'émerveillait encore de le voir assis près d'elle, de pouvoir l'écouter lui parler de sa vie, de sentir les mouvements de son corps contre le sien et de croiser la flamme de son regard sur elle, lui dédiant un rapide aveu d'entente amoureuse.

Le jour passa doucement dans l'accompagnement farouche du blizzard, du crépitement joyeux des flammes et fut remplacé insensiblement par une autre nuit sans qu'on pût en être averti autrement que par les battements discrets des horloges et leurs petits carillons sages, rythmant les heures.

Chapitre 37

La tempête dura deux jours et trois nuits. Ce n'était rien. Eloi Macollet l'affirmait qui s'était promu gardien des feux, jour et nuit, entretenant le foyer de l'âtre, bourrant le poêle, le four où l'on cuisait pain et gâteaux – il fallait se soutenir – et le seul à se glisser dehors pour se rendre au bûcher.

On dut maintenir les volets clos. On entendait le grésil des cristaux de neige y crépiter avec une violence rageuse. Le vent du nord-est, le grand ravageur dément, passait alentour avec un

sifflement continu qui, par moments, s'immobilisait, se renversait en une brusque bourrasque, se jetant à poings levés contre les murs et les secouant et les ébranlant dans un éclatement d'explosions sourdes. Puis le sifflement continu reprenait.

Angélique et son mari parlèrent longuement, tous deux assis dans les confortables fauteuils du petit salon-boudoir où Ville d'Avray avait disposé ses meubles et ses bibelots les plus précieux. Sire Chat partageait leur intimité, appréciant le moelleux des soies brochées. De cette pièce, l'on pouvait apercevoir la perspective éclairée de la grande salle avec les enfants, les Indiens Piksarett et

Mistagouche, amis et serviteurs groupés devant l'âtre ou autour de la table, occupés à manger, à rire et deviser. Cantor jouait au tric-trac avec Adhémar. Vers le soir, il prendrait sa guitare.

Parfois le souffle du vent trouvait une fissure pour se glisser et faire vaciller les flammes des lampes et des chandelles.

En contraste avec l'inclémence glacée que l'on sentait à l'extérieur, l'eau fraîche que l'on tirait du puits intérieur près de la cheminée se présentait comme une amie, lorsqu'on la faisait couler, luisante et vive, dans le chaudron.

Sous les toits de bardeaux ou

d'ardoises, la vie quotidienne de la cité se poursuivait, à l'abri des murs épais dans le halo protecteur du cierge de la Chandeleur allumé.

Sans doute, aux ursulines, les petites pensionnaires continuaient de tirer l'aiguille sur leurs broderies chatoyantes. À l'Hôtel-Dieu, la sœur de l'apothicairerie préparait ses sirops de capillaire. Dans la Basse-Ville, Janine Gonfarel devait régner sur l'assemblée gaillarde de ses clients, ravis de s'être laissé surprendre en une si chaleureuse auberge. Et les cruchons défilaient sous les poutres enfumées, tandis que tournait la broche garnie de pièces de viande.

Mais le bon cœur d'Honorine

s'inquiétait pour le chien des Banistère, enchaîné à son arbre par ce temps « à ne pas mettre un chien dehors ».

Pour la réconforter, Eloi Macollet l'assura que cette espèce de chien avait d'instinct la résistance nécessaire pour hiverner sous la neige, se creusant par son souffle une caverne protectrice dont elle trouverait la sortie quand la tempête s'apaiserait et que le soleil reviendrait. Elle gardait dans son atavisme la résistance des chiens du Grand Nord des Indiens Esquimaux qui supportaient les températures les plus basses. Mais eux, les chiens des Esquimaux, étaient intelligents. Les chiens des Indiens des forêts avaient dégénéré et le bâtard né du croisement avec leurs congénères

d'Europe valait moins encore. C'était un chien niaiseux. « Y jappe pas... y sert à rien... Ni à la chasse... ni pour défendre la maison... » C'est un chien, un chien qu'on élève, c'est tout. Traîner les charrettes, et encore, il ne saurait pas retrouver le chemin de la maison. Il n'est utile qu'à une seule chose dans une demeure : il sent le début d'incendie. Qu'une escarbille s'échappe, qu'une bougie oubliée commence à ronger un bout d'étoffe, le voilà qui saute partout comme un fou. C'est pas qu'il aboie, c'est pas qu'il indique où ça se passe, mais il sent. Il prend peur. Il veut se détruire. Il se jette contre les murs, contre les portes. Quand on voit ou qu'on entend sauter le chien niaiseux, on n'a

plus qu'à courir par la maison chercher où ça a pris.

– Mais c'est un chien très précieux ! fit remarquer Angélique. Si nous en avions eu un à Wapassou, nous aurions été moins anxieux, craignant de nous endormir la nuit par peur de l'incendie quand nous étions tous malades et si fatigués vers la fin de l'hivernage...

Sa pensée revint vers Wapassou. Et comme cet hiver-là, les histoires du vieux Macollet « voyageur » impétinent accompagnèrent les sifflements du vent.

Le troisième jour, dans le silence, les volets claquèrent. Les yeux s'ouvrirent sur un chaos immaculé. Clôtures, rues,

arbres effacés, les toits seuls émergeaient de dunes et de collines neigeuses.

Au-dessus de tout ce blanc un azur de ciel d'été naissait lentement d'une brume impalpable.

Québec se montra encapuchonnée de velours, les clochers saillant sur l'arrondi des toits. Molle, adoucie, dans ses contours, elle ressemblait à un immense encensoir, rendant grâce à Dieu, par les multiples filets de fumée qui jaillissaient des cheminées et montaient tout droit vers le ciel, devenant de vermeil et d'or, lorsqu'ils passaient sur le soleil.

Le dogue de M. de Chambly-Montauban, batifolant comme un loup marin au creux des vagues, fut le premier signe du retour à la vie en ce quartier de la Haute-Ville. Un sillage d'étincelles, de cristaux poudreux, signala le passage du glouton, s'élançant vers la maison où se tenaient Angélique et Cantor, et le monde reprit vie par un ballet éblouissant entre le dogue délirant et le glouton facétieux.

Les enfants sortirent en poussant des cris de joie et, se roulant dans la neige poudreuse, se mêlèrent à la sarabande des deux animaux. Le dogue s'enfuit le premier.

Le batte-feu d'Eustache Banistère

résonna dans l'air cristallin.

Mlle d'Hourredanne, enterrée dans la pénombre de sa demeure, perçut tous ces bruits, mais ne put rien voir. Sa servante, s'entortillant dans des châles, sortit par la lucarne de la mansarde avec une bêche et commença de déblayer devant la fenêtre. C'était la tâche la plus urgente. La porte viendrait ensuite.

D'une gerbe de poudrierie comme de l'écume de la mer surgit le chien niaiseux et sa chaîne. Il se hissa sur un tonneau renversé et il regardait vers la maison de Ville d'Avray comme un noyé regarde vers un navire.

La vie recommençait.

Les Indiens du petit campement se forèrent une issue, sortant un à un comme des taupes de leurs wig-wams d'écorce dont les formes champignonnières se devinaient à peine, sous l'éventail de l'orme enseveli jusqu'aux branches.

Durant la tempête, l'une des femmes indiennes avait mis au monde un enfant. Elle vint jusqu'à la maison de Ville d'Avray demander du pain blanc et un peu d'eau-de-vie pour elle, de la charpie pour son nouveau-né.

Elle le portait sur son dos, dûment ficelé, sur une petite plaquette de bois, peinte de couleurs vives, lui-même emmailloté étroitement de la tête aux pieds, de bandelettes rouges ou violettes

brodées de perles et de poils de porc-
épic. On aurait dit un cocon bariolé d'où
émergeait à peine sa frimousse ronde,
couleur d'acajou. Il dormait
paisiblement.

M. de Bardagne, de sa Closerie, fit
creuser une tranchée qui le conduirait
par le plus court chemin jusqu'à la
maison de Mme de Peyrac. Il vint sur les
pas des pelleteurs. Très inquiet, il
voulait la voir, s'informer de sa santé.
On ne pouvait négliger son
empressement et on le reçut à dîner.
Durant la tempête, il n'avait cessé de
jouer aux cartes avec M. de Chambly-
Montauban.

Angélique aperçut Honorine qui, se

faufilant à mi-corps dans la neige, s'entretenait avec la servante anglaise déblayant le devant de porte dans un tournoiement énergique de pelle et de balai de bouleau.

Elle savait quelques mots d'anglais, la petite Honorine, et elle se débrouillait fort bien.

– Que veux-tu de Jessy ? s'informait Angélique.

– Je veux voir la dame dans son lit. Elle a dit que, quand la grande neige serait là, elle nous lirait l'histoire d'une princesse.

On fêterait Noël dans une cité de tranchées blanches.

En ville, deux nouvelles se répandaient conjointement.

Mère Madeleine avait rencontré Mme de Peyrac et avait levé, sans conteste, le doute qui planait sur celle-ci. Tout le monde en était bien aise.

En revanche, ce n'est pas sans émotion qu'on recevait confirmation du départ du Père d'Orgeval pour l'Iroquoise.

Mme de Castel-Morgeat donnait un ton dramatique aux commentaires. Ne dissimulant pas son désespoir elle rappela qu'on laissait s'accomplir une criminelle injustice. Le Père d'Orgeval avait déjà été une fois prisonnier des Iroquois et torturé. S'ils se saisissaient

de lui à nouveau, cette fois ils ne lui feraient pas grâce.

« Nous aurons un nouveau Brébeuf », disait Mgr de Laval, avec peut-être un brin de satisfaction dans la voix.

Pour rappeler aux fidèles à l'ombre de quels grands martyrs s'édifiait le pays de Canada il lut en chaire le témoignage écrit par le « donné » Christophe Magnault, Canadien le premier mis en présence du corps de réminent jésuite, témoignage d'un supplice qui demeure l'un des plus atroces parmi les annales des martyrologues chrétiens.

« Arrivé à la mission de Saint-Ignace d'où les Iroquois s'étaient retirés je

trouvai le corps des martyrs.

« Le P. de Brébeuf avait les jambes, les cuisses et les bras tout décharnés jusqu'aux os. On lui avait coupé les muscles par morceaux pour les faire griller et les manger.

« J'ai vu et touché quantité de grosses ampoules qu'il avait eues en plusieurs endroits de son corps, de l'eau bouillante que ces barbares lui avaient versée en dérision du saint baptême.

« J'ai vu et touché la plaie d'une ceinture d'écorce toute pleine de poix et de résine qui grilla tout son corps.

« J'ai vu et touché les brûlures du collier de haches rougies qu'on lui mit

sur les épaules et sur l'estomac.

« J'ai vu et touché ses deux lèvres qu'on lui avait coupées parce qu'il parlait toujours de Dieu pendant qu'on le faisait souffrir.

« J'ai vu et touché tous les endroits de son corps qui avait reçu plus de deux cents coups de bâton.

« J'ai vu et touché le dessus de sa tête écorchée sur laquelle on a versé du sable brûlant, toujours en dérision du saint baptême.

« J'ai vu et touché les plaies de son nez tranché, de sa langue tranchée.

« J'ai vu et touché sa bouche qu'on lui

a fendue jusqu'aux oreilles et vu la plaie dans sa gorge du fer rouge qu'on y a enfoncé.

« J'ai vu et touché ses orbites d'où on a arraché les yeux et dans lesquelles on a tourné des charbons ardents.

« J'ai vu et touché l'ouverture que le chef de ces barbares lui fit pour lui arracher le cœur et le dévorer tandis que d'autres buvaient le sang jaillissant de ce trou.

« Enfin j'ai vu et touché toutes les plaies de son corps ainsi que les sauvages nous l'avaient annoncé... »

Ensuite l'évêque rappela l'odyssée des Hurons et des quelques Français qui,

malgré mille dangers, avaient rapporté le corps du martyr jusqu'à la mission de Sainte-Marie-du-Sault, puis sa tête jusqu'à Québec.

« ... j'ai rapporté son « chef » jusqu'à Québec le prenant en mes deux mains sur mon cœur tout au long du voyage, comme un petit enfant précieux... »

Aujourd'hui la tête du P. de Brébeuf était conservée chez les sœurs de l'Hôtel-Dieu dans un reliquaire de vermeil et d'argent à son effigie et posé sur un socle octogonal d'ébène. On venait l'y vénérer journellement.

À la suite de cette lecture impressionnante, Angélique souhaita

s'entretenir avec le comte de Loménie-Chambord, ami du Père d'Orgeval. Elle savait qu'il habitait dans la Haute-Ville. Elle s'informa de sa demeure. Elle ne l'avait pas revu depuis le soir de la tempête et l'importante entrevue avec la Mère Madeleine à laquelle il avait assisté.

Il logeait du côté de la Prévôté, occupant une chambre modeste que son ami d'Arreboust avait mise à sa disposition. Le maître des lieux étant parti pour Montréal M. de Loménie aurait pu prendre un peu plus ses aises, utiliser le salon et la bibliothèque de son ami absent. Mais il se contentait de sa petite chambre comme d'une cellule monastique, et n'acceptait l'aide d'un

domestique que pour l'entretien de celle-ci et de ses vêtements. Quand il n'était pas invité par des amis, il allait prendre ses repas aux abords de la Place d'Armes dans un petit estaminet qui était tenu par un Gascon, ancien soldat du régiment de Carignan-Falières et qu'on appelait le Levantin parce qu'il avait été prisonnier chez les Turcs. C'était le seul endroit de la ville où les anciens de la Méditerranée pouvaient venir parfois boire un café turc, boisson assez mal considérée et que la plupart des gens prenaient pour un remède.

Il y emmena Angélique.

On descendait quelques marches. L'endroit était assez sombre car les

fenêtres de verre épais et verdâtre, cloisonné de plomb, donnaient sur la Place d'Armes et n'apportaient comme lumière que le reflet de la neige. Cette pénombre et la bonne odeur du café réconfortèrent Angélique.

– Nous ne nous sommes pas revus depuis l'autre jour. Il y a eu la tempête. Or, Mme de Castel-Morgeat est encore en train de soulever l'opinion contre moi. L'on va répétant que le Père d'Orgeval court de grands dangers et que j'en suis responsable. Mais je voudrais savoir, Monsieur de Loménie, si de quelque façon vous me considérez comme une coupable. S'il en était ainsi, ce serait très douloureux pour moi... De quoi suis-je coupable ?

Le chevalier posa une main sur la sienne. Il la regarda avec douceur et hocha la tête.

– Vous n'avez été coupable que de n'être qu'une femme et trop attrayante à ses yeux. Vous l'avez dit vous-même : Il vous a vue sortant des eaux. Il ne vous le pardonnera jamais, ajouta-t-il avec hésitation... Car peut-être en cet instant, a-t-il eu la révélation de faiblesses qui risquaient d'ébranler à jamais ses défenses et même sa foi...

– Ébranler la foi d'un jésuite ? Mon cher ami, votre pessimisme vous égare. Il y a certaines options qui sont irréversibles.

– Hélas, pas avec lui, soupira Loménie. Je le connais depuis nos années de collègue. Il y a toujours en lui une peur, je dirais presque une haine... La peur, la haine de la femme... J'ignore pourquoi... Mais il se peut que votre rencontre lui ait révélé certaines choses. Par exemple que s'il s'était tourné vers l'état ecclésiastique et s'il avait voulu entrer dans l'ordre des jésuites, c'était pour se mettre à l'abri du mal. Il voulait se mettre à l'abri de la Femme. La femme en tant que personnage redoutable, entité monstrueuse incarnée, venue pour corrompre l'homme, la Lilith des Kabbalistes, la femme du Mal, le démon succube plus apte encore à détruire l'être humain, parce que plus

sournois que l'incube, démon mâle.

Angélique l'écoutait en pâlisant. Elle comprenait que Loménie-Chambord ignorait l'existence dans la vie de Sébastien d'Orgeval de cet être infernal, Ambroisine, qui avait été mêlé à sa plus tendre enfance. « Comme un démon attaché à ses pas », pensa-t-elle. Mais il approchait de la vérité. Ainsi, par lui, se dessinait le profil de l'enfant meurtrier sans cesse à la frontière du Bien et du Mal et qui toute sa vie lutterait pour en déterminer les limites. Cela s'accordait avec les cris du délire de la Démone.

« Oh ! ma belle enfance ! Lui, Sébastien et son œil bleu et ses mains pleines de sang. Lui et Zalil ruisselants

de sang humain... Nous étions trois enfants maudits entre les mains de Satan !

« ... Il n'y a jamais eu d'enfants aussi forts que nous... là-bas, en Dauphiné... Nous étions habités par le feu, par mille esprits ardents. Pourquoi nous a-t-il trahis ? Pourquoi a-t-il rejoint cette armée d'hommes noirs, avec leurs croix sur le cœur ? »

Angélique saisit la main de Loménie-Chambord :

– Mais ce n'est pas moi, Claude, ce n'est pas moi Lilith !

– Je le sais.

– Vous avez entendu la Mère Madeleine, l'autre jour ?

– Je n'avais pas besoin de l'entendre pour être convaincu.

Il affirmait avec une tendresse persuasive, s'évertuant à la calmer.

– Dès que je vous ai vue à Katarunk, j'ai su que les préventions qu'on avait contre vous étaient stupides. Ne vous souvenez-vous pas que notre sympathie a été spontanée ?

– C'est vrai.

Elle voulait lui dire : « Vous m'avez toujours plu. » Mais trouvant que la déclaration était un peu trop abrupte,

elle dit :

– Je vous ai aimé dès que je vous ai vu, Monsieur de Loménie-Chambord.

Ce qui ne valait pas mieux. Les mots trahissaient leurs intentions qui étaient de se cantonner dans la simple amitié et ils se mirent à rire tous les deux.

Elle voulait alléger la peine injuste qui lui était causée. Elle dit pour le reconforter :

– Puisqu'il est si fort, il tiendra tête à Outtaké, le chef des Iroquois.

– Outtaké aussi est très fort et il est votre allié.

Le doute l'assaillait.

Mais pouvait-elle lui dire que « l'homme noir » entrevu derrière la Démone était le Père d'Orgeval, que la Mère Madeleine le savait, que le Père de Maubeuge le savait aussi ?

La décision du Supérieur des jésuites avait délivré la ville d'un mauvais sort.

Chapitre 38

Ainsi un homme s'éloigne dans le désert glacé, les semaines des Quatre-Temps de l'Avent s'ouvrent.

Noël approche.

Noël ! Noël !

Et tandis que carillonnent les cloches et que l'haleine de la vie s'échappe de toutes les cheminées comme d'un brûle-parfum, que les effluves des festins se mêlent à ceux de l'encens et des cierges allumés, montant vers le ciel glacé pour rappeler au Créateur que les humains

sont là, dans ce désert inhumain, un homme, lié par le vœu d'obéissance, s'écarte de tout recours, une Robe Noire se sépare à lourds pas de ses raquettes, du cœur de ses amis, de la prédilection des siens et du sanctuaire de ses œuvres et de ses travaux.

Et le désert glacé en lui-même a remplacé toutes flammes de vie.

Il n'est que destruction.

Le souffle immaculé de la tempête a tracé autour de lui un paysage de mort. Il marche, guidé par la connaissance qu'il a de ces contrées, mais aussi anxieux et aux aguets que s'il pénétrait pour la première fois en une terre étrangère.

Tout, autour de lui, est devenu ennemi.
Car on l'a dépouillé de tout. Et ce
sentiment devient si pesant qu'il doit
s'arrêter.

Il crie d'une voix désespérée vers le
ciel :

– Mon Père ! Pourquoi m'as-tu
abandonné ?

Et la forêt, blanchâtre prison aux mille
ramures dressées en fagots, en herbes
grises, bleutées, rosées sur lesquels se
détachent les candélabres torturés des
fins bouleaux crayeux, répercute l'écho à
l'infini de son cri.

La buée est sur les sommets,
vaporeuse comme un nid de plumes,

posée sur les crêtes longilignes des Appalaches et se coulant insensiblement dans les vallées. Le gel solidifie son haleine. Il crie encore :

– Si tu es la Vérité, pourquoi m'as-tu abandonné ?

Ils l'attachèrent au poteau de torture.

Il lui semble que la hache incandescente, rouge comme le rubis, se rapproche de sa chair et il entrevoit derrière son rayonnement blanc le visage d'Outtaké, le chef mohowck qui le hait !

Ô chers enfants indiens, Abénakis fervents ! Piksarett et sa sublime ardeur de néophyte à détruire les ennemis de

Dieu, Outtaké promis à une destinée de grand chef, Hatskon-Ontsi, voici le nom qu'ils lui ont donné et pour la première fois il y trouve une résonance différente et qui le condamne. Hatskon-Ontsi : l'Homme Noir.

Tout a toujours été noir autour de lui et c'est à peine s'il se souvient qu'il a vécu de longues années dans la lumière de la paix d'un cœur consacré à sa tâche. Sa pensée rejoint son enfance ténébreuse. Ces nuits noires du Dauphiné que perce la lueur des torches portées par les cavaliers, que traversent les cris des partisans huguenots massacrés, des femmes violées... Satisfaction du sang répandu... Le sang qui rachète. Rougeolement des incendies, des

villages qui brûlent, du feu bouté aux toits de chaume, le feu qui purifie.

L'imprégnation de son père, géant fort et juste, qui l'enseigne tandis qu'ils chevauchent dans la nuit pour aller porter la justice de Dieu au sein des villages qui se sont ralliés à l'abjecte doctrine de la Réforme.

Noirs les vallons où il rejoint, pour des jeux sombres où il est question de sorcellerie et de démons, Ambroisine la fillette aux yeux d'or du château voisin. On raconte que la châtelaine, sa mère, a eu cette enfant avec son aumônier. Zalil le frère de lait d'Ambroisine se mêle aux jeux inquiétants.

Plus tard en elle, Ambroisine, devenue Mme de Maudribourg, ce qu'il a aimé, c'est la pénitente qu'il amena à son confessionnal. Par sa place élevée de confesseur, il a pu humilier, abaisser la créature mauvaise et alors qu'elle croyait pouvoir le séduire, comme jadis, comme elle continuait de le faire avec Zalil, avec tous les autres hommes et même les femmes, lui, la dominait.

Beauté des femmes perverses environnant son enfance. La pire, pire que la fillette, la mère d'Ambroisine, la magicienne superbe, grande, étincelante, qui le recherchait dans son adolescence. Il s'enfuit chez les hommes consacrés. Là encore, jusqu'en cet asile des collèges, la femme reparaisait, lui tendant les

bras. Belles bienfaitrices, tentées par les grâces des jeunes gens.

Le combat contre la chair, il l'a mené victorieusement. Pénitence, discipline, mortification. Son corps est devenu un instrument docile, insensible au froid, à la chaleur, à la fatigue, à la concupiscence jusqu'au jour où se réveille le mirage inoublié. Par la force de Dieu il a réussi à tout dominer : ses terreurs, sa chair, les êtres jusqu'à la plus fuyante, la plus habile qui n'a jamais réussi à le prendre dans ses filets, la fille de la magicienne et du prêtre maudit... Et les mêmes visages reviennent et tournent comme nés de l'enfer glacé.

Il connaissait Ambroisine, il la domptait comme une bête fauve. Il est étrange qu'il ne l'ait jamais crainte sachant la profondeur de sa malignité et l'ampleur de ses vices. Il a toujours senti qu'ils étaient de forces opposées mais de force égale. Magie blanche et magie noire.

Celle qui s'est entremise entre eux n'appartient ni à l'une ni à l'autre de ces magies. Elle s'est élevée seule et lumineuse, comme il l'a vue, sortant des eaux du lac, dans le rougeoiement des arbres de l'automne.

A-t-il pressenti que cette magie portait un autre nom qui dépassait en force les leurs... L'Amour. Est-ce donc aussi... une

force magique ? Il a décidé la guerre avec d'autant plus de rigueur que rien n'est plus criminel que de détruire un ordre établi, que de faire surgir l'entité du doute...

Il a jeté l'une contre l'autre ces deux femmes. Seul le mal peut circonvenir le mal. De leur affrontement aucune ne pouvait demeurer victorieuse, pensait-il. Elles se causeraient des blessures mortelles car aucune n'était pure. Elles se détruiraient. Leur beauté dont elles masquaient leur âme vile ne leur servirait de rien. Pantelantes, elles offriraient le spectacle de leur défaite, révéleraient enfin leur vérité à chacune, mesquine, égoïste et cruelle. Or par l'on ne sait quel avertissement, il a su qu'il

était trop tard et qu'Ambroisine avait été vaincue. Quelque chose était arrivé qui détruisait ses plans. Il était remonté à Québec pour apprendre qu'« ils » approchaient, l'homme et la femme, toujours unis. Il est entré en campagne par le prêche et l'adjuration.

C'est en pénétrant dans la cellule blanche où l'attendait le Père de Maubeuge, qu'il a su que sa vie allait basculer une fois encore et qu'il avait lutté en vain pour échapper à l'emprise de la Nuit. Et ce qui le taraude d'une humiliation sans pareille, c'est que le clairvoyant Maubeuge a mis le doigt sur sa faiblesse cachée.

« Vous avez péché contre l'œuvre de

Dieu. Vous avez péché contre la
Femme... Par esprit d'orgueil et de
domination... Par esprit de vengeance...
Contre la femme... »

La Femme... fléau indéracinable que
lui indiquait son père. Toujours !
Toujours ! Entre lui et la vie... lui et la
sérénité... lui et Dieu !...

Un moment il réfléchit et s'apaise. Car
il reste peut-être une dernière chance
d'éclairer les esprits, c'est que Pacifique
Jusserant son « donné » qu'il a envoyé,
dans le sud au rivage du Pénobscot,
attendre un navire de France, revienne
avec ce courrier dont il avait sollicité
l'envoi pour achever d'abattre les
prétentions territoriales de Joffrey de

Peyrac. Mais ne sera-t-il pas trop tard si les esprits aveuglés refusent de se laisser effrayer ?

Trop tard en tout cas pour lui Sébastien d'Orgeval qui s'avance vers le pays de l'Iroquoisie.

La solitude qui l'entoure préfigure celle de sa mort et de son martyre.

Alors que là-bas, à Québec, la femme qu'il a vue s'élever des eaux, et l'homme conquérant qui se tient près d'elle, qui l'aime, qui le proclame et qui dans l'intimité de l'alcôve la prend dans ses bras, tous deux le narguent.

La haine se répand dans le sang du voyageur, lui fait grincer les dents et lui

rappelle les jouissances impures qu'il éprouvait jadis à frapper les hérétiques de son glaive justicier.

– Qu'elle meure ! qu'elle meure aussi !

Des cristaux de gel hérissent sa barbe. L'hiver est sur lui comme le fil glacé et tranchant d'une épée. Il donnerait tout l'or du monde pour percevoir un parfum de feu de bois, de fumée, trahissant une présence humaine. Mais la peur de l'Iroquois est déjà entrée en lui. Dans ses gants épais, il sent ses doigts mutilés, infirmes.

Il songe : « Pas deux fois ! Pas deux fois ! »

La peur de l'Iroquois le submerge et la

crainte du martyre. Avec horreur, il songe que c'est à cause d'elle, la femme entrevue un jour d'automne, qu'il a perdu sa force.

– Qu'elle meure ! Qu'elle meure ! se répète-t-il.

Il est ravagé d'une haine brûlante. Car par cette faille ouverte s'écoule sa force, se diluent ses pouvoirs.

La terreur de son supplice à venir l'envahit. La mémoire des souffrances qu'il a déjà endurées le hante.

Horrifié, il supplie.

– Pas deux fois ! Pas deux fois !

Chapitre 39

À Québec, les solennités religieuses se succédaient sans rémission.

Le premier mardi de décembre, la messe annuelle des jésuites, instituée par la Compagnie des Cent-Associés à la suite d'un vœu.

Le 3 décembre, Saint-François-Xavier, second patron du pays.

Le 6, Saint-Nicolas.

Le samedi des Quatre-Temps, les offices revêtirent une somptuosité

particulière car c'était le jour réservé aux ordinations.

Pendant toute cette période de l'Avent, on ne vit plus de petits Canadiens sur les places jouant à la crosse ou patinant sur les espaces gelés ou se poursuivant à coups de boules de neige.

Tous les gamins de Québec, requis pour le service du Très-Haut, passaient leur temps à enfiler et à retirer soutanes rouges, noires ou violettes et surplis de dentelles, à allumer et à éteindre des cierges, à remplir et à balancer les encensoirs, à couper du pain bénit dans des corbeilles pour le distribuer à la messe.

On répétait les chants de Noël.

Appelée sans cesse au pied des autels, la population ne s'en affairait pas moins à préparer le réveillon qui suivrait l'audition des trois messes basses, dans la cathédrale, à minuit.

Noël était une fête de famille. Il y aurait pourtant beaucoup d'amis et de parents à convier.

Un peu avant Noël un prêtre du séminaire des missions étrangères vint un matin chercher le jeune Suédois Neals Abbal. Les jésuites, qui le savaient adopté par le Père de Vernon, mort en Acadie, leur avaient demandé de le prendre parmi leurs jeunes

pensionnaires.

Angélique aidait Yolande à plier dans un petit coffre de cuir bouilli les vêtements de l'enfant et son costume de page qu'il désirait. Mais l'abbé refusa de se charger de ses effets qui ne seraient pas de mise dans le cadre du séminaire. Tous les enfants y étaient dûment revêtus et chaussés.

Neals Abbal quitta docilement la maison de la rue de la Closerie malgré les cris désespérés d'Honorine et de Chérubin qui s'accrochaient à ses basques sur le seuil de la porte.

Mlle d'Hourredanne nota le petit drame de sa fenêtre.

Angélique embrassait l'enfant, lui murmurant en anglais des paroles d'encouragement. Il semblait indifférent.

Il revint le soir même, vêtu de sa culotte de jutaine, de sa vieille chemise, sa flûte de Pan sous le bras. Il entra et rejoignit sa place au coin de l'âtre, comme si de rien n'était.

Un peu après, un grand séminariste arriva essoufflé, lancé à sa poursuite. Il l'admonesta. L'enfant accepta de le suivre.

Il revint le lendemain soir mais, cette fois, en compagnie du Père Marcellin, le neveu de Romain de L'Aubignière, qui avait été élevé chez les Iroquois.

Ce soir-là, la nuit était déjà profonde et il neigeait abondamment.

– Mes petits, que vais-je faire de vous ? demanda Angélique en les regardant assis côte à côte sur la pierre de l'âtre en compagnie de Timothy le négrillon qui, dans son capot rouge, complétait cette image de l'enfance errante.

Dans la soirée, malgré la neige qui tombait toujours et avait de nouveau rendu les rues impraticables, le Séminaire envoya un jeune garçon de seize ans, nommé Emmanuel Labour. Angélique le connaissait de vue pour l'apercevoir chaque matin accompagner les enfants du Séminaire lorsqu'ils traversaient la place de la Cathédrale

pour se rendre chez les jésuites.
D'origine normande, il était blond avec un visage avenant, toujours souriant. Il se destinait à la prêtrise et payait ses études en s'occupant des enfants.

Vers l'âge de huit à dix ans, il avait été prisonnier chez les Iroquois. Aussi comprenait-il la rébellion de Marcellin, enfant sauvage qui souffrait d'être enfermé.

Il trouva son pupille assis sous l'auvent, un livre sur les genoux, et lisant à haute voix *La passion des martyrs de Tunis : saint Saturnin, sainte Perpétue et sainte Félicité*.

Non seulement il parlait, non

seulement il lisait, mais encore il lisait en latin.

– Ce mouflet a trompé tout le monde, lui dit Eloi Macollet. Ces messieurs du séminaire ne sont pas de force avec une graine d'Iroquois comme ce blondinet.

Sur ce, on frappa encore à la porte et c'était un nouveau bonhomme de neige s'empêtrant dans ses raquettes, soit Romain de L'Aubignière, que ses devoirs familiaux contraignaient, sur l'injonction des ecclésiastiques, à venir chercher son neveu.

Le lendemain matin, dans la foulée de trois hommes énergiques qui pelletaient la neige avec ardeur, Angélique

accompagnée de Romain de L'Aubignière, de Marcellin et de Neals Abbal, se rendit au couvent des jésuites où ils avaient été convoqués.

Elle n'était pas revenue dans l'austère demeure depuis son intrusion mouvementée à propos de l'ours Willoagby. Elle y retournait en amie.

Devant M. de Maubeuge, ses préventions étaient tombées.

M. de Loménie-Chambord était présent. Le Père de Maubeuge, parlant du petit Suédois, exposait le dilemme. Tout permettait d'envisager que le Père de Vernon le recueillant lui avait administré le baptême catholique mais,

dans le doute, il avait décidé d'une cérémonie renouvelant les rites au cours de laquelle il lui serait donné un nom chrétien. Le chevalier de Loménie se proposait pour être le parrain. Si Mme de Peyrac acceptait de son côté d'être la marraine, elle recevrait la possibilité de veiller sur le petit exilé et d'intervenir dans les actes importants de sa vie. L'enfant la considérait déjà comme sa mère. Ne se croyant plus abandonné, il accepterait plus volontiers de se laisser enfermer dans les salles d'études et se former à devenir un pieux serviteur de Dieu. Le Père de Vernon leur avait certainement inspiré ce compromis et ils avaient la certitude de répondre à ses souhaits.

Quant au jeune Marcellin, Mme de Peyrac ayant fait dire qu'elle le prendrait volontiers chez elle avec ses enfants, il pourrait durant l'hiver venir coucher sous son toit, comme les autres élèves dont les parents habitaient la ville. Il n'aurait pas ainsi l'impression de vivre entre quatre murs dont il ne sortait jamais. Vers la fin du mois de mai, une grande barque à voile carrée emmenait tous les jeunes pensionnaires du Séminaire à Saint-Joachim sur la côte de Beaupré, où Monseigneur l'Évêque avait là une maison d'été, appelée la Grande Ferme, entourée de communs où l'on élevait des bêtes.

Jusqu'à l'automne, les enfants vivraient au grand air, se promenant, se livrant aux

travaux agricoles, et aussi à différents apprentissages, dont la sculpture et la peinture pour l'enseignement desquels le vieux Le Basseur et ses fils se déplaçaient chaque semaine, la serrurerie et la ferronnerie, un peu de menuiserie, de charpenterie. C'était une véritable école des Beaux-Arts que l'évêque y avait fondée et les collégiens attendaient avec la plus grande impatience le départ pour la Grande Ferme au pied du Cap Tourmente.

Tourné vers Neals et Marcellin dont il avait été prouvé que tous deux comprenaient le français, le Père de Maubeuge leur adressa une petite admonestation. Il les mit au courant des décisions qui avaient été arrêtées à leur

sujet, leur démontra avec quel soin on s'était préoccupé d'eux, fit miroiter à leurs yeux les beaux jours du Cap Tourmente où ils pourraient s'ébattre à l'aise et les pria en attendant de se montrer fort studieux et dociles.

Ils se retirèrent avec MM. de Loménie et de L'Aubignière, le Supérieur des Jésuites souhaitant dire quelques mots en privé à Mme de Peyrac.

Restée seule avec lui, elle se demandait s'il allait faire allusion au passé d'amitié qui le liait au comte de Peyrac.

Mais ces démonstrations n'étaient guère dans la tournure de caractère

jésuitique qui consacre de préférence ses efforts à des paroles efficaces en vue du salut des âmes.

– En ces temps de Noël, nous sommes requis de nous approcher fréquemment de la Sainte Table, dit-il. Désirez-vous, Madame, que je vous donne une absolution générale pour vous permettre de participer aux offices en toute sérénité de cœur ?

Angélique, tout d'abord surprise de la proposition, s'empessa de l'accepter en le remerciant.

Elle s'agenouilla et récita l'acte de contrition, tandis que le Père de Maubeuge, après avoir revêtu son étole,

traçait au-dessus d'elle le signe de croix l'absolvant de ses péchés passés, présents et à venir.

– Cela jusqu'à l'ouverture du carême, précisa-t-il.

Angélique fut reconnaissante au Père de Maubeuge de lui permettre, sans ennui, d'être en paix avec sa conscience.

S'il n'y avait eu que des hommes comme celui-ci la Chine entière dans sa mystique élevée aurait reconnu le Christ et son message de tolérance et d'amour, d'intelligence et de divination supérieure.

– Mon Père, le pria-t-elle, Monseigneur l'Évêque m'a recommandé

de me trouver un confesseur. J'aimerais pouvoir lui dire que je suis votre pénitente.

– Informez-en Monseigneur, Madame, répondit le Supérieur des Jésuites avec son petit salut à la chinoise. Je suis à votre disposition.

Chapitre 40

Et Noël fut là. Son crépuscule de pourpre s'abîma dans l'ombre bleue et glacée tandis que sur le Roc des petites lumières s'allumaient derrière chaque fenêtre et qu'on achevait de clouer au-dessus des portes des branches de sapin entrecroisées en forme d'étoile.

Les vapeurs, les brumes, les fumées qui stagnaient dans les rues traînaient avec elles les promesses du réveillon.

Dix heures du soir. Les familles se mirent en route vers l'église tenant au bout d'un bâton ou en main des lanternes

de corne ou de fer noir percées de trous, ou encore des pots à feu en terre, des veilleuses à huile abritées par un capuchon de cuivre. C'était plus par tradition que pour s'éclairer. Cette nuit d'hiver canadien étincelait comme une armure. Le disque argenté de la lune et la neige immaculée se renvoyaient leur reflet pour créer une lumière sidérale au sein de laquelle toutes les ombres des toits, des lucarnes, des pans de murs, des angles de cheminées se découpaient en lignes aiguës, « chevaux de frise » d'un noir intense.

Venus de la cathédrale, aux vitraux illuminés, les chants des orgues s'échappaient assourdis et lointains et paraissaient nés plutôt des grands

espaces silencieux désirant s'unir aux hommes dans leur allégresse.

On levait les yeux vers la nue vibrante et mystérieuse et l'on s'imaginait en voir sourdre les anges lumineux, chantant de leurs voix séraphiques.

Glo-o-oo-ria, in excelsis Deo..

Toute la ville était dans les rues ainsi qu'une grande partie des hameaux avoisinants ou des concessionnaires isolés le long du fleuve.

En traîneaux, à raquettes ou à pied, par les chemins durcis, les groupes venant des lointaines paroisses de Bourg-Royal, de Sainte-Foy-de-Charlesbourg, sortaient des bois et arrivaient soit par

la Grande Allée, soit par le chemin de Saint-Jean ou de Saint-Louis.

Des musiciens portant vielles, binious, bombardes bretonnes, les accompagnaient et se mettaient à jouer en entrant dans la ville. Des paroisses de la côte de Beaupré, de la pointe de Lévis ou de l'île d'Orléans, arrivaient les traîneaux suivant les balises du fleuve. Il y avait bien une « desserte » prévue dans les petites églises de Château-Richer ou de Saint-Joachim, où des prêtres iraient officier mais venir ouïr la messe de Noël à Notre-Dame-de-Québec, célébrée avec toute la pompe épiscopale, était une fête dont seules les grandes tempêtes eussent pu détourner les fervents habitants de la colonie

laurentienne.

Les habitants de l'île d'Orléans se montraient à cette occasion. D'ordinaire, ils se reliaient peu avec le « continent ». On les disait fort insociables parce qu'ils ne quittaient pas volontiers leur île, ni même leurs habitations, vivant en tribu familiale dans leurs solides fermes carrées, bâties à mi-côte ou leurs manoirs seigneuriaux cachés dans les bois qui couronnaient les sommets de la grande baleine rocheuse, échouée au carrefour des eaux. Leur île leur servait de royaume. Ils avaient la réputation d'être sorciers. Parce qu'ils communiquaient entre eux d'un coin de l'île à l'autre par des signaux de fumée indiens, et parce que l'on voyait danser,

sur les rives les soirs d'été, des lumières de feux follets. Ils vinrent, représentés surtout par une dame Éléonore de Saint-Damien, une seigneuresse qui en était à son quatrième mari. Fort belle avec de grands yeux noirs, le bruit courut qu'elle était d'Aquitaine et les Gascons qui ne la connaissaient pas encore vinrent la saluer, dont le comte de Peyrac qui lui fut présenté par M. de Frontenac. Il y avait comme une affirmation de l'esprit des provinces en cette nuit de Noël. Peut-être parce que beaucoup de femmes avaient revêtu pour la cérémonie leurs costumes régionaux, ce qu'elles avaient de plus beau, robes, corselets, mantes, tabliers, broches, dans lesquels elles ou leurs mères s'étaient mariées à l'église

de leur village en France et qu'elles avaient amenés au Nouveau Monde, bien pliés dans un coffre. Et Suzanne portait sur ses épaules de jeune Canadienne née au pays une chape de drap rouge de l'épaisseur d'un écu, don traditionnel des paysans français à l'épousée depuis le Moyen-Âge et pour lequel, souvent, ils se ruinaient. Son mari, émigré de la Sarthe d'où il était parti jeune célibataire, avait apporté avec lui, pour sa future, le beau vêtement ancien que les femmes de la famille repassaient depuis des générations au fils aîné.

Spontanément, les gens se groupaient entre « pays », se reconnaissant à leur patois, leur accent. Les Aquitains, les Normands, les Bretons, les gens du

Perche, ceux des rivages de la Vendée, de l'Aunis, de la Saintonge, communautés maritimes vivaces et sœurs, qui avaient fourni beaucoup d'immigrants, des petits cercles de Champenois, et aussi les Parisiens, de nature fort diverses, mais rapprochés par la grande ville de Paris à l'ombre de laquelle ils étaient nés.

Les chevaliers de Malte, dont il y avait quatre ou cinq membres à Québec, rassemblaient autour d'eux les militaires et anciens soldats qui avaient fait campagne en Méditerranée. On irait boire un café turc après la troisième messe dans l'estaminet du Levantin.

Les grandes familles issues des

premiers arrivants du Canada, et dont beaucoup étaient encore vivants, occupèrent leurs bancs avec une autorité patriarcale.

C'est ainsi que la société québécoise se disposa cette nuit-là face au maître-autel et à une certaine grande armoire aux panneaux enluminés de paysages naïfs, qui renfermait la crèche. Des anges de cire en robes de satin avec d'amples perruques bouclées planaient au bout d'un fil au-dessus de l'Enfant Jésus dans son berceau de paille, de la Sainte Vierge et de saint Joseph magnifiquement vêtus. Six jours plus tard, on y placerait les Rois Mages. L'âne et le bœuf étaient en bois sculpté et peints l'un en gris, l'autre en brun-

roux, œuvres du menuisier Le Basseur et du Frère Luc, peintre.

Deux violons et une flûte d'Allemagne jouaient des airs de menuet près de la crèche lorsque se taisait l'accompagnement des orgues et des chorales.

À minuit, la belle voix du héraut municipal s'éleva pour chanter « *Il est né le divin enfant, jouez hautbois, résonnez musettes...* », et on l'apprécia mieux que lorsqu'il proclamait ses « ordonnances » monté sur sa barrique.

Les trois messes se déroulèrent avec toute la solennité espérée.

Cependant, l'on vit à plusieurs reprises

les officiants venir réchauffer leurs doigts au petit brasero d'argent en forme de brûle-parfum percé de trous et contenant deux ou trois braises qui était posé à l'une des extrémités de l'autel.

Le froid était dur, mais la ferveur y remédia. Pour la messe de minuit, Mlle d'Hourredanne s'était donc fait porter en chaise. Mme de Mercouville lui avait envoyé la sienne et ses valets. Elle resta dans la chaise qu'on avait placée sur la gauche, en haut de l'église, devant la statue de saint Joseph. On l'envia car elle y avait placé un cruchon rempli d'eau bouillante et se trouvait préservée du froid glacial de l'église contre lequel luttaiient en vain quelques poêles et les buissons de cierges allumés. La sombre

église était lumineuse comme en plein jour. Mlle d'Hourredanne ne perdit pas une miette du spectacle, vit tout le monde. Elle en recueillait pour l'année.

La dernière bénédiction donnée, les fidèles, gelés, recrues de fatigue, et avides de retrouver maisons chaudes et tables garnies se ruèrent avec ensemble vers la sortie. Bientôt, sur le parvis, il fut impossible d'avancer.

Au-delà de la cohue, on entendait hennir les chevaux qui avaient attendu près des traîneaux sur la place.

Angélique perdit de vue son escorte. Honorine et Chérubin portés par Yolande et Adhémar avaient déjà

descendu les degrés devant le porche et devaient être acheminés vers la maison.

Angélique fut rejetée vers une porte latérale quand le clergé sortit à son tour, après avoir été dans les sacristies se débarrasser de ses vêtements sacerdotaux.

L'évêque souhaitait se mêler à la foule avant de regagner le Séminaire.

Angélique appuyée contre le chambranle prit patience, s'amusant à reconnaître à la lueur des torches et des lanternes les visages de personnes connues, rouges et emmitouflées, qui s'interpellaient joyeusement.

C'est alors qu'elle sentit un bras se

glisser autour de sa taille et la serrer étroitement. Quelque chose dans l'insolence de l'étreinte lui fut désagréable. Elle leva les yeux, prête à châtier l'insolent. C'est alors qu'elle reconnut fixé sur elle le regard bleu du duc de Vivonne.

– Me ferez-vous enfin la grâce de me reconnaître, belle déesse de la Méditerranée ?

Il la dominait et s'inclinait vers elle avec un sourire mi-enjôleur, mi-sarcastique.

Il avait profité du brouhaha de la nuit, de la foule pressée par le froid et attirée par d'autres distractions, pour l'aborder,

ce qu'il n'avait pas osé ouvertement jusqu'alors.

Comme elle se taisait il insista :

– Car vous m'avez reconnu, je le sais.
Le contraire me blesserait affreusement.

Angélique se reprocha d'être demeurée tout d'abord sans voix et sans réaction. Les cris et les rires autour d'eux noyaient les paroles murmurées par le duc.

– Vous semblez avoir peur de moi, dit-il. Vous tremblez.

– Vous m'avez surprise.

– Est-ce d'émoi ?

– Vous êtes bien fort, Monsieur.

– Et vous, bien oublieuse. N'avez-vous pas souvenir de très agréables ébats que nous avons connus ensemble en Méditerranée ?

– À peine !

– Alors seriez-vous ingrate ? Je vous avais fait monter à bord de ma galère, selon votre caprice, et cela m'a coûté fort cher près du Roi. Sans l'intervention d'Athénaïs, je ne me serais pas remis de cette bévue. Plus d'une heure, Sa Majesté m'a tenu dans son cabinet, m'adressant des reproches sanglants d'avoir prêté la main à votre évasion.

– Bien fait pour vous, Monsieur.

Mais une soudaine émotion avait

étreint Angélique. Derrière ce beau visage un peu bouffi mais familier sur lequel glissait le reflet des torches, c'était Versailles, c'était le Roi qu'elle venait de voir transparaître, proches à les toucher, à les entendre, à croire qu'en se retournant elle allait apercevoir au lieu de la petite place de guingois encombrée de traîneaux les allées des jardins royaux où couraient les porteurs de lumière annonçant l'arrivée du Roi et son cortège princier.

Le duc surprit-il le frémissement qu'elle ne pouvait retenir ? Il resserra son étreinte et elle put constater que le bel amiral n'avait rien perdu de sa vigueur.

La pression de la foule les repoussait contre le porche et Angélique sentait les angles du pilier de pierre qui de l'autre côté lui meurtrissait l'épaule. Les gens n'en finiraient donc pas de sortir...

– Combien me paierez-vous pour un renseignement de prix que je vous apporte de la Cour ? Un baiser ?

– Monsieur, la requête et le lieu sont déplacés...

– Je vous le livrerai quand même.

Il se pencha vers son oreille afin de se donner le prétexte d'effleurer presque sa joue de ses lèvres.

– Le Roi n'est pas encore guéri de

Madame du Plessis-Bellière...

Il observa un petit silence pendant lequel il demeura incliné vers elle comme s'il respirait son parfum.

Mais Angélique demeura impassible. Elle aurait bien voulu qu'il cessât de la serrer aussi fort. Le contact de sa main gantée de cuir contre sa taille lui déplaisait. Étaient-ce les réflexions de Mlle d'Hourredanne à propos du mal napolitain qui l'influençaient, mais elle en avait la « chair de poule ».

La foule commençait à s'égailler, les familles et amis se retrouvaient, s'invitaient. Les traîneaux s'ébranlaient.

Angélique chercha à se dégager.

– Monsieur le duc, ayez donc l'obligeance de me laisser aller. Déjà la presse est grande.

Il s'assombrit.

– Décidément vous me battez froid. Est-ce bien politique de votre part ?

Une menace grondait derrière son ton maussade.

– ... Je pourrais vous aider.

– À quoi donc ?

Le duc de La Ferté eut un geste du menton en direction de Joffrey de Peyrac.

– Était-ce déjà lui que vous essayiez de

rejoindre en Méditerranée ? J'avoue que j'ai reconnu son audace en le voyant débarquer ici, oriflamme au vent. Il ne craint pas de venir se jeter dans la nasse où l'on a bien des prétextes pour le piéger. À moins qu'on reste dans l'ignorance de son passé

– Quel passé ?

– De piraterie ! Il a tiré sur les galères du Roi. Je pourrais en témoigner ou non devant Sa Majesté.

– Et que réclamez-vous en échange de votre silence obligeant ?

– D'avoir parfois le plaisir de vous rencontrer dans Québec, sans que vous me fuyiez comme un pestiféré... pour des

raisons qui m'échappent... Nous nous sommes quand même plu... Je ne peux vous dire combien votre somptueuse apparition l'autre jour m'a paru un signe favorable du ciel à mon endroit... Tout est d'un tel ennui en cette province.

– Vous avez tout de même préféré cette province à la Bastille.

– La Bastille ? sursauta-t-il en ouvrant des yeux énormes. Quelle idée vous vient là ?

– Un bannissement au Canada tient parfois lieu de lettre de cachet et votre souhait de garder l'incognito m'a fait...

– Mais je ne veux pas être importuné..., s'écria-t-il, et ce n'est qu'une éclipse

provisoire..., admit-il après un instant de réflexion. Eh bien oui, j'ai eu quelques ennuis dus à la malveillance des envieux. Le « secrétaire de la main » me jalousait pour une de ses maîtresses que je lui ai enlevée. Il a prévenu à propos d'un trafic du sceau sans grande méchanceté à laquelle j'avais eu la faiblesse de me mêler. Le ministre furieux voulait me dénoncer, tout Grand Amiral que je suis, et rassembler les pièces du dossier. Autant lui donner quelque peine à le faire en me déroband à ses questions et à ses convocations. On me cherchera et je serai chez le Grand Turc, à Alger, que sais-je ? Les choses traîneront en longueur. Pour justifier après coup ma disparition, j'ai obtenu de

Colbert d'être chargé d'une enquête secrète au Canada, sur les possibilités d'en remettre la défense à la Marine. Au printemps, je pourrai revenir.

– Le Ministre en sera-t-il moins furieux ?

– Non, mais il aura peut-être oublié... ou bien il sera mort.

Il éclata de rire.

– Je croyais, dit Angélique, que l'on vous soupçonnait d'avoir empoisonné le Roi.

Le duc changea de couleur et les yeux lui sortirent de la tête.

– Que dites-vous ? fit-il d'une voix étouffée. Vous êtes folle ! D'où tenez-vous ces bruits ?

– Monsieur, vous m'empêchez de respirer.

– Je voudrais vous empêcher de respirer tout à fait.

Mais il la lâcha et elle se retrouva enfin libre.

– ... Comment osez-vous émettre un tel soupçon... Moi qui suis dévoué au Roi... dont la sœur...

– J'ai dit cela pour que vous me lâchiez, dit-elle en riant d'un air badin. Pourquoi cette fureur ? Y aurait-il du

vrai derrière ma plaisanterie ?

– Non. Mais... Mais vous êtes inconsciente !... Par de telles paroles lancées à l'étourdie vous pourriez me causer un tort considérable.

– Pas plus considérable que celui dont vous me menaciez tout à l'heure.

Il la fixa encore suffoqué. Puis il partit d'un rire forcé mais incrédule. Sa suffisance de courtisan n'avait pas eu encore le temps d'être entamée par ses premiers mois de séjour au Canada. Il continuait à se sentir trop haut placé pour craindre qui que ce soit et surtout pas les femmes qui se montraient toujours trop heureuses d'attirer ses

bonnes grâces.

– Vous n'avez pas changé, dit-il d'un ton qu'il voulait flatteur et admiratif.

– Le devrais-je ?

Elle le clouait sur place. Pourtant, à son grand étonnement, lorsque d'une voix malgré tout fléchissante il la pria instamment d'avoir la grâce d'accepter de le revoir en un lieu plus propice à la conversation et qu'il lui proposa l'auberge du *Soleil levant* au bout de sa rue, dans la matinée, elle accepta.

Angélique rejoignit les siens qui s'éloignaient. Levant les yeux, elle contempla l'incroyable pureté de la nuit glacée.

Des enfants de chœur, un capot jeté sur leurs soutanes rouges, passaient en courant avec des paniers dans lesquels on avait recueilli les restes des morceaux de pain bénit qui avaient été distribués à la messe de l'aube.

« Il est né le divin enfant... », continuaient de chanter les petits garçons du Séminaire regagnant le grand bâtiment à l'ombre de la cathédrale, où les attendait dans les réfectoires un souper inhabituel. Un festin pour tout dire.

Derrière la grille de fer forgé, au fond de la cour, les grands bâtiments du Séminaire laissaient apercevoir l'alignement de leurs fenêtres illuminées

à chaque étage.

Les flammes des chandeliers allaient et venaient derrière les fenêtres du rez-de-chaussée portées par les clercs et les domestiques et l'on devinait la belle exposition des longues tables nappées de blanc, les assiettes, écuelles et gobelets d'étain disposés pour chaque enfant et, de place en place, au mitan de la nappe, de grands bouquets de fleurs de papier que les sœurs de l'Hôtel-Dieu avaient confectionnés afin de réjouir les cœurs.

Il y avait aussi, pour les desserts, de grandes jattes de crème aigre, sucrée à la cassonade, dont les enfants raffolaient. Quantité de galettes et de

tartes aux framboises. Les fruits, recueillis à la fin de l'été dans les jardins du Séminaire qui en produisaient en abondance, étaient conservés dans la glacière souterraine. Ranimés de leur gel, ils parfumaient le festin de Noël.

Monseigneur présiderait, heureux et souriant, parmi les Messieurs du Chapitre.

M. de Frontenac conviait les « puissances » à venir au château Saint-Louis se réconforter d'un vin chaud énergiquement épicé de cannelle et de girofle, qu'accompagneraient des pâtés, des noix, des pommes et des friandises.

Chaque foyer avait au feu ou disposé

sur la grande table sa soupe, son boudin, ses jambons, et ses tourtes de salmigondis ou de confiture.

Angélique n'avait pu parler avec ses amis. Elle avait aperçu la Polak qui lui faisait des signes mais qui maintenant était repartie. Elle serait demain sans doute très fâchée.

La rencontre avec Vivonne lui avait gâché sa nuit de Noël. Mais elle se remit assez vite. Bien ! C'était fait ! Et puisque leur face à face s'était inscrit dès l'abord comme inévitable, autant se féliciter d'avoir croisé le fer du premier engagement. Ils se retiraient à égalité.

Les craintes qu'elle avait de lui

n'étaient pas celles qu'il supposait. La seule chose qu'elle redoutait, c'est que Joffrey prît ombrage de cette ancienne aventure si, alerté par les déclarations du gentilhomme quand il était ivre, il venait à l'apprendre. À la réflexion, il fallait faire fi de ce genre d'inquiétude. L'hiver serait long si l'on demeurait dans l'attente et l'appréhension de voir éclater les ragots. Il serait toujours temps de faire face, de s'expliquer, de mentir ou de rire.

Le passé, ce passé-là, avait aujourd'hui si peu d'importance.

En revanche, derrière la présence du duc de Vivonne étaient la Cour, le Roi, qui devenaient vivants, présents, la Cour

où se jouait leur sort, le Roi qui décidait de tout. Le Roi d'après sa révolte, le Roi que Desgrez avait dû déjà avertir de sa présence en Canada.

Vivonne à Québec n'était pas dangereux. Son exil momentané lui avait rogné les griffes. Autrefois elle avait fait courber le front à l'orgueilleuse Athénaïs, elle l'avait vue déchirer son mouchoir avec ses dents et verser des larmes de rage. Ce n'est pas le frère qui l'intimiderait.

Au contraire, elle estimait utile de prendre par lui l'air de la Cour... Cela préparerait un éventuel retour, inimaginable peut-être, mais qui sait ?

Chapitre 41

Antonin Boisvite fut impressionné de la voir pénétrer enfin chez lui. Il supportait mal d'apprendre qu'elle honorait presque quotidiennement de sa présence le *Navire de France* en la Basse-Ville, alors que le *Soleil levant* en la Haute-Ville, sur sa rue, ne l'avait pas encore reçue.

Elle trouva M. de La Ferté en compagnie de trois autres personnages et comprit les réticences de Mlle d'Hourredanne à leur égard. Vivonne les avait amenés pour les confronter avec

elle. Ils composaient sa cour à Québec, anciens compagnons de débauche, sinon de pis, qu'un exil et un danger communs rapprochaient plus encore, soudés les uns aux autres par l'intérêt, la crainte, une façon de penser l'existence selon un code dont ils connaissaient la clé.

Angélique en avait presque oublié l'espèce. Elle s'assit en leur compagnie avec la pensée qu'elle se sentirait plus à l'aise au pawa des Indiens. Les yeux de poisson mort du vieillard fardé, les façons à la fois cauteleuses et méfiantes du baron Bessart, l'agitation et le regard trop brillant du nommé Martin d'Argenteuil lui parurent appartenir à une comédie factice. Mêlé à tout le peuple de la Cour cela devait vous avoir

un air plein d'entrain. Ici, isolé, ce n'était qu'inquiétant.

Ils débitaient des compliments et des phrases creuses dont elle avait perdu le souvenir. Elle retrouva assez vite le réflexe des réponses venimeuses que l'on jetait empapillotées dans un sourire charmant.

– J'espère que vous n'avez pas trop retenu ce que je vous ai raconté à propos du « secrétaire de la main », dit Vivonne.

– Juste ce qu'il en faut.

– Qu'importe si vous savez le thésauriser et n'en point faire usage.

– Auprès de qui ?

Il ne pouvait s'empêcher d'employer le langage de l'intrigue et, sous le ciel du Canada, dans une petite ville figée par l'hiver, cela avait quelque chose de ridicule.

– Monsieur de La Ferté, nous sommes tous prisonniers des glaces.

La femme du tavernier était venue verser de l'eau fraîche, tirée au puits intérieur. C'était une coutume de toujours commencer par donner à boire un verre d'eau à l'hôte, usage venu des Indiens peut-être mais que nécessitait le climat très sec qui entretenait sur la langue un arrière-goût de fièvre.

Boire était un réconfort.

Ils commandèrent ensuite de l'alcool de prune.

Angélique félicita Martin d'Argenteuil sur ses gants rouges.

Il fit jouer d'un air avantageux ses phalanges et parla de ses talents au jeu de paume et de l'affection du Roi pour lui. Les gants étaient en peau d'oiseau, M. Gaubert de La Melloise lui avait recommandé l'Eskimo du sorcier de la Basse-Ville qui était habile en cet art.

– Mais le sorcier ne vaut rien, dit M. de Saint-Edme.

– Lui avez-vous demandé des poisons

comme à Paris ? s'informa Angélique.

Il fut de bon goût de s'écrier :

– Mais l'on n'empoisonne plus de nos jours à Paris. C'est de conjurations et de mauvais sorts qu'on fait emploi.

Martin d'Argenteuil qui semblait le plus désorienté par son exil au Canada s'était ranimé en voyant Angélique lui porter attention.

Il avoua qu'il s'ennuyait à Québec. Il se rongait les sangs. Il avait des mélancolies. Il avait trouvé quelques jeunes gens pour jouer à la paume et M. de Ville d'Avray venait de leur mettre à disposition un de ses entrepôts où l'on pourrait dresser un fronton de planches.

– Mais je suis trop fort pour eux. Seul le Roi était digne d'être mon partenaire...

Il préférait l'alchimie. Surtout il était hanté par le souvenir de Marie-Madeleine de Brinvilliers. Aussi lorsque Angélique notifia le quartier du Marais pour y avoir eu son hôtel du Beautreillis, s'enquit-il avec fièvre :

– Vous avez dû être voisine de la marquise de Brinvilliers ?

– Oui, en effet... Et, en tout cas, en voilà une dont je suis bien certaine qu'elle maniait le poison. Elle a empoisonné des malades de l'Hôtel-Dieu. Je le sais de source certaine.

Ils se mirent à ricaner en levant les

yeux au ciel.

– Tout le monde sait cela aujourd'hui et bien d'autres choses. Vous retardez, ma chère ! Elle vient d'être exécutée. On a dû lire sa confession en latin tant ses crimes étaient odieux.

– Le confesseur qui l'a accompagnée jusqu'à l'échafaud a dit que c'était une sainte, protesta le maître paumier du Roi.

Ce procès tout récent agitait les esprits. Si Angélique y avait pris garde elle en aurait recueilli déjà les échos à Québec. Car la nouvelle de l'exécution de Mme de Brinvilliers n'était parvenue, avec les détails, que par les navires de

l'été.

« Le monde est dominé par quelques êtres », disait Ambroisine-la-Démone, les autres ne sont que des comparses, de la poussière... »

Angélique regarda vers la fenêtre.

Comme toutes les maisons de la Haute-Ville, on avait de la taverne du *Soleil levant* une vue admirable qui portait fort loin en ces belles matinées bleues et blanches aux couleurs de la Vierge.

À une table voisine trois couples d'un certain âge discutaient avec véhémence et gaieté. C'étaient des personnes robustes, le teint vif, confortablement

vêtues, qui riaient largement, les dents belles. Ils semblaient tous comme des frères et sœurs de familles nombreuses qui se retrouvent.

Jadis, ils étaient arrivés au pays « sans sou ni maille », fils de paysans ruinés, d'ouvriers misérables, d'artisans faillis, mais en leur accordant le droit de chasse et de pêche, vieux privilège des nobles, on en avait fait des seigneurs et aujourd'hui ils étaient des seigneurs.

Le duc de Vivonne, qui avait prié Martin d'Argenteuil de se taire dans l'évocation de sa marquise de Brinvilliers et de moins boire, s'aperçut qu'Angélique était distraite et il en conçut une aigreur disproportionnée

avec le fait. Il devint agressif, moqueur.

– Décidément, plus je vous vois, plus je comprends qu'Athénaïs a eu bien tort de se faire du souci à cause de vous et de s'en inquiéter encore. Je l'en informerai dès que je le pourrai. Je ne vois pas pourquoi elle a baissé pavillon devant vous, même à distance, même vous disparue. Elle se faisait des idées sur votre habileté, alors que je comprends que seule la chance a joué pour vous. La chance qui sourit aux innocents... Car, en vérité, c'est miracle que naïve et simplette comme vous l'êtes en fin de compte, vous vous trouviez vivante aujourd'hui, même au Canada où vous n'auriez dû jamais parvenir... Ma sœur est cent fois plus forte que vous.

Vous ne pouvez savoir à quel point. Ha !
Ha ! Elle vous avait fait préparer une
chemise. Ha ! Ha ! Ha !... Lorsque j'y
songe...

Il enrageait de la voir ne l'écouter que
d'une oreille et porter son attention aux
propos des hôtes de la table voisine qui
parlaient de ragoût de pattes de porc et
de gigot d'original.

– ... Ha ! Ha ! Ha !... on aurait bien ri à
Versailles en décrivant la mort
ignominieuse de Mme du Plessis-
Bellière, morte des suites d'une maladie
vénérienne. Ha ! Ha ! Ha !... Personne ne
se serait douté... pour avoir porté une
chemise...

Angélique se tourna vers lui.

– Croyez-vous que je l'ignorais ?

Elle planta son regard vert dans le sien. Se penchant un peu en travers de la table, elle dit à mi-voix :

– Cette chemise est depuis des années entre les mains de M. de La Reynie, lieutenant de police du Royaume. Il l'a fait examiner : savon noir et arsenic. Une preuve écrasante des méthodes criminelles qui se perpétuent à Versailles. Il sait à quel usage elle était destinée. À ma mort... Dans une lettre scellée que je lui ai remise, je lui livre les noms de tous ceux qui ont travaillé à cette œuvre magistrale et surtout le *nom*,

le nom de celle qui en était l'instigatrice. Nom qu'il brûlait de savoir, dont il se doute. Mais, il ne devait ouvrir cette lettre que s'il m'arrivait malheur ou que si je le priais moi-même, soit en personne, soit par une lettre revêtue de ma signature, de le faire.

– Et... il l'a ouverte ?

Vivonne était blême. Angélique eut une imperceptible hésitation.

– Non... Pas encore.

– Voulez-vous du boudin ?

C'était Antonin Boisvite qui intervenait. Planté devant leur table, il présentait un plat sur lequel était enroulé

un magnifique cordon de boudin noir croustillant, accompagné de purée de courges et de pommes.

Le tavernier n'approuvait point qu'on vînt s'asseoir dans son sanctuaire pour y purger des querelles sinistres. Surtout en période de fête et le jour solennel où, pour la première fois, la célèbre Mme de Peyrac, qu'il voyait chaque matin avec émotion passer devant chez lui, franchissait le seuil de sa porte. Il déplorait qu'elle y fût venue en la compagnie de ces « courtisans » aux façons desquels il ne s'habituaît guère et s'inquiétait pour elle d'un colloque qui ne paraissait pas aimable.

– Madame et vous, Messieurs, c'est

Noël. Vous vous devez de goûter le boudin que j'ai préparé moi-même, dans ma cave, en mêlant au sang des herbes parfumées de sauge et de serpolet, quelques grains de poivre moulu et des miettes du lard le plus blanc. Je l'ai fait rissoler aux oignons...

Brutalement, d'un revers de main, Vivonne faillit lui envoyer son plat sur le carreau. Mais Boisvite se méfiait et, bras levés, le mit à temps hors de portée.

Angélique adressa à l'hôtelier son plus gracieux sourire.

– Comme vous êtes aimable, Monsieur Boisvite ! Votre boudin sent

délicieusement bon. J'en prendrai volontiers une portion.

Le cabaretier s'empressa, courut chercher sa plus belle assiette d'étain, offrit un gobelet d'alcool de pomme, un marc qui devait obligatoirement accompagner le boudin noir.

Il n'insista pas auprès des « courtisans » qui, manifestement, manquaient d'appétit. M. de La Ferté demeurait pâle et les autres n'avaient pas bonne mine non plus.

« Eh bien ! non ! elle n'est pas si sotte », se disait le duc inquiet. « Je comprends les craintes et la hargne d'Athénaïs... »

En face de lui, Angélique attaquait son boudin avec un plaisir évident. Le mélange alcool de prune et alcool de pomme contribuait à lui faire envisager d'une façon légère les événements.

– C'est moi-même qui ai apporté cette chemise à M. de La Reynie, expliqua-t-elle entre deux bouchées. En la tenant avec les précautions voulues, bien entendu.

Elle se demandait, à part elle, si en s'exprimant ainsi elle ne manquait pas de prudence et puis regardant vers le grand paysage immobile, elle se disait que ce n'était pas la peine d'être allée si loin pour continuer de trembler devant des fantoches, eux-mêmes compromis

jusqu'au cou. Autant qu'ils sachent qu'elle avait des armes contre eux. Cela les amènerait peut-être à ne pas se croire les plus forts, à l'abri de l'impunité.

Tandis qu'elle réfléchissait tout en mangeant de bon appétit, le vieux comte de Saint-Edme ne la quittait pas des yeux et les coins de sa bouche fardée s'abaissaient dans une grimace d'amertume. Il commençait à se dire qu'il était très possible, en effet, que ce fût cette femme qui avait tué Varange, et il se souvenait des paroles du Bougre rouge : « Ne vous attaquez pas à elle. »

Angélique de son côté pensait à Versailles. C'était la seule chose qui,

s'en aperçut-elle, séduisait son cœur dans ces retrouvailles peu affables. Entre leurs propos, l'air de Versailles et sa beauté rôdaient comme un rêve fluide, éblouissant, qui prenait une brillance poétique à être évoqué de si loin et sous de tels cieux... Elle ne pouvait s'empêcher d'évoquer le Roi, magnifiquement vêtu s'avançant parmi ses dames et s'arrêtant au sommet des marches du bassin de Latone...

– Mais, j'y songe, fit-elle soudain, vous allez pouvoir me renseigner, Monsieur de... La Ferté, je vous ai entendu répéter à l'envi que votre chère sœur n'avait aucune rivale dans le cœur du Roi. Pourtant, depuis mon arrivée à Québec, j'ai entendu prononcer à plusieurs

reprises, par différentes personnes, un nom. Et qui serait celui d'un nouvel astre montant à l'horizon de Versailles : la marquise de Maintenon. Qui est cette dame et qu'en est-il du Roi à son sujet ? Pouvez-vous satisfaire ma curiosité et me dire ce qu'il faut penser de ces assertions ?

Vivonne retrouva des couleurs et se mit à rire comme un fou.

– Oh ! C'est une bonne plaisanterie !

Il la vit intriguée, ressentit une absurde satisfaction d'avoir pu l'intéresser.

« La curiosité des femmes », se dit-il, « est un des points vulnérables de leur défense. Une coquette accordera

beaucoup en échange d'un petit renseignement inédit et il est plus facile de les séduire avec des ragots mondains qu'avec de beaux discours. »

– La marquise de Maintenon ! Oh !
C'est trop drôle !

– Pourquoi ? Qui est-ce donc ?

– Mais vous la connaissez.

– Vraiment ? Je ne me souviens pas.

– C'est une de vos anciennes amies, à Athénaïs et à vous. Elle est originaire de notre province du Poitou.

Il dut s'essuyer les yeux tant il avait ri.
Puis il lui expliqua qu'il s'agissait de

Françoise d'Aubigné, appelée communément « la veuve Scarron », une traîne-misère. Par obligeance pour leur amitié ancienne, Mme de Montespan lui avait confié la charge d'élever les bâtards qu'elle avait eus du Roi, ce qui n'avait pas été une sinécure pour la pauvre femme, car la naissance de ces enfants devant être tenue secrète, elle avait dû mener pendant plusieurs années une existence de conspiratrice.

Angélique en demeura bouche bée. La veuve Scarron ! L'éternelle solliciteuse qui, quotidiennement, présentait des placets au Roi, afin d'obtenir quelques subsides. Cet emploi de gouvernante avait été une aubaine pour elle.

– Et vous dites qu'elle est aujourd'hui marquise ? Marquise de Maintenon ?

– Le Roi lui a fait cadeau du douaire avec le titre, la terre de Maintenon dans les environs de Versailles. Sa Majesté a voulu récompenser Françoise Scarron de son dévouement à ses enfants qu'il aime beaucoup et de la discrétion dont elle avait fait preuve. Aujourd'hui, il en a fini avec les tracasseries de l'insupportable Montespan, le mari d'Athénaïs. Il a pu reconnaître ses bâtards et les nommer princes du sang. Mais de là à penser qu'il ferait de cette veuve prude et bigote sa maîtresse...

Vivonne s'esclaffa derechef.

– Non ! Certes non. Athénaïs ne la considérera jamais comme une rivale possible dans le cœur du Roi.

– Tant mieux pour Françoise. Cela lui épargnera un « bouillon d'onze heures », préparé par la blanche main de cette chère Athénaïs...

Chapitre 42

De retour chez lui, le duc de Vivonne eut une violente altercation avec ses sbires.

Dans un grand état d'excitation il avait commencé par leur dire qu'il voyait dans ces retrouvailles inouïes la plus grande chance de sa vie. S'il ramenait au Roi Mme du Plessis-Bellière, sa fortune serait faite et sa position inébranlable à jamais.

– Vous m'étonnez, fit remarquer le baron Bessart. Vous vous chargeriez d'amener au Roi une rivale pour votre

sœur, Madame de Montespan ? N'a-t-elle pas déjà assez à faire pour écarter celles qui se présentent d'elles-mêmes sans que son propre frère s'entremette ? Vous voulez donc sa chute ?

– Vous ne comprenez rien. Il s'agit de contenter un caprice du Roi. D'autre part, cette femme, en exil, aspire à retrouver la Cour, à obtenir sa grâce. Sous mon égide, elle pourra au moins parvenir sans risque jusqu'à Versailles. Je suis quand même l'amiral de la flotte. Une chose est sûre : le Roi me sera reconnaissant.

– Le Roi peut-être, mais pas elle, dit Saint-Edme de sa voix grinçante. Je l'ai jugée mieux que vous. Elle n'est pas

d'une sorte à sacrifier son intérêt à de la reconnaissance. Elle vous utilisera et vous jettera pardessus bord dès que vous lui aurez servi et que vous l'ennuierez.

– De qui parlez-vous ?

– De cette Madame de Peyrac ou du Plessis-Bellière. Vous vous laissez prendre à son regard vert et à ses airs innocents.

– Mais non ! Vous vous faites des idées, c'est une petite fille naïve qui parle à tort et à travers comme toutes les femmes.

– Cette histoire de chemise ?

– C'est vrai ! Mais ce qui est faux c'est quand elle prétend qu'elle l'a remise à La Reynie avec une lettre... C'est penser trop loin pour ces petites cervelles. Elle a inventé cela sur le moment pour que j'enrage. Si elle était rouée, elle n'aurait pas ainsi dévoilé ses batteries. Non ! Ce n'est qu'une jolie femme, très ambitieuse. Elle aime l'amour, la parure, les hommages, briller, faire pâlir d'envie ses rivales. Elle est comme toutes les femmes et le Roi en est fou. Voilà le point important.

Un valet entra pour disposer des bûches dans la cheminée.

Le baron de Bessart lui adressa un signe imperceptible et, après avoir

accompli son office, l'homme au lieu de se retirer alla s'asseoir dans une encoignure. Le baron l'employait à l'occasion pour de basses besognes, de celles qui salissent les mains. Il avait une allure de portefaix et une face brutale, mais comme il n'était pas sot, Bessart ne craignait pas de le voir informé d'une situation en litige, qui pourrait un jour requérir ses services. Il avait parfois des idées, de bonnes idées. S'ils n'avaient dû emmener qu'un homme de main au Canada c'était celui-ci.

– Elle semble avoir acquis une faiblesse, continuait Vivonne. Celle de vouloir réclamer justice pour son encombrant époux. On la lui obtiendra.

– Et puis, l'on sait ce qu'il faut faire d'un mari encombrant, ricana Martin d'Argenteuil.

– Nenni. Celui-là n'est pas de l'espèce qui se laisse surprendre facilement. C'est un renard des mers.

– Vous le connaissez bien ?

– Oui, je le connais ! Je les connais tous les deux ! On le lui donnera.

Il reprit souffle.

– ... À boire ! À boire ! Quel pays ! Plus il fait froid plus on a soif.

Il chuchota avec précipitation.

– ... Naïve non. Mais moins habile

qu'elle ne peut le faire croire avec son infernal toupet. Il est vrai que si l'on tourne et retourne sur les avantages ou les désavantages que l'on retire de son commerce, l'on peut rester surpris... Je lui dois, pour ma part, une disgrâce royale avec cette affaire de Marseille, mais j'en sais d'autres qui lui ont dû le bannissement et la mort, mais aussi...

– Des souvenirs impérissables, marmonna Bessart. ...

« et que le temps a rendus plus encore vénéneux et rongeurs », pensa Vivonne.

– Pratique-t-elle l'envoûtement ? demanda Saint-Edme.

– Je n'en sais rien, dit le duc, après

avoir tourné de long en large comme un fauve.

Les témoins de son agitation faisaient grise mine. Ils se turent tous. Ils dépendaient de la fortune du duc mais plus encore de celle d'Athénaïs de Montespan, sa sœur. Lui n'avait de puissance que parce qu'il était le frère de la maîtresse du roi, l'oncle des enfants de celui-ci, ces petits bâtards qu'élevait Mme de Maintenon mais que le Roi reconnaît en les nommant princes du sang. Et maintenant que la gouvernante aussi se faisait remarquer, la position était plus que jamais assurée.

– Vous devez, Monsieur le Duc, jouer entièrement la partie de votre sœur et

d'elle seule. Le Roi ne la quittera jamais. Il y est attaché par les sens et par le souvenir et par ses enfants. Et puis enfin elle a beaucoup de grâce et il ne s'ennuie jamais avec elle. C'est un atout. Elle seule peut nous sauver. Elle y est acharnée car elle se sauve avec nous. Souvenez-vous avec quelle habileté elle a mystifié le Roi sur les raisons de votre départ, une petite malversation sans gravité, mais il comprenait pour le renom des Rochechouart, pour qu'il ne soit pas importuné par ces insupportables ragots dont les magistrats ne craignent pas de troubler inutilement sa quiétude, qu'une petite disparition temporaire de votre personne serait bienvenue... La meilleure façon de

régler cette affaire. L'essentiel était que lui le sût et ne s'en étonnât pas, etc.

« Que n'a-t-elle pas dit ? Que n'a-t-elle obtenu ? Au moins que nous puissions quitter le sol de France à temps... Quand nous nous sommes embarqués, les policiers étaient sur nos pas... Non, Monseigneur, ne projetez rien qui menacerait sa position que rien ne peut lui faire perdre. Vous vous leurrez sur le pouvoir de cette femme, Madame de Peyrac ou du Plessis-Bellière, sur le lourd contentieux qui pèse sur elle.

La diane sonna et flotta des hauteurs du château Saint-Louis jusqu'à eux. L'odeur de ragoût, de friture, de potée aux choux, de soupe à l'oignon, à l'orge ou aux

légumes, à laquelle s'ajoutait celle de maïs bouilli des sauvages, était si intense à l'heure des repas dans les rues qu'elle s'infiltrait jusqu'au sein des demeures les mieux closes.

– Allons manger, dit Vivonne. En quelle gargote ?

– On dit que la table au château de Montigny est très fine. Vous devriez vous faire inviter par M. de Peyrac.

– Que craignez-vous de lui ? Qu'il vous reconnaisse ? Ne nous avez-vous pas affirmé que si vous vous êtes combattus en Méditerranée, vous ne vous êtes jamais trouvés face à face... Et puis il n'est plus le Rescator.

– Et je ne suis plus l'Amiral des galères... jusqu'à nouvel ordre. Mais, pour cette heure, je ne suis plus rien. Rien. Et eux sont peut-être plus forts que moi.

– Il y a un instant vous nous disiez que cette femme était inoffensive.

– Je ne sais pas... Je ne sais plus. Vous qui êtes devin, fit-il en s'adressant à Saint-Edme, pouvez-vous me dire qui elle est ?

– Le sorcier de la Basse-Ville dit que c'est elle qui a tué Varange.

– Elle ! s'écria Vivonne en écarquillant les yeux qu'il avait très bleus mais un peu globuleux, ce qui les faisait saillir

dans la surprise ou la colère. Où a-t-il été chercher pareille sornette ? Elle ne ferait pas de mal à une mouche.

– Ce n'est pas ce que vous disiez tout à l'heure... En tout cas, lui, le Bougre rouge, était catégorique, et avait l'air de la prendre en grande considération.

– Qui l'a informé ?

– Il a dû lire cela dans ses grimoires ou dans son huile de baleine ou dans une vision télépathique. Il recommandait de ne même pas prononcer le nom de cette femme.

– Bast ! Vous m'avez dit que les sorciers canadiens ne valaient pas chipette.

– Celui-là serait intéressant s'il n'était pas si têtue. C'est à cause d'elle qu'il refuse de parler. Aussi, vous voyez, duc, que le halo d'ombres et de lumières qui environne cette personne doit vous rendre méfiant. Mais vous préférez sans doute vous laisser prendre à son regard vert et ses airs innocents.

Vivonne haussa les épaules. Pourquoi s'était-il encombré de ce vieillard si vil ? Mais il s'était entremis avec son ami le comte de Varange pour organiser leur repli en Canada et s'y préparer grâce à lui une existence confortable et il fallait reconnaître que grâce à ses séances de magie on pouvait apprendre pas mal de petits secrets utiles.

– Vos alarmes sont vaines, dit-il. La vérité est entre les deux. Elle n'est pas si noire que vous l'avancez, mais je veux bien admettre que cette femme a plus d'un tour dans son sac. Mais je la tiens bien en main car je sais pas mal de choses sur elle qui pourraient lui nuire, même ici.

– Malheureusement, il semble qu'elle en sache aussi beaucoup sur vous, répliquèrent-ils.

Vivonne troublé et sans pouvoir parvenir à en être irrité essayait de circonscrire dans sa mémoire les détails de sa brève aventure avec Angélique. Il était alors à Marseille fort occupé du départ de la flotte royale et puis, tout à

coup, il n'y avait plus eu que cette femme qui comptait. Il savait qu'elle était prête à faire n'importe quoi pour s'embarquer et échapper au policier qui la cherchait dans la ville. Mais elle lui avait quand même donné pour le prix de son service des nuits magnifiques. Il l'avait cachée sur la galère royale.

D'Argenteuil tiré de son abattement pensa que ce n'était tout de même pas un exploit car maintenant qu'il y réfléchissait il était certain que ce Desgrez aujourd'hui célèbre l'avait laissée filer volontairement.

– En revanche, reprit-il, il se pourrait qu'elle soit dangereuse parce qu'elle a trop de relations avec la police. Mais

pour l'instant elle est loin de ses amis de Paris.

– Alors La Reynie, ce serait vrai ?

– Oui, je le crains. Mais surtout elle a été l'amante de ce François Desgrez dont le renom est en train de monter.

– Desgrez ! s'exclama Martin d'Argenteuil, c'est le capitaine exempt qui a arrêté Marie-Madeleine de Brinvilliers. Il a agi avec une traîtrise machiavélique. Au couvent de Liège où elle se cachait, il s'est présenté sous le déguisement d'un abbé. Rien ne lui est sacrilège et il lui a joué le jeu de la passion. Enfermée depuis cinq ans parmi ces femmes, comment aurait-elle pu

résister à celui-là, elle dont le corps brûlait sans cesse de désir ? Il lui a inspiré une confession écrasante pour elle, et l'a persuadée de fuir avec lui. Dès qu'elle a eu franchi l'enceinte du couvent, il l'a arrêtée... Et vous dites que cette femme a partie liée avec cet odieux personnage. C'est elle peut-être qui la lui a vendue ?

– Ah ! Cessez de nous entretenir avec cette vilaine histoire. Il est connu que les femmes se font prendre parce qu'elles font passer le cœur avant leurs intérêts... Le cœur, murmura Vivonne, songeur.

Il leur tourna le dos de dépit. Derrière lui Saint-Edme et Bessart échangèrent un regard. Ils étaient coutumiers de cette

mimique où ils se demandaient leurs avis, se mettaient d'accord ou s'exprimaient silencieusement leurs opinions divergentes.

Cette fois, ils eurent le même sourire entendu. M. de Vivonne n'en ferait qu'à sa tête, mais eux, pour leur part, ne s'étaient pas leurrés sur le danger. Rien ne pressait mais il faudrait cependant ne pas tarder à tout mettre en œuvre pour minimiser l'influence de cette femme et l'empêcher à tout prix de revenir en France s'opposer à Mme de Montespan et peut-être gagner la partie contre elle.

Cinquième partie

Le bal de l'Épiphanie

Chapitre 43

Quant à Vivonne, il se trompait s'il s'imaginait que parce qu'ils avaient fait l'amour ensemble sur une galère, il pouvait se permettre avec elle des privautés. L'ennui, avec lui, c'est que selon son état de sobriété, il était disposé à se montrer entreprenant et vantard ou, au contraire, une relation acceptable et désireuse de ne pas attirer l'attention.

Nicolas de Bardagne se déclarait très satisfait de son emménagement de la « Closerie » du Grand-Voyer. Il ne pouvait

se rendre en aucun point de la ville sans passer devant la maison de Ville d'Avray, et il prenait tous les prétextes pour attendre Angélique et l'accompagner ensuite en ville.

– Je vous en prie, lui dit-elle un jour, ne restez pas ainsi planté en faction devant ma demeure. Cela m'embarrasse et va faire jaser.

– Mais n'est-ce pas mon droit de me promener dans ce quartier où j'habite désormais ? De plus, je ne crois pas me montrer plus assidu que cet Indien qui, quotidiennement, plusieurs fois par jour, tourne autour de votre logis, y entre et en sort sans se donner la peine de s'annoncer, s'assied sur votre seuil pour

y fumer son calumet et vous entreprend de discours dès qu'il vous aperçoit. Je ne vois pas pourquoi vous me refuseriez ce que vous accordez à ce sauvage ?

– Mais justement... Vous n'êtes pas un sauvage, mon pauvre ami !

Elle renonça à lui faire entendre raison. Il l'accompagnait dans ses emplettes.

Chez le tailleur-mercier de la Place Royale, ils rencontrèrent Eloi Macollet, essayant une veste de soie violette, sur ces longs gilets à fleurs qu'il affectionnait.

– J'ai promis à la Mère Bourgeois d'aller visiter mon fils et ma bru pour le

Nouvel An, dit-il à Angélique.

C'était vertu de sa part, car le vieux coureur des bois ne s'entendait pas avec le couple. Son fils, prétendait-il, lui faisait honte. Ç'avait toujours été un gros garçon mou et couard, ce qu'on pouvait bien considérer comme un signe de malchance car l'espèce en était rare au Canada. Il avait fallu que cela tombe sur Macollet, d'avoir un gamin qui ne grillait pas d'aller aux bois dès qu'il s'était tenu sur ses jambes et qui craignait, au point d'en avoir des cauchemars, de se faire faire la chevelure un jour par les Iroquois. « Ma tête scalpée lui faisait peur !... Et alors ?... On est du Canada ou on n'en est pas... »

Il fallait dire qu'Eloi Macollet avait été de cette génération de célibataires endurcis, mariés de force sous peine d'amende, d'excommunication et quelques autres sanctions.

Le temps de convoler avec une fille du Roy envoyée parmi une centaine d'autres par les soins de M. Colbert, de lui faire un enfant car il aurait été poursuivi et pénalisé si elle avait pu porter plainte que le mariage n'avait pas été consommé, et il avait disparu plusieurs années du côté des Grands Lacs, laissant la jeune immigrante se débrouiller avec son garçon à élever et une ferme plantée au milieu de deux arpents de large sur vingt de profondeur, sur la côte de Lauzon, rive sud du Saint-Laurent,

derrière la pointe de Lévis. Bien qu'il fût revenu épisodiquement, femme et fils étaient restés pour lui de parfaits étrangers.

La femme était morte un jour, non sans avoir eu le temps de marier ce fils unique.

C'est là que les choses avaient commencé de se gâter pour le joyeux Macollet. À la suite de sa grave blessure de guerre, dans les environs de Montréal dont les soins de la Mère Bourgeois l'avaient sauvé in extremis, il avait dû retourner chez lui et sa bru, Sidonie, s'était révélée une harpie et lui avait fait une vie d'enfer. Elle ne savait qu'inventer pour lui gâcher l'existence et

l'empêcher de retourner aux bois, jusqu'à lui faire ôter son « congé » de traite pour avoir été porter de l'eau-de-vie aux sauvages. Il avait fini par retrouver sa liberté mais il était hors la loi, et c'était la caution de Peyrac retrouvé à Tadoussac qui lui avait permis de rentrer sans dommage dans sa ville.

Il se montrait bon sire en accomplissant une démarche d'amitié près de ce couple peu filial.

– Et puis, dit-il à Angélique, ils ont pour voisine une veuve qui me plaisait bien et dont j'ai appris qu'elle n'était pas remariée. J'en profiterai pour aller lui porter mes vœux.

– Je ne sais pas si cela était compris dans les recommandations de Mère Bourgeoys, fit-elle remarquer.

On rit. On plaisantait fréquemment le vieux Macollet sur sa verdeur. Il avait beaucoup de succès près des dames.

On le laissa à ses élégances.

Chez la personne appelée la Dentellière, il y avait grande presse. C'était à qui achèterait collerettes, collets, manchettes, garnitures. M. de Bardagne fit la moue et critiqua ce goût pour les dentelles, non par esprit d'austérité mais, disait-il, à Paris la mode se simplifiait. Cette débauche de lingerie au cou, aux poignets, à la taille,

aux genoux, sentait son bourgeois de province.

Les paroles du gentilhomme intimidèrent les chalands, et on l'écouta avec considération. Quelques puristes qui se piquaient de vivre à l'heure de Paris restreignirent leur fringale de dentelle non sans crainte d'apparaître comme mesquins et désargentés à leurs compatriotes. Les autres continuèrent d'acheter « blondes et points de Venise » à tour de bras.

En prévision de la fête on envoyait coiffes, collerettes et dentelles à repasser, amidonner et tuyauter, chez les ursulines.

Bardagne, bien que son arrivée personnelle eût manqué d'éclat, éclipsée par celle de M. et Mme de Peyrac, plaisait aux gens. Il portait beau, avait de l'aisance et de la belle humeur.

Ville d'Avray avait repris sa gaieté, Banistère ne se manifestait plus. Le Basseur faisait traîner en longueur les procurations du procès. C'était le temps des fériés et demi-fériés pendant lequel on ne pouvait dresser un protêt, exiger un paiement ou effectuer un dépôt, établissant ainsi une trêve bienvenue aux affaires d'argent et de chicane.

Honorine et Chérubin s'évertuaient à faire parvenir quelque provende au pauvre chien enchaîné sous l'arbre, mais

les quatre garnements de Banistère lui en volaient la moitié.

La nuit de Noël, Angélique avait voulu faire porter le gâteau de la réconciliation à leurs irascibles voisins mais autant essayer d'approcher un repaire de loups. Malgré la nuit sainte, Banistère avait menacé d'abattre quiconque approcherait de sa hutte.

Ses enfants, les petits monstres, engoncés dans leurs capots bruns et gris, continuaient à sévir sporadiquement, dévalant avec leur caisse montée sur des patins dans la rue de la Closerie et fauchant tout le monde sur leur passage.

– Ce sont des intraitables comme il y

en a dans toutes les villes, commentait Suzanne, une philosophie de la vie citadine qu'elle tenait peut-être d'un aïeul parisien.

Durant cette période Angélique alla quotidiennement chez Mlle d'Hourredanne. Sa sortie à la cathédrale l'avait tout à fait épuisée. Elle en avait des « tournements », disait-elle, et plaignait l'humanité de vivre communément dans une telle agitation. De plus, sa servante la délaissait, passant ses journées dans sa mansarde à lire une bible en anglais, qu'elle avait pu sauver l'ayant dans sa poche au moment de sa capture par les Abénakis.

Jessy était une puritaine des environs

de Boston dans le Massachusetts, ville aux abords de laquelle les Canadiens avaient mené un raid exterminateur six années plus tôt. Elle tenait fermement à sa religion hérétique et la famille montréalaise qui tout d'abord l'avait achetée aux Abénakis s'était découragée de la prêcher pour qu'elle se convertisse. Sur le point de la renvoyer aux sauvages, son maître français l'avait prise en pitié et avait eu l'idée de l'expédier à Québec chez Mlle d'Hourredanne.

Il savait qu'elle n'affichait pas un prosélytisme outrancier. Elle s'accommoderait sans émotion d'une servante qui refusait de se laisser baptiser catholique et à laquelle elle

n'aurait pas à donner de gages puisque c'était une captive. Or, chaque année, l'entourage était saisi d'une profonde surprise en voyant Jessy l'hérétique se préparer elle aussi avec ferveur à fêter la Noël. On avait toutes les peines du monde à admettre qu'elle célébrait la naissance du même enfant Jésus dont l'effigie de cire rose allait être couchée sur la paille dans la crèche de la cathédrale. Aussi, durant toute cette période messianique, avait-on tendance à regarder Jessy l'Anglaise comme une voleuse d'enfant, et qui pis est, d'enfant divin.

Le matin du jour de l'An, par la ville

on cria : Vive le Roi, et toute la mousqueterie répondit par salves.

La coutume était de se faire quelques cadeaux entre amis et entre époux.

Angélique, elle, trouva dans l'alcôve au chevet du grand lit un réchaud de faïence hollandaise imitée de la porcelaine chinoise, décoré de fruits, de fleurs et de grenades dans les tons bleu et orange. À l'intérieur, on tenait une grosse chandelle plate allumée, qui, faisant office de veilleuse, réchaufferait de ces breuvages, rhum ou vin chaud, qu'on serait bien aise de boire en se le partageant avant de s'endormir ou avant de se lever les froids matins. La tasse à chandeaue à deux anses et à couvercle qui

l'accompagnait était en vermeil, travaillé en relief avec des motifs floraux.

Suzanne apporta un jambon qui avait été fumé dans la vapeur du sirop d'érable. Elle avait amené ses enfants : Pacôme, Jean-Louis, Marie-Clarisse et un tout petit au grand nom : Henri-Auguste.

Entre le jour de l'An et l'Épiphanie, la semaine fut occupée surtout par la fièvre qui s'empara de tous ceux et celles qui étaient conviés et assisteraient au grand bal de l'Épiphanie, lequel aurait lieu au lendemain de la fête liturgique.

L'Évêque fronçait les sourcils.

Le comte de Peyrac et sa femme se

rendirent eux-mêmes au grand Séminaire porter leur invitation à Monseigneur. Sa présence garantirait la bonne tenue des réjouissances, dirent-ils. Monseigneur accepta.

La Polak, ou plutôt Mme Gonfarel, tenancière de la prospère auberge *Le Navire de France*, refusa catégoriquement. Rien ne put l'en faire démordre, ni les adjurations d'Angélique ni la visite personnelle que lui rendit Joffrey de Peyrac. Le grand seigneur et la verte matrone s'entendirent fort bien, mais la Polak resta sur ses positions. « Ce n'était pas sa place », disait-elle.

– Ta place à Québec est partout et tu le sais bien, lui dit Angélique.

Mais l'ancienne héroïne de la Cour des Miracles secouait la tête. Sa place, elle était à Paris de l'autre côté de la Seine, les pieds nus dans la vase, c'était à la vieille Tour de Nesle croulante où se réfugiaient les bandits et les rats, et non pas en face, au Louvre. Elle résista à toutes les supplications.

Un phénomène, que personne ne remarquait excepté Mlle d'Hourredanne qui était là pour noter les impondérables invisibles à d'autres yeux que les siens, se développait ingénument parmi la société québécoise. D'autant moins décelé que le Canada n'en était point coutumier, car les gens y étaient de

nature méfiante, critique, et peu portés à s'enthousiasmer sur son voisin.

Il se répandit comme une sorte de goût de se faire remarquer par M. le comte de Peyrac et, dans une moindre mesure, mais aussi avec beaucoup de plaisir, par Mme de Peyrac. S'attirer un sourire de l'un, un mot de l'autre, suffisait à ravir comme des enfants les personnes les plus rassises.

Entre les dames, il y avait rivalité à savoir qui d'entre elles pourrait rapporter mots ou paroles échangés avec le comte de Peyrac au hasard de la journée, et la plus minime considération de sa part donnait lieu à des discussions pointilleuses. Pourquoi avait-il ri avec

Mme Le Bachoys et non pas avec Mme de Beaumont ? Pourquoi s'était-il attardé avec Mme de Mercouville, alors qu'il traitait légèrement la jolie Bérengère-Aimée qui se donnait tant de mal pour s'en faire remarquer ? Et enfin, pourquoi visitait-il avec un apparat d'ambassadeur la dame Gonfarel du *Navire de France*, alors que tant de femmes distinguées étaient prêtes à lui ouvrir l'intimité de leurs boudoirs ?

Cela prenait des proportions qui rappelaient les moments de tension régnant à Versailles parmi les courtisans lorsque le Roi accordait un « tabouret » à l'une des dames, qui désormais aurait l'insigne honneur de s'asseoir parmi les élues devant lui lorsque d'autres

resteraient debout, ou le fameux « Pour » inscrit au-dessus de la porte du logement affecté aux invités du Roi quand la Cour séjournait à Versailles. Toute la différence était dans le « Pour »... « Pour monsieur le marquis, etc. », mot qui jetait en transes le plus blasé des gentilshommes lorsqu'il s'en voyait bénéficiaire. Être remarqué ! Remarqué par le Roi ! Par le Prince !

Les perruquiers étaient médiocres. Il n'y avait pas parmi eux de génie capable, comme M. Binet, perruquier du Roi, de composer pour les dames des coiffures seyantes et nouvelles. Binet était et resterait longtemps le seul grand artiste capillaire. À Québec, comme ailleurs, les dames s'entraidaient, et l'on

trouvait toujours parmi elles ou leurs caméristes une artiste aux mains habiles que, le grand jour venu, tout le monde s'arracherait. Delphine et Henriette, qui avaient coiffé Angélique pour son entrée à Québec, furent très demandées. Il leur restait au moins quelque chose de positif de leur emploi près d'Ambrosine. Mais la personne la plus réputée en la matière se révéla être Bérengère-Aimée Tardieu de La Vaudière. Comme elle aimait se faire apprécier et se rendre indispensable, elle eut pour le bal une véritable liste de « clientes » qui se succéderaient depuis l'aube, entre ses mains, le jour fatidique. Elle voulut commencer par Angélique et vint dès matines, avec ses fers et ses réchauds,

des rubans, des bâtons de bois pour rouler les boucles et tout un assortiment de peignes, de brosses et d'épingles.

– Dieu que je vous envie d'être si belle ! soupirait-elle, en tournant autour d'elle, retouchant d'un doigt qu'il fallait reconnaître habile et inspiré une mèche par-ci, un frison par-là. Que je vous envie aussi d'avoir un époux aussi séduisant. Quel homme magnifique !

– Croyez bien que je partage votre avis et suis fort aise de vous l'entendre énoncer. Mais, ma chère, il me semble qu'en fait d'époux, vous n'avez rien à envier aux autres. Monsieur de La Vaudière est à coup sûr le plus bel homme de la ville.

– Lui ? fit Bérengère d'un air dubitatif et comme si elle s'avisait pour la première fois de la beauté évidente de son jeune mari. Eh bien, sachez que je ferais volontiers l'échange avec le vôtre.

Était-ce naïveté ou rouerie de la part de la jeune femme lorsqu'elle se rendait au château de Montigny à la nuitée pour se faire ensuite raccompagner par Joffrey – cette fois elle ne venait pas en carrosse – et était-ce vraiment le hasard qui l'amenait quotidiennement dans les demeures qu'il fréquentait ou qui la plaçait sur son passage dans les rues qu'il parcourait ? Il est vrai que c'était une ville tellement étroite, tellement ramassée sur elle-même.

Jusqu'ici elle avait évité la maison de Ville d'Avray, et Angélique ne l'y avait pas conviée.

Il avait fallu cette conjoncture de la fête pour qu'elles se réunissent et même si elle était satisfaite de se trouver bien coiffée, Angélique n'était pas certaine que Bérengère fût venue sans intention. En apparence, c'était touchant, cette admiration qu'elle professait pour leur couple. Angélique aurait préféré qu'elle fût moins admirative et plus mesurée dans ses transports auprès du comte de Peyrac.

Elle-même était-elle insensible à l'attention, parfois dévotieuse, toujours admirative, qui se tissait autour d'elle et

qui était leur climat naturel à elle et à lui ? Car ils n'étaient pas nés pour marcher dans la foule, mais pour être regardés, suivis.

Les Nouveaux-Français avaient le cœur chaud. C'était là une parenté de sentiments qu'Angélique et Joffrey de Peyrac pouvaient partager avec eux. Revenus de mille hasards cruels, ils aimaient à plaire et à se faire aimer et n'en dédaignaient pas le don lorsqu'il se présentait.

On aurait pu dire en ce début d'année qu'ils avaient trop d'amis. Et Angélique commençait à déplorer de ne pouvoir les cultiver tous.

Si les ennemis avaient en apparence désarmé, cela ne voulait pas dire qu'ils avaient tous capitulé. Mme de Castel-Morgeat continuait à se montrer ouvertement hostile. Mais c'était une adversaire envers laquelle Angélique éprouvait de la pitié. Elle n'était pas aimée. Les Canadiennes de souche lui reprochaient de se mêler des affaires de la colonie auxquelles elle ne comprenait rien, malgré plusieurs années de séjour. Il y avait en elle une sorte de gaucherie native qui la faisait agir à contretemps. Or, M. de Castel-Morgeat n'était pas un saint. Il se consolait donc en se montrant l'un des clients les plus assidus des cabinets galants et discrets que la dame Gonfarel entretenait dans les arrières de

son établissement, véritable caravansérail dans les dédales duquel la police et les dévots auraient eu quelque peine à venir mettre le nez. La rumeur publique excusait M. de Castel-Morgeat tant l'attitude de son épouse inspirait la réprobation.

La façon outrée dont elle avait défendu son confesseur le Père d'Orgeval l'avait ridiculisée. En fait, on ne lui connaissait qu'un seul véritable attachement, son fils bien-aimé : le bel Anne-François. Or, là aussi, elle jouait de malheur. Le retour des bois du jeune aventurier qu'elle avait tant attendu s'était accompagné de péripéties désastreuses desquelles le jeune homme lui tenait rigueur. Comble d'amertume, devenu pendant son voyage

l'ami de Florimond de Peyrac, il logeait avec celui-ci au château de Montigny où les deux vaillants explorateurs, encouragés par le comte de Peyrac, travaillaient en compagnie de M. d'Urville et du géomètre Fallières à établir les cartes et les relevés du voyage qu'ils avaient accompli de concert depuis les Grands Lacs.

Enfin, s'il avait fallu mettre le comble à tous les griefs que Sabine de Castel-Morgeat avait accumulés contre Angélique, on aurait pu lui faire remarquer que ce fils adoré nourrissait la plus grande admiration, et à vrai dire un sentiment passionné, envers celle que sa mère considérait comme une rivale haïssable.

Angélique souriait de cet engouement de jeune homme, et ne s'en souciait pas tant que les manifestations de cet amour qui hantait le cœur et l'imagination d'Anne-François ne dépassaient pas les limites d'un dévouement empressé à la servir dès qu'il en avait l'occasion et l'éloquence de son beau regard noir lorsqu'il se posait sur elle. Mais elle reconnaissait que cela n'arrangeait pas les choses entre elle et Sabine de Castel-Morgeat.

Les dames de la Sainte-Famille tenaient Sabine en quarantaine depuis le coup de canon. Après délibération, on ne l'avait pas tout à fait exclue de la sainte confrérie. Mme de Mercouville avait dit à Angélique qu'on lui avait

laissé la liberté de visiter ses « pauvres honteux », c'est-à-dire les pauvres ou miséreux qu'on a tendance à oublier ou qui risquent d'être négligés parce qu'ils ne se plaignent jamais par fierté ou par timidité. Mme de Castel-Morgeat avait ainsi quelques personnes et familles qu'elle secourait discrètement. On n'avait pas osé lui interdire de continuer à s'en occuper parce qu'elle tenait beaucoup à ses bonnes œuvres, mais plus par orgueil et ostentation que par charité profonde. « ... Et puis elle est si maladroite et si malgracieuse que même ceux qu'elle oblige la redoutent... », avait soupiré Mme de Mercouville.

Angélique avait l'esprit de justice et fut poussée à prendre sa défense. À son

avis Mme de Castel-Morgeat se montrait désagréable parce qu'elle était méconnue et malheureuse en ménage. Personne ne reconnaissait son réel dévouement. De plus, Angélique ne partageait pas l'opinion de ces dames que Sabine était laide. Versailles l'avait dressée à reconnaître d'un coup d'œil les atouts que possède une femme et dont elle pourrait à l'occasion tirer parti. Elle pensait qu'à la Cour Mme de Castel-Morgeat, avec sa bouche régulière, sa poitrine qu'on devinait sculpturale malgré les bustiers et les guimpes dont elle la sanglait, ses yeux noirs à la fois andalous et tragiques, aurait fait plus qu'attirer l'attention. Elle aurait plu. Mais elle n'était pas à sa place à

Québec, elle n'avait pas su se faire apprécier.

Le jour de l'Épiphanie, ce furent encore les soldats qui, ayant été désignés pour faire le pain bénit, firent retentir les tambours et les flûtes et vinrent ainsi à l'offrande et s'en retournèrent de la sorte à la fin de la messe.

L'après-midi, il y eut théâtre au Séminaire. La séance groupait les enfants des différentes écoles, les jeunes filles et jeunes gens des confréries.

Pour encourager les enfants et les jeunes artistes, Angélique alla les

applaudir, malgré l'approche du bal qui aurait lieu le soir et toutes les personnes de la bonne société firent de même. La salle était bondée. Le spectacle très vivant. L'un des acteurs qui représentait le Christ attira l'attention et on se passait son nom ainsi que ses coordonnées.

C'était un enseigne du régiment en place, cadet de famille, que l'impécuniosité de sa famille avait contraint à embrasser la vie militaire, mais il avait fait de solides études et gardait, dans cette rude vie de soldat, le goût des bonnes œuvres. Il s'était proposé au Séminaire pour donner aux enfants des cours de mécanique en échange pour lui-même des cours de théologie et de philosophie qu'on pouvait y entendre. Maigre, barbu, il

jouait le rôle du Christ avec tant de conviction et de bonté que lorsqu'un horrible diable fourchu entra en scène, les Indiens qui se trouvaient au premier rang se précipitèrent en poussant des cris dans les bras du jeune enseigne pour lui demander protection. Angélique remarqua avec plaisir que Delphine du Rosoy avait contribué avec beaucoup de diligence et de savoir-faire à monter ce spectacle. Elle jouait un rôle de sainte femme et donnait la réplique au jeune enseigne d'un ton juste et bien posé qui lui attira les applaudissements.

À l'entracte, Angélique rencontra Henriette, l'une des Filles du Roy, compagne de Delphine. Elle servait de demoiselle de compagnie-chambrière à

Mme de Beaumont. Elles échangèrent quelques mots.

– Je suis contente, dit Angélique, de voir que Delphine semble participer avec goût aux œuvres de la paroisse.

– Elle a repris courage depuis que vous lui avez parlé, approuva Henriette.

– Ne pourrait-elle s'entendre avec ce jeune enseigne qui semble joyeux compagnon, dévoué aux sauvages et désireux de s'élever en s'instruisant. Ils me paraissent tous deux en accord de goût et d'âge.

Henriette secoua la tête d'un air pénétré.

– Non... ce n'est pas possible. Delphine ne voudra jamais... Elle a un secret.

Estimant qu'elle en avait trop dit, elle crut préférable de confier ce secret à Mme de Peyrac qui pouvait comprendre. Penchée à son oreille, Henriette murmura :

– Elle est amoureuse du gouverneur.

– Du gouverneur ? fit Angélique en tournant la tête du côté de Frontenac. Mais elle est folle...

– Pourquoi ? Moi je la comprends. C'était un bien bel homme et qui s'est montré bon pour nous, pauvres naufragées.

– De qui parles-tu donc ?

– De notre gouverneur à nous, M. Paturel. Celui de Gouldsboro. C'est pourquoi elle était contente l'autre jour. Elle garde l'espoir que vous la ramènerez à Gouldsboro.

– Mais... c'est impossible ! C'est un projet stupide !

– Pourquoi donc ? Monsieur le Gouverneur est célibataire et il n'est pas si vieux que cela ! Elle serait une bonne femme pour lui...

On claqua des mains et les chandelles furent soufflées sauf au bord de la rampe. Les acteurs revinrent en scène.

« Colin ! pensait Angélique. Jamais ! »

Elle avait eu raison de se méfier de Delphine, cette eau dormante... Colin, marié à une jeune femme qui lui préparerait des petits plats, l'entourerait de soins et se rengorgerait d'être l'épouse de ce superbe et entreprenant gouverneur ! Inimaginable... Pourquoi pas, après tout ? Non, ça jamais !

Elle ne put aller plus loin dans ses réflexions. Par mégarde, dans l'obscurité, elle s'était assise près de Mme de Castel-Morgeat et lorsque celle-ci s'en avisa, elle se dressa toute droite et bouscula tout le monde pour la fuir.

Les choses en étaient là.

Or, elles allaient changer. Et ce, dès le soir même, sans que rien eût pu le laisser prévoir. Surtout après cet éclat au théâtre du Séminaire. On attendait le pis. En tout cas, pas à voir Mme de Castel-Morgeat baisser pavillon. Car si la plupart des personnes en cause avaient assez de maîtrise mondaine pour faire contre mauvaise fortune bon cœur dans une rencontre déplaisante, on savait qu'avec Sabine de Castel-Morgeat il ne fallait rien espérer, puisque même quand elle était bien disposée elle amenait, dans le cercle le plus jovial, une sensation de contrainte qui ternissait tout esprit de liesse.

On la savait ce soir plus que jamais hors d'elle. Pendant le bal, la compagnie pouvait s'attendre à ce qu'elle allât d'un groupe à l'autre, jetant au passage une observation déprimante ou qu'elle vît dans la plus innocente réflexion une allusion malveillante destinée à la blesser.

Les invités n'étaient pas sans appréhension. Il faudrait bien accepter que Sabine soit présente puisqu'elle habitait le château Saint-Louis, mais l'on fit des plans à l'avance pour réduire ses interventions. Le joyeux Ville d'Avray et l'aimable Gaubert de La Melloise avaient promis de « s'en occuper » s'ils la voyaient s'aigrir.

– Je la ferai boire, dit Ville d'Avray qui aimait les défis. Avec moi elle ne sera que douceur.

Mais rien n'était moins sûr.

C'était une femme d'Aquitaine, elle aussi. Espèce à laquelle on ne passe pas le licou facilement.

Tels étaient donc les prémices et les pronostics quelques heures avant l'ouverture de ce bal, sur le sujet particulier de la petite guerre entre Mme de Peyrac et Mme de Castel-Morgeat.

Aussi serait-ce avec une sorte d'émerveillement incrédule que l'on verrait au cours de la soirée Mme de Peyrac et Mme de Castel-Morgeat se

tenant par le bras avec une amitié digne
mais certaine, allant même s'asseoir à
l'écart et converser avec le sérieux qui
préside aux franches explications. Enfin,
et c'est là que le miracle prendrait des
proportions non seulement inespérées,
mais tout à fait inimaginables, on verrait
Mme de Castel-Morgeat se transformer
subitement et aller par les salons, faisant
montre d'un entrain, d'un enjouement et
d'un esprit confondants qui, après avoir
causé de la stupeur, ne contribueraient
pas peu à faire de ce bal de l'Épiphanie
une soirée inoubliable. Mais personne
ne saurait jamais ce qui s'était passé.

Qui recevrait les invités au seuil du

château Saint-Louis ? La question avait été longuement débattue les jours précédents et l'on avait proposé : soit M. de Frontenac assisté de Mme de Castel-Morgeat ? soit M. de Frontenac assisté de Mme de Peyrac ? soit M. et Mme de Peyrac ? ou M. de Frontenac et M. de Castel-Morgeat ainsi que l'intendant ?... En désespoir de cause, Frontenac consulta le marquis de Ville d'Avray pour régler cette question de préséance. M. Gaubert de La Melloise en prit ombrage. Tous deux étaient rivaux comme conseillers d'étiquette. Angélique fut soulagée d'apprendre qu'ils avaient mis au point, puisque la saison était dominée par les traités d'alliance, un accueil mené

conjointement par les deux représentants de ladite alliance : M. de Frontenac et M. de Peyrac.

Toutes les personnes arrivant au château seraient ainsi reconnues et reçues par eux et pourraient leur faire leur compliment sans avoir à les chercher dans la foule. Les chambellans attendraient ensuite pour guider les arrivants vers les tables garnies de rafraîchissements.

Angélique pouvait ce soir jouer le rôle d'invitée. Elle en remercia le ciel. Elle partit incertaine d'avoir choisi la robe qu'il fallait. Elle n'avait pas voulu de la robe d'or, l'une des trois que Joffrey lui avait proposées pour son entrée à

Québec. C'était déplacé. Beaucoup trop somptueux. Cette robe serait pour... marcher au-devant du Roi. Peut-être un jour ? Pour l'instant, elle demeurerait encombrante comme un morceau de soleil.

Sur le point de revêtir la robe de velours rouge, elle n'avait pas les épingles à tête de diamants qui fixaient le corsage. Leur absence ôterait à la toilette de sa magnificence. La robe rouge avait quelque chose d'un peu espagnol qui ne lui seyait pas, surtout ce soir-là où elle se trouvait les traits tirés, les yeux battus. Puis, elle apprit que Joffrey revêtirait son costume rouge dans lequel, avec sa chevelure et ses yeux sombres, il avait l'air d'un

Méphisto et cela la décida à rejeter pour elle, sans appel, un ensemble qui était d'un rouge différent, plus franc, le rouge des blondes, et dont le rapprochement nuirait à la présentation de leur couple.

Tant pis ! N'ayant plus le temps d'atermoyer, elle s'était décidée pour la robe bleu pâle, qu'elle avait portée le jour de l'arrivée. On l'avait trouvée belle, et ainsi, elle n'éclipserait personne, laissant aux autres femmes, cette fois, le plaisir d'exposer des toilettes nouvelles. Elle pesta une fois de plus contre les difficultés de s'habiller avec la seule aide de Yolande, maudit une fois de plus le Roi de France, responsable de la cicatrice qui l'empêchait de dévoiler aux lumières un

dos qu'elle savait, pour l'examiner dans le miroir, plus que jamais exemplaire et fait pour attirer l'œil illuminé, voire troublé de ses admirateurs et de ses amoureux. Enfin elle partit le front étreint d'une migraine.

Pour s'encourager elle pensa à ceux et celles qui allaient l'accueillir tout à l'heure, et bien sûr, les plus dévoués, Loménie, Ville d'Avray, Carlon, Frontenac... et l'évêque lui-même qui n'était pas mécontent d'échanger quelques réflexions avec elle.

Et Joffrey serait là ! Serait-elle jamais sevrée de le voir, de l'apercevoir où qu'il fût, comme si c'était le premier jour, dominant les autres plus encore par

le rayonnement de son être que par sa forte stature et son élégance ? Tout cela mêlé d'un peu d'agacement de sa part devant le succès qu'il recueillait près des dames, lesquelles n'essayaient pas toujours de ménager l'épouse légitime. Y avait-il quelque chose en lui qui le laissait pressentir accessible ? Il avait toujours gardé le goût de séduire du grand seigneur toulousain.

Elle se piqua avec une épingle et pensa que sa nervosité était due à un mauvais pressentiment. Quelque chose allait se passer à ce bal.

M. de Bardagne provoquerait en duel M. de La Ferté, ou bien Bérengère-Aimée coquetterait de façon si éhontée

avec le comte de Peyrac qu'Angélique serait obligée de la remettre à sa place et passerait pour une duègne jalouse et acariâtre, considérant d'un œil amer le triomphe d'une rivale plus jeune qu'elle... C'était accablant.

Là-dessus il y eut un quiproquo comme il en arrive quand tout s'agence mal. Le traîneau qui devait venir la prendre et la conduire au château de Montigny ayant versé dans le petit ruisseau comblé de neige de la Grand-Place, elle l'attendit en vain, comprit qu'elle serait en retard. On lui envoya une chaise et un message. Joffrey de Peyrac s'était rendu seul au château Saint-Louis avec son escorte, croyant qu'elle y était allée de son côté. Cela acheva de l'irriter. Elle trouvait

que ses bijoux ne lui allaient pas. Elle remonta chez elle et les changea devant le miroir, tout en se répétant qu'elle aurait préféré rester à la maison et, cette fois, elle ne se trompait pas, c'était une prémonition, il allait arriver quelque chose, soit une de ces catastrophes désastreuses ou des cataclysmes naturels comme ce pays instable en était coutumier : tremblement de terre, tempête démente, apparition de canots en feu dans le ciel, soient provoquées : incendie dévastateur de la ville, une attaque des Iroquois bien capables de vouloir venir ensanglanter les fêtes chrétiennes ou un crime...

Elle arriva en chaise aux abords illuminés de la résidence du gouverneur.

En traversant la cour d'entrée entre la haie des soldats présentant les armes malgré le froid, elle réagit et se souvint qu'à Versailles l'endurance mondaine faisait partie des vertus exigées pour garder les faveurs du Roi. Ses maîtresses, une heure après leurs accouchements, se faisaient un devoir de paraître devant lui le sourire aux lèvres.

Angélique battit l'arrière-ban de ses souvenirs glorieux, redressa les épaules sous le poids de son magnifique manteau de fourrure blanche, pointa un peu du menton afin de ne pas avoir l'air de dérober aux regards un visage dont elle n'était pas ce soir enchantée – mais paraître en avoir conscience serait pis – et réussit à franchir les portes du grand

salon, rayonnante.

Frontenac vint au-devant d'elle. Les musiciens sur une petite estrade haussèrent d'un ton les accords comme pour amener l'attention sur son entrée.

Angélique souriait et répondait avec brio aux saluts et compliments de ceux et celles qui, aussitôt, très nombreux l'entouraient.

Elle n'apercevait pas le comte de Peyrac. Il y avait déjà foule. Les dames de la Sainte-Famille étaient occupées à présenter quelques-unes des jeunes filles à des officiers et sous-officiers en uniforme, ainsi qu'à trois ou quatre jeunes gens bien mis et avantageux

malgré la peau hâlée de leurs visages contrastant avec leurs perruques et leurs jabots de dentelles qu'ils arboraient pour la circonstance.

Angélique voulut aller dans leur direction, mais le cercle de fer de la migraine qui lui serrait les tempes parut se faire plus étroit encore et se compliqua de vertiges et de nausées. Elle dut s'arrêter, ses jambes ne la portant plus. Un sourire figé sur les lèvres, elle se demandait comment elle allait faire face à la situation. Pensant à Versailles elle eut peur. « Et si j'étais empoisonnée ! »

Sur ces entrefaites, la cause très simple et ordinaire de ses malaises lui

fut révélée par quelques phénomènes intimes et elle comprit pourquoi elle avait été tellement sur les nerfs depuis quelques heures. C'était le mauvais jour.

Angélique maudit de tout son cœur, et la faute première de notre mère Ève, et les conséquences qui en avaient suivi jusqu'à la fin des temps pour les êtres de son sexe, et sa propre négligence qui lui avait fait oublier au milieu des occupations et des préparatifs des festivités un rappel toujours possible ou prématuré du péché originel.

Pour une catastrophe naturelle et désastreuse, c'en était une en effet et telle que les femmes sont accoutumées à en supporter nombreuses au cours de

leur existence et dont elles mettent à dissimuler les inconvénients un héroïsme qui ne se dément jamais.

Prise au piège de la foule, de son rôle qui en faisait la reine de la fête et de sa robe fragile et bleu pâle, Angélique élaborait de rapides plans stratégiques qui pourraient la sortir de cette situation épineuse sans trop attirer l'attention.

Après avoir jeté un regard autour d'elle, ne voyant que des valets, ne pouvant même pas découvrir le bonnet d'une camériste à laquelle se confier, elle avisa à quelques pas Mme de Castel-Morgeat qui lui parut en cet instant comme l'image même du salut. Elle se dit que Mme de Castel-Morgeat

logeant au château Saint-Louis, celle-ci pourrait lui apporter aide discrètement.

La voyant se faufiler entre les groupes pour la rejoindre, Sabine de Castel-Morgeat se détourna et voulut s'écarter mais Angélique put la rejoindre et lui posa la main sur le bras.

– Madame, glissa-t-elle à mi-voix, puis-je vous dire deux mots ?

– Non ! fit l'autre en retirant son bras avec violence.

Elle était outrée. Jusqu'alors elle avait toujours réussi à éviter Angélique et cette attaque brusque la prenait de court.

Elle en tremblait, car elle était fort

émotive.

– Comment osez-vous m'aborder ?

– Sabine, vous seule pouvez me secourir. Je suis dans le plus grand embarras. Je ne vois que vous pour me tirer d'affaire.

Mme de Castel-Morgeat fut encore plus indignée de voir Angélique essayer la douceur.

– Cherchez-vous à me circonvenir avec votre familiarité ? Ne comptez pas là-dessus. Vous n'êtes pas de mes amies et je ne vous autorise pas à user de mon prénom.

– Ne vous montrez pas méchante,

Sabine. Je vous le répète, vous seule pouvez m'aider.

– Voudriez-vous me faire croire que vous manquez d'amis ? Adressez-vous donc à l'un de ces messieurs qui sont tous amoureux de vous ou même à l'évêque puisqu'il paraît qu'il vous a prise en amitié malgré votre impiété.

Angélique se mit à rire, en lui faisant signe de parler moins haut. Elle eut toutes les peines du monde à lui faire comprendre de quoi il s'agissait et que seule une femme pouvait la prendre en pitié et lui apporter un prompt secours et particulièrement Mme de Castel-Morgeat qui était logée au château Saint-Louis.

– Menez-moi à l'une de vos chambrières ou indiquez-moi l'une de vos servantes...

Son interlocutrice, après avoir été sur le point de faire un esclandre, se calma. Elle rougit, pâlit et eut l'air, fort déconfite en reconnaissant sa bévue. Une fois de plus, elle s'était gendarmée à faux. Mais il est vrai qu'on ne faisait jamais appel en vain à son obligeance, si maladroite fût-elle parfois...

– Suivez-moi dans mon appartement, dit-elle. La fête n'est pas commencée. L'on passe tout juste les rafraîchissements. Vous aurez le temps de vous accommoder avant que l'on ne se mette à table.

Dans l'escalier, elle expliqua :

– Les servantes sont aux cuisines ou dans l'office, de plus elles sont stupides. Ce n'est pas la peine de faire appel à l'une d'elles. Je vais mettre à votre disposition le nécessaire.

– Merci... Ah ma chère ! Je me félicite vraiment de vous voir habiter le château Saint-Louis !

– Vos canons ont démoli ma maison ! rétorqua Sabine de Castel-Morgeat, amère.

Cependant elle ouvrait à Angélique les portes de son appartement et s'empressait avec efficacité. Son agressivité était tombée et l'animosité

qui régnait entre elles s'était évaporée comme par enchantement. Leur complicité de femmes victimes de mêmes ennuis avait fait tomber les barrières.

Lorsque Angélique la rejoignit un peu plus tard dans le salon de l'appartement, Sabine de Castel-Morgeat avait perdu son expression morose et il y avait même un vague sourire qui adoucissait sa belle bouche, discrètement fardée ce soir-là.

– Vous l'avez fait exprès ! dit-elle.

– Sabine, vous savez fort bien que ce ne sont pas de ces choses que l'on peut

faire entrer avec certitude dans un plan de réconciliation...

– Oui, mais le hasard est toujours avec vous. Le moindre incident tourne à votre profit. Me voici désarmée...

Angélique alla à elle spontanément, les mains tendues.

– Sabine, ne pouvons-nous être amies ?

Sabine de Castel-Morgeat haussa les épaules avec un sourire triste et résigné, mais elle se laissa prendre les mains et elles se regardèrent avec franchise.

– Je n'ai jamais éprouvé pour vous d'antipathie, malgré ce que vous avez fait contre nous à notre arrivée, dit

Angélique.

La femme du gouverneur militaire rougit.

– J'étais folle, je vous haïssais... Mais je... Je ne croyais pas que le canon allait partir... Encore une maladresse de ma part...

– Heureusement qu'elle n'a pas été complète, ne put s'empêcher de dire Angélique. Mais pourquoi me haïssez-vous donc tant ? On dirait que votre haine s'adresse beaucoup plus à ma personne qu'à ce que nous représentons de possibles rivaux pour se disputer les territoires du Nouveau Monde ou, comme on le craignait avant notre venue

ici, que nous soyons complices des Anglais pour nuire à la Nouvelle-France.

– C'est vous que je hais, en effet, dit Sabine de Castel-Morgeat en détournant le regard.

Mais elle se cramponnait aux mains d'Angélique comme en proie à un conflit intérieur douloureux.

– Pourquoi ? Que vous ai-je fait ?

– Vous avez toujours eu tout... Tout ce que je n'ai pas moi-même. Vous plaisez, vous inspirez l'amour... alors que moi dès que je parais, je sens qu'il y a quelque chose qui ne va pas. On se tait. Les hommes se détournent. Madame de

Mercouville me l'a dit souvent... oh, dans une bonne intention, la chère âme, me recommandant de faire un effort... Mais dans quel sens cet effort ? Je suis laide...

– Mais non ! Quelle sottise !

– Je sais ce que je dis... On me l'a assez fait comprendre.

Elle arracha ses mains de celles d'Angélique et marcha de long en large avec agitation. Elle effleurait son front de ses doigts, d'un air égaré.

– Non ! Trop de choses nous séparent, Angélique ! Je ne peux pas oublier... vous avez brisé ma vie !

– Moi ? À ce point ! Sabine, vous dramatisez tout.

– Vous m'avez pris l'homme de ma vie, cria-t-elle.

Angélique ouvrit à la fois la bouche et de grands yeux. Hélas ! L'imagination tourmentée de Sabine de Castel-Morgeat recommençait à battre la campagne. Voulait-elle parler du Père d'Orgeval ?

– L'homme de votre vie ? Sabine, lequel ?

– Oui, en effet ! s'exclama Mme de Castel-Morgeat en retrouvant son rire sarcastique. Existerait-il un homme pour m'aimer ? Et j'oubliais que vous avez le choix, vous ! Lequel parmi tous ceux

qui, aujourd'hui, vous font la cour, aurait pu auparavant me vouer un certain sentiment qui, naturellement, serait balayé dès votre apparition ?

Elle se redressait, vibrant d'un mélange d'indignation et de souffrance qui faisait briller ses yeux noirs comme des escarboucles. Elle eut un geste impérieux vers la porte qui ouvrait sur la galerie de l'étage et le grand escalier de pierre.

– Descendons ! Je vous *le* montrerai.

Dans sa robe noire dont la traîne prolongeait la ligne de son bustier, raide et baleiné, elle avait l'air d'une reine de tragédie.

– Sabine, vous êtes belle ! s'écria Angélique. Si vous vous voyiez en ce moment dans le miroir, vous seriez convaincue.

Mme de Castel-Morgeat frémit comme frappée par la foudre, et la fixa, les prunelles dilatées.

– Et c'est vous qui me dites cela... Vous, ma rivale, Ah ! C'est trop fort !

Elle ployait comme sous un coup trop rude puis se redressait. La lueur dans ses yeux rappelait celle qui brillait dans ceux des guerriers qui marchent vers un combat longtemps souhaité.

– Allons ! répéta-t-elle.

Angélique la suivit, très intriguée. Le brouhaha montant du vestibule et des salons lui apportait l'écho de ces nombreuses voix masculines se saluant et s'interpellant avec cordialité.

« Lequel de ces hommes lui aurais-je donc volé ? » s'interrogeait-elle. « Quoi qu'il en soit je vais pouvoir la rassurer bien vite. Son mari ? Certes non. Frontenac ? Fort séduisant, je n'en disconviens pas, mais il se montre courtois avec toutes les dames et guère plus avec moi qu'avec les autres... L'intendant ? Il n'est pas très plaisant, mais il faut reconnaître qu'il a son charme quand on le connaît mieux et il ne manque pas de succès. Mlle d'Hourredanne en est folle et Mme

d'Aubrun boit chacune de ses paroles comme un élixir. »

Elles s'arrêtèrent au seuil des grands salons, tout à fait indifférentes à l'intérêt qu'elles suscitèrent en se présentant ainsi côte à côte.

– Eh bien ! Sabine, dit Angélique, désignez-le-moi.

L'autre hésitait.

– ... Sabine, vous en avez trop dit ! Parlez maintenant. Que signifie cette accusation... Moi, briser votre vie ?... Comment l'aurais-je pu ?

Sabine devenait pâle. On sentait qu'elle était sur le point de livrer un

secret terrible et qui n'avait jamais franchi ses lèvres.

– Vous me l'avez pris, gémit-elle.

– Mais qui cela ?

– Lui !

Elle prononçait ce mot avec douleur et passion.

– Lui, répéta-t-elle en étendant le bras.

Angélique suivit la direction de ce bras et n'aperçut que Joffrey de Peyrac, son mari, qui donnait la réplique à Frontenac au milieu d'une assemblée d'hommes et de femmes déjà fort gais.

Elle tourna vers Sabine de Castel-

Morgeat un regard incompréhensif.
Alors celle-ci parut se jeter à l'eau.

– Je suis la nièce de Carmencita,
déclara-t-elle comme si cela expliquait
tout.

Chapitre 44

Ayant affirmé, « Je suis la nièce de Carmencita », Sabine de Castel-Morgeat attendit, muette et immobile comme une statue de sel. Angélique aurait cru à sa folie déclarée si ce nom de Carmencita ne lui avait pas rappelé quelque chose. Derrière ce nom était la clé de l'énigme.

– Ne vous souvenez-vous pas ? insista Sabine de Castel-Morgeat. Voyons, faites un effort. Carmencita de Mordorés qui était alors la maîtresse de celui que vous veniez pour épouser à Toulouse.

– Toulouse ! répéta Angélique, cela

remonte donc aussi loin...

– Pas pour moi... C'est proche. C'est hier. Voilà pourquoi votre présence m'est intolérable, j'ai trop souffert en ce temps-là.

– Allons nous asseoir, dit Angélique, et expliquez-vous.

Elles traversèrent les salons en se frayant un passage, saluant et souriant machinalement, mais personne ne songea à les arrêter tant on était stupéfait de les voir ensemble.

Elles trouvèrent un coin discret dans un boudoir attenant où déjà quelques couples s'étaient rejoints et échangeaient des confidences tout en surveillant par la

porte grande ouverte l'arrivée des invités et l'ordonnance des cérémonies afin de ne pas manquer le signal de se rendre dans la salle de banquet.

– Parlez maintenant, dit Angélique. Si je comprends bien, vous vous trouviez à Toulouse lorsque j'y ai été conduite pour épouser Monsieur de Peyrac.

– Oui. J'avais vingt ans. Ma tante, Carmencita de Mordorés, m'avait emmenée comme suivante. Je quittais pour la première fois mon vieux château béarnais. Ma famille est d'origine cathare. C'est-à-dire que j'avais vécu jusque-là de façon austère. Et tout à coup, en arrivant au Palais du Gai Savoir à Toulouse, je découvrais toutes

les beautés et les plaisirs du monde, un luxe inimaginable, les charmes de l'esprit, de la poésie, la riche culture intellectuelle de mon pays, une licence amoureuse que ces déploiements paraient d'une sorte de vertu, celle d'honorer la créature humaine et de répondre aux vœux de son Créateur qui la voulut heureuse. Comment ne pas être fascinée ? Et surtout par celui qui ordonnait cette fête perpétuelle : Joffrey de Peyrac de Morens d'Irristru, le grand seigneur qui régnait sur Toulouse. Il avait déjà la stature qu'on lui retrouve aujourd'hui mais plus méphistophélique un peu effrayant. Il accentuait ce côté provocant parce qu'il était né pour être le premier homme de sa province et tout

le monde le sentait.

« Ma tante Carmencita était folle de lui. Elle avait trente ans et avait toujours mené une vie dissolue C'est pourquoi elle me considérait de haut. Il faut reconnaître qu'elle était intelligente et cultivée. Pourtant, je crois qu'il s'est assez vite lassé d'elle et par deux fois, elle s'était enfuie en Espagne puis était revenue. Moi, je réussissais entre-temps à demeurer à Toulouse.

– Je me souviens d'elle, maintenant. Carmencita cette folle qui, déguisée en nonne hystérique, a témoigné plus tard au procès de Joffrey, l'accusant de l'avoir envoûtée.

– Pour se venger de lui et de ses dédains. Vous comprenez maintenant pourquoi j'éprouve à votre égard tant de rancune.

– Prenez-vous donc tellement fait et cause pour votre tante ?

– Non, mais moi aussi j'étais concernée. Moi aussi j'étais amoureuse de lui..., dit Sabine avec véhémence

Elle haussa les épaules et poussa un profond soupir

– Qui ne l'était pas ?

– Comment ne serais-je pas tombée follement amoureuse de lui, poursuivait Sabine de Castel-Morgeat, moi, jeune

filles de vingt ans, qui n'avais jamais rêvé et découvrais le sentiment d'aimer pour la première fois. À Toulouse, ma tante m'entretenait sans cesse de lui... Il parlait d'amour dans les assemblées Il chantait selon la tradition des troubadours. On l'appelait : le Magicien...

Mme de Castel-Morgeat parlait dans un rêve ramenée à ces jours anciens de bonheur dont le souvenir avait alimenté les songeries de son existence morne.

Elle-même, Angélique, ne se sentit pas en état de l'interrompre. Elle recommença d'avoir très mal à la tête et éprouva de la peine à rassembler trois pensées cohérentes.

– Quel coup de tonnerre dans un ciel si bleu, reprit son interlocutrice, lorsqu'on apprit que le Magicien qui ne comptait plus ses succès féminins avait décidé de se marier. Lui ! Lui ! Lui qui ne redoutait pas de laisser entendre qu'il appartenait à toutes et que toutes lui appartenaient. On parla au début d'une alliance avec une famille de haut lignage et d'une très jeune fille, et je me persuadais qu'il s'agissait de moi car je savais qu'il m'avait remarquée et me considérait avec intérêt. Je me taisais devant ma tante qui, vous le devinez, était dans une inquiétude mortelle. Il ne s'était pas préoccupé de lui donner les raisons de son geste. Elle craignait de voir la fin de son règne. Pour ma part, je vécus

quelques jours de folle espérance. Puis le couperet tomba. Ce fut la certitude qu'il s'agissait d'une étrangère. Elle venait du Poitou. Il ne l'avait même pas choisie parmi les jeunes filles de sa province... Et nous allâmes en cortège au-devant de vous...

Angélique regardait Kouassi-Bâ debout devant elle avec son turban à aigrettes et son costume oriental. Il lui présentait une tasse de café sur un plateau d'argent.

À sa vue troublée, il était le même que le grand esclave qu'elle avait connu pour la première fois à Toulouse, et que les paroles de Sabine venaient d'évoquer.

– ... Vous pouvez sourire, fit remarquer Sabine, amère, que de cœurs ont perdu tout espoir en vous apercevant... Pour ma part, j'ai tout de suite compris qu'il allait se passionner pour vous. Vous étiez si jolie... Si jolie ! Et, en effet, tout a changé à partir de votre arrivée... J'assistais aux colères impuissantes de ma tante dépossédée. Elle était folle de rage... Si elle-même avait perdu ses chances, alors que pouvais-je espérer, moi ?... Qu'il vous ait épousée, ce n'était rien. Mais il apparut bientôt aux yeux de tous qu'il s'était mis à vous aimer...

Elle baissa la tête d'un air accablé.

Kouassi-Bâ était revenu vers elles avec un petit trépied de bois de fer

chinois sur lequel il vint déposer à nouveau son plateau et sa cafetière de Damas, accompagnés cette fois d'une seconde tasse pour Mme de Castel-Morgeat. Mais celle-ci repoussa l'offre.

– Non ! Cela me rappellerait de trop cruels et délicieux souvenirs.

Angélique, sans insister, but sa seconde tasse de café et se sentit revivre. Kouassi-Bâ avait préparé le breuvage comme elle l'aimait, l'avait bien sucré et y avait ajouté quelques grains de coriandre.

– Kouassi-Bâ, merci à toi, mon ami ! Tu m'as ressuscitée.

– Le maître s'inquiétait, dit le serviteur.

Il m'a envoyé te porter du café.

Levant les yeux, Angélique aperçut de loin Joffrey de Peyrac qui regardait dans leur direction. Dans son habit rouge sombre aux reflets de braise qui brillait à chacun de ses mouvements, il était grand, peut-être moins méphistophélique, comme disait Sabine de Castel-Morgeat, mais toujours attirant et un peu inquiétant, même s'il cherchait moins qu'autrefois à provoquer, contraint à plus de ruse et de prudence.

« Il n'a pas changé... »

– Il n'a pas changé, murmura en écho la voix de Sabine de Castel-Morgeat. Il est toujours le même, surtout quand il s'agit

de retenir une femme, de la séduire... Et cette femme, c'est vous. De vous rien ne lui échappe, il devine tout... Voyez... Nous parlions... Mais de loin il a remarqué que vous étiez émue, peut-être mal à l'aise... Et il a envoyé Kouassi-Bâ vous porter du café. Où qu'il aille, si vous êtes présente, il vous regarde sans cesse... Personne ne s'en avise... Même pas vous. Mais moi, je le vois... Et ce qu'il a dans ses yeux quand il vous regarde me transperce le cœur. Après tant d'années ! J'aurais espéré, au moins, que le temps me vengerait... Mais il n'en est rien !... Vous avez toujours eu de la chance.

– De la chance, c'est selon.

La porte du passé se referma avec un bruit sourd et elles se retrouvèrent au Canada.

– Vous êtes-vous fait reconnaître de lui ? s'informa Angélique, car Joffrey ne lui avait parlé de rien.

Mme de Castel-Morgeat eut un rire qui ressemblait à un hennissement désenchanté.

– Cela jamais... Je n'ai rien dit et lui ne pouvait pas me reconnaître. Qu'il m'ait remarquée autrefois, cela est certain. J'étais grande et belle. Mais maintenant, je suis vieille et déchuée. Tandis que lui est resté le même : magnifique. Et vous aussi. Votre entrée à Québec valait bien

celle de Toulouse.

– Sauf que nous avons, comme vous, quelque vingt ans de plus.

– Pas vous ! Vous, vous êtes une créature de vie et de bonheur. Tandis que moi je suis devenue cette femme sans séduction...

– Ah ! Ne recommencez pas, Sabine ! Je vous en prie...

À ce moment le duc de Vivonne sortant de la foule se dirigea vers elles. C'en était trop.

– Savez-vous ce que vous allez faire, Sabine ? fit-elle en se tournant vers Mme de Castel-Morgeat d'un air inspiré.

Vous allez avoir l'occasion, ce soir, de vous venger de moi, de m'écarter, de m'effacer, de me rejeter à mon tour dans l'ombre, au point qu'on m'oubliera et qu'on ne verra plus que vous... Je ne serai pas brillante ce soir. Vous connaissez les raisons de ma défaillance et ce ne sont pas les révélations que vous venez de me faire qui contribueront à me remettre d'aplomb. Alors, saisissez l'occasion et rendez-moi service en même temps. Délivrez-moi de ce duc de La Ferté qui m'obsède. J'ai mes raisons de ne pas l'aimer. Écartez-le. Retenez son attention. Une femme habile doit pouvoir y parvenir... Qui sait ? À vous découvrir une vraie femme d'Aquitaine, mon mari vous reconnaîtra peut-être.

– Vous êtes étonnante ! fit Sabine.

Mais elle était piquée au vif et elle se leva subjuguée, tandis qu'une nuance rose montait à ses pommettes. Elle jeta à Angélique un dernier regard indécis.

– Surprenez-le ! s'écria celle-ci.
Surprenez-les tous.

Mme de Castel-Morgeat marcha au-devant de M. de La Ferté et du comte de Saint-Edme avec audace. Elle les entraîna aussitôt vers les buffets et ils ne purent résister à son empressement sans risquer de se montrer grossiers.

Angélique soupira d'aise.

Bardagne vint s'asseoir auprès d'elle.

Presque tout le monde était arrivé et l'on commençait à s'étonner de ne pas la voir dans les salons.

– Le traité que je viens de passer avec Madame de Castel-Morgeat méritait une éclipse, expliqua-t-elle. Les hommes sont accoutumés à prendre plus de temps dans ce genre de travaux pour moins de résultats. Nous autres femmes nous avons nos méthodes. La vie est amusante, ne trouvez-vous pas ?

– Qu'a-t-elle d'amusant ?

– Eh bien ! Je suis là, vous êtes là ! Le passé et le présent se mêlent.

Elle se leva, posa la main sur le poignet qu'il lui tendait, et ils revinrent

tous deux vers les salons. Bardagne ne regrettait plus d'être à Québec. Le monde, sa vie s'arrêtaient là.

La soudaine exubérance de Mme de Castel-Morgeat avait donné un regain d'ardeur à l'entrain général. Et des plus jeunes aux plus âgés, tout le monde parlait, se présentait, s'exclamait, et l'on commençait de danser.

Cette veuve au beau visage qu'on appelait la Dentellière et que courtisait le baron de Vauvenart était venue, se joignant à quelques dames comme elle appartenant aux premières familles de la colonie. Celles qui avaient partagé entre

elles le premier pain du premier blé. Ces grandes familles, la plupart très riches aujourd'hui, composaient une aristocratie qui ne frayait guère avec les nouvelles couches d'immigrants.

Vauvenart, sanglé dans un habit de velours prune, le manteau à collet sur l'épaule et l'épée au côté, put lui faire une cour empressée. Il éclatait de satisfaction.

Au cours de la fête, chacun ayant beaucoup bu de part et d'autre, le marquis de Ville d'Avray dit à Vauvenart, avec une moue :

– La Dentellière ! Vous auriez pu mieux choisir.

Le seigneur acadien faillit avoir une attaque.

– Qu'est-ce que vous dites ? balbutia-t-il, cette femme est admirable !

– Mais elle est la mère de Nicolas Carbonnel, le greffier. Ne le saviez-vous pas ?

En effet, ce fut une surprise pour beaucoup. On n'imaginait pas le greffier du Conseil Souverain ayant une mère et surtout une mère faisant de la dentelle.

Mais Carbonnel était là également avec sa femme – car il avait aussi une épouse – et, en dehors de ses fonctions, il se révélait fort disert, contant de bonnes histoires, et vers la fin de la

soirée on avait oublié qu'il était le greffier hargneux, distribuant des amendes.

Après la Dentellière était arrivée Mme Le Bachoys.

La Polak disait que Mme Le Bachoys était une « drôle ». Elle n'en disait pas plus d'ailleurs car Mme Le Bachoys avait le talent d'inspirer de l'estime et même une affection indulgente à tous. On l'appelait « la consolation des affligés... » ou « l'auberge accueillante ».

Les plaisanteries n'allaient pas plus loin.

Elle s'habillait en dépit du bon sens. Elle disait que, dans les affaires

galantes, les vêtements étant faits pour être ôtés, elle ne voyait pas pourquoi il fallait leur accorder tant d'importance auparavant.

Elle faisait refaire les toilettes qu'on lui apportait de France. On aurait dit qu'il fallait absolument qu'elle se rapprochât le plus possible des nippes à la mode d'Henri IV que sa grand-mère qui l'avait élevée lui avait fait endosser en sa jeunesse et dont elle déclarait qu'elle s'était trouvée fort bien. Ayant eu dès l'âge de seize ans plus qu'il ne fallait de soupirants, elle ne voyait aucune nécessité à abandonner une mode qui lui avait si bien réussi.

Elle vint au bal de l'Épiphanie avec

son éventail de dindon sauvage dont elle ne se séparait jamais, portant une « fraise » ronde godronnée sur une robe violette qu'elle avait fait regarnir de passementeries.

Cela n'était rien encore. La couleur lui aurait assez bien convenu si elle n'avait pas couvert son visage rebondi de fards généreux.

Au milieu de tout ce rouge, ses beaux yeux bleus, tendres et rieurs, avaient comme une gentillesse encore plus grande et l'ensemble donnait surtout envie de lui sauter au cou et de l'embrasser avec attendrissement.

Mme de Mercouville essaya en vain

de l'attirer dans un coin pour lui conseiller d'atténuer un peu, à l'aide d'un mouchoir, sa bonne mine.

Elle n'eut pas le temps car Mme Le Bachoys fut tout de suite en main. Elle dansait admirablement.

Les jeunes femmes de Québec pouffèrent mais déchantèrent assez vite en voyant son succès.

Malgré les efforts dignes d'éloge de Mme de Castel-Morgeat, Angélique ne put éviter d'être abordée par le duc de Vivonne. La rejoindre était le but avoué de sa présence au bal. Par correction mondaine, elle accepta de grignoter une bouchée et de boire un verre de

champagne en sa compagnie. Il ne paraissait plus se souvenir des paroles peu amènes qu'ils avaient échangées au lendemain de Noël et c'était bien dans les manières de la Cour, où l'on se haïssait à mort un jour, pour se faire mille caresses le lendemain.

Il sut la retenir habilement.

– Je ne pouvais parler devant mes compagnons, mais je veux que vous le sachiez... Je n'ai jamais pu vous oublier.

– Moi si !

Il ne se décourageait pas d'elle. Elle lui plaisait lorsqu'elle prenait cet air de hauteur. Le dédain sied aux belles femmes.

Elle le regardait de haut.

Détachés de la brillante volière s'ébattant autour du Roi Soleil, ces courtisans dévoilaient le clinquant de leurs oripeaux, privés de l'éclat qui émanait du monarque et les faisait scintiller. Ils drainaient dans les plis de leurs manteaux parfumés au musc ou à la violette les relents de scandales sordides, de mesquines intrigues.

– Je ne vous comprends pas, Monsieur de Vivonne. Vous avez reconnu que ce serait pour votre sœur un très grand déplaisir que de me revoir.

– Heureusement, ma sœur a plus d'un tour dans son sac.

– Je sais.

– Vous savez trop de choses. Athénaïs disait que vous aviez des accointances avec la police et les classes dangereuses.

– Elle aussi.

– Pas avec la police.

– Alors, reconnaissez que je suis doublement armée. Mon mari l'est aussi, quoique d'une autre façon. Vous rappelez l'autre jour qu'il avait tiré sur les galères du Roi. Mais c'est le passé. Madame de Montpensier a aussi tiré en son temps sur le Roi, son cousin. Princesse devant laquelle aujourd'hui on s'incline bien bas. Personne ne peut

préjuger des revirements du Roi. En somme que voulez-vous de moi ?

– Que vous ne me soyez pas trop cruelle, dit le duc qui se sentait démantelé comme un pantin de bois. Rencontrons-nous de temps à autre. Je vous parlerai de toutes les nouveautés de la Cour.

Mais elle le quitta avec une expression qui ne signifiait ni oui ni non.

Depuis qu'il lui avait parlé en sortant de l'église, il oscillait dans son jugement. C'était bien elle avec toutes ses promesses flamboyantes. Et puis ce n'était plus elle...

Tour à tour il se disait qu'elle serait

facile à reconquérir et puis que cela n'en valait pas la peine, enfin qu'il était fou à lier.

En trois longues tablées le festin fut servi. À la table des « puissances » les messieurs mangeaient en grand apparat, le chapeau sur la tête, le manteau à l'épaule et l'épée au côté.

Ce fut Mme Le Bâchoys qui gagna la fève. Le roi fut Florimond de Peyrac.

– Tout cela a été arrangé exprès, chuchotait Bérengère-Aimée, maussade de n'avoir pas été choisie par le sort.

On lui fit remarquer que Mme Le Bachoys étant canadienne, d'âge mûr, de condition bourgeoise, il n'y avait aucune

raison qu'on lui accordât d'office cette souveraineté éphémère.

Un choix dirigé, cherchant à flatter, aurait plutôt désigné Mme de Peyrac comme reine et M. de Frontenac pour le roi.

Néanmoins, le sort en choisissant Florimond de Peyrac ne manquait pas de tact. On se félicita de voir couronner le fils des hôtes étrangers qui avaient organisé dans la capitale tant de réjouissances.

Florimond était d'ailleurs tout à fait dans son rôle. Jamais on ne vit couple d'Épiphanie plus disparate et mieux accordé. Florimond et Mme Le Bachoys

dansèrent avec entrain une pavane, un menuet, puis tous deux entraînèrent l'assemblée dans une folle sarabande.

Vers la fin du banquet, Florimond s'éclipsa, remettant au vol sa couronne à un laquais, et sortit pour guider les artificiers qui devaient bouter le feu aux fusées du feu d'artifice.

Il avait lui-même présidé à leur mise en place.

Toute la compagnie passa sur la terrasse du château Saint-Louis qui dominait le fleuve.

La beauté illuminée du paysage, l'enchantement des spectateurs, le dessin des toits et des cheminées étagées, la

douceur de la lune, l'éclat de la neige posant son bouclier glacé sur les monts lointains et le vaste déroulement pâle de la plaine du Saint-Laurent composaient une nuit inoubliable.

En contrebas, au-dessous du fort, on voyait courir en ombre noire sur des ruissellements de fontaines d'argent ou de pourpre, de déploiements de gerbes jaunes, vertes ou rouges, la longue silhouette de Florimond qui ressemblait tant à celle de son père.

Angélique évoqua les plaisirs de Versailles et comment M. de Saint-Aignan, chargé d'organiser les fêtes royales dans le parc, avait souvent requis les offices du petit page.

Pour faire participer Québec au décor de fête, on avait ordonné aux habitants d'allumer une chandelle derrière chaque fenêtre. Pour les pauvres on n'exigeait qu'une bougie ou une lampe à huile.

Cela faisait à la ville de jolis yeux clairs et brillants derrière les vitres de verre, roussâtres ou jaune miel lorsque la bougie des pauvres rayonnait à travers les carreaux de papier huilé ou de peau de chevreuil passée.

Noël Tardieu de La Vaudière pinçait les lèvres et s'agitait. Avec cette débauche de fusées et de flambeaux, de bougies et de lampes à huile, on était mûr pour un incendie, prédisait-il.

– C'est pitié de voir un si beau jeune homme se faire tant de soucis pour des billevesées, dit Mme Le Bachoys. Il gaspille son printemps. Ne ferait-il pas mieux de se réjouir comme tout le monde d'une telle nuit et d'en profiter pour conter fleurette à quelque esseulée... ou au moins pour surveiller sa femme qui semble prendre la vie d'une façon plus légère ?

Chaque fois qu'Angélique regardait dans la direction de Joffrey de Peyrac, elle était certaine de voir virevolter alentour la gracieuse Bérengère-Aimée, et elle commençait à se demander si ce qu'elle avait pris pour de la coquetterie de jeune femme, désireuse d'essayer ses armes sur un séducteur réputé, ne cachait

pas un sentiment plus excessif et que la courtoisie aimable de Joffrey aurait encouragé. Il ne fallait pas oublier que Bérengère avait du charme, de l'esprit et qu'elle était gasconne. Ce fut très fugitif comme pensée mais très désagréable. À ce moment, elle sentit le bras de Joffrey qui entourait sa taille et sa voix qui lui parvenait à travers les explosions du feu d'artifice, lui demandant si elle était satisfaite de la réception. Elle fut transportée aussitôt dans ce paradis de sécurité et de bonheur que sa seule présence recréait autour d'elle. Les difficultés s'évanouirent. Il ne restait que la certitude de leur complicité qui semblait se fortifier d'être plus secrète et moins exprimée.

Angélique remit à plus tard les questions qu'elle aurait voulu lui poser. Avait-il reconnu en Mme de Castel-Morgeat la nièce de Carmencita, son ancienne maîtresse volcanique ? Elle était plutôt portée à croire que non. Mais, à d'autres moments, le pincement du doute l'effleurait. Puis elle oubliait. La fête était très réussie.

Vivonne rôdait encore autour d'elle. Les yeux bleus ironiques se posaient sur elle avec insistance. Or, jamais Angélique n'avait été plus éloignée de se laisser séduire par lui qu'en cette soirée du bal de l'Épiphanie. Après le feu d'artifice, les gens, plus ou moins transis, rentrèrent dans les salons et un dernier vin brûlant fut distribué.

Chapitre 45

– Est-ce que vous vous souvenez de la nièce de Carmencita ?

Angélique n'avait pu se retenir de poser la question, bien qu'elle eût pesé auparavant, par-devers elle, s'il n'y aurait pas plus d'habileté à laisser dormir des ressouvenances de ce genre. Puis l'idée lui vint que Joffrey avait peut-être de lui-même déterminé depuis longtemps qui était Sabine de Castel-Morgeat. Rien de surprenant à ce qu'il ait découvert ce fait et le lui cachât ; elle préférait s'informer. Il connaissait tous

les grands noms de Gascogne et ici, à Québec, tous ceux qui de près ou de loin se rattachaient à l'Aquitaine se rassemblaient insensiblement autour de lui.

Le comte de Peyrac tourna vers Angélique un regard surpris.

– Quelle nièce ? Et quelle Carmencita ?

L'étonnement poli, un tant soit peu ironique qui présidait au ton employé et qui est celui des hommes lorsqu'ils se voient l'objet de questions incongrues de la part de charmantes femmes dont la logique ne leur est pas toujours claire, apporta aussitôt à Angélique un

soulagement beaucoup plus grand qu'elle ne l'avait envisagé.

Elle put se permettre de rire.

– Ça, messire, je crois que vous faites montre d'une certaine ingratitude. Ne vous souvenez-vous pas de Carmencita de Mordorés, votre brûlante maîtresse qui régnait sur vos plaisirs, lorsque je me suis rendue à Toulouse pour vous y épouser ?

L'expression d'indifférence mêlée à l'effort de se souvenir pour la satisfaire qu'on pouvait lire sur les traits de Joffrey de Peyrac enchantait Angélique. Il n'aurait pas poussé l'hypocrisie jusque-là s'il avait voulu lui cacher

quelque chose.

– Au moins, souvenez-vous de celle, vengeresse, qui est venue à votre procès vous accuser de l'avoir envoûtée.

– Oh, en effet ! Carmencita ! fit-il, comme si restait plus présent à sa mémoire le souvenir de la femme haineuse, que celui de la maîtresse à laquelle il devait de folles nuits. Il avait eu tant de maîtresses ardentes, parmi ces femmes d'Aquitaine qui étaient la parure des brillantes fêtes du Gai Savoir.

– Et sa nièce ? insista Angélique.

– Quelle nièce ?

Sur ce point, Joffrey était sincèrement

incompréhensif. Angélique lui rappela – et, en vérité lui apprit – que Carmencita était accompagnée à Toulouse de sa jeune nièce qui lui servait de suivante, que celle-ci avait gardé du Palais du Gai Savoir un souvenir impérissable, et que, par les hasards de la vie, elle se trouvait aujourd'hui à Québec et n'était autre que Mme de Castel-Morgeat.

L'annonce l'amusa.

– Si elle avait gardé de mes palais un tel souvenir elle me l'a bien mal démontré en tirant sur mes navires.

Mais avec la meilleure volonté du monde et le secours de ces précisions, aucune trace de la nièce de Carmencita,

même pas son nom ou son prénom, ne subsistait dans sa mémoire. Il avait parfaitement ignoré que Carmencita avait une nièce, unité infime, perdue dans l'assemblée qui gravitait autour de lui, et dont, ainsi que le Roi pour ses sujets, il ignorait le nombre.

Pauvre Sabine, qui s'imaginait avoir été « remarquée » au point qu'il aurait envisagé de l'épouser ! Angélique n'avait pas été sans se dire qu'elle se faisait des illusions, mais maintenant elle en avait la confirmation.

– Et quand vous avez décidé de vous marier, pourquoi n'avez-vous pas jeté les yeux sur une héritière de Gascogne, plutôt que sur une étrangère à votre

province, comme moi ?

– Oh ! Mais, ma chère, je ne pensais pas à me marier. Je menais une existence libre qui convenait bien trop à mes goûts. En tant qu'héritier de notre fief toulousain, je pensais parfois qu'il me faudrait assurer ma descendance et me promettais de contracter un jour, le plus tard possible, un mariage d'alliance dans l'intérêt de ma province. N'est-ce pas ainsi que se sont passées les choses pour nous ? Souvenez-vous, ce fut une affaire de commerce, mot haïssable pour un noble et qui m'attira bien des avanies de la part de mes pairs, mais auquel j'avais la faiblesse de m'intéresser, car je pouvais ainsi asseoir ma position à la tête de ma province sans recourir,

comme les autres possesseurs de fief, à la générosité du Roi. Liberté que donne l'or et l'argent, mais que j'ai également payée fort cher. Par un trafic habile, je pouvais poursuivre mes travaux dans le domaine de la science. Parmi mes plus actifs agents, il y avait Molines, l'intendant protestant de votre père, le baron de Sancé. Molines, comme tous les huguenots, jetait ses filets de finance dans toutes les directions. Aussi n'ai-je pu entrer en possession des mines d'argent que vous aviez sur vos terres en Poitou qu'en échange du mariage avec l'une des filles sans dot du baron de Sancé de Monteloup.

– Molines se mêlait de ce qui ne le regardait pas ! s'écria Angélique

revivant sa colère d'antan, se souvenant comment elle s'était débattue entre son père et l'intendant pour fuir ce mariage exécré. En somme j'ai été, comme beaucoup d'autres, une fiancée vendue. Et vous ne vous préoccupez pas de ma triste situation Vous m'achetiez comme du bétail, prêt une fois les noces accomplies, à me délaisser et à vous gausser de moi avec vos belles femmes d'Aquitaine.

– Cela, c'est vrai !

Le comte de Peyrac se leva. Il la prit dans ses bras en riant, la retenant contre lui, d'un geste possessif

– Mais du jour où je rencontraï les

yeux verts de la fée Mélusine, j'ai perdu la mémoire des autres femmes.

– Que serait-il advenu si ?...

– Si une petite Poitevine ne m'avait pas été amenée a Toulouse en échange de quelques mines d'argent ? Je n'aurais pas connu la passion. Je n'aurais pas connu l'Amour...

Sixième partie

Les crêpes de la chandeleur

Chapitre 46

D'avoir parlé d'un secret qui lui tenait à cœur depuis tant d'années et dont le poids s'était fait plus lourd encore dans les mois récents avait transformé Sabine de Castel-Morgeat. Ce changement heureux et l'importance d'une telle victoire qui lui était attribuée ajoutèrent au renom d'Angélique et à l'affection en laquelle beaucoup la tenaient.

Angélique ne regrettait pas d'avoir porté secours à une femme moins fortunée qu'elle dans la réussite de l'amour. Mais l'intrusion de celle-ci dans

un tableau où jusqu'alors elle ne s'était jamais vue que seule avec Joffrey – lui s'avancant sur le chemin vers elle qui arrivait pour l'épouser – lui en atténuait l'image idéale. Ne pouvant parler qu'avec elle de ce passé, Sabine la recherchait. Il ne déplaisait pas à Angélique de revenir sur ces belles visions de rêves et de soleil des palais toulousains et les détails qu'y ajoutait Sabine contribuaient à faire renaître plus vivants encore ces inoubliables souvenirs, mais elle s'habituaît : une femme étrangère et considérée jusqu'ici comme leur étant ennemie parlait de Joffrey avec une familiarité enthousiaste, comme si le fait d'en avoir été amoureuse avant elle lui conférait un

droit de propriété. Elle en dressait un portrait où Angélique ne reconnaissait pas tout à fait celui qui s'était révélé à elle pour la conquérir, ou ne montrant qu'un aspect de lui qu'elle craignait de ne pas connaître, comme si, avant qu'elle ne vînt à Toulouse, Joffrey de Peyrac avait été un autre homme que le mariage avait « enchaîné ». Pour avoir prononcé ce mot, Sabine de Castel-Morgeat vit Angélique se rebiffer.

– Voici des chaînes qu'hélas il n'a pas eu à porter trop longtemps. Les chaînes des galères ont remplacé celles du mariage.

– Pardonnez-moi, murmura la femme du gouverneur militaire. Je parle de tout

cela comme je parlerais de fantômes.
Vous ne pouvez pas comprendre.

– Si, je peux vous comprendre. Je sais que c'est un homme qu'on ne peut oublier et de quelle nostalgie son souvenir peut vous hanter. Je l'ai cru mort, et j'ai été séparée de lui de longues années.

– Mais vous avez eu la meilleure part... Vous avez été son amour, vous êtes restée son amour... Tandis que moi, je ne pouvais même pas pleurer, et je n'étais pas certaine d'avoir été digne d'une de ses pensées.

Angélique se retenait de lui dire qu'en effet Joffrey n'avait aucune souvenance de celle qui avait été la nièce de

Carmencita. Pour l'instant, il n'y avait pas d'utilité à la réveiller brutalement de ses rêves.

Sabine continuait à affirmer que jamais elle ne voudrait révéler sa véritable identité à Joffrey, craignant sa déception lorsqu'il la reconnaîtrait chargée du poids des ans et Angélique se gardait bien cette fois de l'encourager à sortir d'une discrétion bienséante. Qu'aurait-elle à gagner, en effet, à s'apercevoir qu'elle n'avait laissé aucune trace dans la mémoire de son idole ? Angélique laissa entendre à Sabine que ce n'était pas à elle, femme du comte de Peyrac, de parler à celui-ci d'un passé disparu derrière bien des tragédies et des injustices et qu'il n'avait peut-être pas

tellement envie d'évoquer. Elle se sentait la conscience tranquille car Joffrey avait opposé à ses révélations d'un amour fou qu'il aurait inspiré jadis à une jeune fille devenue aujourd'hui Mme de Castel-Morgeat une indifférence bien masculine, et qu'il étendait même à la belle et incendiaire Carmencita. Il ne professait pas à son égard de rancune pour le témoignage qu'elle avait porté contre lui et qui avait entériné les accusations de sorcellerie qu'on lui imputait. « De toute façon, j'étais condamné », disait-il, « car le Roi voulait m'écarter et me déposséder. Ce ne sont pas ses cris d'envoûtée qui ont fait pencher plus ou moins la balance de mon destin... Et son intervention était de

qualité... Il faut reconnaître qu'elle était fort belle et fort haineuse, Carmencita. »

– Je crois aussi que vous l'aviez bien maltraitée à Toulouse lorsqu'elle se cramponnait à vous, ne supportant pas de vous avoir perdu, après votre mariage avec moi. Pour calmer ses cris, un jour vous lui aviez renversé un bassin d'eau sur la tête. Je me souviens.

– C'est possible ! L'homme est cruel lorsqu'il n'aime plus. Et surtout lorsqu'il aime ailleurs.

Cette affaire avait rappelé à Angélique qu'elle n'avait pas été sans redouter jadis la séduction des belles femmes d'Aquitaine. S'ils avaient vécu à

Toulouse au lieu d'être séparés par une catastrophe, leur bonheur aurait-il été assez fort pour résister à ces audacieuses conquérantes au teint laiteux, aux yeux de velours, à l'odeur pimentée des brunes dont elle craignait le pouvoir sur le sensuel comte toulousain ?

Ces discussions réveillaient donc en elle, dans un recoin très oublié de son esprit, une appréhension et aussi un regret de ne pas avoir connu en Joffrey l'homme qu'il avait été avant elle, et elle admettait sans difficulté que dans les circonstances présentes et après tout ce qu'ils avaient vécu ensemble, c'était un sentiment des plus vains. Elle évita de se rendre à plusieurs réceptions où elle

aurait pu rencontrer Sabine de Castel-Morgeat. Elle ne voulait pas qu'on pût remarquer que sa victoire, si mystérieusement acquise, lui pesait, et que la transformation qu'elle avait encouragée chez celle qui avait été son ennemie déclarée commençait à l'inquiéter. D'autant plus qu'on ne manquait pas de l'en féliciter à tout propos.

– Comment vous y êtes-vous prise ? ne cessait d'interroger Ville d'Avray plus qu'intrigué.

– Secret de femme, répondait Angélique moqueuse.

Au « lever » il arrivait à Angélique de pousser son vantail sur une aube fourmillante d'étoiles. Le froid était vif, immobile, d'une pureté vibrante. Le silence de la nature était si profond que parvenait jusqu'à elle le grondement lointain de la chute d'eau sise à deux lieues de Québec et qu'on appelait le Sault de Montmorency.

Puis le jour se levait avec des lueurs liliales ou fleur de pêcher. Une lueur carmin rampait à la lisière des montagnes. Toutes les aspérités du paysage, toutes les pointes de clochers, les pignons des demeures même les plus éloignées, se piquaient d'un rubis et le versant glacé des champs luisait sous la caresse du soleil levant comme une

verrerie précieuse. Le bleu des bois sur les côtes se confondait avec celui du ciel tant il devenait pur et intense.

Mais parfois tout était blanc de la terre et du ciel. Et, de la côte de Beaupré, on ne devinait la vie qu'aux rubans vacillants des fumées s'échappant des cheminées. Sous les hauts toits à la normande, l'habitant entouré de sa famille et de ses « engagés » s'asseyait devant son premier verre d'eau-de-vie et de la grande jatte de lait trempé de morceaux de pain, posée au milieu de la table.

Durant le mois de janvier, la vie de la cité était très animée. Le Carême viendrait assez tôt, disait-on, avec son

cortège de pénitences : quarante jours de jeûne et abstinence en perspective, les boucheries et les pâtisseries fermées...

On mettait « les bouchées doubles » en toutes choses : nourriture, plaisirs, divertissements. Il y avait beaucoup de soupers d'église, c'est-à-dire des repas de confréries, prétexte à réunir sous l'œil indulgent de leur saint patron les membres d'une pieuse corporation ou d'une diligente société de charité.

Prétexte à boire plus que de raison. Les dames se passaient leurs recettes culinaires ou de boisson qui faisaient de leurs maisons un lieu réputé où l'on se rendait volontiers.

La demoiselle Euphrosine Delpech, dont les « bouilleurs de cru » parlaient avec révérence parce qu'elle avait la meilleure levure pour les alcools, fabriquait un ratafia des quatre graines : fenouil, angélique, coriandre et céleri, qui était une merveille, et qu'on affectait de prendre pour un remède, alors qu'il n'y avait pas meilleur à boire avant d'aller au lit en galante compagnie. Pour les vertus de son ratafia aphrodisiaque, on lui pardonnait d'être la plus mauvaise langue de la ville.

On lisait, on se recevait, les gens aimaient les beaux discours, les beaux sermons, les offices grandioses.

Mme de Campvert donna un grand bal.

Comme elle avait du faste, de la grâce quand elle voulait s'en donner la peine et que sa verve intimidait, tout le monde s'y rendit, sauf Mme Le Bachoys qui retint ses filles et ses amants dans ses jupes.

« C'est une dépravée, disait-elle, et l'amour ne gagne rien à porter masque de débauche. »

L'on dansait, l'on jouait aux cartes avec frénésie et l'on aimait.

Médisances, calomnies et rivalités allaient leur train, mais c'était une société où l'on ne reprochait pas aux autres d'avoir moins de naissance car tout le monde au Canada travaillait ou s'employait pour le service du Roi.

Mlle d'Hourredanne avait commencé sa lecture de *La princesse de Clèves*, histoire d'amour écrite par l'une de ses amies parisiennes, Mme de La Fayette, qui se piquait de belles-lettres.

Ces soirs-là, on trouvait dans sa « ruelle » en sus de Mme de Peyrac et sa fille, le marquis de Ville d'Avray, l'intendant Carlon, M. de Bardagne et M. de Chambly-Montauban, Mme Haubourg de Longchamp, sa camériste et sa fille d'une dizaine d'années, Mme de Mercouville et ses deux filles aînées, M. Le Bachoys qui montait exprès de la Basse-Ville, etc.

Les soirées de l'agréable lectrice étaient fort courues. Sire Chat se

faufilait avec obstination sur les talons d'Angélique et d'Honorine attiré par cette demeure mystérieuse. On renvoyait alors la chienne de Mlle d'Hourredanne à la cuisine avec la servante anglaise. Mais celle-ci tenait à assister à la lecture et elle s'installait dans un coin de la pièce les mains sur les genoux, comme si elle s'apprêtait à écouter un sermon sur la Bible, le jour du Seigneur, dans la *meeting-house* de son établissement bostonien.

La chienne, dans la cuisine, gémissait car elle aussi appréciait cette heure où elle était bercée par la douce voix de sa maîtresse. On devait la ramener dans le cercle de famille. Chien et chat finirent par s'entendre et c'était merveille de

voir Sire Chat, perché au sommet du baldaquin, plisser les paupières d'un air pénétré lorsqu'à certains passages la voix de la lectrice tremblait d'émotion et la chienne, couchée, rêveuse, aux pieds de l'Anglaise, toutes deux parfois soupirant profondément.

On se demandait ce que la captive de Nouvelle-Angleterre pouvait bien comprendre aux intrigues amoureuses et alambiquées de ces ducs et princesses de France qui ne cessaient de s'interroger, de gémir, de pleurer et de mourir, passaient comme des ombres auréolées de leurs grandes fraises godronnées, des couloirs du Palais du Louvre sur les rives de la Seine, à ceux des résidences royales sur les bords de

la Loire, cadre qui avait été celui de la Cour d'un des derniers rois Valois, Henri II, au siècle dernier.

Bérengère-Aimée de La Vaudière, dès le début, s'était montrée assidue aux lectures chez Mlle d'Hourredanne. Espérait-elle y rencontrer Peyrac ? Avoir la possibilité de l'apercevoir plus facilement et comme par hasard ? Pensait-elle qu'un soir Angélique l'inviterait chez elle et qu'elle pourrait s'introduire dans la petite maison pour y papillonner en observant tout et dans quelle intention, finalement ? On ne savait trop que penser. Les uns disaient que c'était une enfant qui ne se rendait pas compte de son comportement. D'autres, que c'était une rouée.

Et il était désagréable à Angélique de penser que dans son dos bien des commères se confiaient qu'à sa place elles se méfieraient.

Sa présence gâchait pour elle les heures agréables des soirées où se poursuivait le récit du fatal amour de Mme de Clèves pour M. de Nemours. À la lecture de la mort de Mme de Chartres, mère de Mme de Clèves, Bérengère éclata en sanglots.

– Oh ! Que je me languis de ma mère, gémit-elle. Cet exil est trop long... Plus de neuf mois sans missive, sans que je puisse savoir ce qu'elle devient ni lui confier mes peines.

– Faites comme moi, écrivez ! lui conseilla Cleo.

– Non ! Non : À quoi bon écrire à un fantôme. Peut-être est-elle morte déjà elle aussi... Oh ! Je ne peux plus durer... Je veux revoir ma mère... ma mère... Ho ! Ho !...

Les pleurs redoublèrent et se changèrent en cris. On dut l'entourer pour essayer de l'apaiser. Mme de La Melloise pressait Angélique de l'emmener dans sa maison juste en face pour lui faire boire quelque chose.

Angélique se garda bien de jouer les sœurs de charité. Elle fit la sourde oreille. Les larmes de Bérengère ne

l'attendrissaient pas. Tout lui était bon pour faire la comédie. Nul n'était plus habilité pour consoler Mme de La Vaudière que son beau et charmant mari, déclara-t-elle en appuyant sur le mot charmant. Il fallait la reconduire dans la Basse-Ville où le couple avait son hôtel.

– Je l'accompagne, décida Ville d'Avray.

Les hôtes de Mlle d'Hourredanne, après l'avoir vue sortir ployée sous le poids de son chagrin mais tendrement soutenue par le marquis, s'accordèrent à dire que celui-ci serait un consolateur beaucoup plus efficace que le mari.

En ce début d'année, outre la succession ininterrompue des visites que tout le monde voulait se rendre, à plusieurs reprises, il y eut au château de Montigny collations, jeux, bals, petite musique ou petit théâtre suivis de médianoche.

Et l'on conservait l'habitude parisienne de sortir masqué le soir dans les rues, ce qui avait l'avantage, les masques étant de velours ou de soie, de protéger les visages des intempéries souvent cinglantes.

Malgré les fêtes il y avait beaucoup d'activités. Les deux prisonniers anglais arrivaient chaque matin du campement des Hurons pour enseigner à Mme de

Mercouville comment teindre sa laine et son lin. Mais la veuve indienne, qui était à un double titre la maîtresse de l'un d'eux puisqu'il remplaçait près d'elle à la fois un domestique auquel elle avait bien droit, son fils qui devait l'assister ayant été tué au combat contre les Anglais et un mari, également tué au combat, prit ombrage de ces visites qu'elle avait autorisées pour faire plaisir à M. l'intendant et à Onontio, c'est-à-dire au gouverneur.

Elle vint elle-même, solennellement, voir de quoi Mme de Mercouville avait l'air et, la trouvant avenante, elle fit toute une histoire. C'est qu'elle y tenait à son John, la veuve ! Il lui plaisait ce laboureur puritain du Massachusetts, qui

était dur à l'ouvrage et avait au moins le mérite de ne pas rechigner à faire l'amour. Encore que moins entreprenant que les Français, il était, comme tous les Européens, porté sur la chose, ce que les femmes indiennes apprécient, leurs guerriers, chez elles, étant trop souvent préoccupés de ménager leurs forces pour courir plus vite, combattre plus habilement et supporter plus vaillamment la torture, lorsque leur tour viendrait de tomber entre les mains des Iroquois.

Elle ramena donc, avec diligence, son captif anglais au bourg de Lorette et Mme de Mercouville dut se contenter de l'autre, un jeune rouquin, tout à fait indianisé, mais qui se souvenait de ce

que lui avait appris son père, artisan à Salein.

L'intendant Carlon, lui, réquisitionnait du monde pour porter les métiers à tisser dans les différents foyers où les femmes se mettraient à l'ouvrage. C'étaient des engins fragiles, lourds, encombrants, mais la colonie devait se suffire à elle-même, répétait-on. C'était important les toiles, les étoffes. Cela coûtait cher à importer. Et puis les femmes ne devaient pas rester oisives.

Tout en aimant bien sa Haute-Ville, ses salons, églises et monastères, Angélique se trouva à descendre quotidiennement dans la Basse-Ville, au *Navire de France* où là, les souvenirs évoqués,

s'ils n'avaient pas le raffinement de ceux du palais du Gai Savoir, au moins n'appartenaient qu'à elle.

Or, on remarqua ceci... Le jeune Cantor de Peyrac, cet adolescent grave, beau comme un ange, mais dont l'expression rappelait parfois à Angélique celle un peu maussade de certains des garçons de Sancé de Monteloup, ses propres frères : Josselin, Gontran, Denis... ne riait et ne plaisantait qu'avec Madame Gonfarel, patronne du *Navire de France*.

Un jour qu'il était venu à l'auberge avec une bande d'amis et quelques officiers de la recrue de Peyrac, l'aimable tavernière qui était un peu ivre

lui dit :

– Bonjour, mon ch'tit. Vous ne me connaissez pas, mais moi je vous connais et depuis longtemps. Je vous ai quasiment donné le sein.

Cantor éclata de rire. Il se leva de son banc d'un air ravi et lui jetant les bras autour du cou l'embrassa sur les deux joues.

– Y m'a reconnue ! confia la Polak bouleversée à Angélique quand elle la revit, pense ce que tu voudras ! Y m'a reconnue ! Il se souvient de moi quand j'ai couru jusqu'à Charenton pour l'arracher aux Bohémiens... Tu sais, les bébés, ça regarde et ça ne dit rien. Mais

ça se souvient.

C'était un fait que Cantor revenait fréquemment au *Navire de France* et se montrait toujours très joyeux et aimable avec Janine Gonfarel. Cette gaieté, qui ne lui était pas habituelle, le transformait, faisant briller ses yeux verts et lui conférant la beauté si vivante de sa mère.

– Ah ! Je me le paierais bien, ce beau petit, confiait la Polak à Angélique lorsqu'elle était un peu éméchée. Tu sais ce que je ressens, ce côté incestueux des nourrices...

– Mais tu n'as jamais été sa nourrice ! protestait Angélique. Personne n'a

jamais été la nourrice de Cantor... Même pas moi... Je n'avais pas de lait... Il a été nourri au « petit pot ».

Aujourd'hui Florimond et Cantor de Peyrac allaient sur leurs dix-neuvième et dix-septième années, et se trouvaient au Canada, beaux, vigoureux, bien portants et heureux selon les apparences, bien qu'ayant traversé tant de « hasards », comme on disait.

La considération dont les membres de la famille de Peyrac honoraient l'auberge du *Navire de France* amena en ces lieux la fine fleur de la noblesse comme de la haute bourgeoisie.

On y vit même l'intendant Carlon.

Nicolas de Bardagne était un fidèle.

Les manières civiles et amènes de l'envoyé du Roi, sa simplicité et sa complaisance à vider force hanaps lorsque l'occasion s'en présentait, ce qui rappelait qu'il avait une saine disposition à apprécier les plaisirs de la vie, lui avaient attiré beaucoup d'amis. Les officiers de sa maison et jusqu'à son écuyer, son secrétaire et son premier valet de chambre étaient issus de bonnes familles bourgeoises ou de petite noblesse.

On aimait les voir arriver au *Navire de France*.

En revanche, la joyeuse exubérance se

refroidissait lorsqu'on voyait paraître le duc de La Ferté et ses compagnons. Ils s'étaient fait des ennemis par leur morgue et en traitant les habitants du Canada de « manants » et de « croquants ».

La Polak répétait chaque fois qu'elle saurait leur faire comprendre un jour de n'avoir pas à se représenter chez elle, mais elle n'en faisait rien car elle leur savait l'escarcelle bien garnie.

Pour Nicolas de Bardagne c'était une épreuve d'être obligé de rencontrer M. de La Ferté lorsque Angélique était présente.

– Ainsi, il fut votre amant... Il l'est

peut-être encore ? lui dit-il un jour.

– Monsieur de Bardagne, vous m'insultez et vous insultez à l'honneur de mon époux, présent dans cette ville. J'avais perdu jusqu'au souvenir de ce Monsieur de La Ferté et je ne vous cache pas que sa présence m'a surtout contrariée, mais qu'y pouvons-nous ?

– Ainsi vous avouez, dit Bardagne en pâlisant c'est donc bien vrai. Il a été votre amant ?

– Mais puisque vous en êtes persuadé vous-même à quoi bon nier, fit Angélique en s'énervant. Admettez une fois pour toutes que j'ai eu un passé et n'en faites pas toute une tragédie qui ne

rime à rien dans les circonstances présentes. Il ne peut plus rien y avoir désormais entre ce gentilhomme et moi.

– Il m'y semblerait fort disposé pour sa part.

– Mais dans ces sortes d'échanges, ce sont mes préférences qui priment, vous devriez le savoir, vous me connaissez assez.

– Hélas ! Je croyais vous connaître. Mais les facettes inattendues de votre caractère ont jeté le doute dans mon esprit. À La Rochelle, qui aviez-vous comme galant ?

– Vous !

C'était devenu presque un jeu entre eux que ces conversations auxquelles Bardagne se présentait bourré de pensées dramatiques qu'il avait longuement ressassées et qu'Angélique affectait de prendre à la légère. La discussion se développait suivant un certain tour théâtral sur les mêmes thèmes remaniés, développés.

De plus, la passion de Bardagne l'entourait d'une quête sensuelle qui, pour être contenue mais journalièrement exprimée par des regards, des soupirs, des allusions, une attitude d'empressement et de câlinerie dans les gestes et les attentions qu'il lui dispensait, créait un climat excitant autour d'elle qui ne lui déplaisait pas et

contribuait à la rendre gaie et tolérante envers son amoureux transi. De savoir le désir obsédant qu'il avait d'elle ne l'irritait pas comme les déclarations du duc de Vivonne, mi-insolentes, mi-cajôleuses, qui, lorsqu'il avait bu, semblait envisager comme allant de soi puisqu'ils avaient été amants jadis, qu'elle lui accordât de nouveau ses faveurs.

Bardagne laissait repousser sa moustache. Il la taillait très au-dessus de la lèvre, en virgule mince, à la façon du Roi.

Au début, lorsqu'il la retrouvait au *Navire de France*, il lui reprochait de fréquenter des lieux malfamés ce qui ne

lui seyait guère. Elle avait rétorqué qu'il était mal venu de lui faire la morale, car elle avait appris que, peut-être pour se consoler de son inguérissable chagrin d'amour, il s'était organisé, grâce à la discrétion de sa closerie, de joyeuses parties, où il conviait des compagnons de beuveries et de jeux accompagnés de quelques femmes d'heureux caractère et point trop dévotes.

Nicolas de Bardagne s'inquiéta.

– Mes invités se montrent-ils trop bruyants ? Troublent-ils votre sommeil et la paix de votre rue ?

– Pas le moins du monde.

La situation d'envoyé extraordinaire du

Roi permettait à Nicolas de Bardagne de se tenir en dehors des cercles mondains et religieux et il était considéré trop étranger à la vie du pays pour qu'on se préoccupât de sa bonne ou mauvaise conduite.

Plus d'un enviait sa liberté.

Angélique savait qu'il avait écrit une lettre au Roi, à Tadoussac, que le commandant du *Maribelle* avait emportée.

Elle souhaitait éclaircir un point. Nicolas de Bardagne avait-il parlé d'elle au Roi ? Celui-ci l'avait, en effet, chargé de savoir si la femme qui accompagnait le comte de Peyrac n'était

pas celle qu'il faisait rechercher par toutes ses polices : la Révoltée du Poitou.

Un après-midi qu'elle se trouvait en compagnie au *Navire de France* elle risqua une approche.

– Mon cher Nicolas, je m'aperçois que nous n'avons eu guère le temps de nous voir depuis le Grand Conseil auquel j'avais eu l'honneur d'assister. J'en ai gardé l'idée que nous avons à vous adresser des remerciements pour l'avis favorable que vous avez donné sur nous dans votre missive au Roi.

Nicolas de Bardagne était sans soupçon, trop heureux d'avoir pu faire

plaisir à Angélique par son intervention au Grand Conseil et il lui exposa volontiers, dans les grandes lignes, la teneur de la missive qu'il avait écrite au Roi à Tadoussac, et fait envoyer par le *Maribelle*, dernier navire quittant le Canada et cinglant vers la France.

– Sa Majesté n'a pu manquer d'être impressionnée par la rapidité avec laquelle j'ai pu donner réponse aux divers points concernant ma mission, grâce à vous, chère amie, je le reconnais, puisque par notre rencontre, j'ai su, à peine avais-je posé le pied sur la terre du Canada, tout ce que j'avais à savoir sur celui qui était devenu, hélas, votre époux.

« Je n'ai donc pas caché au Roi, dussiez-vous m'en tenir rigueur, que celui qui se disait possesseur du Maine occupant indûment divers territoires et côtes de l'Acadie française, était bien ce même Rescator, aventurier-pirate, qui avait jadis combattu ses galères en Méditerranée. En revanche, affirma-t-il avec force car il avait conscience de ce que ses paroles pouvaient avoir de détestable pour Angélique, je lui ai assuré que vous n'étiez pas, comme il semblait, je ne sais pourquoi, le soupçonner et le redouter, cette femme rebelle qu'on a appelée « La Révoltée du Poitou » et qu'il fait rechercher assidûment.

« J'ai pu lui affirmer que la compagne

du pirate n'avait rien à voir de près ou de loin avec cette misérable créature. N'étais-je pas bien placé pour le savoir ? conclut-il avec un demi-sourire complice, puisque je vous connaissais et que vous étiez pour moi une ancienne amie de La Rochelle. Mais cela je ne le lui ai pas dit. C'est une affaire personnelle. Je me suis contenté de me porter garant de la bonne source de mes renseignements et qu'il pouvait en toute quiétude accorder foi à mes affirmations.

Angélique l'avait écouté en ouvrant la bouche à plusieurs reprises dans l'intention de l'interrompre. Mais elle y renonça. Elle finit par boire une gorgée d'eau pour se donner une contenance.

Pourquoi le détromper ? Grâce à Dieu, il ignorait qu'elle était la Révoltée du Poitou, ce qui était au fond normal. Mais une fois de plus elle se trouvait devant le dilemme de le laisser dans son erreur, ou de le mettre au courant et de soulever des problèmes inextricables qui ne pouvaient qu'augmenter l'imbroglio et déchaîner des controverses qui pourraient tourner au drame, inutiles et stériles par surcroît.

Cette lettre au Roi était partie depuis novembre et l'on ne voyait vraiment pas comment on pourrait la rattraper et en rectifier les propos avant la fonte des glaces et le retour des navires. Et peut-être Louis XIV apprendrait bientôt qu'il ne s'était pas trompé dans son intuition,

par Desgrez qui, lui, aurait reçu sa lettre à elle, envoyée aussi de Tadoussac par le *Maribelle*. En lui écrivant, elle avait voulu mettre entre les mains du policier une arme qu'elle savait qu'il utiliserait au mieux.

Elle l'imaginait assez bien se présentant à Versailles, s'inclinant très respectueux, et disant d'une voix neutre : « Sire, c'en est fait. Nous avons retrouvé la trace de Madame du Plessis-Bellière... Elle est au Canada... »

Afin de s'absoudre personnellement de garder un silence qui se révélerait un jour coupable envers un ami, somme toute dévoué, Angélique sourit à Nicolas de Bardagne avec une grande

gentillesse. Les sourires d'Angélique, même les plus indifférents, avaient toujours le don de combler d'aise ceux qui les recevaient. Quand elle y mettait de l'intention, il était difficile au bénéficiaire de ne pas céder à un sentiment d'euphorie qui pouvait se prolonger plusieurs heures, voire toute une journée et plus, accompagné parfois des rêves les plus fous.

Bardagne était sans défense devant un don si spontané. Rien ne lui parut plus merveilleux, plus enivrant que ce visage de femme d'une beauté harmonieuse et touchante, émergeant devant lui comme un songe, nimbé d'un halo vacillant par la clarté des lampes à huile perçant tant bien que mal le brouillard dense de la

salle surchauffée.

Dans cette auberge du bord du fleuve, le silence opaque du Saint-Laurent était perçu de façon plus tangible encore que dans la Haute-Ville.

À quelques pas au-dehors, la rive basse caparaçonnée de glaces se soudait à la plaine neigeuse, noyée d'obscurité. Par ce silence écrasant on éprouvait la féroce étreinte du froid subjuguant terres et eaux et dont la tenaille glacée mordait le Roc. Il en résultait, pour l'instant suspendue, une qualité de solitude plus parfaite et plus indomptable qu'en tout autre lieu du monde.

À la pensée qu'il s'y trouvait enclos et

que le rêve de sa vie, depuis La Rochelle, se tenait devant lui, une vague de bonheur submergea le comte de Bardagne. Il tendit le bras à travers la table et posa sa main sur celle d'Angélique, main qui lui parut dans la sienne d'une petitesse et d'une fragilité surprenantes. Il s'aperçut qu'il ne s'était jamais avisé de la joliesse des doigts d'Angélique et cet oubli l'effraya, de sa part, comme une aberration. Il ne la connaissait donc point en tout, lui qui ne cessait de la détailler des yeux avec avidité ? Que de choses n'avait-il pas encore à découvrir en elle : ses pieds, ses genoux, la pointe de ses seins, son sexe mystérieux, adorable...

Son trouble le fit trembler.

Il murmura :

– Je suis heureux.

Le duc de Vivonne prenait ombrage de l'empressement de Bardagne. Il voyait rarement Angélique.

Il buvait. Il s'ennuyait. Âcrement, il se faisait la réflexion que la société de M. et Mme de Peyrac était très recherchée alors qu'on le boudait lui, homme de cour brillant, et qui n'avait jamais connu que des succès dans le monde. Il avait quelques aventures avec ces femmes de fonctionnaires qui s'ennuient et qui s'imaginent qu'en menant une vie un peu canaille elles persuaderont les gens

qu'elles ont vécu à la Cour.

Il se disait qu'il ne l'obtiendrait jamais. Il réalisa que lui la voyait. Elle était là et jamais elle ne lui avait paru aussi inaccessible.

Elle était inaccessible car elle *pensait* à autre chose et c'était cela qui le rendait fou. Parce qu'on ne savait pas QUI elle était, parce qu'on ne savait pas comment la retenir, la séduire. C'était un mystère odieux.

Et le Roi s'y était brisé le cœur comme un vulgaire manant.

Il lui fallait souligner devant Sainte-Edme et Bessart le moindre détail qui lui permettait de l'évoquer.

– N'avez-vous point remarqué le manège du Roi quand il se promène en ses jardins. Il s'arrête parfois au sommet du bassin de Latone. Et ma sœur est furieuse car elle sait qu'il pense à ELLE...

Vivonne s'interrompait, frappé par les sinistres figures de ses compagnons. Il se détournait, furieux. C'était donner des perles aux pourceaux que de parler devant ces faces de Carême !

Les autres échangeaient un regard entendu. On avait le temps devant soi mais il faudrait veiller dès maintenant à ce que le crédit d'une rivale aussi redoutable pour Mme de Montespan ne fût pas alimenté.

Il serait désastreux qu'elle pût revenir à la Cour et même en France. Il ne fallait pas qu'elle eût jamais l'occasion de revoir ce Desgrez, l'âme damnée de ce La Reynie, lieutenant de police du Royaume. Ils discutaient de La Reynie. Un honnête homme, très habile, et qui change tout le système. Il a mis partout des lumières dans les rues. Dispersée la Cour des miracles, renfermés les pauvres. Le Roi veut le crime châtié. Paris et Versailles vont devenir très ennuyeux.

En parlant, ils excitaient Martin d'Argenteuil, lui rappelant que Mme de Peyrac avait été l'amante du policier François Desgrez, qui avait si vilainement trahi Mme de Brinvilliers et

l'avait conduite à l'échafaud, si bien, que dans son cerveau fumeux le maître paumier n'était pas loin de l'accuser d'avoir dénoncé la marquise et d'être responsable de leurs ennuis présents qui avaient contraint M. de Vivonne à prendre le large, ce qui, à quelques mois près, aurait pu être la vérité.

Avec cette prescience aiguïlée des êtres sur le bord de la démence, Martin d'Argenteuil disait qu'il sentait l'ombre du policier derrière Angélique et si elle l'avait su elle n'aurait pas manqué d'être impressionnée car elle pensait souvent à Desgrez. Quel usage ferait-il des renseignements qu'elle lui avait donnés ? Parlerait-il pour eux ?

Le comte de Saint-Edme, malgré ses forces de magicien, se reprochait de ne pouvoir jamais prononcer le nom de Mme de Peyrac. Martin d'Argenteuil, dans ses mauvais jours, se souvenait que le Bougre Rouge l'avait vue à bord d'un des canots de la chasse-galerie et cela ne lui signifiait rien de bon.

Les gants rouges de Martin d'Argenteuil et ses mains qu'il ouvrait et refermait avec une vaniteuse satisfaction pour faire jouer ses muscles inspiraient aussi la méfiance. Une adolescente de douze ans ayant été trouvée étranglée et violée dans la Basse-Ville, on en accusa spontanément « l'homme aux gants rouges ». La fille appartenait à ce fonds de « pauvres » et de miséreux qui

peuplait le quartier Sous-le-Fort, anonymes, composés d'immigrants mal lotis, de malchanceux, de paresseux. La mère était soupçonnée de hanter pour galanterie les appartements cachés du *Navire de France*. Les bruits qui accusaient Martin d'Argenteuil du crime ne circulèrent que « sous le manteau ».

Martin d'Argenteuil, avec quelques jeunes gens, avait organisé un jeu de paume dans un vieil entrepôt de la Basse-Ville. On y allait comme au spectacle car c'était merveille de le voir jouer avec ses mains gantées de rouge, la paume musclée ouverte pour recevoir le choc de la pelote de cuir, fusant comme un boulet et qu'il relançait aussitôt avec un mouvement du poignet

et du bras d'une vigueur impressionnante.

– Je n'aimerais pas être lapidée par vous, dit Mme Le Bachoys avec un frisson.

– Vous n'avez rien à craindre, chère Madame, répondit-il avec ce mélange de flagornerie et de goujaterie qui venait de sa bêtise, vous n'êtes pas la femme adultère.

Mme Le Bachoys fut la seule à beaucoup rire de la réplique qu'il s'imaginait galante.

On le trouva idiot et maladroit. Il n'était au courant de rien.

Chapitre 47

Un matin, l'un des mousses du *Gouldsboro* arriva essoufflé du manoir de Montigny pour avertir Mme de Peyrac que « Ventre-Ouvert » c'est-à-dire Aristide Beau-marchand, saisi de terribles douleurs d'entrailles, avait été transporté d'urgence à l'Hôtel-Dieu.

Angélique ne prit que le temps de jeter son manteau sur ses épaules et de chausser ses bottes pour courir vers le couvent des sœurs hospitalières où elle se trouva à pénétrer pour la première fois, bien qu'elle ait pu détailler souvent

de ses fenêtres la haute et vaste bâtisse édiflée à mi-pente de la côte Sainte-Geneviève.

Angélique, après avoir été dirigée vers la salle des hommes où, ayant cherché en vain son Aristide, elle avait commencé à craindre qu'il ne fût déjà mort, le découvrit dans la salle réservée aux officiers ou personnes de « qualité » où il s'était fait admettre dès son arrivée en se recommandant de ses hautes relations avec M. et Mme de Peyrac. Ce qui prouvait qu'il n'était tout de même pas dans un état désespéré quand on l'avait amené.

Les lits de cette salle étaient garnis de courtines de serge verte que l'on relevait

des deux côtés pendant la journée et elle aperçut la tête du malingre pirate aux yeux chassieux et aux cheveux gras aussi emmêlés qu'une pelote de ficelle, émergeant d'un drap tiré bien blanc et reposant sur un coussin de crin, également enveloppé de toile blanche. Assise à son chevet, une petite sœur, jolie comme un cœur, lui faisait patiemment avaler à la cuillère un bol de bouillon.

– Il s'est empoisonné, l'avertit la petite religieuse.

Ayant fait ingurgiter à son patient une dernière cuillerée de bouillon, elle se leva afin de céder sa place à Angélique. Elle se nommait, dit-elle, Mère

Françoise Marcot de Charles Borromée.

Les religieuses en Canada étaient souvent désignées par leur nom de famille suivi de leur patronyme en religion.

Sévèrement interrogé par Angélique, Aristide se laissa arracher sa confession. C'était à cause du « lessi de bois », expliqua-t-il, dont lui avaient parlé Eloi Macollet et Nicolas Heurtebise quand il avait été question pour lui de fabriquer une « bonne boisson » à porter aux sauvages pour la traite et dont l'adjuvant de quelques gouttes au plus minable alcool allongé d'eau transformait celui-ci en une eau-de-feu à faire bondir jusqu'aux étoiles

tous les jongleurs sagamores et guerriers des forêts américaines, depuis les Papanichois du Nord jusqu'aux Illinois du Midi.

Nanti de la recette, il en avait fabriqué un « lessi de bois », une merveille, plus noire que l'encre avec on ne sait quoi de brun brûlant dans son reflet, et rien que de voir ce liquide suinter de son lit de paille imbibée, on s'étonnait que la paille ne s'enflammât pas, tant c'était bien plutôt du feu pur qui gouttait là. Or, Mme de Peyrac se souvenait bien de ce qu'avait recommandé Heurtebise, elle était présente quand il l'avait dit : « De cette mixture on pouvait ajouter deux gouttes pour une pinte, mais trois ça risquait d'être mortel. » Lui, Aristide

Beaumarchand dit Ventre-Ouvert, ancien Frère de la Côte, et qui avait toujours aimé faire de la bonne ouvrage et livrer de la bonne marchandise, il en avait ajouté quatre. Il avait eu aussitôt l'impression que ses boyaux, si malmenés déjà, se trouvaient transpercés par mille trous, pis qu'une passoire. Il était tombé en se tordant de douleur et en hurlant si fort qu'on l'avait cru saisi du mal des ardents, ce qui n'en était pas loin.

Dans la mesure de ses connaissances, Angélique en reconstituant de mémoire les manipulations conseillées, et où entraient des résines, du charbon de bois, de la cendre, etc., pouvait envisager que l'habile apprenti sorcier

avait obtenu un produit aussi dangereux que la soude caustique ou la térébenthine, d'où lui venait peut-être ce nom déformé de « lessive de bois ».

– Vous n'êtes pas raisonnable, Aristide Beaumarchand, se fâcha-t-elle. Comment voulez-vous que j'aie l'esprit tranquille avec vous ?

– Vous voyez, le Bon Dieu vous a puni, Monsieur Beaumarchand, commenta la jeune Mère Saint Charles Borromée en le menaçant du doigt.

Déjà l'empoisonné se remettait rapidement.

– Il a l'âme chevillée au corps, dit Angélique.

Les religieuses souhaitaient savoir en quelles circonstances il avait reçu l'affreuse blessure traitée par Mme de Peyrac et quelle arme l'avait causée. Angélique et son opéré échangèrent un coup d'œil.

– Là encore le Bon Dieu l'avait puni, dit-elle.

Aristide Beaumarchand était enchanté de se trouver si bien soigné et se réconciliait avec Québec. Ce n'était pas sur les vaisseaux de la flibuste qu'on se faisait dorloter ainsi. Les chirurgiens y tenaient plutôt du boucher que du praticien aux doigts de fée.

À sa prochaine visite Angélique le

trouva debout et très excité.

– J'espère que cela va s'arranger, lui confia-t-il, mais les religieuses m'ont à la bonne, et on parle qu'elles vont m'accepter comme homme à tout faire pour leurs gros travaux.

– Quels gros travaux ? Vous êtes le plus débile individu que je connaisse et je ne vous imagine même pas soulevant une bûche.

– Craignez rien ! Je saurai me rendre utile... et puis venez donc par ici, j'ai du nanan à vous montrer.

Maigre, affaibli, les mains sur le ventre pour le protéger des heurts, il l'entraîna par les dédales du monastère

qui semblait lui être devenu familier, jusqu'à la porte de l'apothicairerie.

Du seuil il la pria de jeter un regard d'ensemble sur le séduisant tableau que présentait le rassemblement de tant de cornues au long bec et d'alambics de cuivre.

– C'est qu'elles sont drôlement dégourdies en alchimie, ces nonnettes ! Elles vous fabriquent une de ces « aqua vita », je ne vous dis que ça !

Dans cette pièce, il se sentait aux avant-postes de son combat. Il ne lui était pas interdit de rêver d'y officier un jour. Tout s'engrenait au mieux. Julienne aiderait les Mères dans les soins à

donner aux malades. Elle était dévouée, vigoureuse, et rien qu'à la voir les moribonds eux-mêmes retrouveraient du cœur à l'ouvrage. On mettrait à la disposition du couple un petit logement non loin de l'enclos où les familles des sauvages hospitalisés dressaient leurs huttes d'écorce. Il y avait toujours eu wigwams et tipis aux alentours de l'hospice. Aristide serait chargé de surveiller le campement et les démarches des Indiens souvent fort querelleux, voleurs ou dérangeants.

– Ça vaut-y pas mieux que le bordel de la Gonfarel ?

Le lendemain, triomphant, il montrait à Angélique sur le registre où étaient

inscrits les noms des personnes composant la domesticité de l'Hôtel-Dieu le sien suivi d'une mention en latin dont il était très fier : « ad multa », propre à tout.

Québec demeurait la ville des solutions fantasques et paradoxales.

Mère Marie de la Nativité montrait avec joie l'atelier des fleurs artificielles, ou la « bouquetterie » comme on disait, qui prenait un essor considérable. Au cours des années les religieuses avaient perfectionné cette science qui était née peut-être d'une nécessité budgétaire, les ordres missionnaires étant souvent contraints d'ajouter quelques revenus à ceux dispensés par la charité et toujours

dépassés par les besoins des pauvres. Les premiers temps aussi on avait ravi et attiré les sauvages en leur faisant don de petits bouquets appliqués sur des cartons, qu'on avait appelés les « bouquets raquettes » et qui rappelaient les ornements qu'ils brodaient eux-mêmes, de perles ou de poils d'original de couleur, sur leurs vêtements de peaux chamoisées.

Mais l'on devinait que pour les augustines de l'Hôtel-Dieu, le motif secret qui les avait poussées à se lancer dans une forme d'artisanat, dont l'une d'elles en arrivant de France avait apporté quelques notions, c'était d'être privées, dans ce pays soumis aux rigueurs de l'hiver huit mois sur douze,

de la joie d'embellir la chapelle.

Ne pouvoir exprimer leurs sentiments d'adoration, de vénération et de louanges envers Dieu, en fleurissant son sanctuaire, leur était le plus pénible des sacrifices.

En ce siècle de Contre-Réforme, il y avait comme une hantise des autels. Rien n'était jamais trop beau, trop riche, trop somptueux pour affirmer en quels tendresse et respect on tenait le culte du Très-Haut.

Lorsqu'elles avaient concédé un lopin de terre à l'un de leurs voisins, elles avaient stipulé dans le contrat que « le prenant, en l'occurrence, livrera aux

Dames Religieuses à l'Hôpital de cette ville de Québec, à chaque an à perpétuité, un bouquet de fleurs en leur chapelle, le huitième de septembre, fête de la Nativité de la Vierge et au jour de la Saint-Rémy, le premier octobre ».

À part ces deux bouquets annuels de fleurs vraies, maintenant, il y en avait partout d'artificiels composés de leurs mains, merveilles florales aux couleurs délicates souvent mêlées de pétales d'or et d'argent. Créées par les habiles artisanes et qu'on envoyait jusqu'en France tant elles étaient parfaites et d'une fraîcheur naturelle.

Partout dans la maison et dans les chapelles, sur des crédences, dans les

encoignures, au pied des statuettes érigées, elles disposaient de petites coupes de cuivre garnies de pétales de fleurs séchées à l'été, cœurs de petites roses, œillets, qui semblaient avoir conservé leurs senteurs originelles.

User des parfums, le plus innocent des délices dont Dieu a voulu combler sa créature, portait à une dévotion plus suave et rendait plus fervente la supplique.

Chapitre 48

Angélique s'assit dans la petite pièce transformée en laboratoire où aujourd'hui elle triait ses plantes.

Dans les profondeurs des caves de la maison, on entendait les coups sourds et réguliers frappés par Suzanne qui barattait du beurre de chèvre. Depuis quelque temps, Angélique s'était trouvée dans l'obligation de fabriquer une nouvelle provision de certains remèdes de sa composition que l'on disait miraculeux. De ce beurre de chèvre mêlé de baumes résineux et d'essences

de plantes, elle allait faire quelques pots d'onguent d'après une vieille recette de la sorcière Mélusine, pour calmer les douleurs profuses des muscles, des nerfs ou des os. On lui en demandait de partout dans là ville.

Ce n'était pas de son plein gré et sans s'adresser des reproches qu'elle s'était remise à soigner les gens autour d'elle. Elle estimait qu'elle commettait là une imprudence.

Cela commença par Mme de Campvert. Angélique avait toujours évité de se rendre aux invitations de cette personne. Elle était trop certaine de retrouver dans ses salons des indésirables comme le duc de La Ferté.

Mais un laquais lui porta certain jour un pli de la part de la dame, l'adjurant de répondre à sa demande de venir au plus vite chez elle. Le ton étant, inhabituel, Angélique ne pouvait faire autrement que de s'informer pour le moins.

Mme de Campvert l'accueillit sans aucune de ses façons moqueuses et hautaines de grande dame habituée à tricher aux tables de jeu du Roi.

Elle était en robe de chambre et n'avait pas mis encore sur son visage la couche de blanc de céruse mêlé de vermillon aux pommettes avec laquelle elle se faisait un masque de bonne santé, sinon de jeunesse. Ce n'était plus qu'une vieille femme désespérée qui saisit

Angélique dans ses bras en s'écriant :

– Vous, au moins, vous ne me refuserez pas cela !

Elle l'amena devant une corbeille capitonnée où se mourait un petit singe. Le médecin Ragueneau avait refusé de venir, indigné qu'on eût recours à sa science, d'autre part si nulle, à propos d'un animal.

– J'ai pensé à vous, chère comtesse. Personne n'a de cœur en ce pays. Ne feignez point. Depuis deux années que je suis au Canada, l'on a assez parlé autour de moi de vos connaissances en médecine puisqu'on est allé jusqu'à vous annoncer comme sorcière.

– Mais c'est justement pour cela, Madame, que je ne veux point les pratiquer. L'on m'a aussi accusée de jeter des sorts.

– Mais c'est oublié tout cela, se récria Mme de Campvert. Le jésuite est loin, vous n'avez plus à craindre sa défiance jalouse et intolérante. Je vous en prie... Vous êtes la seule personne fréquentable sur cet îlot de malheur où je me meurs d'ennui et de froid. Ne me décevez point.

Les supplications n'auraient pas suffi à décider Angélique si les immenses yeux dévorants du petit singe ne l'eussent bouleversée. Lorsqu'elle le souleva, plus impondérable qu'un rameau privé de sève, il lui jeta autour du cou ses

longs bras minces et noirs tandis qu'il se blottissait contre sa poitrine, en tremblant violemment. Il lui rappela le singe Piccolo de la Cour des Miracles qui était venu l'appeler au secours le soir où une bande de grands seigneurs avait assassiné le rôtisseur Maître Bourjus, patron de l'Auberge du Masque Rouge¹.

La respiration du petit animal était sifflante. Il brûlait de fièvre.

– En effet, le froid est excessif pour lui en ce pays, dit-elle, c'était légèreté que de l'amener.

– N'avais-je pas abandonné assez de ma vie derrière moi, dans cet exil ?

s'écria Mme de Campvert qui se mit à pleurer. Il ne me restait que mon petit compagnon.

Malgré le feu ronflant que Mme de Campvert ne cessait d'entretenir dans sa maison, l'entreprise d'arracher à la mort le pauvre animal paraissait vouée à l'échec.

Pourtant elle le guérit. Après être venue à bout de la congestion qui l'empêchait de respirer, elle l'avait gavé d'une huile extraite du foie de morues fraîches dont elle avait rapporté plusieurs vessies d'original pleines, de son séjour sur la côte est. Les marins bretons en faisaient commerce, empilaient les foies de morues dans des

caillebotis d'où s'écoulait l'huile fondant au soleil. Ils lui en avaient vanté la vertu précieuse, pour se défendre des maux de l'hiver. L'odeur en était fâcheuse mais les résultats surprenants, tels que Mme de Campvert la trouvait la plus exquise du monde.

À partir de là, on ne cessa d'appeler Angélique dans les cas désespérés, parfois avant le prêtre, ce qui fit froncer les sourcils aux ecclésiastiques.

Comment aurait-elle pu se dérober, lorsqu'elle avait vu accourir, grise d'inquiétude, la nourrice antillaise Perrine et qu'elle apprenait que la petite Ermeline, sa miraculée, avait été s'engloutir dans une congère de neige

poudreuse au cours d'une de ses fugues.

Jusque-là les Anges Gardiens avaient fait ce qu'ils avaient pu. On ne pouvait en disconvenir car c'était certainement par leur diligence et leur ingéniosité qui faisaient flèche de tout bois, même du plus pourri, lorsqu'il s'agissait de remplir leur mission, qu'un passant, ivre à tomber, était venu s'écrouler dans ce coin et avait discerné, malgré le brouillard qui troublait sa vue, un petit soulier de tripe blanche émergeant de la vague immobile d'un amas de neige fraîchement tombée. Ce qui avait eu pour effet de la dégriser et de le précipiter au secours de l'enfant. Elle respirait encore. On l'avait ranimée. Mais, malgré les soins énergiques, la

maladie s'était déclarée, et l'on sentait bien, cette fois, que les Anges Gardiens déclaraient forfait. Seule Mme de Peyrac pouvait encore sauver la frêle enfant. Seule, elle pouvait intervenir, écarter l'ombre sinistre de la camarade qui rôdait près de l'oiseau rieur, du petit bébé gourmand. Gémissante, la négresse suppliait et se tordait les mains.

Angélique la suivit à la grande maison des Mercouville. Assise près du berceau, la petite main d'Ermeline blottie dans la sienne, avec en face d'elle la négresse marmottant d'obscures incantations africaines et, sur son perchoir, à deux pas, le perroquet silencieux, dansant d'une patte sur l'autre, en roulant des yeux désemparés

de père au chevet de sa femme en couches. Angélique lutta plusieurs jours.

Elle retrouvait sa place, celle qui lui été dévolue par surcroît. Cela datait de l'enfance, quand les paysans, de leurs grabats dans les mesures enfumées, suppliaient qu'on la fît venir, la petite fée du château.

Elle aimait bien se trouver là, elle aimait sentir le bienfait qui, venant d'elle, apportait secours, apaisait les traits crispés par la douleur et le soulagement qu'elle pouvait lire dans les yeux d'un être, enfant ou adulte.

La petit fille retrouva son sourire, sa gourmandise. Elle était moins

enthousiaste pour l'huile de foie de morue que pour les pastilles de menthe mais les unes faisaient passer l'autre.

La Polak était acoquinée avec une femme de l'île d'Orléans qui faisait de la magie. Elle avait initiée par elle à la lecture du Grand et du Petit Albert. C'était aussi une guérisseuse. Un après-midi de février, la Polak fit mander Angélique en la Basse-Ville.

– Elle va venir, lui confia-t-elle, et elle veut te voir. C'est rare qu'elle se hasarde sur le « continent ». Il faut vraiment qu'elle soit curieuse de te rencontrer.

– L'hébergeras-tu pour la nuit ?

– Non. Elle ne reste jamais la nuit.

– Pourquoi ?

– Elle a peur.

La sorcière arrivait par les chemins balisés du Saint-Laurent.

Elle s'annonça dès le lointain par une aura lumineuse de poudre de neige projetée et l'haleine condensée de ses chevaux nimbant son équipage. Plus elle se rapprochait et plus parvenaient aux oreilles les cris qu'elle poussait : « Yé-hé-i ! » et les claquements de son long fouet, encourageant son attelage lancé au grand galop.

Ce jour-là, tout était blanc et bleu,

comme ciselé par le froid. Chaque son renvoyait de multiples échos.

La foule de la place, qui baguenaudait d'une boutique à l'autre, se rapprocha de la rive d'un mouvement insensible.

Lorsque le traîneau surgit entre les coques de barques et de navires pris dans les glaces qui encombraient l'anse du Cul-de-Sac, les gens s'écartèrent et les deux chevaux, attelés en flèche, bondirent et passèrent d'un seul élan du fleuve à la rive dans un bruit de sabots martelant et dérapant sur la glace et de grincements des patins du traîneau mordant la neige. Ils firent halte devant l'auberge du *Navire de France* sur le seuil de laquelle se tenaient Angélique

et la Polak.

Une dernière fois, la longue mèche du fouet claqua comme une salve de mousquet. Plusieurs hommes et jeunes gens s'étaient précipités afin de retenir aux naseaux les chevaux qui haletaient, les yeux exorbités, enveloppés de vapeur. On les calmait, on jetait sur leurs échines en sueur des couvertures.

Une grande femme, debout, à l'avant du traîneau, lança les rênes à un garçon et sauta à terre.

Elle marcha vers l'auberge à grands pas d'homme, toujours son fouet en main et commençant d'enlever les écharpes de fourrure dont elle s'enveloppait.

– Viens par là, lui dit la Polak. Nous allons nous asseoir dans un coin de la galerie. De là, tu pourras voir ton île et de l'autre côté, la place, des fois que s'amènerait la maréchaussée.

Les trois femmes traversèrent la grande salle, entre les tables des buveurs et des joueurs qui se turent, mais aucun ne leva les yeux sur la sorcière.

Dans le coin isolé où elles s'installèrent, la femme acheva de se dépouiller de ses châles et étoles de laine tissée et de fourrure.

Elle arracha son bonnet et passa dans ses cheveux courts et très blancs, ses

longs doigts effilés.

Parce qu'on avait annoncé une sorcière, Angélique se l'était imaginée bossue, rabougrie, sale et édentée, à l'image de la Mélusine des forêts de son enfance.

La femme qu'elle avait devant elle était âgée, certes, mais droite et grande avec une denture admirable. Sa peau parcheminée était à peine ridée. Elle avait d'extraordinaires yeux bleus, très clairs et rieurs, et elle était vêtue confortablement et avec recherche. Sa deuxième jupe de drap de laine marron gansée de noir se relevait à demi sur des bottes du pays, mi-cavalières, mi-sauvages, fourrées, brodées d'ornements

à l'indienne, mais façonnées dans un cuir fin. Elle rappela à Angélique Mistress Williams, cette vieille dame de la Nouvelle-Angleterre, qu'une flèche abénakise avait tuée devant elle² et qui, vers la fin de son existence, s'accordait le luxe de belles coiffes de dentelle.

Pour la sorcière de l'île d'Orléans, son luxe c'étaient ses vêtements, ses bottes, son fouet. Sa coiffure la préoccupait moins mais cette auréole de cheveux blancs ébouriffés lui allait très bien. Elle se présenta sans ambages.

– Je suis Guillemette de Montsarrat-Béhars, seigneuresse du fief de La Givanderie en l'île d'Orléans.

Elle s'appuyait des deux coudes sur la table et la Polak s'empressait de mettre devant elle un gobelet et un cruchon d'eau-de-vie.

– Alors, où en est-on dans cette ville de fourbes ? demanda Guillemette.

Elle prit sa pipe à sa ceinture et commença de la bourrer de tabac qu'elle puisait dans une blague en vessie d'original.

Elle examinait Angélique assise en face d'elle. Il y avait dans ses yeux une lueur douce de bienveillance et d'intérêt. Après quelques bouffées tirées en silence, elle glissa sa main ouverte en travers de la table. D'un geste du

menton, elle intimait à Angélique de lui livrer sa main droite afin qu'elle pût lire son destin dans les lignes de sa paume. Angélique s'exécuta.

Guillemette se pencha mais, aussitôt, elle parut contrariée. Elle abandonna sa pipe pour chercher dans les poches de ses vastes jupes une paire de bésicles qu'elle mit sur son nez afin d'examiner de plus près le dessin de la main offerte.

– Mais ça ne va pas du tout !
s'exclama-t-elle. Ça ne réussira pas.

– Quoi donc ?

– Ce que tu souhaites.

– Mais que sais-tu de ce que je

souhaite ? s'écria Angélique.

Le savait-elle elle-même ?

– En tout cas, cela ne réussira pas, répéta la sorcière d'un air déçu.

– Qu'importe, puisque tu ignores de quoi il s'agit.

Angélique se demandait si ce qu'elle souhaitait secrètement ce n'était pas retourner en France et de revoir Versailles, et elle éprouva un curieux pincement au cœur.

Dans le fond, elle comprenait ce que voulait dire Guillemette. Cela la décevait et la rassurait à la fois, comme si la sorcière de ses longs doigts

patriciens avait effleuré en elle des vérités qu'elle ne s'avouait pas.

« Ce qui m'est dû réussira », pensa-t-elle pour se défendre d'un sentiment de déception. « Mais peut-être échouera ce que l'on imagine que j'attends... »

Il valait mieux ne pas savoir... ou au contraire... il valait mieux savoir afin de ne pas se bercer d'illusions.

Le bras de la Polak entourait les épaules de son amie de la Cour des Miracles.

– Pourquoi lui dis-tu de mauvais présages, Guillemette ? lui reprocha-t-elle.

– Ce ne sont pas de mauvais présages, riposta Guillemette de Montsarrat.

Mais elle paraissait décontenancée.

– Et pourtant, tu es une triomphante ! fit-elle brusquement.

– Oui, acquiesça Angélique, je suis une triomphante.

Guillemette paraissait surprise et choquée de ce qu'elle découvrait dans cette main ouverte devant elle, comme si Angélique, qu'elle n'avait jamais vue, l'avait sciemment trompée sur elle-même.

– Ah ! Tu es exigeante avec tes amis, soupira-t-elle, tu es dominatrice.

Angélique ne disait rien.

Il y avait du vrai et du faux dans les paroles de Guillemette. Celle-ci avait perçu quelque chose en elle, mais ne pouvait pas l'interpréter. Elle eut un geste d'agacement.

– Les mots n'ont pas le même sens lorsqu'il s'agit de toi. Tu es exigeante, c'est vrai, mais sans rien exiger. Tu es dominatrice, mais parce que les autres se mettent sous ta domination. C'est parce que tes amants ne peuvent pas t'oublier que tu les oppresses...

– Ainsi, tu ne me tiens pas pour responsable de leurs malheurs ?
demanda Angélique en riant.

– Non... Mais tu ne fais rien pour leur éviter de tomber dans tes pièges... Et, après tout, tu as raison...

Elle cligna de l'œil d'un air entendu. Lorsqu'elle redevenait gaie, on devinait sa générosité profonde.

– Pardonne-moi, dit-elle. Je t'ai inquiétée.

– Ce n'est pas grave.

– En effet, ce n'est pas grave... Tu es très forte. Tu triompheras.

Mais elle ne paraissait pas heureuse et fumait avec humeur. Elle jeta un regard soupçonneux sur les deux femmes en face d'elle.

– Qu'est-ce qu'il y a entre vous ? Ça ne te va guère, Janine de faire amitié avec une grande dame. Qu'est-ce donc qui vous lie ?

– Ceci, dit la Polak en croisant les doigts d'une certaine façon.

– La matterie !

Derrière la sorcière, un garçon à l'air chafouin et moqueur croisait lui aussi les doigts en signe de reconnaissance,

– C'est le commis de Monsieur Basile, chuchota La Polak à l'oreille d'Angélique, il est de chez nous...

« Chez nous », c'était, pour Janine Gonfarel, la Cour des Miracles de Paris.

Paul-le-Follet eut, en effet, un tour de main bien de « chez nous » pour faire glisser dans celle de la sorcière une bourse alourdie de quelques écus en échange d'un petit sac de toile qu'elle tira de sa ceinture.

Au cours de l'après-midi, un certain nombre de personnes s'approchèrent du coin où devisaient les trois femmes. À chacun la sorcière remettait un petit paquet qu'elle accompagnait de quelques recommandations.

L'homme qu'on surnommait le « Bougre Rouge », parce qu'on le disait lui aussi devin et sorcier, se montra mais n'approcha pas. Il craignait Angélique. Elle le soupçonnait d'avoir jeté une

Pierre à son chat, le jour de l'arrivée. C'est lui, disait-on, qui avait vu passer dans les airs les canots en feu de la « chasse-galerie » alors que la flotte du comte de Peyrac approchait de Québec. Depuis, ses dons de voyance s'étaient accentués. On le consultait beaucoup, et ses clients se hissaient, au péril de leur vie, jusqu'à sa mesure qui était perchée par-dessus quelques autres au flanc de la falaise, sous le fort. D'escaliers en échelles on parvenait dans son antre à demi enseveli sous de longs stalactites de glace. Il vivait là avec son Indien eskimo et environné de livres et de grimoires pour lesquels la sorcière Guillemette avait aussi le plus profond respect.

– D'où les a-t-il sortis ces livres ? Il n'a pu les faire surgir de terre que par la grâce de Satan... ou les voler.

– Il a le Grand Albert et le Petit Albert.

– Et une copie du Livre de Toth.

– Ce qui est étonnant, c'est qu'avec de tels livres, le quartier n'a pas encore flambé, disait la Polak en regardant avec révérence vers les hauteurs caparaçonnées de glace où gîtait le sorcier. S'il savait cela, le procureur Tardieu ferait jeter à bas toutes les maisons. Il a déjà interdit que l'on construise sous la falaise à cause des éboulements.

Elles burent de l'eau-de-vie, ce qui les

faisait parler légèrement de choses graves.

– « Ils » nous tueront toutes ! Ils nous tueront toutes ! disait Guillemette.

De qui parlait-elle ?

– Va ! Parle ! Dis ce qui te tourmente, la pria la Polak avec solennité. Après, on pourra deviser de meilleur cœur...

Mais la femme restait immobile, la tête un peu inclinée, comme enfermée en elle-même avec une vision déchirante. Enfin, elle s'ébroua, se remit à fumer. Et Angélique éprouvait sans savoir pourquoi de la pitié et du remords.

La sorcière se passa encore la main

dans sa tignasse blanche. D'un geste inconscient, elle arrangeait des mèches sur son front, en frange, au bord de ses yeux bleus, d'un azur déconcertant.

– Bast ! fit-elle, ce qui se passait en Place de Grève, dans votre Paris, ce n'était rien... Mais dans les bourgs, les campagnes, ce fut pis...

– Pis ! Faudrait voir ! protesta Janine Gonfarel atteinte dans son attachement à la capitale du Royaume de France.

Elle tenait à ce que Paris fût excessif en tout, en bien comme en mal.

À mots couverts, à petites phrases qu'elle avait longuement retournées dans sa tête, elle évoquait la croisade de

terreur, acharnée, depuis trois cents ans, à éliminer de la société les cueilleuses de « simples », dangereuses de posséder une science qu'on ne leur avait pas enseignée et que l'Église ne les avait pas encouragées à acquérir³...

– Ma mère était femme sage dans un gros bourg des marches de Lorraine, raconta-t-elle... Elle visitait aussi les campagnes... « Ils » l'ont conduite au bûcher. Et tandis que le feu craquait et la consumait, « ils » me tiraient les cheveux pour m'obliger à relever la tête et me criaient aux oreilles :

– Regarde ! Regarde ta mère qui brûle, petite sorcière !

Elle porta son gobelet d'étain à sa bouche, but et parut revenue à elle.

– ... Tu comprends, reprit-elle, « ils » ne voulaient rien nous laisser, même pas ce pouvoir-là. « Ils » ne peuvent supporter que nous soyons plus fortes qu'« eux ».

– Qui ça « ils » ? demanda Angélique.

– Les hommes !

Guillemette jeta le mot avec hargne. Comment pouvaient-ils supporter que les femmes, des femmes ignorantes, qui n'étaient pas passées par leurs universités et leurs examens de théologie, possédassent un tel pouvoir sur la vie et la mort, sur l'amour et la

naissance ? Un pouvoir trop grand pour qu'on ne cherchât pas à le leur arracher.

– C'est pourquoi on les a brûlées et brûlées sans cesse, les sorcières, même et surtout celles qui faisaient le bien, qui guérissaient, qui soulageaient, mais qui osaient le faire « en dehors » de la puissance des hommes et de l'Église.

Derrière sa hargne, on sentait une douleur inhumaine et rongeante qui la ramenait sans cesse à vilipender contre ce mal devenu familier à force d'être commun : les bûchers des sorcières.

Pour elle, toutes étaient victimes.

– Mais il y a des sorcières qui empoisonnent, dit Angélique qui pensait

à la Voisin.

– Certainement. On ne nous a laissé que le poison. On nous a interdit la bienfaisance. Sais-tu ce qu'il y a écrit dans le *Livre des Inquisiteurs* ?

Elle récita en appuyant sur les mots :

– « ... Nous devons rappeler que par sorcières nous n'entendons pas seulement celles qui tourmentent et tuent, mais bien tout devin, charmeur, jongleur et magicien, communément appelés hommes et femmes sages... ceux, celles que l'on considère comme bons et bonnes sorcières, qui ne font aucun mal... » Entends-tu, qui ne font aucun mal ! « ... qui ne souillent ni ne

détruisent, mais qui sauvent et délivrent du mal... Il vaudrait mieux pour nous tous que la terre soit débarrassée de toutes ces sorcières et *particulièrement de celles qui sont bienfaisantes...* »

– On laisse pourtant nos religieuses soigner les malades...

– Parce qu'elles sont religieuses et sous l'égide de médecins imbéciles, plus ignares qu'elles, mais qui se sont adjugé *le pouvoir*.

– Calme-toi, dit la Polak, sinon tu vas finir par y avoir droit à tes trois cents fagots.

Le tuyau de sa pipe coincé entre ses dents, elle soufflait la fumée à petits jets,

du coin des lèvres. Elle poursuivait rêveusement :

– Où était le-mal ?... dis-le-moi ? Les femmes ont toujours été des guérisseuses... Parce qu'elles ont le sens de la terre, des secrets et des mystères de la terre. Parce qu'elles donnent la vie. Elles ont souci de préserver ce corps, elles sentent en lui autre chose qu'un gibier pour la mort et l'enfer... Pas comme « eux ». Ils laissent périr les pauvres gens dans leur douleur. « Vous irez au ciel », disent-ils... Ils ne veulent pas qu'on leur échappe... Les femmes guérissent, soignent, soulagent... C'est pourquoi ils ont juré notre perte...

Son regard tombait sur les mains

d'Angélique.

– ... Toi aussi, tu as des mains de guérisseuse... Mais tu es plus rusée et plus habile que moi... Tu leur échapperas...

Elle se leva et fit quelques pas à travers la salle. Elle se retourna brusquement. Son visage s'était adouci et ses yeux bleus à nouveau brillaient, gais et allègres.

– ... Viendras-tu avec moi dans l'île, ma belle petite ?

La lueur pourprée du ciel se glissait par la fenêtre et l'illuminait.

– ... Non... Tu viendras plus tard... à la

saison des sucres... Quand la sève de l'érable coule... Tu verras, l'île est toute parfumée.

Elle reprenait ses fourrures jetées sur un banc et recommençait à s'en envelopper. Elle regardait au loin.

– ... Toute parfumée à l'extérieur et un peu acre et violente à l'intérieur comme une belle femme en sa nature... Le parfum, c'est l'encens des sucres que l'on cuit dans les érablières, et le puant, c'est l'odeur des fromages que l'on commence à fabriquer dans les entrailles de l'île. Sous les voûtes des fermes au printemps. Tu viendras ! Je te parlerai. Il faudra que je te dise beaucoup de choses que tu ne sais pas et pour lesquelles,

pourtant, tu as été persécutée. Il faudra que tu saches le complot des hommes contre les femmes et tout ce qu'ils ont fait pour leur arracher le pouvoir qu'elles avaient reçu de Dieu : celui de guérir.

« Ah ! Ils en ont brûlé et brûlé des femmes sages et aussi des hommes sages qu'elles avaient initiés à leur science. Ah ! Tu vois, ce n'est pas fini... que de bûchers encore ! Que de bûchers !... Mon Dieu !

Une expression d'intense douleur crispa ses traits.

– Mais ne pense donc pas ! l'adjura la Polak... Ne pense donc pas ainsi et pars

vite. Le soleil va disparaître.

Avant de lancer son attelage à travers le Saint-Laurent, Guillemette de Montsarrat se retournait encore vers Angélique.

– Tu me plais. Je vais préparer un « charme » de protection pour toi. Si un danger te menace, je viendrai t'avertir.

Au loin l'île d'Orléans s'enfonçait parmi des nuages lilas et roses s'étageant au-dessus de sa croupe boisée reflétant le soleil qui se couchait derrière les plaines d'Abraham.

La Polak réprouvait la violence de la

grande femme de l'île.

« Ce sont ses malheurs qui lui ont tourné la tête. Mais si elle continue à jaser ainsi, ils finiront par la brûler ou la pendre. »

À son avis, Guillemette dénonçait avec trop de hardiesse la malice humaine, ne cherchait pas à rassurer sur son compte.

Elle vivait en son manoir qui dominait la crique de Sainte-Pétronille et d'où elle apercevait au loin Québec, entourée de gens, de bêtes, d'Indiens, d'enfants, rassemblant le voisinage en des fêtes et des beuveries dont on exagérait la licence, fraternellement liée avec l'ardente Éléonore d'Aquitaine, sa

voisine.

Ah ! Il s'en passait dans l'île avec cette sorcière pour y régner...

On ne la savait ni veuve ni mariée. Elle choisissait ses amants parmi les beaux jeunes gens, des gars qui auraient pu être ses fils, qui étaient peut-être ses fils après tout...

On en racontait de toutes sortes sur la sorcière et du pis.

En la paroisse de Saint-Marcel, près de Lévis, un jour où l'on s'escrimait à chasser le diable d'une possédée, une fille de seize ans aux cheveux pâles qui par ses maléfices avait causé la perte de la récolte de lin, elle avait surgi

brusquement sur le seuil de l'église en faisant claquer son fouet. Et personne dans l'assistance n'avait bronché, sachant qu'elle pouvait très bien s'en servir. Elle avait remonté la nef, avait tendu les bras à la pauvre possédée et lui avait dit avec une douceur étrange :

– Viens ! Viens, mon enfant.

Calmée, l'autre, qui hurlait et se débattait, s'était relevée, avait suivi, ruisselante de l'eau qu'on lui avait jetée et du sang des piqûres d'épingles qu'on lui avait portées pour découvrir les « points du diable ».

Cinq minutes plus tard, le traîneau de la sorcière galopait à travers le Saint-

Laurent emmenant la jeune fille.

« Elle est venue reprendre sa proie, la maudite », commentèrent les bonnes gens.

On disait maintenant qu'elle la soignait dans l'île avec des potions calmantes. Mais beaucoup parlaient plutôt de sabbat.

Revenue chez elle, Angélique posa ses mains sur les fleurs séchées, qu'elle triait au fur et à mesure que l'on venait lui demander des remèdes. Elle avait tout fait cependant pour éviter d'être sollicitée.

Plus renseignée que la Polak, elle était moins tentée de taxer Guillemette

d'exagération. Car la science des plantes avait conduit des centaines de milliers de femmes au bûcher.

« Tant de folie, pourquoi ? » se dit-elle en refermant doucement le coffre aux médecines. Saint Cosme et saint Damien veillaient. Ils étaient bien la preuve que tout se rejoignait sur Terre, et que même la folie avait sa contrepartie de bon sens.

Devant ses sachets de plantes et de fioles, elle se sentait proche de Joffrey qui, au milieu de ses cornues, avait lui aussi inspiré la méfiance et donné prise à la persécution. C'est pourquoi ils se ressemblaient tous deux et qu'avait pu naître entre eux un merveilleux amour.

Dans le crépuscule glacé, d'un bleu d'eau profonde, les lumières des fermes lointaines, au long de la côte de Beaupré, brillaient comme des yeux de loup.

Un feu parfois tressautait, fleur rouge, au bord d'un rivage ou à l'orée d'un bois.

Une lumière se déplaçait telle une luciole dans l'immensité bleue noyée d'ombre du fleuve gelé et Angélique devina que Guillemette, la sorcière, faisait galoper son traîneau et ses deux cavales favorites. Elle regagnait son repaire, son manoir plein de vie, hors des lois communes.

Angélique sut qu'un jour elle aimerait

s'asseoir en la grande salle du manoir de Guillemette de Montsarrat-Béhars, et celle-ci lui dirait son secret.

Elle irait la visiter en l'île d'Orléans lorsque viendrait la saison qui précède le printemps et qu'on appelait au Canada « le temps des sucres ».

Chapitre 49

Angélique avait cherché différents prétextes pour revoir la Mère Madeleine comme celle-ci l'en avait priée.

Un peu après l'Épiphanie, elle lui apporta à dorer deux chandeliers de bois à motifs religieux qu'elle avait fait tourner par M. Le Basseur avec l'intention de les offrir à la Polak pour son oratoire.

Mère Madeleine qui était chef des ateliers prit personnellement sa commande en main.

L'application et le plaisir évident avec lesquels les religieuses se livraient à leurs travaux apportaient à Angélique un bain de sérénité. Lorsqu'elle venait et s'asseyait dans leur atelier pour visiter la Mère Madeleine, elle avait peine à se souvenir qu'une sombre histoire démoniaque avait présidé à leur rencontre.

Deux autres ursulines et leurs apprenties travaillaient dans l'atelier, chacune absorbée par sa besogne précise. L'on pouvait échanger quelques mots.

À brûle-pourpoint, Angélique posa à Mère Madeleine la question qui la préoccupait depuis longtemps.

– Dites-moi, ma Mère, quel visage avait l'Archange ?

La religieuse lui jeta un rapide regard de côté, mais ne fit pas mine de ne pas comprendre.

Après avoir manié encore avec énergie son chiffon de laine, Mère Madeleine le reposa près d'elle. D'un geste du poignet à défaut de ses doigts tachetés de mille produits, elle écarta sur son front une mèche qui s'était échappée de sa coiffe.

– Il vous ressemblait, dit-elle enfin. Oui, c'est ainsi que je le vois... surtout depuis que je vous connais. Ce n'était auparavant qu'une silhouette de lumière,

à l'épée flamboyante. Très jeune, mais très fière silhouette. Très pure mais très... implacable aussi... L'Archange vengeur. Il avait les yeux clairs comme les vôtres, Madame, et dans ses traits quelque chose de votre beauté... Mais ce n'était pas vous... Aucune confusion possible... Ce n'était même pas un reflet de vous... Puis-je dire que cet aspect viril que l'on prête aux anges qui sont chargés de garder le Trône de Dieu transparaissait en toute sa personne, bien que sa jeunesse le parât d'une grâce féminine ? Il avait de longs cheveux bouclés... dorés... Il était... merveilleux, soupira-t-elle. C'était un Archange, conclut-elle avec son joli sourire désarmant.

– Et le monstre ? Cet animal velu qui s'est jeté sur la Démonne pour la dépecer de ses dents aiguës, de ses griffes ?

– Je le vois aussi, affirma-t-elle en frissonnant. C'était une bête effrayante... Ses prunelles brillaient d'un feu féroce. Ses dents aux canines aiguës de vampire se découvraient dans un rictus cruel... Ses griffes me parurent aiguisées comme autant de poignards effilés...

Elle jeta de nouveau vers Angélique un regard scrutateur, puis un demi-sourire releva les coins de sa bouche, tandis qu'un éclair malicieux faisait étinceler les verres de ses lunettes.

– Pourquoi me posez-vous toutes ces

questions, chère dame ? Qu'espérez-vous apprendre encore de ma piteuse clairvoyance ? Quel sera l'Archange qui se dressera un jour et intimera à la bête immonde de détruire la Démone ? En vérité, peut-être le savez-vous déjà mieux que moi ?

– Oui... Peut-être... en effet, murmura Angélique.

La vision de Cantor et de son glouton s'imposait à elle, sauf que le cher Wolverines n'était pas une « bête immonde », loin de là...

Puis, tout à coup, elle se sentit blêmir. Pourquoi la Mère Madeleine avait-elle parlé au futur ? « L'Archange qui se

dressera... »

– Mais... Mais elle est morte !...
s'écria-t-elle.

Les travailleuses qui s'activaient dans un silence feutré relevèrent la tête et regardèrent dans leur direction. Angélique se contraignit au calme.

– Pourquoi vous exprimez-vous ainsi ? demanda-t-elle tout bas à la Mère Madeleine. Vous parlez comme si ces événements étaient encore à venir ? Or, ce n'est pas vrai ! L'Archange a déjà frappé ! La bête a déjà tué ! Pourquoi vous exprimez-vous comme si la Démone rôdait encore sur cette Terre et n'avait pas terminé parmi nous sa

mission infernale ?

– Je... je ne sais pas, balbutia la petite ursuline d'un air malheureux.

La visible émotion d'Angélique la déconcertait.

– ... J'ai parlé ainsi parce que... peut-être parce que je sens que l'Acadie n'est pas encore sauvée...

Angélique se reprocha son impulsivité toujours à fleur de peau lorsqu'on touchait à cette maléfique histoire. Or, la réflexion de la Mère Madeleine était pertinente. Même Ambrosine morte, l'Acadie n'était pas pour autant sauvée. Même le Père d'Orgeval éloigné, les conséquences de leurs actes et des

complots qu'ils avaient ourdis, des pièges qu'ils avaient conçus pouvaient encore se faire sentir.

Elle aurait voulu pousser la jeune visionnaire dans ses retranchements, l'obliger à définir ses intuitions, mais la moniale rappelée aux impératifs de sa tâche de doreuse lui fit signe, un doigt sur la bouche, d'avoir à ne plus parler, à peine respirer et se garder autant que possible de tout mouvement précipité entraînant un déplacement d'air. Car une petite apprentie venait de déposer devant elle le coussin ou coussinet qui servait à transporter les feuilles d'or et à les y couper avec un couteau spécial selon la forme désirée. Il s'agissait d'une petite planche de bois avec du bon coton

cardé et recouverte d'une peau de veau dégraissée ou d'une peau de daim. Une feuille de parchemin bordait à demi cette planchette sur trois côtés, afin d'empêcher le vent de soulever et d'emporter les feuilles d'or. Il fallait se méfier de son propre souffle tant la matière à façonner était impalpable et aérienne.

Avec autant de circonspection et d'adresse qu'un Indien sur le sentier de la guerre, Angélique se leva, s'écarta de l'établi et s'éloigna.

Une douce neige cotonneuse descendait du ciel nocturne. L'Angélus

du soir venait de sonner. Il y avait encore des passants dans les rues, dont les silhouettes se devinaient derrière les blanches draperies languissantes de la neige, ainsi que des attelages cahotants. Sur la Place d'Armes, une escouade de soldats sortant du fort, la bêche à l'épaule, commençait de déblayer les abords du château Saint-Louis, avant que ceux-ci ne deviennent inaccessibles, tâche hivernale qui s'apparentait à celle de vider le tonneau des Danaïdes inépuisable. Et les remblais de neige s'accumuleraient, les boyaux de passage deviendraient de plus en plus étroits, labyrinthes sinuants parmi les murs dressés d'une cité de glace enrobant l'autre.

Tout en marchant, isolée, enveloppée de neige et de silence ouaté, Angélique, les mains dans son manchon, essayait de dissiper en elle une nouvelle appréhension sans objet. Mais, en employant le futur lorsqu'elle avait dit « ... Quel sera l'Archange qui viendra... » la Mère Madeleine l'avait désagréablement impressionnée. Voilà qu'elle recommençait à ratiociner. Et si Ambrosine n'était pas morte et si elle allait de nouveau surgir devant elle, là, dans Québec ? Avec son sourire cachant de fielleuses horreurs ! Un esprit succube n'est-il pas capable de tout ? Mais non ! Elle était morte ! Son corps ravissant avait été retrouvé déchiqueté, « un horrible mélange d'os et de chair

meurtrie et traîné dans la fange... », comme on leur faisait déclamer autrefois dans les tragédies de Monsieur Jean Racine.

Pour revenir les tourmenter, Ambrosine devrait se trouver un autre corps... Impossible... Avec la disparition de ce corps cesserait le maléfice, elle le savait...

« Je délire... Elle est morte et bien morte... »

Le son d'un orgue lui parvint, étouffé, incertain. L'ogive d'un vitrail se découpait, floue, dans la haute falaise d'un mur dressé. Elle se trouvait derrière la cathédrale. Un bâtiment reliant celle-

ci au Séminaire, servant parfois de sacristie, abritait dans sa tour-clocher un orgue où les élèves venaient étudier. Elle devina qui jouait à cette heure : Cantor.

De même que pour trouver Joffrey de Peyrac il fallait commencer par se rendre au couvent des jésuites, de même c'était au Séminaire qu'on avait le plus de chances de dénicher Cantor.

Angélique souleva le loquet d'une petite porte de bois au pied de la tour et après avoir traversé la sacristie monta un raide escalier jusqu'à un étage sous les combles, aménagé en pièce d'étude pour les musiciens. Un orgue plus modeste que celui qui trônait dans les

tribunes de la cathédrale, mais de beau son, permettait aux élèves de faire leurs gammes.

Cantor était là, éclairé par deux torches plantées dans le mur à des anneaux de fer, fixés là pour cet usage. La fumée fuligineuse trouvait à s'échapper par les interstices de la toiture. L'inconfort glacial de l'endroit ne semblait pas troubler le jeune musicien. Il jouait avec fougue et, par instants, avec majesté. La chaleur de son sang animé par sa joie intérieure et la vigueur qu'il devait déployer pour venir à bout des difficiles exercices rosissaient son visage. Par instants, lorsqu'il abaissait ses mains sur les claviers et y plantait ses doigts avec une

décision vibrante, on aurait dit qu'il les enfonçait dans une matière malléable comme la glaise pour en faire sortir un son puissant, souterrain, enfoui dans cet amalgame inerte de bois, d'ivoire, d'ébène, de cuir et de métaux travaillés, traversé par l'air pour en faire sortir ce cri de l'âme inexprimable, que la terre et les cieux, et les eaux et les arbres ont emprisonnés dans le chaos de la Création, à tout jamais dans toutes leurs fibres, dans tous leurs pores, et que, parmi d'autres miracles, celui de l'Art, libère.

Le regard de Cantor la vit, debout près de l'orgue. Il continua à jouer. Il était parti ailleurs... Courant dans le déferlement des notes et des sons,

comme il courait sous les arbres du Nouveau Monde, à la vitesse de l'Indien, comme il se laissait aller au déferlement des vagues dans les grottes des rivages du Maine.

Florimond l'avait vu en songe au sommet des crêtes écumantes et l'appelant : « Viens ! Viens ! Florimond !... Viens faire cela avec moi !... »

Par instants, son regard d'eau claire revenait vers elle. Elle sentait qu'à discerner son visage dans l'ombre, un regain d'exaltation était venu ajouter à son transport.

« Quelle force et quelle virtuosité le possèdent ? »

Elle en était saisie, empoignée, suffoquée, comme par un choc, un coup reçu en pleine poitrine, et qui lui faisait perdre son souffle, alors que l'ampleur des sons, la musique planant, immense et comme énorme et qui semblait venir d'ailleurs, les recouvraient tous deux, les écrasait presque. Mais l'Archange s'envolait. Il planait à son tour au milieu de cette tempête qu'il avait déchaînée et dont il demeurait le maître. Il souriait. Un sourire de lumière, intérieur. La roseur de ses joues, la clarté de ses yeux verts, le reflets d'or de ses boucles irradiaient cette lumière intérieure, comme en un phénomène de transfiguration.

Il la regardait avec l'expression d'un

enfant ravi de sa puissance, lui offrant ce qu'il pouvait offrir de plus beau, déjà œuvre de ses mains.

La petite main carrée et vigoureuse de Cantor dans la sienne lorsqu'il trottait à ses côtés dans les rues de Paris... Toujours les mains de ses petits dans les siennes, toujours marcher, courir, les traîner, les entraîner vers la vie...

Tendu vers elle, tandis que les sons du dernier accord s'éloignaient dans un grondement majestueux, il lui offrait son visage rayonnant.

Elle pensa : « Comme il est jeune !
Comme il est innocent ! »

Il semblait attendre quelque chose

d'elle, un mot, un geste, mais, en réalité, il ne la voyait encore que dans un rêve. Son âme lentement reprenait pied. Tous les mots seraient pauvres. Elle lui donnait sa présence, cette émotion qui lui serrait la gorge.

Les sons décroissaient, mouraient. On entendit grésiller les torches de résine. Cantor releva ses mains. Lorsqu'il parla, sa voix parut presque grêle après ce tonnerre déferlant.

Une voix grave et douce de jeune homme.

– Vous êtes venue, ma mère...

Elle lui dit que, passant par les rues, elle avait capté les accents de l'orgue et

avait su qu'il se trouvait là.

– Vous avez entendu ? Vous avez entendu le passage des esprits infernaux ?

Il reportait son regard sur la partition musicale.

– Il y a là un passage où l'auteur a voulu évoquer les démons rôdant sur la Terre parmi les hommes... En jouant, je ne pouvais m'empêcher d'évoquer l'horrible créature qui avait voulu notre destruction cet été, sur la côte est, le feu des regards de cette femme...

« ... Quel soulagement quand arrivent, au son des trompettes, les phalanges du ciel, s'élançant au secours des humains...

Il murmura après un silence.

– Elle est morte ! Elle est morte !

Angélique s'étonnait à peine de l'entendre répondre à ses pensées. Elle l'interrogea à mi-voix.

– C'est toi, Cantor, qui, le premier l'as trouvée morte ?

– Oui.

– Wolverines t'accompagnait-il ?

– Oui.

Il leva sur elle son tranquille regard vert.

– Mais ce n'est pas lui qui l'a tuée...

Ses plaies n'étaient pas fraîches... Un nuage de mouches a jailli de sa face défigurée, alors que je m'approchais...

– Tu ne l'as trouvée qu'à l'aube... Le glouton n'aurait-il pu la tuer durant la nuit, courant sur sa piste après qu'elle s'était enfuie ?

Il fit signe que non.

– En ce cas, il lui aurait détaché la tête du tronc... Sa tête, il aurait fallu la rechercher jusque dans les arbres. C'est dans la coutume des gloutons d'agir ainsi.

Ils chuchotaient car l'écho répercutait le moindre bruit sous les voûtes.

– On ne peut imaginer la force d'un glouton saisi de fureur meurtrière. Il parvient à transporter au sommet d'un érable ou d'un orme, une tête d'élan avec tous ses bois... Et Wolverines haïssait Madame de Maudribourg...

– Serait-ce l'œuvre des loups ?

– Je ne sais...

Cantor rapprocha son visage de celui de sa mère afin de parler plus bas encore.

– Elle est morte, ma mère... Voilà ce que je sais. *Pour l'instant*, elle est morte ! Elle ne peut plus rien contre vous...

Sous l'effet du froid glacial qui régnait

dans la chapelle, leurs souffles, se répondant, se rejoignaient en petits nuages de vapeur. Les doigts de Cantor, maintenant immobiles, devenaient gourds. Il les porta à ses lèvres pour essayer de les réchauffer.

Tout proche, dans le clocher, un mécanisme grinça, et le timbre d'une horloge laissa tomber une note paisible, sévère, lente à s'éteindre et Angélique la ressentit comme un rappel à l'ordre. L'horloge avait raison, ces propos sinistres ne convenaient pas à ce lieu saint où venaient de retentir de si célestes harmonies.

Cantor roula ses partitions de musique comme un élève appliqué.

À Québec, il avait retrouvé le plaisir de la musique religieuse et de la manécanterie. Sa voix, ayant achevé de muer, gardait le don reçu à sa naissance. Devenue plus grave, elle demeurait juste et belle.

Au-dehors, ils se trouvèrent enfermés dans le secret d'une neige sans violence, douce comme une tombée de pétales.

Ils allèrent dans le silence des rues de Québec où Angélique n'avait pas prévu qu'elle marcherait un jour aux côtés de son fils retrouvé. C'était de l'inattendu. Aujourd'hui, il lui prenait le bras car il était plus grand qu'elle.

Demain on célébrerait la fête de la

Chandeleur et elle se souvint de ce 2 février ou comme un petit Jésus de cire elle l'avait emmené dans ses bras à travers le Paris enneigé, fuyant le sordide Hôtel-Dieu où il venait de naître. C'était un rond, rond pur et blanc, blond, duvet d'or et joues de porcelaine, et elle le tenait comme un trésor sous son manteau, tiède contre la tiédeur de son giron.

– Demain c'est la Chandeleur, dit-il tout à coup. Nous ferons des crêpes et vous nous raconterez « le temps du chocolat ».

Ils passèrent au château de Montigny afin d'inviter Florimond à venir le lendemain faire sauter des crêpes selon

la tradition.

Florimond logeait à demeure au manoir. On le voyait peu car il était toujours requis par mille entreprises.

Entre autres, il travaillait à rédiger cartes et rapports de son expédition du Mississippi dans le Sud, qui s'était terminée par la Baie d'Hudson dans le Nord.

Angélique fut étonnée de trouver dans le cabinet de travail où il se tenait d'habitude, Mme de Castel-Morgeat à laquelle Florimond et Anne-François faisaient un récit de leur première rencontre, sur la rivière des Miamis, alors qu'Anne-François, prisonnier des

Illinois, était sur le point de connaître un sort funeste. On lui avait déjà plusieurs fois soulevé la chevelure d'un air entendu lorsque Florimond s'était interposé. Le récit de leur combat et de leur évasion comportait plusieurs épisodes. Leur amitié datait de ce jour. La présence de la femme du lieutenant-général pouvait s'expliquer par celle d'Anne-François qui ne quittait guère son compère, mais Angélique soupçonnait que Sabine cherchait toutes les occasions d'être en présence de celui qui avait été son premier amour, le comte de Peyrac.

Elle regardait Florimond comme si elle voyait en lui le fils qu'elle avait rêvé d'avoir, né de l'homme qu'elle

aimait.

« ... Elle doit ressembler à cette femme qui a été la mère de Joffrey », pensait Angélique lorsque, plus tard, toute la maisonnée sommeillant, elle s'attarda auprès du poêle de faïence dans le salon douillet.

Et elle s'était sentie touchée en son point faible comme si une autre femme, qui aurait eu quelques droits sur Joffrey, était venue lui demander des comptes.

Joffrey parlait rarement de sa mère. L'autre jour, évoquant les voyages au cours desquels il avait connu le Père de Maubeuge, il avait dit :

– Je naviguais. Ma mère pendant ce temps était régente de nos domaines toulousains...

Enfant, Joffrey avait été confié à une nourrice protestante des montagnes. C'était le temps des guerres de religion. Au cours d'un massacre perpétré par les catholiques dans le village huguenot, le petit garçon de trois ans avait été défenestré et blessé à la face. Un paysan l'avait ramené dans sa hotte. Il se souvenait de son arrivée à Toulouse et racontait :

– Ma mère me prit dans ses bras et me porta sur la terrasse du palais, au soleil. J'y demeurai étendu là des années. Et peu à peu je retrouvai force et santé.

Un petit garçon qui ressemblait à Florimond, allongé sur un lit de repos, au sommet d'un palais rose et, près de lui, une grande femme aux yeux noirs qui, constante par sa présence, ses mains, son regard, le ramène à la vie, avec l'aide du soleil.

Le soleil ! Le soleil !

Le gel craquait au-dehors dans la nuit très noire.

À la Chandeleur, derrière laquelle se tenait la fête païenne du solstice d'hiver, les crêpes bien rondes, dorées, symbolisaient le soleil, appelant son retour, et aussi la fortune.

On les faisait sauter, un louis d'or dans la main, et si l'on pouvait en envoyer une sur le dessus de l'armoire, la famille serait riche pour l'année.

On disait aussi :

« À la Chandeleur si l'ours sort et voit son ombre, il neigera quarante jours. »

D'après le dicton, le soleil était mauvais signe, qui trompait l'ours endormi et l'attirait hors de sa tanière, croyant en un renouveau trop précoce pour se maintenir.

Au contraire, la tourmente qui soufflerait les cierges bénis apportés de l'église laissait espérer que l'hiver, ayant épuisé sa vindicte, se laisserait plus tôt.

Cette année-là, la journée posait une énigme. Le matin, le soleil brillait mais, l'après-midi, la neige se mit à tomber en abondance.

L'hiver serait-il long ou court ?

De toute façon, disaient les gens sans illusions, il n'y avait guère de différence entre un hiver long ou court. Comme d'habitude on aurait bien à patauger dans la gadoue jusqu'en mai et les navires n'arriveraient pas avant juin.

Dans la maison où à Florimond et Cantor, aux enfants « habituels », Neals, Marcellin, Timothy, se joignait le petit tambour de l'armée dont la situation orpheline avait poussé Angélique à

l'inviter. Le soleil brillait encore lorsqu'ils avaient graissé la poêle. Lorsque, deux heures plus tard, ils relevèrent la tête, rouges et suant, pour contempler les piles de crêpes sur la table, ils virent que la neige silencieuse atteignait presque les rebords des fenêtres. Le niveau montait à une vitesse surprenante, comme celui d'un réservoir alimenté par un barrage débordé. Ils aperçurent un lièvre blanc venu des bois, qui se dressait sur les pattes de derrière pour ronger les écorces des troncs à la croisée des branches.

Dans les sanctuaires blancs des arbres surchargés, des oiseaux en boule, aux gorges rouge orangé, vertes ou jaunes, s'alignaient les uns près des autres, en

brochettes comme des lampes de Noël. La blancheur de la neige versait à l'intérieur de la maison une clarté de fête.

Angélique parlait de la Chandeleur dans Paris, lorsque les « enfants bleus » et les « enfants rouges », les orphelins vêtus aux couleurs de la ville, vendaient tout le jour de gros beignets sucrés dans les rues.

Les souvenirs défilaient et Angélique leur raconta comment elle avait été les chercher chez la fermière de Neuilly qu'elle avait dû menacer de la pointe de son poignard égyptien pour les reprendre.

Le bébé Cantor était dans la paille à l'étable entre le bœuf et l'âne.

– Et, malgré cela, tu étais toujours tout rond, tout dodu, et tu te contentais de sucer patiemment un morceau de chiffon. Tu étais affreusement sale.

« La petite servante Javotte te nourrissait tant bien que mal d'un peu de lait volé à l'heure de la traite, mais personne ne te lavait jamais.

– Bonne affaire ! dit Cantor.

Florimond ne se souvenait pas d'avoir été caché dans la niche du chien pour se protéger des sévices de la fermière, ni de la tour de Nesle ou du Pont-Neuf. Seulement de la maison du Moulin vert.

Les épreuves de sa petite enfance ne lui laissaient qu'un souvenir flou.

En revanche, lorsque quelques années plus tard il avait été introduit à la Cour il avait commencé de vivre et, à partir de là, il n'avait que de bons souvenirs, même de ses années de collègue qui avaient suivi.

À la Cour, son apprentissage de page auquel s'était ajouté celui du maniement de l'épée puis, plus tard, lorsqu'il avait dû renoncer à cette existence de papillon diligent qu'il vivait à Versailles afin d'entrer dans un sombre collège, la découverte des sciences lui avait permis de ne pas en souffrir.

Dès qu'il avait dû se battre en duel, attirer l'attention des princes et du Roi et faire des expériences de chimie, une porte s'était ouverte pour lui sur un monde éblouissant qui avait fait basculer dans l'oubli les épreuves qui ne lui permettaient pas, même tout petit, de donner sa mesure. Tandis que remplir un rôle, l'accomplir au mieux près de personnes en vue, convenait à son activité infatigable et au sens qu'il avait de son importance, joints à une avidité d'apprendre et de se perfectionner le plus possible en tout, qui lui avait fait accepter sans ennui le contraste pourtant brutal de se retrouver, après la vie de la Cour, dans un collège austère.

Pour Cantor, les choses étaient

différentes et semblaient s'être passées à l'inverse. Rêveur, artiste préoccupé de tranquillité et de bien-aise intérieur et extérieur, de satisfactions paisibles où la joie de manger lentement de bonnes choses tenait une grande place, la vie de la Cour lui avait profondément déplu. Certes, les grandes dames jacassantes le bourraient de bonbons qu'il n'avait même pas le temps de manger tranquillement ; certes, avec Florimond, ils avaient pu perpétrer quelques bonnes farces comme le jour où ils avaient attaché d'un pied à l'autre les rubans de souliers de M. de Ronsabel à l'instant où il allait faire sa révérence au Roi ; certes, il aimait beaucoup l'abbé de Lesdiguières, son précepteur, et aussi

chanter devant la Reine, mais il fallait sans cesse se hâter, courir, soutenir des queues de manteaux surchargés de broderies qui pour un petit garçon de huit ans étaient bien lourdes et, la plupart du temps, à Versailles, on ne savait jamais où on allait dîner et où on allait dormir. Enfin M. Lulli, maître de chapelle du Roi, avait parlé à plusieurs reprises à son sujet d'une opération inquiétante destinée à lui conserver sa « voix d'ange »...

– Je savais que je ne pouvais rien contre les choses déplaisantes, expliquait Cantor. Il me fallait seulement être patient et attendre l'occasion de jouer ma partie : par exemple : rejoindre mon père. J'ai toujours raisonné ainsi,

même, je le crois, lorsque j'étais un bébé dans la crèche.

Florimond et lui reconnaissaient volontiers qu'ils avaient souffert de jalousie à cause de leur mère. Elle appartenait à d'autres. On ne la voyait jamais. À l'examen, leur rancune venait du sentiment de perte irréparable qu'ils éprouvaient lorsque son visage s'effaçait à leurs yeux, disparaissant comme le soleil, ce qui les replongeait dans une ombre où ils se sentaient en butte à ce que Cantor appelait les « choses déplaisantes ». Tourments et peines informulés qu'ils sentaient tapis autour de leur frêle existence. Et lorsqu'ils habitaient la petite maison de cocher alors qu'Angélique travaillait à l'auberge

du Masque rouge ou à la chocolaterie, Barbe, oui, alors leur servante avait aussi peur qu'eux.

Menaces larvaires dont l'ombre s'envolait comme par enchantement dès que leur mère réapparaissait.

Et tout en parlant les jeunes gens s'avisèrent que ce beau visage de femme s'incorporait à leurs sensations de bonheur les plus lointaines. Ils évoquèrent le cheval de bois de Florimond, la boîte à trésors où leur mère avait commencé de déposer des objets de sa vie passée et qu'elle ouvrait d'un air mystérieux.

Honorine écoutait en ouvrant des yeux

attentifs et posait des questions.

– Maman, qu'y avait-il dans ta boîte à trésors ?

Angélique dut faire un effort de mémoire. Il y avait certainement la dague effilée de Rodogone l'Égyptien, ce poignard avec lequel elle avait menacé la fermière. Il y avait une plume du pamphlétaire impénitent qu'on appelait le Poète crotté et qui avait fini pendu pour avoir trop chansonné les scandales de la Cour.

Plus tard, il y eut une émeraude d'un prince de Perse, Bachtari-Bey...

– Maman, qu'as-tu fait de ta boîte à trésors ?

De cela aussi, Angélique ne parvenait pas à se rappeler.

La pénombre venait. La neige tombait toujours. Dans la maison il n'y avait que la lueur du feu éclairant les jeunes visages et, dans un coin de la salle, la flamme du cierge de la Chandeleur, qui devait présider à cette première journée et qu'on allumerait ensuite au cours de l'année pour les tempêtes, pour écarter le péril iroquois, pour veiller les agonisants et les morts.

Angélique interrogea Florimond sur le voyage au-delà des mers qu'il avait entrepris sur une « idée », une certitude

de trouver son père et Cantor et qui lui avait sauvé la vie. Ils parlèrent de Nathanaël de Cambourg qui était parti avec lui.

Mais ce volet le plus récent de leur existence leur plaisait moins que l'autre, le « temps du chocolat », et ils y revinrent, faisant peu à peu de cette période de leur petite enfance un conte de fées inoubliable, peuplé de jouets, de croquignols et de pâtés chauds, de promenades l'été, avec le cadre d'eau de la Seine pour se rendre à Versailles et voir manger le Roi, des danses du singe Piccolo, des rires et des chansons, de la bonne Barbe qui les embrassait en les serrant sur son ample poitrine, recréant des jours touchés du parfum de leur

mère, éclairés par la présence de sa beauté et qu'ils transformaient, d'un souvenir à l'autre, en une enfance de paradis où elle ne les avait jamais quittés.

Septième partie

Le jardin du Gouverneur

Chapitre 50

Quelques jours après la Chandeleur, à la sortie de la grand-messe, Monsieur le Gouverneur décida de se rendre en son jardin.

« Avec toutes ses dames... », aurait dit la chanson.

Le temps était pur et beau. On venait d'entrer dans cette période de l'hiver où les jours s'égrenaient si clairs et si sereins qu'il ne paraissait pas un nuage en trois semaines.

Le cortège remontant de la cathédrale

passa devant le château Saint-Louis et traversa la Place d'Armes. Un peu plus haut, l'on atteignait le jardin qui avait été dessiné par M. de Montmagny, deuxième gouverneur de la Nouvelle-France, et dans les allées duquel M. de Frontenac, se promenant, se sentait un peu Louis XIV à Versailles.

Toutes proportions gardées.

Cependant, quant à la beauté et à la grâce des dames du cortège, la prestance et l'entrain des messieurs, le luxe de leurs vêtements auxquels les capes et manteaux de fourrure, les manchons, les bonnets ornés de plumes, les bottes travaillées à l'indienne ajoutaient une note somptueuse, la petite cour du

gouverneur valait bien celle du Roi-Soleil. Les gentilshommes portaient l'épée. Certains, comme Ville d'Avray, appuyaient sur une canne à pommeau d'or ou d'ivoire une main gantée de peau fourrée.

Le chemin qui serpentait entre deux murets de neige donnait moins d'assurance à une noble démarche que les allées sablées des parterres royaux mais l'on pouvait encore se distinguer par des propos choisis et de la gaieté. C'était la Cour au Canada.

De même, le jardin du gouverneur dont le tracé à la française présentait une certaine rigueur avec son labyrinthe de buis taillé par lequel on avait cherché à

lui donner un petit air de Versailles, perdait de sa solennité lorsque l'on arrivait devant ce qui faisait la fierté de Frontenac : son carré de choux.

Il y en avait là une réserve pour l'hiver entier, affirmait-il, car il en avait fait planter plusieurs arpents. Aux premières gelées, on coupait les choux, on les retournait cul par-dessus tête dans les sillons où la neige et le froid les conservaient. Quand il s'en faisait besoin, le cuisinier du château envoyait ses aides s'approvisionner.

Ce jour de février, en cette promenade, presque toute la haute société de Québec escorta le gouverneur, officiers, conseillers, nobles et marchands étaient

là et jeunes gens et jeunes filles de leurs parentés, ainsi que quelques enfants.

Honorine donnait la main à Angélique.

On s'exclama sur le charme du buis sous la neige et un peu plus loin sur l'ampleur du carré de choux.

– Les horizons de Versailles ne sont-ils pas plus exaltants ? demanda derrière Angélique la voix du duc de La Ferté.

Le froid avivait un peu de couperose aux ailes de son nez. La lumière crue du soleil nordique nuisait aux complexions congestives des gros buveurs.

– Les horizons de Versailles sont fort beaux, mais ceux-ci me charment aussi,

répliqua-t-elle, en désignant le désert blanc que l'on envisageait des hauteurs du cap.

– Peuh ! De la sauvagerie ! Quelle déchéance pour une femme vers laquelle tout Versailles tournait les yeux.

– Quelle déchéance pour vous aussi, Monsieur de La Ferté, qui devez cacher votre superbe sous un nom sans éclat !

– Ce n'est que provisoire, vous le savez. En attendant avez-vous réfléchi à mes déclarations dernières ?

– Lesquelles ?

– Que nous pourrions nous désennuyer ensemble.

– Monsieur, je crois que nous avons déjà tout dit à ce sujet.

– Il me passionne...

– Vous radotez...

Elle s'écarta.

La superbe de Vivonne n'avait pas résisté à l'atmosphère du Canada. Il en avait été singulièrement diminué et comme terni, comme un métal non noble ne peut résister à des agressions par trop violentes et contraires de la nature.

Privé d'honneurs, de flatteries, du jeu des intrigues, de l'auréole dont l'entouraient la gloire de sa sœur et l'amitié du Roi, écarté d'une charge qu'il

ne remplissait pas sans talent, celle d'amiral des galères du Roi, inoccupé, ressassant ses inquiétudes, ne pouvant trouver en lui-même, pour ne s'être jamais préoccupé de les y mettre, les ressources suffisantes pour lutter, il vieillissait. Il avait su à l'avance qu'il s'ennuierait, mais pas qu'il souffrirait. Et en effet, rien ne serait arrivé s'il n'y avait pas eu cette surprise inouïe de voir surgir Angélique. Sans elle, ç'aurait pu être acceptable.

Mais elle l'empêchait d'oublier. Elle éveillait ses regrets et les rêves en sommeil avaient resurgi avec plus d'acuité. Chaque matin, au réveil, il se disait : elle est là dans cette ville : la plus belle. Et cela suffisait à transformer

la petite ville ennuyeuse en un réceptacle d'une aventure qui le faisait frémir d'impatience et d'une attente qui l'exaspérait d'autant plus qu'il savait qu'il n'y aurait rien, qu'il n'y aurait jamais plus rien entre eux. Sa présence était pour lui aussi inutile que celle d'un fantôme, comme s'il l'eût contemplée inaccessible derrière une vitre. Chaque échange qu'il avait avec elle lui laissait une impression pénible, irritante. Il se répétait que, la prochaine fois, il lui dirait ceci et cela, qui la blesserait et le vengerait.

Les groupes s'égaillèrent à travers les allées et beaucoup se rendaient visiter le

labyrinthe de buis que Frontenac faisait déblayer aussi souvent que nécessaire par les soldats.

Prenant garde de se tenir à l'écart des oreilles dévotes et ecclésiastiques, Ville d'Avray racontait des histoires lestes.

De son côté Mme de Mercouville faisait part à ses amis de sa victoire. M. Gaubert avait cédé et lui avait donné le nom des prisonniers anglais qui étaient esclaves au village des Hurons et qui connaissaient les secrets de teintures végétales pour la laine. Si on pouvait les faire venir en ville et les employer, le Canada n'aurait plus besoin d'importer des étoffes de France. En attendant, on tisserait le lin dont on avait vu une

première récolte cette année sur les rives du Saint-Laurent.

Les menuisiers construisaient des métiers sur le modèle de celui qu'elle avait fait venir d'Aunis.

– J'aime avoir plusieurs fers au feu...

M. de Peyrac, M. de Frontenac et l'intendant Carlon s'entretenaient de mines de potasse et de goudron.

Bérenghère Tardieu de La Vaudière, avec cette sorte de naïveté qui lui était coutumière, ne voilait plus qu'elle ferait tout ce qu'elle pourrait afin de se faire aimer du comte de Peyrac. Son minois enfantin émergeait d'un grand capuchon bordé de fourrure grise, mais Angélique

nota avec satisfaction que le nez de la ravissante était un peu rouge. Elle se garderait de lui communiquer des compresses d'eau de mélisse et de bigaradier qu'elle s'appliquait sur le visage au retour des promenades.

M. de Bardagne conduisait Mme Haubourg de Longchamp, une femme douce et distinguée, très érudite, qui était le bras droit de Mme de Mercouville dans l'administration de la Confrérie de la Sainte-Famille. L'envoyé du Roi semblait vouloir se consoler avec elle de son inguérissable blessure d'amour. Il salua de loin Angélique d'un air distant. Le chevalier de Loménie parut aussi se dérober intentionnellement et elle en ressentit un peu de peine.

Puisque ses galants préférés semblaient décidés à lui battre froid, Angélique accepta la compagnie de M. Gaubert de La Melloise. Elle éprouvait quelques préventions à son égard depuis qu'elle savait qu'il se faisait faire des gants dans des peaux d'oiseaux par l'esquimo du sorcier de la Basse-Ville. Mais il la débarrassait de la compagnie de Vivonne.

Les principaux capitaines indiens Hurons et Algonquins se joignaient au cortège, fumant et discourant dans leur langue avec M. de L'Aubignière ou le baron de Maudreuil.

Piksarett se pavanait dans son habit rouge anglais soutaché de dorures, un

chapeau au bord galonné, garni de tours de plumes posés sur des tresses d'honneur. Les mitasses et les mocassins qui complétaient son habillement ne l'empêchaient pas d'être fort glorieux. Jamais il n'était resté si longtemps à Québec et n'avait négligé les belles forêts du pays des Narrangassetts.

Les filles aînées de Mme de Mercouville étaient là et celles de Mme Le Bachoys aussi. Les jeunes gens tels que Florimond, Anne-François, Cantor et leurs amis du même âge jouaient au petit jeu d'essayer de les soustraire aux assiduités des compagnons du duc de La Ferté, Martin d'Argenteuil et le mûr baron Bessart qui, plus par habitude de galanterie que par conviction, tentaient

d'accaparer l'attention des fraîches demoiselles canadiennes.

On intervint pour empêcher le dogue agressif de M. de Chambly-Montauban de se colleter avec celui, pacifique, de l'abbé Dorin.

Le Révérend Père de Maubeuge et l'aumônier du Marquis, M. Dagenet, étaient absorbés dans une grande conversation à propos des missions iroquoises.

Il y avait là le médecin veuf et le marchand Basile avec ses deux filles et son commis. Mme Le Bachoys distribuait à beaucoup ses faveurs mais, pour l'instant, c'était M. Guérin, l'un des

premiers échevins de la ville qui semblait avoir décroché la palme et être l'amant en titre. On aurait dit qu'il n'en revenait pas d'une telle promotion.

Il tenait Mme Le Bachoys en levant haut sa main comme s'il eût voulu la présenter à la compagnie et dire « Voyez, n'est-elle pas admirable ! »

Sa femme, Mme Guérin, un peu plus bas, était engagée dans un dialogue animé avec Mme de Mercouville. Elles parlaient des métiers à tisser et de la nécessité de mettre les femmes oisives de l'hiver au travail. Mme Guérin, accorte et aimable femme au demeurant, ne paraissait pas se préoccuper outre mesure de porter si ouvertement les

cornes. Effet de l'habitude ou d'une convention informulée, on ne semblait pas considérer à Québec qu'un adultère avec Mme Le Bachoys mît en cause l'honneur des dames et la paix de leur ménage.

On aurait plutôt éprouvé quelque inquiétude à se sentir dédaigné par elle... Avoir plu à Mme Le Bachoys était comme un certificat de virilité rassurant...

Elle avait toujours autour d'elle une cour assidue et, dans cet instant encore, tout un groupe d'hommes jeunes et moins jeunes qui riaient de ses plaisanteries et se tenaient dans la chaleur rayonnante de sa bonne face rouge et gaie.

Angélique ne pouvait s'empêcher de suivre de loin le manège de Bérengère-Aimée de La Vaudière, tout en rendant à Joffrey cette justice qu'il n'accordait pas plus d'attention à l'évaporée jeune femme qu'aux autres personnes du sexe qui cherchaient à s'attirer ses bonnes grâces. Elle ne pouvait lui reprocher de se montrer galant avec de jeunes femmes gracieuses, il l'avait toujours été. Il l'avait même été avec Ambroisine, jusqu'au jour où il lui avait asséné des paroles terribles qui la condamnaient.

Il l'était avec toutes les femmes, jeunes ou vieilles, belles ou non, avec dans le choix de ses attentions des préférences qui ne pouvaient qu'apaiser les craintes d'un cœur soupçonneux.

Par exemple, il se montrait fort empressé auprès de Mme Le Bachoys et auprès de Mme de Beaumont et fort attentif à prêter l'oreille aux discours de Mme de Mercouville sur ses métiers à tisser.

Avec Bérengère, il paraissait amusé, mais sans indulgence excessive.

Elle lui aurait plutôt reproché un excès de douceur grave, des plus troublants, vis-à-vis de l'exquise Mme de Beaumont mais celle-ci n'avait-elle pas plus de cinquante ans...

Même avec Sabine de Castel-Morgeat qui avait tiré sur ses navires, il ne s'était jamais départi d'une attitude polie et

n'avait rien changé à son comportement après avoir appris qu'elle était la nièce de son ancienne maîtresse Carmencita. Était-ce bien intelligent de la part d'Angélique de lui avoir révélé cela ? Il était évident que Mme de Castel-Morgeat le dévorait de ses grands yeux noirs. Depuis qu'elle ne se fardait plus à tort et à travers, on pouvait constater qu'elle savait être très belle avec une peau d'une blancheur dorée qui compensait le modèle un peu anguleux de son visage.

Le comte ne semblait pas prêter plus d'attention à ses regards qu'à ceux de Bérengère. C'était Mme Le Bachoys, si carrée et rougeaude qu'elle fût, qui parfois inquiétait Angélique. Car la

Polak disait que c'était une drôle et elle avait le charme de l'être vraiment, drôle.

On pouvait rire de ses frasques, les blâmer ou faire comme si cela, chez elle, ne prêtait pas au blâme, de toute évidence son tempérament révélait un cordial appétit de l'amour, ce qui n'est jamais sans déplaire aux hommes d'expérience. Joffrey était-il scrupuleux sur le chapitre de l'amour ? Il aimait les femmes qui le faisaient rire.

Mme Le Bachoys et la Polak apparurent donc à Angélique sous un jour moins serein. Mais comme, d'autre part, elle ne doutait pas de la loyauté de ces deux femmes à son égard, elle leur faisait confiance. Si bien que, comme il

arrive à un cœur épris, lorsque Angélique avait fini de passer en revue ses possibles rivales, il n'y avait guère parmi les dames de Québec aucune dont elle n'eût, par un aspect ou l'autre, sujet de craindre, mais aussi de se rassurer. Ce qui prouvait qu'elle était ridicule. À Québec, on pouvait badiner, conter fleurette, mais la solide armature des consciences, la difficulté de passer outre devaient maintenir l'aventure entrevue dans les limites de la sagesse.

D'autre part, Ville d'Avray disait que Québec était une ville pour y consommer des adultères délicieux. D'autant plus délicieux qu'ils étaient guettés par des regards plus farouches. Les consommait-on ? Là était la question.

Une question qui s'entrelaçait comme un voile vapoureux entre ces couples s'en allant en riant par les allées du jardin du gouverneur. Avec ces Français, l'on ne pouvait jamais se porter garant qu'un sourire, une pression de main, une tendresse du regard ne fussent que de pure courtoisie et non signe discret et prometteur pour un rendez-vous ardent.

Le Révérend Cotton Matther de Boston, toujours hanté par le diable rôdant autour de ses ouailles, avait-il tellement tort de lui prêter, peu ou prou, l'accent français et la tournure papiste ?

Quand elle avait rencontré à Gouldsboro le pasteur puritain, Angélique l'avait jugé outrancier,

fanatique et tout à fait ignorant des subtilités du caractère français, beaucoup plus vertueux que ne se l'imagine l'étranger.

Aujourd'hui, elle ne savait plus...

Le Mont-Carmel, traversé d'un vent si pur qu'il en paraissait virginal, baignait dans une lumière qui n'était pas loin de faire penser à celle qui règne à l'entrée des parvis célestes, et ce rayonnement semblait absoudre et transmuier en vertu tout désir de bonheur.

Mais quelle sorte de bonheur ?

En tout état de cause, celui qui innocente l'amour et lui rend sa sublimité première semblait animer, en

ce matin de février, l'aimable société de Québec qui s'en allait admirer en son jardin les buis et les choux de Monsieur le Gouverneur.

On apercevait le ciel bleu rose à travers le voile mauve des branches et des rameaux entrelacés jusqu'à ne former qu'un fin treillis arachnéen où les gouttes du gel faisaient étinceler les feux de mille diamants.

Le tronc des ormes et des érables du jardin était d'un violet argenté harmonisé à celui plus profond de leurs ombres courant sur la neige.

De l'autre côté de la vallée blanche du Saint-Laurent s'apercevaient le clocher

neuf de la paroisse de Lévis et un autre plus petit sur le versant de la côte de Lauzon égratignant le ciel de leurs croix de métal.

Ayant dépassé le jardin, la compagnie s'échelonna le long d'une piste contournant le Cap Diamant et, passant au pied de la redoute de bois, belvédère érigé là pour surveiller le tournant du fleuve en amont et garder le magasin aux poudres, bâtisse au flanc du Mont-Carmel que les gouverneurs avaient voulu isolée de la ville et à demi enfouie sous terre.

Cette promenade hors de la ville fouettait le sang. Le Cap Diamant résonnait de l'écho des rires et des voix.

Le petit ruisseau, non loin, sanglotait dans son écrin de glaçons. Les osiers, les bouquets de saules qui l'escortaient, éclataient en gerbes d'or pâle et de corail.

Sur la droite, une croix immense dressée au bord du ciel, entre un gibet et le poteau où l'on exposait le corps des condamnés, donnait au Mont-Carmel une allure de Golgotha. Un vol d'oiseaux noirs glissant alentour, suivant les courants glacés, aurait accentué l'impression macabre, sans la présence d'un petit moulin à farine qui, à deux pas, tournait ses ailes.

La candeur des lieux rachetait les marques sinistres apposées par l'homme.

Comme on arrivait à l'extrémité du Cap Diamant, le comte de Loménie vint prendre Honorine par la main et l'amena au bord de la falaise. Penché vers elle, il lui expliquait que, par là, en amont du Saint-Laurent, s'ouvrait à quelques lieues une rivière appelée la Chaudière. C'était en descendant son cours que l'andernier, M. de Loménie, quittant Québec, avait pu venir visiter demoiselle Honorine en son port de Wapassou. Ne se souvenait-elle ? Les petits yeux d'Honorine guettèrent l'immensité blanche. De l'île d'Orléans bouchant le goulet du fleuve au nord, ils firent le tour de l'horizon et revinrent à la perspective que lui désignait le chevalier de Malte vers le sud.

Il était visible qu'elle s'efforçait de cacher sa satisfaction, mais M. de Loménie par ses informations géographiques venait de lui ôter un gros poids du cœur. On pouvait donc, pensait-elle, trouver une route pour regagner Wapassou. Depuis le retour du glouton Wolverines, Honorine avait été saisie de nostalgie à la pensée de son ourson Lancelot. Elle éprouvait de l'appréhension devant le Saint-Laurent figé dont elle se rendait bien compte qu'il retenait prisonniers les vaisseaux de son père et, levant son petit nez, il lui était arrivé d'envier les oiseaux tournoyant dans le ciel. Comment s'évader autrement de ce Québec planté au milieu de nulle part ?

– Ne pourrait-on partir en traîneau par la Chaudière ? demanda-t-elle. Dès maintenant ?...

– On le pourrait, répondit-il. Mais en plein hiver c'est une dure expédition. Une pionnière comme vous a assez d'expérience pour le comprendre. Rappelez-vous dans quel triste état nous nous trouvions, mes compagnons et moi, lorsque nous sommes parvenus à votre fort. Heureusement, vous nous avez bien soignés.

– Oui ! Oui ! se souvenait Honorine en hochant la tête.

– Il est préférable d'attendre le printemps pour se mettre en chemin,

assura M. de Loménie. L'hiver exige de la patience. Ne vous trouvez-vous pas bien en notre compagnie, Mademoiselle ?

Le chevalier de Malte parut très heureux d'avoir pu lui arracher un sourire condescendant mais affirmatif.

De si haut, l'on voyait l'étendue blanche du fleuve sillonnée par les traîneaux entre les balises. Des promeneurs traversaient à pied, de Québec à Lévis. Il y avait sur les deux rives un véritable fourmillement de personnes et de véhicules que le procureur Tardieu de La Vaudière observa en fronçant ses beaux sourcils de jeune dieu grec.

– Ce n'est pas jour de marché, que je sache. Pourquoi cette agitation ? Ma parole toute la ville est dehors. Quand donc ces gens-là travaillent-ils ?

– C'est à cause de la Sainte-Agathe, lui dit Ville d'Avray. La fête est chômée.

Le procureur continua d'observer avec contrariété cette foire joyeuse de la Basse-Ville qui lui donnait des aigreurs d'estomac. Puis il alla prendre par le bras M. de Frontenac et lui fit remarquer combien, de cet emplacement où ils se trouvaient, on pouvait juger de ce scandale intolérable que représentait l'amas de bicoques sordides accumulées comme un dépôt d'ordures contre la falaise et qui grimperaient bientôt jusque

sous le fort. Habitations de bois, bancales, pourries, au sommet desquelles, pour ajouter le comble à l'insalubrité, se trouvait le repaire d'un sorcier, lui avait-on dit, échafaudage branlant et que le poids des glaces rendait plus instable encore. Tout allait, un jour, s'écrouler, entraînant un incendie géant.

– Les fumées, les odeurs, les exhalaisons nauséabondes qui montent de ce cloaque juste au-dessous du château Saint-Louis ne vous gênent-elles pas, Monsieur le Gouverneur ?

– Non ! dit Frontenac.

– Madame de Castel-Morgeat qui

habite sous votre toit s'est plainte d'en être importunée.

– Oh ! Elle, elle se plaint toujours.

Au retour, des groupes se reformèrent çà et là dans le jardin. Derrière les bosquets l'on se réchauffait de quelques lampées d'eau-de-vie, discrètement bues au goulot de gourdes de peau.

Dans les allées du labyrinthe, entre deux hautes parois de neige, Ville d'Avray s'en était allé deviser avec son ami préféré, M. Garreau d'Entremont, le lieutenant de police civile et criminelle.

Il ressortit peu après et vint dire à Angélique d'un air mystérieux.

– Monsieur Garreau d'Entremont désirerait vous parler en privé.

– À moi ?

– Oui. Surtout ne lui refusez pas. Vous savez combien il m'est cher.

Ville d'Avray aimait laisser planer en toutes ses relations amicales un soupçon quant à la nature des liens sentimentaux qu'il entretenait avec ladite personne : homme ou femme. C'était une de ses manies. Il laissait à ses interlocuteurs perplexes le soin de décider à leur convenance.

En l'occurrence Garreau d'Entremont que la Polak surnommait « le Ronchon », bourgeois austère, courtaud, toujours

vêtu de sombre et sans apprêt, et Lieutenant de Police de surcroît, ne devait pas prêter aux soupçons d'une idylle avec le fringant marquis. Mais c'est très sérieusement que celui-ci insistait, souhaitant voir Angélique accéder à la requête de M. d'Entremont.

– C'est un homme charmant, érudit...

Percevant son hésitation, il protesta qu'il ne voyait pas les raisons de son déplaisir. Elle devait comprendre.

Timide, comme le sont souvent les bourrus et les personnes qui du fait de leur profession se trouvent obligés de se présenter d'emblée sous un jour désagréable, Garreau d'Entremont avait

beaucoup hésité, disait le Marquis, à aborder directement Angélique qui l'impressionnait. Il avait fait appel à M. de Ville d'Avray, comme à un séducteur capable d'obtenir cela d'elle sans la contrarier.

– Mais que me veut-il, ce lieutenant de police ?

– Il vous le dira lui-même.

Feignant de se méprendre sur les raisons de sa méfiance, il se récria.

– Il ne s'agit pas de galanterie, ce n'est pas son genre. Il veut vous demander quelques renseignements.

– À quel propos ?

– Je l'ignore. Mais je suis certain qu'il ne s'agit que d'une formalité.

– Ne serait-ce pas plutôt à mon mari qu'il désirerait parler ?

– Mais non ! À vous ! À VOUS ! Que se passe-t-il, Angélique ? Je ne vous reconnais plus. Que craignez-vous ?

Il était difficile à Angélique de lui expliquer que ses rapports avec la police, au cours de son existence, l'avaient amenée à éprouver une certaine réticence à l'égard de ses représentants.

Cette convocation – car elle ressentait la requête de Garreau d'Entremont comme une convocation – ne lui disait rien qui vaille. Elle fit quelques pas

pour se donner le temps de la réflexion.

Le paysage avait soudain viré. La lumière si pure et éclatante lui parut assombrie d'un voile noir. Elle se sentit oppressée. Que se passait-il ?

Tout marchait si bien. Tout était si beau et aimable. Les événements s'agençaient harmonieusement. Les rencontres qui auraient pu leur amener le plus d'ennuis avaient tourné à leur avantage. L'hiver se révélait un allié plein de charme et de surprises heureuses. Une vibration particulière, proche de celle de l'amour, régnait en sourdine, traversait toutes choses, atteignait et transfigurait les êtres à leur insu.

Et voilà... L'enchantement allait-il se briser comme un verre fragile ? On ne pouvait jamais être tranquille !

– Pourquoi me serres-tu la main si fort, maman ? demanda Honorine.

Ville d'Avray n'avait cessé de marcher dans leur sillage. Il était chagriné. Il ne comprenait pas pourquoi Angélique se montrait si peu empressée à lui faire plaisir. Elle voulait le déconsidérer aux yeux de Garreau d'Entremont. Démontrer ouvertement combien à Québec, lui, Ville d'Avray, avait peu de poids et peu d'amis. Après tout ce qu'il avait eu à endurer, lui faudrait-il entériner une déception de plus ? Qu'avait-elle à craindre d'un homme si aimable ?

– De quoi s'agit-il ?

– Je l'ignore, gémit-il.

Mais elle croisa l'éclair de son œil bleu qui lui parut froid, inquisiteur. Et elle fut persuadée qu'il soupçonnait, s'il ne le savait, de quoi le lieutenant de police voulait l'entretenir.

« Toi, mon bonhomme, si tu m'entraînes dans des ennuis, tu me le paieras », pensa-t-elle.

– Je suis certain que ce n'est rien de grave, affirma-t-il ouvrant tout grand ses yeux candides.

– C'est bien, fit-elle se décidant, avertissez Monsieur Garreau que je le

verrai quand il le voudra. Mais retenez bien que je n'agis ainsi que pour vous faire plaisir.

Ville d'Avray, qui tenait beaucoup à la réussite de sa mission diplomatique, lui baisa la main avec effusion.

Il partit, en sinuant, à travers le labyrinthe de buis, dut retrouver Garreau qui s'y cachait. Peu après le marquis revint tout heureux lui transmettre le lieu et l'heure du rendez-vous que proposait le lieutenant de police. Pour ne point déranger Mme de Peyrac en ses tâches et divertissements du jour, M. d'Entremont proposait de la rencontrer dans l'heure suivante, dès qu'elle aurait terminé sa promenade, en son salon de la Prévôté.

Il allait s'y rendre pour l'attendre.

C'était à deux pas. Autant en avoir fini tout de suite.

Mme de Mercouville invitait Honorine à venir jouer avec ses filles jusqu'aux vêpres. On servirait aux enfants une bonne tasse de chocolat pour les réchauffer. Ils se divertiraient ensuite près du feu, sous la surveillance de Perrine. Un des garçons de Mercouville avait un cheval de bois à bascule qu'Honorine affectionnait. Elle partit de bon cœur avec la petite troupe.

Chapitre 51

Angélique n'eut pas un long chemin à parcourir pour se retrouver aux abords de la Place d'Armes. Sur la gauche s'ouvrait la Grande Allée et, juste en face de l'ancienne maison de Mme de La Peltrie, s'élevaient les bâtiments de la Sénéchaussée. Les membres du Conseil Souverain y siégeaient souvent. Le Lieutenant de Police civile et criminelle et le Procureur y rendaient la justice au nom du Sénéchal, Monsieur de Masset, qu'on y voyait rarement et qui préférait habiter sa seigneurie de Saint-Cyrille. Il avait cédé ses appartements du palais de

justice à M. d'Entremont.

Un archer introduisit Angélique dans un salon tendu d'une tapisserie sombre. Les fenêtres donnaient sur la rue et, à cette heure du début de l'après-midi, seul l'arrière des maisons recevait les rayons du soleil.

Une partie des murs de la pièce était couverte de rayonnages soutenant des livres reliés. Point de tableaux à part un portrait du Roi presque aussi sombre que les tentures et, au-dessus d'un grand bureau aux ornements de bronze doré, un écusson représentant les armes de famille du Lieutenant de Police civile et criminelle et qui était « d'argent au sanglier de sable, accompagné en chef

d'un lambel de gueules, et en pointe de trois fers de lance de sinople, rangées de face ».

Angélique en attendant l'arrivée du Lieutenant de Police se plongea dans une méditation distrayante sur les analogies que l'on pouvait trouver parfois entre la symbolique d'un blason et le caractère ainsi que l'apparence de celui qui en avait l'apanage : « Un sanglier noir parmi des lances dressées d'un beau vert... » Cela convenait assez.

Il ne lui plaisait guère de se trouver là. Angélique s'arrangea pour s'asseoir le dos à la fenêtre dans un fauteuil à dossier raide, qui tendait ses accoudoirs à volutes pour inviter la personne

convoquée à se détendre durant son interrogatoire.

Ce faisant, elle remarqua, ouverts sur le bureau du Lieutenant de Police, deux gros volumes, et dès qu'elle les eut reconnus, elle comprit pourquoi le responsable de l'appareil judiciaire au Canada tenait tellement à la rencontrer en privé. Les avertissements de Guillemette la Sorcière auraient dû plus ou moins lui faire envisager une anicroche de cette sorte. L'un de ces volumes était *Le traité des sorcières* de Jean Bodin. L'autre c'était le redoutable *Malleus Maleficarum*. Depuis bientôt deux siècles, ces deux livres servaient de Bible aux Inquisiteurs catholiques et protestants, pour étayer leurs

accusations contre sorciers et sorcières.

Écrit en 1484 par « les fils bien-aimés » du Pape Innocent VIII, les révérends Sprenger et Kramer dont l'un était dominicain, ce dernier ouvrage prétendait présenter un recueil de recettes destinées à indiquer aux juges comment reconnaître les magiciens et les démons. On y avait consigné également tous les moyens permettant de débusquer, sous des apparences normales, une sorcière ou un sorcier et aussi les pratiques les meilleures pour leur faire avouer leur crime. C'était en fait une compilation d'insanités cruelles. Mais depuis le XIIIe siècle, ce livre avait permis de faire suivre aux accusations de sorcellerie une procédure

légale.

Tous ceux que calomnies ou dénonciations avaient amenés devant le Saint-Office pouvaient se considérer comme perdus dès que les juges plongeaient leur nez entre les pages de ces ouvrages.

Malgré leur réputation plus marquée de la griffe du diable que de la bénignité de l'Église, Angélique fut soulagée de voir qu'il ne s'agissait que de cela. Elle supposa que M. d'Entremont avait entendu parler de ses activités auprès des malades.

Un signet soulignait une phrase dans la page ouverte du *Malleus Maleficarum*.

Elle se pencha et lut : « Quand une femme pense seule, elle pense mal... »

L'axiome lui amena un sourire aux lèvres, qui parut accueillir le plus aimablement du monde l'entrée du Lieutenant de Police par la petite porte dissimulée dans la tapisserie.

Ce qui parut évident dès le premier abord, c'est qu'il était très embarrassé. Il la pria de s'asseoir, fit de même. Il assura qu'il ne savait comment remercier Mme de Peyrac d'avoir eu la grâce de se déranger. D'autant plus qu'il ne s'agissait que de vétilles. Mais voilà, il avait pensé qu'elle pouvait lui rendre un grand service dans une enquête délicate qu'il menait actuellement.

– Je vous écoute, dit-elle, étonnée.

Après avoir hésité, jeté un regard vers les livres sataniques comme pour y puiser un encouragement, taillé une plume qu'il reposa, le lieutenant de police se décida.

– Madame, ayez l'obligeance de me dire tout ce que vous savez sur le comte de Varange.

Angélique resta indécise. Ce nom ne lui disait rien, encore qu'il ne lui semblât pas tout à fait inconnu.

– Le comte de Varange..., répéta-t-elle, pensive, ai-je connu ce gentilhomme ?

– Sans doute, confirma-t-il.

– Excusez-moi. Je ne vois pas de qui il s'agit. On m'a présenté tant de monde à Québec.

– Ce n'est pas à Québec que vous l'auriez rencontré.

– Et où cela ?

– À Tadoussac.

– Tadoussac !

Elle comprenait de moins en moins.

– À notre venue en novembre ?

Puis un souvenir remonta comme émerge d'une eau sombre un cadavre. Et c'était bien d'un cadavre qu'il s'agissait. Lesté d'une pierre au cou et que les

hommes du comte de Peyrac avaient balancé dans le fleuve parmi des cris délirants d'oiseaux de mer voletant dans la nuit et le brouillard.

Le comte de Varange ! L'homme qui les avait attirés dans un guet-apens et qu'elle avait abattu d'un coup de pistolet au moment où il attaquait Joffrey.

Angélique reporta sur M. d'Entremont un regard qui demeurerait incertain.

– Tadoussac ! C'est déjà bien loin dans ma mémoire.

M. d'Entremont se renversa contre le dossier de son fauteuil. Il parut traiter plus légèrement la question. Il lui expliqua que le comte de Varange était

arrivé à Québec quatre ou cinq ans plus tôt, afin de tenir près de l'intendant Carlon quelques fonctions concernant la trésorerie. À vrai dire c'était un « relégué », de ces personnages qui grâce à leurs relations échappent à la Bastille et à des condamnations plus infamantes en allant se faire oublier au Canada... Ce qui n'était pas sans compliquer la tâche du Lieutenant de Police.

– Je vous comprends.

Jusqu'alors M. de Varange, homme d'âge, discret et fort recommandé en haut lieu ne lui avait causé aucun ennui. Il s'était si peu fait remarquer à Québec qu'il avait pu disparaître depuis novembre sans que personne ne s'en

aperçût.

– Disparaître ?

Ce n'était que vers la mi-janvier qu'il avait été alerté grâce à Mme de Castel-Morgeat.

« De quoi se mêle-t-elle encore celle-là ? » s'interrogea Angélique avec humeur.

M. de Varange habitait une maison située à l'écart un peu au-delà de la Grande Allée, où il vivait avec son valet, son cocher et deux petits Savoyards qu'il avait amenés avec lui de France et qui lui servaient de marmitons et d'aides à l'écurie pour son cheval. M. et Mme de Castel-Morgeat se trouvaient

être ses plus proches voisins. À la suite du... bombardement, M. d'Entremont baissa pudiquement les paupières, ils étaient allés habiter au château Saint-Louis. Cependant Mme de Castel-Morgeat se rendait souvent jusqu'à son ancienne demeure afin de surveiller des travaux entrepris pour la réfection intérieure et la protection contre la neige de la partie de la maison qui demeurerait intacte. C'est ainsi qu'elle remarqua un jour l'abandon dans lequel se trouvaient les deux petits laquais savoyards. Depuis la disparition de leur maître et des autres domestiques, les deux enfants erraient, vivant de larcins et d'aumônes. Ils vaguaient, couchant dans la maison, abandonnés, n'allumant le feu que dans

la cuisine où ils dormaient blottis sur la pierre de l'âtre.

– Madame de Castel-Morgeat s'est préoccupée du sort de ces enfants et a prévenu Monsieur le procureur Tardieu de La Vaudière qui m'en a ensuite saisi. Après enquête, j'ai déterminé que l'on n'avait plus vu leur maître à Québec depuis environ la mi-novembre.

Le Lieutenant de Police s'interrompt. Il semblait attendre de la part d'Angélique une réflexion. Comme elle se taisait, il reprit :

– ... J'ai pu déterminer qu'on l'a vu partir à bord d'une grosse barque chargée d'habitants qui regagnaient

Tadoussac. C'est là que sa trace se perd et celle de son valet.

– Se serait-il noyé en route ?

– Après être parvenu à Tadoussac, alors ? Car M. de Ville d'Avray m'a dit l'y avoir rencontré, lors de votre escale à Tadoussac.

« Ce n'est pas vrai ! » faillit riposter Angélique.

Elle savait, elle, que M. de Varange était déjà mort, au rendez-vous de la Mercy en aval de Tadoussac lorsque leur flotte avait mouillé dans la rade du premier poste français sur le Saint-Laurent.

Elle se contenta et espéra que son mouvement n'avait pas été remarqué par le policier.

– Êtes-vous certaine de ne pas l'avoir reçu à votre bord ? insista celui-ci.

– Pas que je sache.

Après un silence, elle suggéra :

– Vous êtes-vous informé auprès de mon époux ? Il me semble qu'il serait plus habilité que moi-même pour vous répondre... si tant est que ce comte de Varange souhaitait le rencontrer.

– Je le ferai. Mais j'ai préféré vous entendre avant lui.

– Pourquoi donc ?

Il eut une moue qui ne le rendit pas plus beau et parut soupeser les risques de ce qu'il allait avancer.

– Tout est bizarre dans cette affaire. Figurez-vous, Madame, qu'en cours d'enquête quelqu'un est venu me trouver et m'a déclaré tout de go : « C'est Madame de Peyrac qui a tué le comte de Varange, je le sais de source sûre. »

Angélique poussa une exclamation.

– Qui ?... Qui a pu vous dire cela ?

Sa pâleur et sa colère pouvaient être mises sur le compte d'une émotion indignée.

– Le comte de Saint-Edme.

– Le comte de Saint-Edme ! Mais comment...

Elle avait été sur le point de laisser échapper : « Comment l'a-t-il su ? »

Une fois encore, elle se rattrapa.

– ... Le comte de Saint-Edme ! mais qui est-ce ? Ah, oui ! Ce vieillard qui accompagne Monsieur de La Ferté. Quelle mouche le pique pour répandre des bruits aussi calomnieux ? Je le connais à peine. Nous n'avons pas échangé trois mots. Il perd la raison...

Garreau la contemplait d'un œil sans expression.

« Tous les mêmes, songeait-elle avec rage, ces grimauds de malheur ! »

Elle retrouva son sang-froid, se disant que la force de Joffrey était inébranlable. Ses fidèles étaient autour de lui comme un rempart et se tairaient. Chacun jouait sa partie pour tous. Malgré son habileté, Garreau d'Entremont ne pourrait rien prouver. Il battait du vent... Ne venait-il pas de le comprendre ? Tout à coup il la remerciait de lui avoir accordé de son temps et la priait encore de l'excuser de l'avoir retenue et pour de si tristes discours. Il répétait que tout était bizarre dans cette affaire.

– Monsieur de Saint-Edme vous a-t-il

confié d'où il tenait ces renseignements étranges ?

Le Lieutenant avoua que non. Il la pria encore de l'excuser. Angélique ne se fiait pas à ses protestations. Le visage rougeaud et malgracieux semblait peu disposé aux subtilités de l'esprit. Mais elle avait appris à se méfier des apparences. Les regards atones, les lenteurs de raisonnement, les soudaines démissions ne la rassuraient pas. Comme un sanglier M. Garreau d'Entremont suivait la piste que son flair lui indiquait.

Cependant ils firent effort pour rompre une tension qui, en principe, n'avait plus d'objet.

Sur le point de prendre congé, Angélique ne put empêcher son regard de revenir aux deux gros volumes traitant de démonologie, posés sur le bureau. Il n'y avait fait aucune allusion.

– Est-ce vous, Monsieur d'Entremont, qui vous intéressez à la magie au point que vous consacriez votre temps à la lecture de tels ouvrages ?

Le Lieutenant de Police, qui venait de contourner son bureau dans l'intention de la raccompagner, regarda avec étonnement ce qu'elle lui désignait et parut embarrassé.

– À vrai dire non ! Je suis peu versé dans ce genre de sciences. Mais je vais

être obligé de m'y mettre ; car on m'a fait mander de Paris que les crimes de sorcellerie, de sacrilèges, de sortilèges, se multipliaient, qu'il fallait que j'y porte attention aussi en Nouvelle-France.

Monsieur de La Reynie m'a fait envoyer ces livres afin que je me mette au courant et puisse juger plus nettement des cas qui me seront soumis. J'aurais préféré, je vous l'avoue, que pour des délits de cette sorte on continue à s'en référer à l'évêque et au Saint-Office, mais il paraît que les tribunaux ecclésiastiques ne sont plus habilités. L'Inquisition a commis trop d'abus et les nouvelles dispositions de justice estiment que le grand nombre d'assassinats et d'empoisonnements

qu'entraînent ces pratique les font relever du bras séculier.

Il prit sur le bureau une feuille couverte de chiffres et d'écriture.

– ... Voyez ! J'ai là un rapport qui m'est parvenu avec les navires de l'été. Il paraît qu'on soupçonne dans Paris plus de trois cents officines de magiciens et de magiciennes dont le commerce entraîne la mort. Toutes sortes de personnes s'y rendent pour obtenir leur aide criminelle parmi les plus élevées dans le rang. On empoisonne, on égorge, on immole, c'en est une folie...

« Et justement, sur le mystère de la disparition de Monsieur de Varange

vient se greffer une vilaine affaire d'opération magique qui n'a pas, hélas, la simplicité des accusations de noueurs d'aiguillettes ou de jeteurs de sorts au bétail qui nous arrivent des campagnes de temps à autre. C'est plus grave. Vous ayant déjà beaucoup importunée, je ne voulais pas entrer dans le détail, mais puisque vous m'en parlez la première vous allez comprendre pourquoi je vous ai dit que tout dans cette histoire était bizarre. Plus je tire le fil et plus j'amène au jour des révélations effarantes. Il semble que le comte de Varange pratiquait la magie noire. Un peu avant son départ pour Tadoussac, il se serait livré dans sa maison de la Grande Allée, là, à deux pas de la Prévôté, à une

horrible représentation destinée à obtenir l'aide des démons.

« On ne peut guère tirer d'indications des petits Savoyards qui baragouinent à peine quelques mots de français et me paraissent tout à fait débiles. Mais le cocher en fuite et qui s'est réfugié chez les sauvages aurait dit en passant à un habitant de la paroisse de Saint-André qu'il partait parce qu'il avait peur. Il a raconté que le comte, certaine nuit, voulut faire parler un miroir magique et lorsqu'il fut parvenu à l'ensorceler, il s'y entretint avec une prêtresse du diable qu'il attendait à Québec pour l'automne et qui ne venait pas. Il voulait savoir où elle se trouvait, être renseigné sur des projets qu'il avait en train avec elle.

Pour la réussite de l'opération magique, un chien noir fut immolé, crucifié vivant, dont on ouvrit le ventre, prit le fiel et dont...

Garreau vérifia d'un coup d'œil sur un papier.

– ... dont le sang devait couler sur un crucifix, placé au-dessous. Voilà ! J'ai pu mettre la main sur le garçon qui avait fourni le chien. Des voisins s'étaient plaints du remue-ménage et d'avoir entendu des hurlements... Cependant, comme la demeure est assez isolée...

– Mais c'est horrible, dit Angélique.

Elle s'interrogeait :

« Est-ce Ambroisine qu'il a vue dans le miroir magique ? Ambroisine qui devait le rejoindre à Québec après nous avoir achevés. »

– Qu'a-t-il vu d'autre dans ce miroir qui l'a poussé à s'embarquer aussitôt pour Tadoussac ? continuait le Lieutenant de Police.

C'était surtout pour éclaircir ce point qu'il avait souhaité parler avec Mme de Peyrac car, répéta-t-il, « elle aurait pu à Tadoussac avoir vu, ou entendu parler de quelque chose ».

Ce « quelque chose » et sa façon de le prononcer hérissaient Angélique de la tête aux pieds.

– Dieu me préserve d'avoir eu jamais affaire à un aussi ignoble individu, jeta-t-elle avec feu. Je ne comprends pas pourquoi vous vous déssolez tant de sa disparition ? Vous devriez, au contraire, vous féliciter qu'il se soit volatilisé définitivement comme les vapeurs délétères de ses maléfices.

– Je ne me déssole point...

Garreau d'Entremont affecta un air rogue.

– Je ne me déssole point, Madame, mais je suis le Lieutenant de Police. Cet homme a disparu. Je dois savoir ce qu'il est devenu, car mon rôle est de veiller à ce que les crimes qui se commettent sur

le territoire de la Nouvelle-France soient dénoncés et ne demeurent pas impunis. Or, la disparition de Monsieur de Varange est suspecte. Tout suppôt du diable qu'il est, s'il a été assassiné, je dois trouver ses assassins...

Il asséna ces derniers mots avec force et fermeté. Angélique se souvint de la réflexion de la Polak :

« Pas mauvais bougre, le Ronchon ! Mais c'est un homme à principes... Les plus dangereux. »

Malgré cette suprême escarmouche, ils se quittèrent sans acrimonie. Presque bons amis.

Chapitre 52

L'esclave noir, Kouassi-Bâ, attendait assis sur les marches de la Prévôté. Il leva vers elle sa face emmitouflée. Elle le recueillit dans ses yeux, avec le déroulement lointain des montagnes embuées de lumière et reprit possession de toute sa richesse présente : le Nouveau Monde, la liberté...

Elle soupira.

– Rien de grave, fit-elle, répondant à l'interrogation muette du fidèle ami. Mais je désire rentrer en me promenant un peu. Retourne à Montigny où le comte

t'attend.

Le grand Noir la quitta rassuré.
Angélique prit, à l'angle de la maison de
Mme de La Peltrie, la rue des Parloirs,
et après avoir dépassé le portail des
ursulines continua par une piste qui
faisait le tour du parc du monastère.

Elle allait. Les bords de sa jupe
soulevaient une neige duveteuse dont les
paillettes demeuraient longtemps
suspendues, ne retombant que lentement.
Tout brillait. Les arbustes et les taillis au
bord du chemin paraissaient filés dans le
verre. Au loin l'Angélus de midi
carillonnait.

La neige durcie du chemin couinait

sous ses pas. Par instants, elle s'arrêtait.

De cette histoire sinistre, et plus encore que la crainte de voir Garreau découvrir la vérité – il ne pourrait rien prouver – lui restaient les visions des petits Savoyards, domestiques de cet affreux comte de Varange. C'était une vision familière pour elle, qui avait connu les bas-fonds de Paris. Les petits ramoneurs savoyards avec leurs brosses et leurs échelles arrivaient en automne dans la capitale fuyant l'hiver de leur Savoie déshéritée.

Vêtus de noir, coiffés de noir, barbouillés de suie, amenant avec eux un petit animal des hauteurs, une marmotte qu'ils faisaient danser pour distraire les

passants, ils parcouraient les rues de Paris, criaient dans leur patois inspiré d'italien :

– Ramonia ! Ramonia la chemina...

Il arrivait qu'endormis, engourdis par le froid dans une encoignure de porte, ils étaient victimes des marchands d'enfants qui les enlevaient et les revendaient à de grands seigneurs pour leurs plaisirs. N'était-ce pas pour eux préférable, disait Jean-Pourri, que de mourir de froid, par une nuit de gel, avec leur marmotte ? Telle avait dû être, à peu de chose près, la destinée des petits laquais du comte de Varange qui, suivant leur maître, s'étaient retrouvés au Canada.

Les navires apportaient marchandises et bienfaits du Vieux Monde et aussi perversion. Un homme déchu, suivi d'un valet à mine patibulaire et de deux petits laquais, débarque, un jour, à Québec, et personne ne sait que le Mal vient d'entrer dans la ville.

Si Ambrosine, éclatante, avait posé son petit pied mignon sur le rivage, l'aurait-on su ?

« Ma parole ! Il semblait y croire, ce Garreau. Il me regardait comme si j'avais tué M. de Varange... »

Et, en effet, c'était bien elle qui l'avait tué.

Mais, de ce côté-là, aucune crainte à

avoir. Garreau se heurterait au mutisme de Joffrey et de ses hommes.

La seule chose inquiétante parce que inexplicable c'était la dénonciation de M. de Saint-Edme, déclarant que « c'était Mme de Peyrac qui avait tué son ami, à lui, le comte de Varange ».

Comment et pourquoi, ce vieillard avec son masque fardé enfoui sous des perruques trop opulentes, ses gants bleutés qui lui faisaient des pattes de lézard blafard, ces allures hagardes de luxueux épouvantail, se trouvait-il mêlé à ce galimatias ?

Pourquoi était-il venu trouver le lieutenant de police pour lui déclarer : «

C'est Madame de Peyrac qui a tué le comte de Varange... » ? Et comment pouvait-il le savoir ? À partir de cette question, Angélique se sentait gagnée par la crainte. Car il n'y avait qu'une seule réponse : Le comte de Saint-Edme avait partie liée avec Varange dans ses pratiques de sorcellerie. Comme lui, il attendait l'arrivée d'Ambroisine à Québec. Avait-il participé à la conjuration satanique ? Dans le miroir magique avait-il vu apparaître le visage ensanglanté de la Démonne ?

Horrible prodige ! Puissance du Prince des Ténèbres, qui ne peut se frayer passage à la surface de la Terre que par un boyau de sang et de profanations. Un crucifix souillé, un chien martyrisé...

Une chapelle solitaire à la croisée des chemins appuyée d'un bouquet d'arbres aux branches fleuries de neige.

Un campanile de bois abritait une petite cloche la chapelle comportait deux fenêtres sur les côtés une porte en ogive au centre de la façade. Ce sanctuaire était dédié à sainte Foy.

Angélique leva le loquet et pénétra à l'intérieur La pénombre lui fit du bien, après la lumière crue du dehors qui blessait les yeux. Elle ne distingua tout d'abord dans cette douce obscurité que l'or du tabernacle qui luisait au fond et le rubis de la veilleuse, étoile vacillante dans sa coupelle de verre. Elle se signa et avança de quelques pas. C'est alors

qu'elle aperçut un homme qui priait agenouillé sur la première marche devant l'autel.

C'était le chevalier de Loménie-Chambord. Discrètement, Angélique demeura près de la porte. Elle ne voulait pas le déranger dans son oraison. Mais il se retourna et l'aperçut. Elle le vit se signer aussitôt et après une gémflexion hâtive, il vint à elle de ce pas souple et silencieux que tous les guerriers français avaient acquis dans les forêts indiennes. Une expression inquiète marquait ses traits tandis qu'il se penchait vers elle.

– Que se passe-t-il, mon amie ?
chuchota-t-il Qu'est-il arrivé ? Vous êtes bouleversée !

Son regard clair l'examinait et elle se laissa happer par sa lumière rayonnante.

– ... Qu'est-il arrivé ? insistait-il, pressant. On vous a fait du mal ? Dites-le-moi. Dites-le-moi, mon amie chérie...

– Ce n'est rien.

Elle avait envie de lui crier :

« Ce n'est rien, ce n'est que la douleur du monde... »

Elle soupira :

– ... Ce n'est rien... Mais c'est quand même terrible !

Il l'attira contre lui d'un mouvement instinctif et protecteur et elle

s'abandonna contre son épaule, soudain lasse, les yeux fermés.

« Oui, oui, c'est cela », pensait-elle. « Serrez-moi fort. Serrez-moi dans vos bras, vous, le Saint, vous le Pur, vous le Tendre, vous qui rachetez les péchés des hommes. »

Son souffle l'effleurait, tandis qu'à voix basse, comme un secret, il lui murmurait des mots de réconfort.

– ... Il ne faut pas... Non, il ne faut pas... Ne craignez rien... Dieu vous protège... Vous si belle ! Vous qui apportez la joie et l'espérance... Ne craignez rien. Dieu vous aime.

C'était comme s'il lui avait dit :

« Je vous aime. »

Une aura de lumière baignait son clair visage et l'étreinte ferme de ses bras abolissait en elle le souvenir de la peur et du dégoût. Elle voyait briller ses lèvres proches sous la petite moustache châtaine. Elles se posèrent sur les siennes comme en songe.

Lorsqu'ils se virent sur le seuil de la chapelle, leurs mains qui se frôlaient et se tenaient, se séparèrent d'un commun accord. Ils émergèrent de l'instant de grâce avec la sensation de quitter une pièce illuminée pour retrouver au-dehors froidure et ténèbres. Pourtant le soleil brillait toujours en plein ciel. Mais déjà, sans qu'on pût discerner à

quels signes, la lumière du jour tombait en langueur.

Ils demeurèrent silencieux et, du regard, rassemblaient autour d'eux les éléments du paysage les environnant : les parois de neige, les plaines scintillantes, le miroitement des glaçons aux branches des arbres, les alignements lointains des cheminées d'où s'étiraient des rubans de fumée blanche.

– Finalement, le lui donnerai-je ? fit soudain Loménie d'un air pénétré.

– Quoi donc ? À qui ?

– Son couteau à scalper... À Honorine. Je le lui ai promis implicitement puisque je m'étais engagé à lui donner ce qu'elle

me demanderait. Et je sens qu'elle ne me tient pas quitte. Elle n'accepterait pas un canif, ni un couteau-jambette... Non ! Elle veut un vrai couteau à scalper. C'est une arme dangereuse. À la réflexion, je me suis demandé si je ne pourrais pas convenir avec elle d'un arrangement... Quel est son rêve ? De s'identifier à un invincible Iroquois... Peut-être la belliqueuse personne se suffira-t-elle d'un petit arc et d'un carquois de flèches de sureau ! Qu'en pensez-vous ?

Angélique se mit à rire.

– Monsieur de Loménie, vous êtes un homme charmant. Et beaucoup trop indulgent pour cette petite fille.

– On aime à combler l'innocence, dit-il avec douceur. Elle seule le mérite.

Puis s'inclinant avec déférence il effleura de ses lèvres sa main.

– ... Réfléchissez à la question, Madame, et si vous désirez me donner sans tarder votre réponse, nous pourrions convenir d'un rendez-vous demain dans les allées du jardin du gouverneur. Ce jour-là il n'y a personne, nous pourrions faire quelques pas de promenade... C'est un endroit paisible pour y deviser de choses graves.

Chapitre 53

L'amour de Loménie lui donnait des ailes. Elle rectifia dans son esprit. « Non, ce n'était pas de l'amour, mais un sentiment délicieux, consolant » qui laissait loin derrière la sombre vision du Lieutenant de Police parlant de crimes répugnants et de personnages immondes. Le chevalier l'aimait-il ? Il l'avait embrassée comme pour la réconforter.

Un pas rapide d'homme derrière elle, faisant crisser la neige, l'alerta. M. de Bardagne la rejoignait.

– Cette fois, vous vous défendrez en

vain de n'avoir pour Monsieur de Loménie-Chambord que des sentiments de simple amitié, lança-t-il avec agitation. Quand je pense que vous allez jusqu'à lui donner rendez-vous dans une chapelle...

– Vous êtes fou, je ne lui ai donné aucun rendez-vous.

– Comment puis-je vous croire ? Je vous ai vu arriver et entrer dans la chapelle quelques minutes après lui.

– Je vous répète que c'est le hasard. Je revenais chez moi en suivant ce chemin derrière les ursulines. J'ai voulu entrer pour prier.

– Et le chevalier de Loménie se

trouvait là comme par hasard ?...

– Il s'y trouvait... Un sanctuaire n'est-il pas un lieu où tout un chacun a le droit d'entrer ?

– Votre recueillement ne m'a pas paru très profond. De temps à autre, je vous entendais chuchoter. Vous parliez tout bas... Pourquoi ?

– Il y avait les Saintes Espèces.

– Et cela ne vous empêche nullement de badiner avec un chevalier de Malte ! Vous ne respectez rien.

– Je vous en prie, cher Nicolas. Tempérez un peu votre jalousie. À force de ragots et de soupçons, vous allez finir

par me jeter dans les bras du chevalier.

– Mais vous y étiez dans ses bras !
s'écria-t-il indigné. Je vous ai vus.

Elle lui jeta un regard inquiet. Avait-il osé se hisser jusqu'à la fenêtre de la chapelle pour regarder à l'intérieur ? Un envoyé du Roi, c'était impensable. Mais au point où il en était on pouvait s'attendre à tout.

– Et lorsque vous êtes sortis de la chapelle ensemble vous lui teniez la main.

Angélique haussa les épaules. Elle ne se souvenait absolument pas avoir tenu la main de M de Loménie-Chambord. Elle prit la chose en riant.

– Décidément c'est merveilleux d'être tant aimée. Monsieur de Loménie, VOUS...

– ... Monsieur de Ville d'Avray, continua-t-il, Monsieur de La Ferté, le jeune et fou Anne-François de Castel-Morgeat, et le vieux aussi fou Bertrand de Castel-Morgeat son père, Basile, Monsieur de Chambly-Montauban...

– Vous exagérez. Votre imagination tourmentée vous égare, pauvre Nicolas ! Et pourtant vous me faites plaisir. Comme c'est agréable de se sentir aimée lorsque tant de dangers et tant de haine bouillonnent par le monde... Mon cher amoureux de La Rochelle, merci !

– Ne me regardez pas avec ces yeux étincelants, fit-il d'une voix frémissante. Vous savez bien que cela me transporte.

Mlle d'Hourredanne les vit passer, riant et se donnant le bras. Elle nota qu'ils ne prenaient pas congé l'un de l'autre devant la maison de Ville d'Avray, mais continuaient dans la direction du boqueteau derrière lequel se dissimulait la résidence de M. de Bardagne.

– Vous n'êtes jamais encore venue en ma demeure, avait-il dit à Angélique tandis qu'ils montaient la rue en échangeant des propos pleins de gaieté.

– C'est que vous passez tout votre

temps devant la mienne... Et puis je ne tiens pas à rencontrer chez vous certains de vos amis.

– Il n'y a personne aujourd'hui.

Du chemin, une allée s'ouvrait entre les arbres de la Closerie et l'on apercevait au bout une jolie bâtisse à deux étages avec l'habituel toit d'ardoises, flanqué de ses cheminées carrées.

Le soleil éclairait encore la façade mais, dans le sous-bois, une ombre froide régnait piquetée de ronds de lumière qui se déplaçaient suivant l'heure comme les reflets tressautants d'un miroir.

Une haleine glacée sortait d'entre les troncs et les broussailles. Nicolas de Bardagne attira Angélique dans ses bras, l'enveloppant de son manteau qu'il referma autour d'elle et l'on ne savait si c'était pour la défendre de ce brusque assaut polaire ou pour la soutenir car le chemin qui remontait vers la maison était plus glissant qu'une patinoire.

– ... C'est une situation insoluble, désastreuse, murmurait Bardagne. Sans issue... Et pourtant je ne peux la trancher. Vous voir, entendre votre rire par-dessus les frondaisons... Et puis marcher un peu à vos côtés comme en cet instant, ce sont là des bonheurs dont je m'aperçois qu'ils sont plutôt des tortures... Espérer ? Mais quoi donc... Il

m'arrive de décider de ne plus vous revoir au moins d'une journée. Alors je me sens libre, calme, redevenu moi-même. Je me plonge avec joie dans mes lectures, mes travaux et mes plaisirs. Et puis soudain, je suis saisi par la folie de ma résolution... Il m'apparaît que vous êtes là, dans cette ville, à deux pas, vous que j'ai tant pleurée, vous que j'avais perdue. Et je me juge dément de vouloir fuir une si miraculeuse réalité. Même si je n'en recueille que des miettes. Je vous ai trop aimée pour que vous ne m'apparteniez pas un peu, n'est-ce pas ? Alors, je m'élançai à votre recherche. Mon cœur s'arrête de battre à votre vue et ce que j'éprouve fait de cet instant et du lieu où je vous rencontre le siège de

délices incommensurables. Devrais-je les payer de souffrances plus amères encore que je ne peux les regretter.

– Monsieur de Bardagne, votre éloquence dont j'apprécie la fougue me touche, mais je pense aussi qu'elle risque de nous faire trébucher, dans le sens propre du terme, soit dit...

Pour éviter de tomber, elle se cramponna à lui.

– Que je vous aime ! Que je vous aime ! murmura-t-il.

– Cette allée est trop glissante... Nous ne parviendrons jamais jusqu'à la maison.

– Qu'importe ! Nous sommes bien ici et hors de vue, venez par là.

Il l'entraîna sous le couvert des arbres, dans l'ombre bleue et froide du sous-bois, mystérieuse à force d'être insondable, et la reprenant dans ses bras d'autorité, il s'empara de ses lèvres.

Durant un long moment, leurs bouches se répondirent, se séparant et se rejoignant avec chaque fois un élan plus avide.

Ce n'était pas la première fois que la passion de Nicolas de Bardagne éveillait celle d'Angélique, l'entraînant malgré elle comme une lame de fond. Déjà à Tadoussac, il l'avait subjuguée en

un long baiser dévorant. La houle de sensualité qui les emportait était bien à l'image de cette vague sournoise qui passe par-dessus la rambarde du navire, prend par surprise l'équipage, noyant tout, assommant et renversant au hasard, avant de se retirer avec une souple hypocrisie pouvant faire croire que l'on a rêvé, si ne demeuraient les traces du saccage et si Angélique, lorsque leurs deux visages s'écartèrent, enveloppés de la vapeur tiède de leurs souffles, n'avait entendu battre la chamade en son cœur, ni ressenti au creux des reins la brûlure irradiante, bien connue, du désir.

Le fait est, qu'haletants, ils n'éprouvèrent pas la force ni l'envie de prononcer un seul mot. Ils revinrent vers

l'allée et se quittèrent au seuil de la propriété, sans plus d'échange ni de commentaire.

Après cette plongée dans les profondeurs sous-marines de la convoitise, profondeurs sourdes, bleues, traversées d'éclairs, à l'image de la pénombre du petit bois qui les avait dissimulés, Angélique s'étonna de retrouver la clarté du jour encore guillerette. Il n'était pas si tard. Et le ciel très bleu commençait à peine de pâlir prenant vers l'occident une nuance de porcelaine.

Angélique marcha jusqu'au carrefour de l'orme, où se tenait le petit campement des Indiens avec leurs

cabanes d'écorce en taupinière sous la neige, leurs feux et leurs chiens frisés.

Au lieu de rentrer chez elle, elle bifurqua et prit le sentier de traverse qui pouvait la conduire par le champ montant jusqu'au manoir de Montigny. Si l'idée l'effleura qu'après le baiser qu'elle venait d'échanger avec M. de Bardagne, partir à la recherche immédiate de son mari était faire preuve de légèreté, elle la rejeta comme inopportune. Échanger un baiser avec un amoureux transi ne tirait pas à conséquence. Non seulement, elle n'éprouvait ni remords ni crainte mais, au contraire, elle se félicitait de cet intermède car elle avait l'impression satisfaisante qu'elle venait de s'offrir une excellente diversion à d'insupportables

chagrins.

Il lui semblait maintenant qu'elle avait retrouvé la légèreté, c'est-à-dire la force voulue pour y faire face et qu'elle pourrait entretenir Joffrey des menaces qui pointaient derrière l'enquête du Lieutenant de Police. Elle se sentait gagnée par une ivresse bienfaisante, puérile, à laquelle, se voyant seule sur le chemin, elle eut envie de s'abandonner.

Avec un grand geste des bras qui fit voler au vent les pans de son manteau, elle s'élança en courant vers le sommet de la colline, escortée, à son insu, par les bonds lourds des chiens indiens que son exubérance soudaine avait eu le don d'arracher à leur apathie.

Ils la rejoignirent et se tinrent en rond autour d'elle, remuant un bout de queue, surpris de la voir s'arrêter, tandis que d'en haut, elle observait le manoir de Montigny en contrebas.

Elle ne savait pourquoi, mais les abords du manoir autour duquel s'affairaient d'habitude les hommes d'équipage ou de nombreux visiteurs lui parurent anormalement calmes. Son excitation tomba, remplacée de nouveau par le malaise. À part les modulations du vent le silence était total.

Angélique entreprit de descendre vers le château. Déçus de son immobilité, les chiens indiens l'avaient quittée et avaient regagné le campement.

La demeure semblait à demi désertée. Il y avait du mouvement du côté des cuisines et de la fumée s'élevait des cheminées mais dans les salons du rez-de-chaussée où d'habitude, surtout vers la fin de la journée, on pouvait observer un remue-ménage d'officiers comme Urville, Barssempuy, Erikson, venant aux ordres ou retrouvant leurs « quartiers », elle ne rencontra âme qui vive.

Dans un cabinet d'études, elle aperçut, disposés sur une table, les plumes, les rouleaux de cartes et de papiers, les instruments de mesure dont Florimond se servait pour rédiger la « relation » de ses explorations de l'été, tâche à laquelle il consacrait plusieurs heures

par jour, mais lui aussi était absent.

« Où sont-ils donc passés, tous ? »

Elle monta à l'étage, espérant trouver Joffrey dans la pièce qu'il se réservait et qu'il appelait sa « chambre de commandement ». Elle n'y avait pénétré qu'une fois. C'était là aussi qu'il dormait lorsque des travaux ou des assemblées tardives le retenaient trop avant dans la nuit.

Angélique, lorsqu'elle avait vu l'ameublement bien choisi de cette pièce, s'était demandé si ce n'était pas celle qui avait été aménagée plus spécialement pour la duchesse de Maudribourg.

Fut-elle influencée par cette pensée lorsque, après avoir gratté à l'huis sans recevoir de réponse, elle y pénétra ? Mais elle se persuada qu'il flottait dans cette pièce, pour l'heure vide d'habitants, les effluves d'un parfum féminin. Ce n'étaient pas des traces bien précises. Il fallait des narines exercées. Elle n'aurait pu dire non plus s'il s'agissait du parfum de Bérengère-Aimée. Ce qui la remit de meilleure humeur après qu'elle eut fait trois ou quatre fois le tour de la pièce en flairant comme un chat, ce fut de décider qu'il s'agissait, selon toute vraisemblance, de plusieurs parfums féminins. Un grand nombre de personnes, dont des femmes, avaient dû se tenir récemment dans cette pièce.

– Où sont-ils passés ?

Elle regagna le rez-de-chaussée et poursuivant son inspection découvrit, dans l'une des grandes salles à manger, les reliefs apparents d'un festin dont les convives devaient s'être levés de table peu de temps auparavant.

– Il y a eu collation au château, lui dit un marmiton enfin rencontré dans la cour.

Il lui désigna l'amorce d'un chemin qui pénétrait dans la forêt.

– Ils sont partis par là.

Angélique s'engagea suivant la piste qui sinuait à travers les troncs des

bouleaux et des épinettes. Le sous-bois était assez clairsemé. Sur la neige rose, le soir commençait d'allonger des ombres couleur de lavande.

Elle arriva peu après aux abords d'une vaste clairière. Un grand nombre de personnes s'y tenaient rassemblées, le visage tourné vers Joffrey de Peyrac. Celui-ci, dans une position plus élevée, sur une légère éminence, leur faisait face et leur parlait.

Parmi les assistants, Angélique reconnut M. et Mme de Castel-Morgeat, Bérengère-Aimée de La Vaudière, mais son mari le procureur n'était pas là. Avec étonnement, elle nota aussi la présence de cette femme de l'île

d'Orléans, à l'opulente chevelure brune, Éléonore de Saint-Damien qu'on appelait Éléonore d'Aquitaine, qu'on disait avoir eu trois maris et qui était venue pour la messe de minuit.

Il y avait beaucoup d'officiers, dont Melchior Sabanac, mais aussi de simples soldats.

Angélique ne sut quelle sorte d'instinct la retenait de descendre le talus et de s'introduire dans cette assemblée parmi laquelle beaucoup de personnes étaient de ses amis et que son mari présidait. Ce fut le sentiment qu'elle s'y trouverait déplacée. Elle tendait l'oreille et essayait de comprendre ce que disait Joffrey. Elle l'entendait assez

distinctement, mais ne comprenait pas, à part de temps à autre un mot dont la signification lui était plus nette sans qu'elle fût bien certaine de l'avoir saisi.

Brusquement, la raison de sa perplexité lui apparut. Elle ne comprenait pas, parce qu'il ne parlait pas français. Il parlait en langue d'oc, la langue des régions méridionales de la France. Et il n'y avait pas à s'étonner de voir dans cette assemblée la belle Éléonore de Saint-Damien, puisque se tenait là, à n'en pas douter, une assemblée de Gascons.

À partir du moment où la vérité lui apparut, Angélique demeura comme frappée par la foudre. Elle se tint plus

immobile qu'une statue derrière les arbres, le cerveau aussi gelé que les pieds et les mains. Fallait-il croire que Mlle d'Hourredanne avait raison lorsqu'elle disait :

« Depuis que M. de Peyrac est dans nos murs, les Gascons sortent de tous les trous. On ne s'imaginait pas qu'il y en eût tant en Nouvelle-France. »

Cela expliquait aussi la présence d'officiers et soldats, la plus grande partie appartenant au régiment de Carignan-Salières était recrutée dans les contrées du Sud-Provence et d'Aquitaine.

Elle prit à peine garde que tout le

monde se séparait et s'égaillait avec de grands saluts joyeux et fit tout un détour afin de regagner sa maison sans avoir à repasser devant le château de Montigny.

La neige devenait phosphorescente. La nuit s'annonçait glaciale. Angélique toucha ses lèvres et les trouva sensibles, ayant oublié les baisers de Bardagne. Levant les yeux vers le firmament, elle se dit que c'était une nuit à voir passer les canots en feu de la « chasse-galerie », annonciateurs de phénomènes sismiques, de folie dans les esprits et de bouleversements dans les âmes. En passant près de la cour de Banistère, la chaîne du chien maigre tinta sur la glace, et elle vit se profiler, tournée vers elle qui approchait, sa triste silhouette.

Pauvre bête innocente !

Dans la maison, était-ce un cauchemar ? Là aussi, il n'y avait personne. Elle dut se rappeler que la nuit tombait à peine. Suzanne venait de repartir chez elle en laissant contre les cendres une marmite bouillonnant doucement et après avoir disposé sur la table familiale la vaisselle du souper.

Une partie de la maisonnée devait être chez Mlle d'Hourredanne pour écouter la lecture de *La princesse de Clèves*.

Les autres vaquaient à leurs occupations dans la ville. Sire Chat lui-même était absent.

Debout au milieu de la grande salle

qu'elle aimait tant, Angélique ne reconnut plus le décor de son bonheur.

Elle était sur le point de se laisser aller à un désarroi aux multiples causes lorsqu'elle réalisa que la première de ces causes venait de l'épuisement physique dans lequel elle se trouvait car elle mourait de faim et de soif.

De tout le jour, elle n'avait rien mangé, et même depuis la veille, car elle était partie ce matin à jeun pour communier à la messe de Sainte-Agathe, ensuite Monsieur le Gouverneur avait entraîné toute sa Cour dans son jardin. Au retour de la promenade, Monsieur Garreau d'Entremont l'avait retenue près de deux heures dans son cabinet d'instruction. En

la quittant, lui, il avait dû se rendre illico dans sa salle à manger où un archer transformé en valet de pied lui avait servi un repas substantiel. Tandis qu'elle, Angélique, s'en allait par les chemins méditer de sinistres histoires et se faire embrasser par les uns et par les autres à titre de réconfort, ce qui l'avait menée jusqu'à une heure avancée de l'après-midi pour découvrir, dans le soir tombant, Joffrey de Peyrac discourant en langue d'oc, entouré de Gascons et de ces belles femmes d'Aquitaine, dont à Toulouse sa blondeur poitevine avait redouté l'ascendant.

Et maintenant, le soleil était couché. Il faisait nuit. Elle avait les pieds gelés et l'estomac vide.

Avec des mouvements énergiques dans lesquels elle fit passer une partie de sa rage et de son indignation, Angélique commença par remonter du puits le seau où miroitait l'eau très fraîche qu'elle but longuement à même le récipient.

À la suite de quoi, elle se tailla une énorme tranche de pain bis et étala dessus, largement, du beurre. Elle y ajouta une tranche de jambon et son assiette en main alla s'asseoir à l'extrémité de la table.

La soif n'étant pas encore étanchée, elle se releva pour verser de l'eau dans une cruche vernissée qu'elle posa sur la table, à portée de main. Tentée de se rendre à la réserve dans les caves pour

s'y verser un bol de lait, elle renonça. Elle était trop fatiguée.

Tandis qu'elle mordait dans sa tartine à pleines dents elle commença de trier les divers événements de la journée.

Elle aurait souhaité parler avec Joffrey de son entrevue avec le Lieutenant de Police, sachant qu'il la rassurerait. Il ne craignait rien. Garreau pourrait jeter à ses pieds le cadavre décomposé de Varange qu'au plus il sourirait et l'autre briserait ses défenses de sanglier sur la maîtrise inébranlable du comte de Peyrac. Celui-ci était sûr du silence de ses hommes. Une circonstance de plus où il s'affirmerait en prince indépendant. Elle ne savait que penser de cette

réunion de Gascons dans les bois, où il les avait convoqués afin de leur parler la langue de leur province... Une province annexée depuis deux siècles par les « barbares du Nord » et qui restait ombrageuse.

Leur parlait-il de revanche ? De liberté ? C'était folie !

Mais il ne lui dirait RIEN à elle, car il lui cachait TOUT, en fait. Ce serait inutile d'aborder le sujet de front avec lui... et, pour tout avouer, jamais elle n'oserait. Jusque dans l'abandon du plaisir, elle le sentait toujours plus fort qu'elle. Il ne se laissait jamais asservir par quiconque et il se l'attachait, elle, par cette fascination qu'il exerçait sur

son entourage.

« Esclave ! Je suis son esclave. Et il le sait... »

Comme il en est souvent pour les personnes très vivantes, robustes et amoureuses de l'existence, c'était le présent qui comptait pour Angélique, et le présent lui montrait un Joffrey inquiétant, inexplicable, inaccessible.

Il se gardait d'elle pour réunir ses amis et leur parler en langue d'oc, tandis qu'elle affrontait le Lieutenant de Police.

Car lui, « on » n'osait pas le convoquer ainsi.

Eh bien, soit ! Elle devrait régler seule

cette affaire. Pour commencer elle allait faire rendre gorge au comte de Saint-Edme.

Chapitre 54

Sitôt la première messe entendue, elle était partie à travers la ville à la recherche du comte de Saint-Edme.

Angélique avait mal dormi. Tout d'abord, le comte de Peyrac lui ayant fait savoir qu'il ne pourrait la rejoindre ce soir-là, elle avait imaginé le pis, c'est-à-dire Bérengère triomphant dans ses bras, pour ensuite se calmer et décider qu'elle se montait la tête sans raison. Et se féliciter de son absence.

S'il était venu ce soir-là ne se serait-elle pas montrée un peu incohérente ?

Il n'était pas venu...

« Tant mieux ! » se dit-elle en se regardant dans la glace.

Ne devait-elle pas à Bardagne et à la rudesse de sa moustache quelques rougeurs au bord des lèvres ?

Il était des circonstances où il y avait avantage à ne pas vivre trop étroitement sous le regard l'un de l'autre. Regard d'autant plus enclin à se montrer soupçonneux que l'on est amoureux. Des légèretés comme celles qu'elle avait commises la veille y gagnaient de ne pas tourner à la tragédie. Car les baisers fort conscients qu'elle avait rendus à Bardagne n'avaient aucune importance.

L'absence de Joffrey permettait à sa conscience de les oublier.

Aujourd'hui où elle voulait rencontrer Vivonne et ses complices, personne ne savait où les trouver. Elle finit par aller sonner chez Mme de Campvert qui depuis qu'Angélique avait sauvé son petit singe était prête à lui rendre tous les services.

Elle lui indiqua le *Chien qui tourne*, un établissement à mi-chemin dans la côte du Palais, mi-taverne, mi-rôtisserie, qui pouvait être, selon la clientèle, un tripot où l'on jouait gros jeu.

M. de La Ferté et ses compagnons s'y montraient assidus.

Comme Angélique descendait la rue escarpée en se retenant à tout ce qu'elle pouvait, Ville d'Avray la croisa, remontant allègrement – peut-être venait-il du *Chien qui tourne* où l'on jouait dès le matin – et lui jeta :

– Tout s'est bien passé ? Chez Garreau ?

– Il a été odieux... Jamais de ma vie je ne me suis trouvée dans une position aussi blessante. Il ne s'agissait que de ragots et de calomnies.

– Lesquels ?

– Vous le savez fort bien. Et pourquoi ne m'avez-vous pas prévenue qu'il s'agissait de ce comte de Varange ?

Varange était l'un de ceux qui attendaient ici Madame de Maudribourg.

– Ce n'est pas moi qui ai signalé sa disparition, mais Madame de Castel-Morgeat.

– Encore une qui ferait mieux de ne pas se mêler des problèmes des autres... C'est fort ennuyeux de voir soulever cette affaire car l'on raconte qu'il serait parti vers le nord, soit au-devant de la duchesse, disent certains, soit au-devant de notre flotte, disent les autres... Ensuite, il a disparu et nul ne s'en souciait jusqu'au moment où Sabine est intervenue... Elle avait bien besoin de se préoccuper de cet individu qui avait, paraît-il, des mœurs dissolues et

convoquait le diable.

– À l'image de notre chère duchesse !
Qui se ressemble s'assemble... Vous
êtes-vous bien défendue au moins ?

– De quoi aurais-je dû me défendre ?
Et pourquoi est-ce moi que Garreau a
voulu entretenir ? Plutôt que n'importe
quelle autre personne qui se trouvait à
notre bord ? Je me le demande.

– Je me le demande aussi, avoua Ville
d'Avray qui parut cette fois sincèrement
intrigué.

La taverne du *Chien qui tourne* était
un établissement de moyenne importance
qui n'avait ni le renom du *Soleil levant*
ni la qualité d'accueil et de gaieté du

Navire de France.

Angélique était allée s'y asseoir une fois avec M. de Loménie, car le patron, originaire de Marseille, y servait du café turc. Elle n'avait pas aimé la salle sombre et enfumée d'où l'on ne pouvait contempler aucun horizon car elle donnait sur une rue étroite bordée des deux côtés de maisons assez hautes qui la rendaient étroite et sombre comme une crevasse.

Les vins de la taverne étaient de médiocre qualité et la broche de la rôtisserie était mue par un chien qui, galopant toute la journée dans une cage ronde en forme de tonneau à un côté duquel était fixée la broche, entraînait

celle-ci dans un mouvement de rotation.

La Polak disait que ce système-là était tout ce qu'on pouvait trouver de mieux pour faire brûler une rangée entière de chapons quand la bête s'arrêtait épuisée. Mais ces tenanciers étaient de Marseille. Peu courageux à l'ouvrage. Elle, elle était d'Auvergne. Ces déclarations soulevaient toujours un tollé chez les nombreux Méridionaux de sa clientèle.

– Alors, pourquoi venez-vous chez moi ? leur criait-elle, et non chez La verdure ?

Le chien qui tournait la broche avait donné son nom au tripot-cabaret

qu'aucune enseigne n'indiquait.

Dès l'entrée, Angélique aperçut à une table le duc de Vivonne et nota avec satisfaction que si le comte de Saint-Edme était là, le baron Bessart, dont elle redoutait la prudence calculatrice, manquait à l'appel. Les quatre larrons n'étaient que trois et jouaient aux cartes.

Angélique attira une chaise et s'assit en face d'eux, repoussant l'offre du patron qui s'approchait avec une cruche de vin. Il se contenta de lui verser, selon la coutume adoptée, un verre d'eau fraîche, et ce n'était pas à refuser car la chaleur était étouffante. Le feu dans la cheminée flambait trop haut, et la Polak avait raison, la brochée de chapons qui y

tournait risquait fort de brûler.

Après avoir noté machinalement, en ancienne aubergiste qu'elle était, ce détail, Angélique prit la parole.

– Ce n'est pas vous, Monsieur le duc, que je cherchais mais Monsieur de Saint-Edme.

En quelques mots et dédaignant les protestations galantes que le vieillard se croyait obligé de lui adresser, elle exposa les raisons de sa démarche. M. le Lieutenant de Police prétendait que M. de Saint-Edme était venu le trouver et lui avait dit sans détour : « Madame de Peyrac a tué le comte de Varange. » C'était de cette parole insensée qu'elle

venait lui demander raison. Tout d'abord elle ignorait qui était ce comte de Varange que soudain un lieutenant de police apparemment sérieux et non pris de boisson l'accusait d'avoir assassiné. Secundo, elle souhaitait savoir pourquoi M. de Saint-Edme, qu'elle connaissait d'autre part fort peu, se permettait de se servir de son nom et de l'impliquer dans des plaisanteries de mauvais goût, à moins qu'il ne s'agisse de folie de sa part, ce qui était à examiner, ou d'hostilité déclarée sur la raison de laquelle il devait alors s'expliquer. En résumé : Quelle mouche l'avait piqué ?

Les yeux de M. de Saint-Edme devinrent aussi froids que ceux d'un serpent. Mais il parut qu'une jubilation

secrète animait d'un frisson rapide sa peau parcheminée. Il répondit de cette voix de crécelle qui, passant entre ses lèvres minces, paraissait provenir d'une autre créature invisible.

– N'est-ce pas vous qui l'avez tué ?

Les yeux verts d'Angélique s'efforcèrent de capter, malgré sa répulsion, ces prunelles mortes dans leur cercle de khôl.

Il y eut ensuite entre eux un dialogue qui ne manqua pas d'intensité.

– Qui vous l'a dit ?

– Le sorcier de la Basse-Ville, le Bougre Rouge.

- Comment l'a-t-il su ?
- Par magie.
- Est-ce vous qui lui aviez demandé cette opération de magie ?
- Oui.
- Pourquoi ?
- Notre ami le comte de Varange avait disparu et nous voulions savoir ce qu'il était devenu.

Angélique s'accorda un moment de réflexion. Elle but une gorgée d'eau pour se remettre.

- Ne vous ai-je pas entendu répéter maintes fois, Monsieur, que les sorciers

de Nouvelle-France ne valaient rien ?
Ce sont vos propres termes. Je ne discuterai pas de votre jugement en la matière, mais si telle était votre opinion, pourquoi apporter créance aux racontars de l'un d'eux ?

– Parce qu'il m'a prouvé par cette révélation qu'il était très fort.

– Je me serais plutôt méfiée. D'après les précisions que m'a données Monsieur le Lieutenant de Police, lequel à mon avis ne se doute pas d'où vous tenez vos renseignements, lorsque votre Varange a disparu, notre flotte n'était pas encore parvenue à Québec.

– Précisément.

La voix de Saint-Edme devenait sifflante et son regard luisait.

– ... Il était parti au-devant de votre flotte... Fou de douleur.

– De douleur ? répéta-t-elle ébahie.

– Il avait vu dans le miroir magique le visage de celle qu'il attendait, ensanglanté, meurtri, vaincu... Elle avait prononcé deux noms : Peyrac, Angélique... Aussi, comprenez, Madame, que lorsque le sorcier vous nomma, tout devint clair à nos yeux.

Angélique se rejeta en arrière et s'appuya contre le dossier de sa chaise.

– Je vois que Monseigneur l'Évêque a

été bien avisé de nommer un grand exorciste en son diocèse du Canada, fit-elle après avoir paru méditer les paroles qu'elle venait d'entendre, l'ouvrage ne lui manquera pas.

Le comte de Saint-Edme la sidérait comme en une vision de cauchemar, avec en arrière-fond les flammes de l'âtre, le miroitement des poulets embrochés, et à travers les barreaux de sa cage tournante l'ombre du chien esclave qui galopait sans fin.

– Vous vous égarez ! dit-elle. Je vous en prie, cessez de jouer avec ces crimes de magie et de sorcellerie, sinon cela surgira au jour, et vous serez jugé et condamné.

Ils échangèrent un regard amusé.

– Mais, ma chère enfant, dit Saint-Edme, d'un air patelin, d'où sortez-vous ? Vous n'êtes au courant de rien. On n'est plus jugé de notre temps ou condamné pour crime de sorcellerie ou de magie. L'Inquisition a fait son temps. La nouvelle police ne se préoccupe pas des distractions ésotériques auxquelles les esprits inspirés aiment se consacrer. Elle a assez à faire à nettoyer Paris de ses classes dangereuses et les grands chemins de leurs bandits.

– La nouvelle police intervient s'il y a meurtre derrière vos amusements ésotériques, Monsieur.

Le comte de Saint-Edme étira ses lèvres fardées en une grimace froide qui était sa façon de sourire, mais portait plutôt à frémir.

– Qui parle de meurtre, à part vous, Madame ? Monsieur de Varange a-t-il tué quelqu'un ? Non, je le pense à l'abri d'une telle accusation. Tandis qu'il n'en serait pas de même pour vous si l'on en croit le Bougre Rouge, ha, ha !

– Et il n'en serait pas de même aussi pour vous, Monsieur de Saint-Edme. Combien de personnes avez-vous envoyées à la mort par vos incantations, vos messes noires ou le poison ? Je l'ignore, mais il me serait facile de le savoir, et de recueillir au moins le

nombre des enfants immolés dans vos sacrifices au Diable. Pas besoin d'opérations magiques pour cela, j'ai mille sources de renseignements qui me donneraient de quoi réjouir à votre sujet Monsieur de La Reynie et Monsieur François Desgrez. Et sur vous, Monsieur le duc, et vous aussi, Monsieur d'Argenteuil. J'ai su avant la police elle-même à quelles expériences se livrait votre chère marquise de Brinvilliers... Je l'ai su par les coquillards de Paris, les mendiants qui l'avaient surprise à l'Hôtel-Dieu glissant des poudres dans les bouillons ou les tisanes des pauvres malades... Il s'agit bien de crimes, n'est-ce pas, d'assassinats ?

– Alors c'est vous qui l'avez livrée au

policier ? demanda-t-il avec une lueur dans les yeux. Je m'en doutais... Et savez-vous que, bien qu'elle ait avoué, ils l'ont soumise à la « question ordinaire » ?

Elle haussa les épaules. Celui-là était vraiment fou. Elle revint à Vivonne.

– Quelle perversion vous habite pour que vous vous livriez ainsi au Mal ? Vous, Monsieur le duc, que le Roi a élevé si haut dans des fonctions de son État et votre sœur qu'il aime d'une si grande passion, comment avez-vous pu, vous comme elle, vous laisser aller à d'aussi basses actions... Aviez-vous vraiment besoin, Monsieur l'Amiral, de vous y livrer pour conserver votre rang,

vos avantages, les faveurs du Roi ? Ne peut-on trouver le salut que dans le poison, les aphrodisiaques, la sorcellerie et les crimes ? Pourquoi faites-vous cela ?

Vivonne qui l'écoutait en brassant ses cartes avec une indifférence affectée eut une réponse surprenante.

– Tout le monde le fait.

C'était une mode. Un mondain se doit de suivre la mode. La voyant coite, il ajouta :

– À la Cour, qui n'empoisonne pas est empoisonné. Qui n'écarte pas un rival disparaît à son tour... C'est le jeu !

– Non ! Pas le Roi. Le Roi n'a jamais empoisonné, ni fait empoisonner personne, que je sache ! Et il y a du mérite car ce ne fut pas toujours le cas de ses prédécesseurs. Mais il est vrai qu'il est petit-fils d'Henri IV qui lui aussi était un honnête homme. Cette lignée neuve de nos rois a rompu avec les mœurs dépravées des autres dynasties. Mais vous, les Grands du royaume, ne l'imitiez point.

La belle bouche du frère d'Athénaïs se tordit dans une grimace.

– Le Roi peut se permettre d'être honnête, fit-il avec amertume. Pour la vertu dans son royaume, il ne fait la part belle qu'aux bourgeois... Quant à nous,

peuple de courtisans à sa merci, il s'est vengé de la Fronde des Princes en nous émasculant. Nous privant de nos fiefs, de nos provinces, de notre pouvoir sur nos terres, il ne nous a laissé que les armes fatales !...

Avec soulagement, elle retrouvait dehors l'or et le rose de praline de l'hiver sur la neige des toits et des rues. Elle retrouvait l'air pur et glacé et la surprise, comme sur un coup de baguette magique, d'être transportée au Canada...

« Ce ne serait pas la peine d'être venue si loin, si je devais encore me taire... et les craindre... »

Elle courait presque en approchant du jardin du gouverneur dans son impatience d'apercevoir la silhouette de Loménie vêtue de gris dans la blancheur entrelacée de mauve des parterres.

Il était là. Il l'attendait. Son regard se posait sur elle et, comme la veille, elle ne prenait garde qu'au plaisir d'être en sa compagnie.

Elle marcha près de lui dans un rêve paisible et heureux, le regardant par moments parce qu'elle était consciente du charme qui émanait de son visage et qui la rendait indifférente quelques secondes aux mots que prononçait cette bouche dans le désir d'y poser la sienne.

Heureuse du plaisir éprouvé à sentir le mouvement de sa marche près d'elle, à croiser son regard, à attendre l'instant où, prenant congé d'elle, elle sentirait autour de sa main la préhension de cette main qu'elle n'aurait cessé de désirer retenir et presser tout au long de leurs allées et venues dans le jardin.

– L'amour avec vous n'a plus le même visage, dit-il.

Angélique se récria.

– Monsieur, je ne suis pas parfaite.

Devant lui, avec ses lèvres qui restaient encore meurtries par les baisers sauvages et interdits de Bardagne, elle se sentait un peu

pécheresse.

« Que savait du désir ce bel homme aux doux yeux ? »

Ces mains qui savaient manier si bien l'épée, le sabre et le mousquet, s'étaient-elles jamais posées sur le corps d'une femme ? Elle pouvait supposer que non car le vœu de chasteté entraînait dans la règle de l'Ordre de Malte.

– Et vous ? Avez-vous peur de la Femme, Monsieur le chevalier ?

– Quand elle prend vos traits, certes non, répliqua-t-il en riant.

Son existence de moine guerrier dans le monde lui avait appris l'art de la

repartie.

Une bouffée de neige arrachée d'un arbre par le vent leur poudra le visage comme le froid baiser d'un rêve. Ils rirent. D'un doigt, Loménie écarta la neige des sourcils d'Angélique. Leur courbe dorée au reflet de soie n'avait cessé d'attirer ses regards. Le geste lui fut si naturel qu'il n'aurait pas voulu s'en défendre.

Lorsqu'ils s'entretenaient d'Honorine, il lui dit combien il aimait les enfants. Il les avait enseignés et avait aidé à leur survie à Ville-Marie. Dans les expéditions ou les escarmouches contre l'Iroquois qu'il menait avec une poignée de soldats-laboureurs, il pensait toujours

aux enfants qui, ignorants les horribles dangers planant sur eux, attendaient avec confiance dans le fort ou dans les maisons de rondins l'issue des combats. Cette pensée décuplait ses forces.

Il avait de l'estime pour ces petits êtres. Il admirait leur sagesse et leur innocence. Et il enviait les joies élémentaires et presque divines qui étaient l'apanage de cet âge béni. Il se souvenait de son enfance comme d'un hymne perpétuel à la joie de vivre.

Elle aima l'entendre parler de sa mère et de ses sœurs avec lesquelles il gardait des liens d'amitié.

Ce fut une promenade merveilleuse qui

avait un goût de paradis.

Le petit moulin tournait au sommet du Mont-Carmel. La croix, le poteau et le gibet auréolés de lumière avaient l'ingénuité d'une image pieuse.

Au loin, l'île d'Orléans, pastellisée de bleu doux, poursuivait son dialogue avec Québec. Entre elle et le Roc, les traînes et les traîneaux tissaient un réseau animé. Ils marchaient, goûtant la tiédeur du soleil avec la reconnaissance de convalescents. Elle lui avoua qu'elle avait craint de sa part des solutions radicales. Qu'il décidât, par exemple, que leur amitié ne pouvait se poursuivre. Or, elle avait besoin de son amitié. Elle avait besoin, ne serait-ce que de pouvoir

le rencontrer au hasard des rues, de savoir qu'il existait dans la ville, car il lui offrait aussi une image si sereine et si juste de l'homme qu'elle sentait ses rancœurs et ses craintes inexprimées s'apaiser, mieux, s'effacer à jamais. Il la rendait meilleure.

Chapitre 55

En revenant de sa promenade avec Loménie au jardin du gouverneur, Angélique trouva le lieutenant de Barssempuy qui l'attendait devant sa maison pour lui remettre une lettre du comte de Peyrac. Il était sur le point de repartir ne l'ayant pas trouvée.

Angélique rompit aussitôt le cachet et lut avec déception que Joffrey était passé le matin pour l'avertir qu'il partait en tournée le long du Saint-Laurent avec M. de Frontenac. Le temps était si constamment beau que cela permettait

d'entreprendre, sans danger, quelques parcours en suivant les pistes du fleuve. Ils visiteraient des seigneuries dont le gouverneur souhaitait présenter à Peyrac les propriétaires, seigneurs pour la plupart entreprenants, soucieux du bien-être de leurs censitaires, et qui avaient le mérite et la conscience de vivre sur leurs terres même l'hiver. Ils inspecteraient aussi quelques redoutes de bois abandonnées que le comte de Peyrac proposait de remettre en état, car il n'y avait jamais assez de tours de guet le long du fleuve pour surprendre à temps une expédition des Iroquois. L'une d'elles, à l'embouchure de la Chaudière, route du Midi, pouvait être empruntée aussi par les sournois et haineux

ennemis de la Nouvelle-France.

Joffrey lui expliquait tout cela avec sa minutie et sa gentillesse habituelles, protestant de son regret de ne l'avoir pas trouvée lorsqu'il était venu lui faire ses adieux. Il fallait se hâter de partir car les journées étaient courtes et, en dehors des environs d'une seigneurie bien peuplée, les pistes du fleuve n'étaient pas balisées.

Malgré les phrases aimables dont il enroba ses adieux, Angélique ressentit un sentiment de frustration car il s'y mêlait, en dehors du fait qu'elle voulait le VOIR et lui parler au moins des soupçons du Lieutenant de Police, un malaise qui lui restait à propos de

l'assemblée des Gascons... Tourmentée, elle s'apercevait que, dans les derniers temps, elle s'était assez bien accommodée de le voir moins souvent. Les jours passaient, riches pour elle d'un bonheur très certain et très substantiel. Ne dit-on pas que la vraie signification du bonheur c'est qu'il délivre du malheur ? De quel malheur la délivrait cette liberté qu'elle avait réclamée ? Elle ne savait, mais elle en ressentait le bienfait.

Cependant, en cette occasion elle déplora de s'être trouvée absente toute la matinée. Devant Barssempuy elle ne voulut pas montrer sa contrariété.

Elle profita qu'elle le voyait tranquillement pour lui demander de ses

nouvelles. Elle avait pris en pitié ce jeune homme sachant combien il avait souffert de la mort de la jeune fille qu'il aimait, Marie-la-Douce. Elle lui sourit et s'informa de sa santé, de son bien-aise et de l'état de son cœur dont elle espérait qu'après quelques mois à Québec il était moins endolori. On lui avait conté qu'une charmante demoiselle s'intéressait à ses beaux yeux. Tout cela avec une grâce et une expression charmeuse, mi-maternelle, mi-galante, qui fit noter à Mlle d'Hourredanne de son alcôve :

J'ai appris, hélas, de Mme de Peyrac en l'observant lorsqu'elle s'adresse à quiconque devant sa maison, où une sorte de cour des plus variées se

succède, comme les courtisans et les quémandeurs dans l'antichambre du Roi, j'ai donc appris, vous dis-je, toutes les nuances de l'art de s'adresser à un être humain, homme, femme, enfant, vieillard, noble et pauvre, et de toutes les races ou couleurs que nous avons en notre cité, de s'adresser à lui en le charmant, ce qui n'est pas sans me causer une douleur assez cruelle et que vous comprendrez vous qui aimez vous pencher sur les subtilités du cœur humain, car si j'avais su en pratiquer les règles au temps de ma jeunesse, il me vient l'idée qu'en bien des occasions il m'aurait été donné de vivre de ces aventures de cœur, d'amour et de tendresse dont je vois passer le reflet

sur son beau visage lorsqu'elle le lève sur un autre visage, serait-il celui de cet ivrogne d'Heurtebise ou de son Indien aux longues dents, le Narrangasett, au lieu de n'être aujourd'hui qu'une vieille femme dans son lit, que l'on n'aime point et dont la vie est bien pauvre en souvenirs aimables.

Barssempuy avait remercié Angélique de son intérêt. Tout allait bien pour lui, affirma-t-il, et pour son cœur aussi... bien que... Un éclair passa dans les yeux du jeune officier dont il ne fallait pas oublier qu'il avait été sous les ordres de Barbe d'Or, un franc pirate.

– Ceux qui l'ont tuée, celle que

j'aimais, n'ont pas été assez châtiés, Madame... Mais, pour l'instant, Dieu m'a demandé de me résigner.

La vie était plaisante à Québec, et il fallait reconnaître que M. de Peyrac était un chef qui ne laissait guère chômer les hommes de sa recrue ou de ses équipages. Barssempuy disposait de peu de temps pour s'appesantir sur ses peines de cœur. Ayant donc « pris sur elle » comme le lui recommandait autrefois sa tante Pulchérie, car c'était le premier devoir d'une dame de qualité de savoir « prendre sur soi » dans le monde, afin de ne jamais rien laisser transparaître de son déplaisir, Angélique regagna la cour à l'arrière de la maison et rentra chez elle, le message de Joffrey

à la main et sans être tout à fait sûre qu'elle n'était pas au bord des larmes.

M. de Ville d'Avray et Mme de Castel-Morgeat l'attendaient dans le petit salon assis tous deux sur le canapé. Ils se levèrent.

– Sabine s'est émue d'apprendre que vous la blâmiez d'être intervenue dans l'affaire du comte de Varange, dit le marquis. Elle souhaite s'en expliquer et je vous l'ai amenée.

Angélique le foudroya du regard. Ce que voyant le marquis s'esquiva avec un sourire hypocrite.

– Je vous laisse !

Le manteau de Mme de Castel-Morgeat était doublé de couleur prune. Debout dans le demi-jour qui venait de la rue, avec sa pâleur chaude, elle était décidément très belle.

– Monsieur de Ville d'Avray me rapporte qu'en m'intéressant au sort des petits Savoyards de Monsieur de Varange je vous ai contrariée, entama Sabine, dont les yeux andalous s'agrandirent sous l'effet de l'anxiété. Angélique, je suis très peinée. Vous auriez énoncé contre moi des accusations.

– Quelles accusations ?

– Que j'avais sciemment soulevé le cas

des petits Savoyards pour vous mettre en cause près du Lieutenant de Police.

– Ah ! Ne tournez pas tout au tragique !

– Ma vie est tragique, s'écria Sabine de Castel-Morgeat.

– Alors que dirais-je de la mienne !
Asseyez-vous !

Mme de Castel-Morgeat reprit place sur le canapé tandis qu'Angélique s'asseyait à l'autre extrémité.

La femme du gouverneur militaire s'efforça au calme afin d'expliquer qu'elle n'avait jamais songé à causer le moindre tort à Mme de Peyrac. Elle avait été simplement la première à

remarquer l'absence, dans le quartier où il habitait, de M. de Varange.

– Monsieur de Varange était notre voisin le plus proche avant que notre maison ne soit démolie. Nous le fréquentions peu mais j'observais les allées et venues de sa domesticité. Un temps, je lui fis observer qu'il devait envoyer ses petits laquais au catéchisme. Il me dit qu'il le ferait. Je ne sais s'il y a pensé par la suite. Les enfants sont originaires du pays de Savoie. Ils parlent à peine le français.

Un jour récent, elle avait constaté qu'il ne restait dans la demeure vide que les deux domestiques dont l'errance et l'état misérable avaient attiré son attention.

Elle avait averti de ce fait étrange M. le procureur Tardieu qui lui-même en avait avisé M. Garreau d'Entremont. On découvrait alors que cela faisait des semaines et même des mois que le comte avait disparu. Quant aux enfants elle les avait tout d'abord recueillis au château Saint-Louis où ils pouvaient manger aux cuisines, puis M. Tardieu avait eu l'excellente idée de les prendre au greffe, pour le contrôle du ramonage des cheminées qui est le métier habituel des enfants savoyards. Petits et minces, se faufilant dans tous les orifices, ils accompagnaient les archers de contrôle et pouvaient témoigner prestement du bon état de nettoyage du conduit qui devait être ramoné tous les deux mois

aux frais de l'habitant, sous peine d'une amende sévère. Les enfants restaient donc au greffe, entre les étalons de poids et de mesures d'après lesquels on établissait les fraudes commerciales. La gardienne du greffe les logeait et les nourrissait. Carbonnel, le greffier royal, les avait pris en charge. Il leur constituerait un petit pécule, en tant que fonctionnaires de l'État. Angélique était consciente de ne pouvoir expliquer à Sabine les vraies raisons de sa contrariété.

– Vous avez eu raison, dit-elle tout haut. Je n'ai pas mis en cause votre charité, Sabine. Je sais que vous êtes très bonne.

– Bonne, mais maladroite, ce qui revient à n'être point bonne...

Angélique ne sut que répondre.

– Il me semble, murmura Sabine de Castel-Morgeat, qu'on me tienne grief plus encore de mes actes de bonté que de mes interventions de colère ou de révolte. Comme si, en me permettant d'être bonne, je contrariais l'ordre des choses.

– Mais non ! Vous vous faites des idées.

– Pouvais-je laisser ces petits malheureux à l'abandon ? s'anima Sabine. Ils étaient d'une maigreur pitoyable. Les voisins de la Grande

Allée sont pour la plupart des anciens « voyageurs » ou interprètes enrichis dans le commerce de la fourrure, et qui ont fait bâtir maison. Des gens durs à eux-mêmes et aux autres. Ils se contentaient en les voyant errer de leur jeter un quignon de pain ou de les frapper s'ils les surprénaient à rapiner dans les poulaillers. Même à Noël personne ne s'est préoccupé de savoir comment ils vivaient la fête bénie du Divin Enfant... Une fois au courant d'un tel état de choses, je ne pouvais m'en désintéresser. N'est-ce pas votre avis ?

– Mais oui ! Vous avez eu cent fois raison, répéta Angélique d'un ton si excédé et tourmenté qu'il annulait tout l'effet lénifiant de son approbation,

aterrant Sabine de Castel-Morgeat et la laissant sans voix et presque sur le point d'éclater en sanglots.

– Ils ne pouvaient rester plus longtemps dans cette demeure sinistre, glaciale et humide, continuait Sabine, ils ne faisaient du feu que dans la cuisine, couchaient devant l'âtre sur un peu de paille. Monsieur Carbonnel n'est pas un mauvais homme. Le dimanche, il les emmènera manger chez lui à la table de famille. J'ai cru bien faire...

– Mais oui, vous avez bien fait. Mais taisez-vous, pour l'amour du ciel..., s'écria Angélique.

Et comme dans sa nervosité, elle

tripotait l'accoudoir du canapé elle crut, à un craquement du meuble, que le mécanisme allait se mettre en marche. À la pensée qu'elle risquait de se retrouver basculant à la renverse avec Mme de Castel-Morgeat, elle éclata de rire, ce qui, pour lors, était déplacé.

Sabine se leva, blême.

– Vous vous moquez de moi !

– Je vous promets que non, affirma Angélique.

Le visage de sa visiteuse s'adoucit et elle sourit presque à son tour, en la regardant.

– Vous riez toujours !

Ç'avait été un des reproches d'Ambroisine, encore qu'Angélique ne se souvenait pas d'avoir été tellement gaie en sa présence.

– ... Je vous observe. Vous êtes gaie comme une femme qui... qui sait... qu'elle aura de l'amour quand viendra la nuit. Et qu'elle s'éveillera chaque matin, riche d'une encore nouvelle munificence, sûre d'être belle, d'être femme, d'être aimée. Et non pas s'endormant chaque soir et se réveillant chaque matin en exilée éternelle de ce paradis auquel tous les humains ont droit sur cette Terre : l'Amour.

– Qui vous empêche d'y accéder, à ce paradis ?

– Je n'attire pas l'amour.

– Parce que vous ne l'aimez point, et vous ne vous aimez point vous-même. Quelle maladresse envers la vie vous a donc poussée à vous haïr ainsi ? Savez-vous que moi que vous prétendez avoir tout reçu des fées à mon berceau, j'envie votre belle taille et votre poitrine sculpturale et vos cheveux noirs, si vous ne les cachez point ? Vous êtes désirable, Sabine. Vos amants ne vous l'ont-ils jamais dit ?

– Des amants ! se récria-t-elle indignée. Qu'osez-vous dire ? Ah ! Je reconnais bien là la légèreté de votre morale.

– Alors, tant pis pour vous ! À vous fréquenter, je me demande si la vertu la meilleure n'est pas encore celle qui consiste à être heureux, à jouir des plaisirs de ce monde. Vous vous êtes laissé enfermer dans votre amour brisé comme dans une maladie... Vous avez voulu vous venger de l'amour en le reniant, mais maintenant c'est lui qui se venge de vous...

Sous son regard – ce regard qu'elle estimait triomphant – Sabine se sentait comme une lépreuse.

Elle se maudissait aussi de ne pouvoir jamais s'entretenir de sang-froid avec Angélique.

Chaque fois qu'elle lui parlait, elle finissait toujours par souffrir comme une damnée de regrets et de jalousie.

– On voudrait pouvoir vous haïr, murmura-t-elle.

– Il me semble que vous ne vous en privez pas, riposta Angélique. Et tout cela parce que vous prétendez que je vous ai « pris » l'homme que vous aimiez ! Que savez-vous de cet amour ?...

– Dès que je vous ai vue sur le chemin de Toulouse, atroce, j'ai su que j'avais perdu la partie parce qu'il ne pouvait échapper à un charme comme le vôtre. J'ai su que vous alliez l'enchaîner

totallement, lui cet homme de goût, ce sensuel qui aimait les femmes comme de beaux objets mais qui ne s'était encore jamais rendu à aucune. Et cela était si injuste que ce fût vous, une Poitevine ! Vous, si éloignée de notre civilisation.

– Parlons-en de votre civilisation ! s'exclama Angélique qui s'enflamma. Voici des sornettes dont j'aimerais mieux le voir se détourner et qui lui ont coûté assez cher.

Angélique jeta un regard autour d'elle afin de vérifier que personne ne se trouvait à portée de voix.

– Je trouve que mon mari s'intéresse beaucoup à votre civilisation depuis que

nous sommes à Québec...

– Vous ne pouvez lui demander de renier la culture des troubadours.

– Il n'y a plus de troubadours ! Cela ne vous suffit-il pas qu'il ait été torturé, condamné, et banni, sans que vous le remettiez en danger maintenant qu'il parvient, après des années, à être reconnu et peut-être réhabilité ?

– En danger ? répéta Sabine. Que voulez-vous dire ?

– Que nous ne sommes pas venus en Nouvelle-France pour donner au comte de Peyrac le loisir de comploter contre le Roi, dit précipitamment Angélique qui regrettait ses mots au fur et à mesure

qu'ils lui sortaient de la bouche. Faudrait-il que je découvre que l'injustice de notre souverain à son égard n'était pas sans fondement ?

– Que me baillez-vous là ? Vous perdez l'esprit ! Angélique, qu'allez-vous imaginer ? Nous sommes tous fidèles sujets du Roi de France.

– Je vous ai vus dans le bois rassemblés et il vous parlait en langue d'oc.

Mme de Castel-Morgeat sourit et cela irrita Angélique, car, à ce moment-là, elle se sentait très amoindrie.

– Nous nous réunissons souvent ainsi pour parler notre langue familière, celle

de l'enfance et du pays, cela est doux aux exilés. Monsieur de Frontenac lui-même, qui est gascon, aime se joindre à nos colloques. Monsieur de Peyrac en nous conviant ainsi m'a rappelé de lui sa qualité la plus exquise, quoique la moins reconnue peut-être derrière son apparence parfois mordante. Il est très bon.

– Ce n'est pas vrai. Il n'est pas bon du tout. Il est même très méchant.

– Vous le connaissez peu décidément.

– Je le connais mieux que vous, il me semble. C'est mon mari ! Et tous vos souvenirs de lui n'y changeront rien, c'est moi qui suis sa femme. C'est moi

qui ai pâti avec lui de sa disgrâce, et qui ai dû subir le sort des réprouvés parce que je portais son nom. Vous, vous l'aimiez parce qu'il était riche et fastueux, parce que vous vous croyiez régnant sur Toulouse, présidant les jeux floraux. Mais auriez-vous supporté de voir sa réputation, sa fortune s'effondrer ? Sa grandeur jetée à bas, ses amis se détourner de lui et vous-même livrée au plus affreux dénuement ?

– Et vous ? L'avez-vous supporté ?...

Sabine se dressait et l'affrontait, les yeux étincelants.

– ... Vous aussi vous l'aimiez parce qu'il était riche et fastueux ? Et vous

n'avez pas supporté de le voir tomber de son piédestal ? Voilà ce que je sens derrière vos paroles... Vous lui en voulez toujours de l'abaissement auquel il vous a condamnée... Vous n'étiez même pas capable de souffrir avec lui et pour lui l'éclipse qu'il subissait.

Angélique se dressait à son tour.

– Sotte ! Ne vous mêlez pas de comprendre quelque chose aux sentiments ! De jurer de mon amour pour lui... On l'avait brûlé en place de Grève. Je n'ai su que plus tard que ce n'était qu'en effigie. Je l'adorais, je l'aimais, et il avait disparu à jamais. Une éclipse, dites-vous ? Vous en parlez à votre aise. Vous berchiez votre petit Anne-François à

l'ombre du château de Monsieur de Castel-Morgeat que vous aviez épousé par dépit, tandis que moi je pataugeais seule dans ma misère avec mes enfants en haillons...

– Qui vous dit que tout fut si facile ? Mon époux a pris fait et cause pour Monsieur de Peyrac et quand ces remous se sont calmés en Aquitaine nous avons reçu l'exil du Canada pour notre punition. C'est vous, quoique vous vous en plaigniez, qui avez reçu la meilleure part. Vous l'aviez aimé, il vous avait aimée. Être liée à un homme que l'on n'aime pas et qui vous répugne est bien la pire des misères.

– Qui vous obligeait à contraindre

ainsi votre cœur et vos sens ? Vous êtes une sottise ! Une sottise ! Monsieur de Castel-Morgeat a toutes les qualités pour se faire aimer d'une femme et de bien des femmes.

– Oh, certes ! Il ne se prive pas de courir les putains !

– C'est vous qui l'avez envoyé à elles en vous refusant à lui. C'est vous qui le ridiculisez par votre rancœur injustifiée et votre hargne. Pour moi, je le juge fort plaisant, courageux, fougueux et de bonne compagnie. J'ai beaucoup d'estime pour lui.

– Et vous vous croyez autorisée à le lui faire entendre afin de compter une

victime de plus à votre tableau de
chasse de séductrice ? Laissez mon mari
tranquille, je vous prie !

– Et vous, de même pour le mien !

– N'est-ce pas suffisant qu'Anne-
François, mon fils, se languisse pour
vous d'un amour qui le ronge ? Il vous
faut le père ?

– Je ne suis pas responsable des folies
qui peuvent germer dans la cervelle de
ce jeune homme, votre fils... Pour ma
part je n'en éprouve qu'ennui... En
revanche, l'intérêt qui vous fait vous
pencher sur les travaux de mon fils
Florimond me semble moins pur. Vous le
flattez en vous intéressant à ses cartes,

ses voyages, mais ne vous laissez-vous pas attirer par le jeune page-content-de-soi qui ressemble un peu trop à son père pour ne pas vous émouvoir ?

– Vous divaguez ! Je ne suis pas une dévergondée comme vous pour m'intéresser à votre fils...

– Vous m'accusez bien de séduire le vôtre ! En vérité, vous en voulez à Anne-François et vous m'en voulez parce que, en étant amoureux de moi, il vous échappe.

– Oui ! éclata Sabine avec rage. Je n'avais que lui au monde, mon fils ! À son retour des bois je ne l'ai plus reconnu. Il vous avait rencontrée à

Tadoussac et il était entièrement changé. J'ai cru qu'il allait me haïr. Il s'est mis à vivre au château de Montigny, dans l'ombre de Florimond parce que c'était encore une façon de se rapprocher de vous. Ai-je commis une action si vile en m'intéressant à leur expédition commune à lui et à Florimond, afin de me rapprocher de mon fils unique ?... Ces deux garçons étaient fort contents de l'intérêt que je portais à leurs récits car la jeunesse aime parler de ses exploits et de ses travaux. Je ne pouvais supporter de perdre Anne-François tout à fait, c'était trop me demander. Sans lui il ne me restait plus rien. Pouvez-vous le comprendre ?

– Je comprends surtout que vous êtes

une femme jalouse et qui vous accaparez tout le monde.

– Je vous retourne le compliment. Il ne vous sied guère de m'adresser ce reproche alors que vous n'avez cessé de drainer après vous l'amour de tous les hommes y compris les ecclésiastiques ou religieux comme Monsieur de Loménie, Chevalier de Malte.

– Vous n'êtes guère en reste là-dessus, vous non plus. Votre passion pour votre confesseur est assez connue.

– Mon confesseur ! s'écria Mme de Castel-Morgeat en portant la main à sa poitrine comme si elle allait s'évanouir. Quelle est cette nouvelle calomnie ? De

quel confesseur voulez-vous parler ?

– Le très saint Père Sébastien d'Orgeval, naturellement... Vous n'allez pas nier que vous étiez folle de lui.

– Lui ! Jamais l'idée ne m'a effleurée de le regarder autrement que comme un guide de mon âme ! Comment osez-vous imaginer ?

– Je n'imagine rien ! Les manifestations de votre attachement n'ont leurré personne. Toute la ville s'en gausse...

– Vous êtes une vipère !

– Je suis franche. Je ne déguise pas sous des reniements vertueux des attachements venus du cœur et même de

la chair et qui contiennent beaucoup plus de vertu à mon sens que vos hypocrisies stériles. Vous vous détruisez, Sabine, en voulant croire que nos élans d'amour ne viennent que de Satan. Car vous êtes une passionnée, une amoureuse, vous aussi...

Cette fois, Mme de Castel-Morgeat et Mme de Peyrac se quittèrent brouillées à mort. Ce n'était pas la peine de s'être réconciliées, d'une façon si éclatante et surprenante au bal de l'Épiphanie.

Le monde, qui est lent à comprendre, ne s'aperçut de rien. On en restait à la réconciliation du bal de l'Épiphanie qui plaisait par son côté mystérieux qui

n'avait jamais été éclairci.

Personne ne soupçonnait leur dernière querelle qui avait éclaté soudain, aussi stupide que violente, mais Angélique en gardait mauvaise conscience et Sabine était désespérée.

Dans cette même soirée, peu après le départ de Sabine, un message du chevalier de Loménie vint la distraire de ses remords. Il la conviait à partager son traîneau pour une grande promenade avec pique-nique que l'on ferait le lendemain dimanche aux chutes de Montmorency.

Pour racheter l'abandon dans lequel « ces messieurs », partis pour la

Chaudière en amont du fleuve, avaient laissé « ces dames » attachées à leur piquet dans Québec, quelques-unes d'entre elles dont Mme de Mercouville et Mme de La Vaudière avaient organisé une grande partie à quelques lieues en aval. La moitié de la ville y serait. On passerait la journée au pied des chutes. On patinerait, on ferait des glissades sur le Pain de Sucre.

M. d'Arreboust avait laissé son traîneau à la disposition de M. de Loménie. Celui-ci priait donc Angélique de l'agréer comme chevalier servant. Elle s'empressa d'accepter par un mot qu'elle lui fit porter sur-le-champ. M. de Bardagne, M. de Ville d'Avray, M. de Chambly-Montauban, venus mettre leurs

équipages à sa disposition, arrivèrent trop tard.

Huitième partie

Les chutes de Montmorency

Chapitre 56

Sous le soleil d'or, le traîneau glissait le long de la piste du Saint-Laurent entre les balises de branches de cèdre ou de sapin et les sonnailles des deux chevaux attelés en flèche scandaient le rythme de leur course. Les Canadiens avaient pris l'habitude d'accrocher des grelots aux harnais des chevaux de traîne, un équipage glissant sous une tombée de neige ne s'annonçait pas plus qu'un fantôme. Les passants, les véhicules ne s'entendaient pas venir et il y avait eu des accidents.

Angélique assise aux côtés du chevalier de Loménie, sous les fourrures, se laissait envahir par l'euphorie de cette promenade, où la sensation de brusque espace découvert, alors qu'avec un mouvement de tangage le traîneau avait quitté la rive de Québec et s'était lancé sur la piste glacée de la plaine étendue à perte de vue, se mêlait au vertige de partager ces moments limpides et grisants d'évasion avec le rassurant comte de Loménie.

Rassurant n'était pas le mot. Elle l'employait faute d'en trouver un autre qui traduisait le plaisir qu'elle éprouvait en sa présence, plaisir léger et sans nuage comme ce ciel si incroyablement pur où le bleu intense affrontait

l'envahissement du soleil avec une allégresse combative. À qui serait le plus fort du saphir ou de l'or. On avait quitté la ville vers la fin de la matinée et, pour l'instant, les armées du soleil paraissaient gagner la bataille.

La tête renversée en arrière, Angélique respirait l'air glacé. L'encadrement de sa capuche d'épaisse fourrure blanche la protégeait des morsures du vent. Sous les couvertures de fourrure, elle avait glissé sa main dans celle du chevalier et son cœur avait tressailli de douceur en sentant cette main gantée se refermer autour de la sienne d'une pression naturelle, ferme et tranquille.

Tout était bien et reposant.

À petites phrases, les yeux à demi fermés sous les flèches du soleil, elle faisait part au chevalier du mécontentement qui lui venait d'elle-même, à avoir cru discerner dans son comportement, qu'elle s'efforçait autant que possible de maintenir juste et équitable, d'affreux motifs de rancœur, qui l'entraînaient à se réjouir de faire souffrir.

– Vous ? dit-il.

Elle allait s'expliquer sans juger nécessaire de lui dire que son examen de conscience avait pour cause la réflexion jetée par Sabine de Castel-Morgeat : « Et vous ? L'avez-vous supporté ? » Elle revint à son passé, lui exposant la chute

terrible qu'elle avait faite, des sommets d'un rêve d'amour et de richesses sans pareil, aux fins fonds les plus noirs de la misère et de l'abandon.

– ... Quels reproches vous adressez-vous ? s'informa-t-il.

Il l'écoutait avec une attention si totale et indulgente qu'elle était prête, pour continuer à se noyer dans la lumière de ce regard où admiration et attendrissement se mêlaient, à prolonger ses confessions des heures.

– J'étais très jeune à l'époque... Trop jeune... Vingt ans à peine... Je pense aujourd'hui que ce que j'ai affronté fut au-dessus de mes forces... Et que j'en ai

gardé quelque chose de mauvais, comme des écrouelles froides et dures.

Elle avait lutté avec bec et ongles mais, de ce combat, n'avait-elle pas gardé au fond d'elle-même le souvenir d'une promesse répétée bien souvent les dents serrées : les hommes paieront pour cela.

– ... Et à la réflexion, même vis-à-vis de l'homme que j'adore, mais dont la chute m'a livrée à tant de malheurs, j'ai cru voir, parfois, se dresser quelque chose qui ne lui pardonnait pas.

Il l'écoutait gravement. Tristesse et commisération passaient sur son sensible visage au récit des épreuves

qu'elle laissait entrevoir mais aussi une nuance légère de blâme.

– Vous voulez vous venger des hommes, dit-il, et cela se conçoit. Mais... ce n'est quand même pas bien. C'est même très vilain.

Elle laissa aller sa tête contre son épaule.

– Oui !... Grondez-moi, Monsieur de Loménie. J'ai besoin que quelqu'un me gronde...

Elle ferma les yeux et, à travers l'emprise glacée du vent, la tiédeur du soleil sur ses paupières fut comme une caresse.

– Je me revois égoïste, dure,
implacable...

– C'est fort bien !

Rouvrant les yeux, elle lui vit une expression mélancolique mais dans le regard une lueur d'humour comme s'il venait de la taquiner.

– Égoïste, dure, implacable, répéta-t-il, comme la jeunesse. Comme, hélas, la jeunesse doit trop souvent l'être pour survivre en abordant la vie. Qu'est-ce donc que des forces de vingt ans ? Celles d'une très jeune femme qui est la proie des hommes ou celle du jeune guerrier qui se rend au combat pour y donner la mort ?

Ce n'est pas la moindre des gageures qui nous sont demandées que de garder au-delà de ces épreuves notre tendre et joyeux cœur d'enfant de Dieu. Cela dit, ne soyez pas trop sévère envers vous-même et votre image ancienne... qui a dû être délicieuse.

Et il sourit. Et elle crut qu'il allait l'embrasser.

Elle avait gardé sa tête contre son épaule. Parfois, lorsqu'un cahot les secouait, elle se redressait l'espace d'un instant, attentive à guetter l'impassibilité du cocher dont le dos engoncé dans sa houpelande de peau doublée de fourrure ne bronchait pas, carré, à peine dépassé au centre par le sommet de sa

toque de laine rouge canadienne. Il fumait car on voyait des petites bouffées bleues jaillir par à-coups et se mêler à la buée miroitante de son souffle. Il était tout à fait indifférent à ce qui se passait derrière son dos et l'on allait s'enfonçant dans le paysage d'or où grandissait l'ombre de l'île d'Orléans, tandis que sur la gauche défilaient les premiers contreforts de la côte de Beaupré. Déjà visible, le clocher de la paroisse de Beauport piquait de son aiguille d'argent le ciel pervenche. Et l'on pouvait apprécier le bel alignement régulier des bandes censitaires, grimpant des bords du fleuve vers le sommet boisé, avec chacune en leur milieu la maison unique, carrée, au toit en cloche dont les

cheminées laissaient tranquillement s'étirer tout droit leur ruban de fumée blanche.

Après les avoir si souvent contemplées d'en haut, elle les voyait d'en bas ces maisons volontairement écartées les unes des autres et elles avaient l'air, plus que jamais, de sentinelles patientes.

– Car pour ma part, continuait Loménie, je vous dirai, au contraire, que j'ai été souvent ému de remarquer combien vous êtes scrupuleuse de ne causer à quiconque aucune peine, désireuse d'encourager, d'alléger les gens de votre entourage de leurs soucis. Et peut-être ce sens d'une charité si rare

est-il dû aux blessures d'injustice et d'humiliation que vous avez vous-même subies. Sauriez-vous me dire quelles actions de votre part vous ont amenée à penser que vous cherchiez à vous venger et en particulier de celui que vous reconnaissez aimer plus que tout au monde et auquel vous liez de longues années d'un amour commun ? Même si, comme vous me l'avez conté, le hasard vous a de nombreuses fois séparés.

Angélique interrogea sa conscience. Ce besoin qu'elle avait ressenti en arrivant à Québec de s'isoler, de dissocier un peu sa vie de celle de son époux, n'était-il pas un signe ?

Loménie sourit.

– ... Ma chère enfant, voilà un point sur lequel je serais plutôt tenté de vous féliciter. De longues années à Montréal, m'occupant de conserver l'harmonie des ménages dans ce petit poste où la vie était pénible, si menacée, mais les âmes de bonne volonté, j'ai souvent déploré de ne pouvoir conseiller à l'un ou l'autre des conjoints de se livrer à la sainte discipline de ce que nous appelons nous, dans nos ordres séculiers ou monastiques : faire retraite. Nul religieux qui ne doive s'y livrer au moins une fois l'an. Silence, recueillement, solitude, méditation sur soi-même, révision de nos rapports non seulement avec Dieu, mais avec ceux qui nous entourent et que nous aimons. Or,

dans l'agitation de la vie mondaine, comment deux êtres liés l'un à l'autre, jour et nuit, n'éprouvent-ils pas, s'ils sont de qualité, une aspiration à se dégager un peu l'un de l'autre, ne serait-ce que pour mieux se servir mutuellement ensuite. Je pressens que vous avez obéi à une attirance de cette sorte et que Monsieur de Peyrac, le comprenant, n'en a pas pris ombrage. Sagesse rare ! Car j'ai pu constater que ce n'est pas tant la rigueur des lois conjugales qui retiennent l'un près de l'autre les époux et les portent à ne point s'accorder de liberté mais la jalousie la plus irraisonnée et une âpreté de propriétaire allant parfois jusqu'à la férocité.

Le chevalier s'interrompt comme s'il craignait d'avoir exagéré son jugement.

– ... Il est vrai qu'il n'est pas facile de se défaire de l'être qui vous appartient charnellement, soupira-t-il.

Elle laissait les mots qu'il prononçait à mi-voix et que le vent hachait voleter autour d'elle. Elle en captait l'essence et ses pensées à la fois engourdies et agiles lui murmuraient d'agréables approbations intérieures.

« Il a raison... C'est bien ainsi que je sentais les choses... »

Elle avait été tentée de faire halte avec elle-même, de se reconnaître, de se mouvoir à nouveau en toute liberté à

travers la vie et les autres, s'emparant du plaisir qui passe, fût-ce l'hommage d'un galant, la douceur d'une passion suscitée, comme d'une nourriture aussi nécessaire que passagère. Et de ces légèretés, elle ne se sentait pas coupable, satisfaisant ce besoin de se venger ainsi, d'une part, des torts que les hommes lui avaient causés, d'autre part, de ce pouvoir que Joffrey avait sur elle, pouvoir oppressant à force d'êtreindre son cœur, et qui pourrait un jour lui peser à lui aussi.

« Une, femme heureuse, une femme libre et sans angoisse, n'était-ce pas ce qu'elle pouvait lui donner de mieux ? »

Aussi ne se sentait-elle pas coupable

d'être aussi heureuse de se trouver dans le traîneau aux côtés de Loménie, à glisser sur le Saint-Laurent par une pure journée d'hiver. Une ligne de lumière soulignait le fin profil du chevalier et, considérant le dessin de sa bouche, elle se demandait à nouveau si, hors le baiser qu'il lui avait donné l'autre jour dans la chapelle, cette bouche avait connu d'autres lèvres.

– Dites-moi, mon cher Claude... En toute amitié... Et ne répondez à ma question que s'il vous sied... Mais vous venez de prononcer un mot : charnellement... Pour parler de l'amour avec une si fine compétence, devrais-je croire que... peut-être avant d'entrer dans les ordres... vous auriez acquis

certaines connaissances dans...

Claude de Loménie sourit.

– Vous me demandez si je suis vierge ?
Ma foi ! Que vous répondrais-je ? Oui et non...

– Qu'est-ce à dire ?

– La chasteté est un état. En s'engageant au service de Dieu qui l'exige, on a prescience qu'il vous convient.

Cependant, un peu avant d'entrer dans l'Ordre de Malte et alors que je préparais un examen de théologie en Sorbonne à Paris, je fus pris d'un scrupule. Je me persuadais que si j'avais décidé de prononcer mes vœux, c'était peut-être par peur. Peur de cet être créé

dont on n'avait cessé de nous inspirer la plus grande crainte : la Femme. Mon confesseur, qui était un jésuite, comprit que ce doute sur les motifs de ma vocation risquait de me hanter par la suite, et nanti de sa permission, je m'en fus à la recherche d'un bordel rue de Glatigny.

– Derrière Notre-Dame !

– En effet ! Grande ombre de la cathédrale sur cette triste rue...

– Et... de cette incursion dans les bas-fonds de la luxure, quel sentiment en avez-vous gardé ? Le dégoût ?

– Que non pas ! Ma curiosité fut requise par trop de découvertes pour

s'arrêter au décor sordide ou aux bizarreries d'une entreprise dont un de mes compagnons de basoche, étudiant en médecine, m'avait soigneusement décrit à l'avance les étapes nécessaires. Cette incursion, comme vous le dites, rue de Glatigny m'apporta autre chose et me fut des plus bénéfiques. Découvrant la femme, mais dans sa condition la plus abjecte, mon regard se posa à la fois sur la misère, la fragilité et le charme de ces créatures et je compris ainsi tout ce qui se cachait derrière ce mot Femme : séduction, faiblesse, condamnation. J'en gardai un sentiment de compassion et de compréhension envers toutes les femmes. J'appris aussi dans ce bouge sordide le prix d'une qualité somme

toute banale mais combien utile pour vous aider à franchir des situations humiliantes ou embarrassantes : la gentillesse. Vous voyez que j'ai tiré de cet unique souvenir de bien précieux enseignements.

Angélique l'écoutait et elle le trouvait exquis. Il parlait avec une légèreté souriante mais l'expression de son regard gris la troublait lorsqu'il le tournait vers elle et elle alla jusqu'à souhaiter qu'il posât la main sur son sein.

« Il ferait très bien l'amour », songea-t-elle.

Un cahot lui fit craindre que le cocher

ne se retournât et elle s'écarta un peu.

– Ainsi cette expérience de l'amour ne vous a pas détourné de votre vocation ?

– Ce n'était pas l'expérience de l'amour, répliqua-t-il vivement, mais seulement l'expérience de la chair.

Il murmura, comme à part lui.

– ... C'est maintenant l'expérience de l'amour.

Il dit cela si bas qu'elle put feindre de ne pas entendre. Car les chutes de Montmorency se découvraient au détour d'un promontoire et le grondement des eaux s'enflait brusquement, accompagné d'une rumeur de cris d'enfants joyeux.

Au pied du célèbre sault et de son non moins célèbre appendice de l'hiver, le Pain de Sucre, grouillait la moitié de la ville.

Des files de traîneaux commençaient à se ranger à l'écart, ainsi que les véhicules les plus variés dont certains, composés d'une traîne de bois plate et d'une rambarde, pouvaient transporter jusqu'à six ou sept personnes s'y tenant debout.

Les hennissements des chevaux se mêlaient aux appels joyeux des amis et aux rires perçants des enfants et des demoiselles.

Le comte de Loménie sauta à terre et

vint de l'autre côté lui ouvrir la portière et l'aider à descendre.

Angélique se fit la réflexion qu'elle marchait à la surface de ce grand fleuve Saint-Laurent aux si profonds abysses. Or, dès les premiers pas, la glace céda et sa jambe s'enfonça jusqu'au genou. Elle poussa un cri.

Loménie la retint et l'aida à s'extirper en la priant de l'excuser de l'avoir insuffisamment soutenue. Il riait. Le fleuve, expliqua-t-il, remué de vagues et de courants, gelait de façon irrégulière, fût-il saisi brutalement par le gel. Çà et là demeuraient des poches de vide. Cela craquait parfois mais ce n'était qu'une fausse peur. Il n'y avait rien à craindre.

En cette saison trois couches au moins de glace se superposaient.

– Trois couches ! Dieu soit loué !

Avant d'être entourés par les amis et connaissances qui, les ayant aperçus, venaient à leur rencontre, ils levèrent la tête afin d'appréhender du regard la beauté d'un spectacle que la nature, dans les convulsions de son enfantement, avait laissé là et qui éveillait l'admiration.

La chute d'eau, à l'échancrure noire de la forêt d'où elle surgissait pour se jeter d'une hauteur de près de trois cents pieds, offrait l'image d'une haute et impressionnante tour de cristal dominant

la plaine du fleuve gelé.

L'hiver ralentissait à peine son débit. Entre les colonnades de glace couvrant la roche, ses flots continuaient à se déverser en un grondement ininterrompu, éveillant l'écho des hautes falaises de la côte de Beupré. Au pied de la chute, des myriades de gouttelettes dispersées en vapeur d'écume furieuse cristallisaient dans le froid, formant une poudre brillante qui, retombant sans cesse comme une pluie et s'accumulant sur la rive, finissait par ériger, en face d'elle, un cône que sa forme avait fait appeler : Pain de Sucre, assez élevé pour que les silhouettes qui atteignaient son faîte parussent minuscules.

D'une matière glacée dure et comme poreuse qui faisait songer aussi à du sucre, ce mont artificiel ne cessait d'être revêtu d'une poudre neigeuse brillante et douce comme du velours de soie. Si l'ascension n'en était pas facile, la descente, en revanche, pouvait s'effectuer avec une vertigineuse rapidité. Les cris des enthousiastes, qui à quatre ou cinq accroupis les uns derrière les autres sur leurs traînes sauvages dévalaient en trombe, résonnaient à tous les échos.

En ces jours de pique-nique, de diligents commerçants, ne dédaignant aucune occasion de profits, tel le sieur Gonfarel entre autres, avaient l'idée de faire dresser sur la glace de petites

cabanes-tavernes où l'on vendait aux promeneurs des saucisses grillées et où l'on débitait bière, limonade et, à qui n'avait pas emporté sa provision coutumière, quelques roquilles ou demiards d'eaux-de-vie diverses.

Un emplacement, soigneusement égalisé et raclé, permettait à ceux qui en avaient la pratique de se livrer aux joies du patinage. Tandis que d'autres, chaussant des sabots et se tenant par la main, se lançaient en d'énormes glissades de farandoles. Là encore, chutes et rires ne manquaient pas.

M. de Ville d'Avray, avec l'aide de Chambly-Montauban, comme lui très versé en l'art du patinage, y faisait

évoluer Honorine et Chérubin qui poussaient des cris de joie.

La promenade aux chutes de Montmorency, c'était enfin pour tous l'agrément de se rencontrer ailleurs que sur la place de la Cathédrale, en la Haute-Ville, où sur la place du Marché, en la Basse-Ville, et les groupes se formaient allant à petits pas en devisant dans le soleil.

Au flanc du Pain de Sucre, des marches avaient été taillées dans la glace « pour les dames ». Angélique, échappant subrepticement à l'attention de la trop nombreuse compagnie, décida d'entreprendre pour son plaisir personnel l'ascension du cône de glace.

On éprouvait à s'élever en solitaire vers ce sommet d'une blancheur immaculée, enveloppé d'un brouillard éclatant, on ne sait quelle réminiscence biblique : le mont Tabor ou le Sinaï.

Parvenue au faîte, elle se vit à peu près à mi-hauteur de la cataracte. Le point culminant du dôme se présentait comme une esplanade assez vaste et aplatie et non pas, comme il en semblait d'en bas, pointu et arrondi, ainsi qu'un vrai pain de sucre dont il avait la forme presque parfaite.

On pouvait s'y tenir à une dizaine de personnes en toute stabilité, mais Angélique s'y trouva seule. En dessous d'elle, du gouffre qui la séparait de la

chute, des nuages de vapeur miroitante ne cessaient de monter des profondeurs, en volutes sans cesse renouvelées.

Angélique serrant son manteau autour d'elle, le visage mouillé par l'haleine humide exhalée, s'absorba dans la contemplation du mur liquide dressé devant elle. Le rugissement de ces tonnes d'eau se fracassant sur les rochers après un tel à-pic couvrait tout autre bruit.

Pourtant elle perçut, ou entendit peut-être, parce que proche, un choc léger à quelques pas d'elle. Tournant la tête, elle vit une flèche indienne, plantée dans la neige. presque à ses pieds.

Au flanc de la falaise, juste en face et presque à sa hauteur, une silhouette bougeait, un Indien et son arc. Mais au même instant, il arrivait quelque chose d'abominable. Deux mains puissantes, gantées de rouge, sortaient de la brume pailletée qui l'entourait, un visage hideux au regard fou perçait l'aura lumineuse. Dans cette face, la bouche grande ouverte, carrée comme celle d'un masque de tragédie antique, hurlait des mots inaudibles.

– ... question ordinaire... question ordinaire... Vous l'avez livrée... au policier. Vous allez... mourir.

Martin d'Argenteuil titubait vers elle. Il voulait l'étrangler. Mais ce n'était pas

la peine, il pouvait d'une bourrade la jeter dans le vide. D'en bas, personne ne verrait rien. Crier ? Inutile dans ce fracas infernal. Ces pensées ne furent qu'un éclair. Ce qu'il advint se passa si vite qu'elle n'eut même pas le temps d'ébaucher le moindre mouvement. Dans ce silence créé par le bruit forcené de la chute d'eau, elle voyait l'homme hoqueter, sauter comme un poisson ferré, s'abattre à ses pieds puis glisser et soudain se fondre, dissous dans la buée lumineuse. On eût dit une ombre s'évanouissant au sein d'un nuage de myriades de gouttelettes de vermeil. Mais elle avait eu le temps d'apercevoir une autre flèche plantée entre ses omoplates. Le brouillard se referma en

mille formes mouvantes, denses, traversées d'or par le soleil.

À travers les pins noirs rabougris accrochés au moindre ressaut de la roche, la fourrure d'ours noir de Piksarett se déplaçait. Par-dessus l'abîme, l'Indien lui adressa un signe, lui intimant de redescendre, ce en quoi elle n'avait pas besoin d'être encouragée. Pourquoi était-il venu se poster là ? Lui seul savait, qui consultait les meilleurs « jongleurs » indiens de la contrée, interprétait les songes et se fiait à ses prémonitions...

Elle commença à descendre les marches de glace, et le fracas de la chute s'estompant, elle essayait de reconstituer

ce qui s'était passé.

La première flèche de Piksarett avait été pour l'alerter. La deuxième pour suspendre le geste criminel de Martin d'Argenteuil, dont l'Indien devait suivre, de la falaise, la progression.

Montant vers elle, elle aperçut le chevalier de Loménie et, quand il l'eut rejointe, elle accepta volontiers l'appui de sa main pour achever la descente.

– La tempête arrive, lui dit-il, tout le monde plie bagage.

Angélique interrogeant le ciel n'y vit qu'un peu de nuages dispersés en bouquets de plumes blanches. Mais la tempête arrivait, les augures l'avaient

dit. Les taverniers ambulants démontaient leurs cabanes. Les gens se précipitaient dans les traîneaux. On y hissait ceux qui étaient venus à pied. Et l'un après l'autre les équipages s'élançaient vers Québec.

– J'ai déjà fait partir vos enfants avec leurs domestiques, l'informa M. de Loménie.

Elle le remercia et le pria de l'attendre un instant car elle voulait dire deux mots à M. de La Ferté. Rejoignant celui-ci au moment où il allait monter en traîneau, elle le prit à l'écart.

– Ne vous avais-je pas averti ? lui dit-elle tout bas, tremblant autant de rage

que de peur rétrospective. Est-ce vous qui l'avez envoyé pour me tuer ?

– Quoi ? De qui parlez-vous ?

– De votre Martin d'Argenteuil, ce dément ! Il a essayé de m'étrangler. Était-ce sur vos ordres ?

– L'imbécile !

Le duc se reprit.

– Qu'imaginez-vous, ma chère ? J'ai trop bon espoir de vous reconquérir un jour pour lui donner des ordres de ce genre.

– Ne plaisantez pas. Cette fois, je peux avertir de vos agissements Monsieur de

Frontenac. N'oubliez pas que le gouverneur a les pouvoirs du Roi en Nouvelle-France et que, dans l'impossibilité de s'en référer à Sa Majesté durant les glaces, ses décisions quelles qu'elles soient seront entérinées et approuvées à Versailles.

– Calmez-vous, pria le duc. Vous savez que Martin est fou et le climat le rend plus fou encore.

– Soit ! Je veux bien admettre qu'il a agi sur sa seule impulsion dans une crise de folie. Mais ne cherchez plus à attenter à ma vie, Monsieur de Vivonne, ni vous, ni vos amis, ni votre sœur...

Elle le bravait encore de ses yeux

d'émeraude.

– ... Vous ne comprenez donc pas que vous ne pouvez rien contre moi ? Je suis la plus forte ! Si vous vous attaquez à moi, vous disparaîtrez tous !

– Ne criez pas si fort, dit le duc en regardant autour de lui avec inquiétude, car dans sa colère elle l'avait appelé plusieurs fois Monsieur de Vivonne...

Il ajouta :

– Où est-il ?

– Qui cela ?

– Martin d'Argenteuil.

Angélique, alors, réalisa le sens de la

dramatique pantomime qui s'était déroulée sous ses yeux, tout à l'heure, au sommet du Pain de Sucre : Martin d'Argenteuil, frappé d'une flèche, était tombé dans le gouffre.

– Il est mort, répondit-elle. Mais ce n'est pas moi qui l'ai tué... Il a glissé et il est tombé dans les chutes.

Elle le quitta, le laissant interdit et épouvanté.

Le chevalier de Loménie l'aida à s'installer dans le traîneau. Sans en comprendre la raison, il la voyait pâle et bouleversée et ne disait mot. Avec soin, il ramena les fourrures autour de ses épaules. Puis il prit place à ses côtés. Le

chemin de retour se fit en silence.

Il n'en était pas de même pour les autres participants de cette joyeuse journée. Les cris et les appels voguaient à travers la plaine chaotique du Saint-Laurent où des ombres s'allongeaient dans une lumière soudain plus glauque.

Aujourd'hui, les emprisonnés du Nouveau Monde avaient un peu tiré sur la corde autour de leur piquet. Ils s'en revenaient vers leur port d'attache, la petite cité de Québec, mi-normande, mi-bretonne, aux allures de Mont-Saint-Michel, cerné par les étendues d'un océan livide. Ils s'en revenaient la bouche pleine de saucisses et si réchauffés par le calvados, le gin, le

rhum, l'eau-de-vie de noyau, de seigle, d'orge et l'eau-de-vie pure, simple et meurtrière des gourdes canadiennes, qu'il y eut des carambolages et que le traîneau de M. de Chambly-Montauban faillit passer sur le corps de Jean Prunelle, le mercier, couché en travers de la piste, le véhicule d'où il avait été éjecté emportant un bouquet de chants sonores.

Comme le traîneau dépassait sur la gauche la pointe de l'île d'Orléans, Angélique pensa avec rancune à la sorcière Guillemette.

« Ne devait-elle pas m'avertir quand un danger me menacerait ? »

Ce qui l'effrayait le plus dans ce qui venait d'arriver, ici, au Canada, c'était l'indifférence avec laquelle elle avait vu un homme s'engloutir dans ces bouillonnements de chaudière d'un Tatar glacé. N'était-ce pas déjà la Cour, où entre deux portes, on empoisonnait comme on ajouterait du sucre dans un breuvage, pour reparaître souriant et secouant ses manchettes... « Tout le monde le fait. »

Elle continuait à se heurter à son dilemme intérieur. Parlerait-elle de ces événements à Joffrey ? Dès qu'elle l'envisageait, des impossibilités se dressaient, compliquées d'un sentiment qu'il s'éloignait d'elle et qu'elle ne pouvait à l'avance être garante de ses

pensées, à lui. C'était un homme secret et s'il s'était mépris sur son cœur à elle, elle de son côté avait de sa vie intérieure une image confuse, qui l'effrayait quelque peu et qu'elle n'avait jamais cherché à définir que par rapport à elle. Cela voulait-il dire qu'elle l'avait mal aimé ? Un millier d'aiguilles parurent lui hérissier la chair dans le frisson qui la saisit à l'énoncé d'une telle hérésie. Car c'était bien en leur chair que commençait le mystère qui la liait à lui, comme d'ailleurs toute passion amoureuse.

Elle découvrait des choses banalement évidentes. Ce n'en était pas moins crucifiant et difficile à franchir.

Québec était en vue. Angélique eut pour Loménie un sourire d'excuse et il lui répondit par un sourire si doux qu'elle en fut consolée. Il l'excusait en tout. Il n'exigeait rien d'elle.

La tempête arrivait. On la devinait avançant en noirs galops derrière une barrière de nuages d'un bleu d'ardoise frappés d'étincelles de rubis par le couchant et qui montaient du nord-est. L'animation et la bousculade étaient intenses aux abords du rivage où les traîneaux se heurtaient aux coques des navires et barques immobilisés dans les glaces du port. Il fallut prendre rang et se mettre en file pour remonter, par le

chemin le plus praticable, sur la rive.

On apprit que l'expédition qui s'était rendue à l'embouchure de la Chaudière était de retour dans le même temps. Ce qui causait ce tohu-bohu. Elle n'avait guère pu dépasser l'embouchure de la rivière et Mme Le Bachoys avait dû renoncer à se rendre jusqu'au manoir de sa fille, faute de piste praticable.

En apprenant ce retour Angélique se ranima et ses yeux brillèrent de joie.

– Et Monsieur de Peyrac ? héla-t-elle.

Il n'était pas loin. On venait de le voir passer avec ses Espagnols...

Elle l'aperçut. Les premières rafales

de neige cinglèrent la ville alors qu'elle se jetait dans ses bras.

À l'abri de l'alcôve, leurs baisers eurent la saveur des secrets inavoués.

Bien des choses en eux couvaient, qu'ils essayaient de se dire dans cet échange de lèvres. Des secrets, des secrets trop lourds ou trop imprécis qu'aucun mot ne pouvait, ne devait énoncer.

C'était toute l'ardeur des passions contenues, des interrogations anxieuses, des promesses apaisantes, des engagements irréversibles, des tendresses trop profondes et trop voluptueuses pour être exprimées qui

affleuraient au seuil de leurs lèvres en ces baisers, infiniment répétés, au cœur de la nuit, bouche contre bouche, corps contre corps, et dont, enivrés et absents de ce monde, ils ne parvenaient pas à se lasser.

Elle rêva d'eau et de fleuve et qu'elle se noyait.

Elle était sur les bords de la Seine, en train de se baigner avec la Polak, dans l'un de ces établissements de bains que l'on trouvait le long des rives, les jours de canicule. Des pieux, plantés çà et là et cernés par de grands pans de toile, permettaient aux Parisiens de se rafraîchir hors des regards indiscrets, hommes d'un côtés, femmes de l'autre.

Dans son rêve, le policier Desgrez rôdait sur la berge.

Effrayée, elle glissa, perdit pied et se débattit tandis que l'eau lui entraît par la bouche et la suffoquait.

« Pourtant, je sais nager », se disait-elle.

Joffrey se dressait non loin, mais il ne lui tendait pas la main, D'un suprême effort, elle réussit à sortir de l'eau et se réveilla, haletante.

Elle mit un certain temps à réaliser où elle se trouvait et elle se cramponnait à Joffrey. Elle caressait sa nuque, glissant ses doigts dans ses épais cheveux. Des gestes de tendresse qu'elle n'avait pas

souvent.

– Comme je t'aime ! Comme je t'aime !

– Mon bel amour, qu'arrive-t-il ?

N'êtes-vous pas heureuse dans votre petite maison ?

– Oh ! si ! Je suis heureuse, heureuse !

Elle se rendormit et rêva encore d'eau et de fleuve.

Cette fois, c'était le Saint-Laurent, elle était assise sur un rocher qui partait à la dérive. C'était une plaque de glace. Elle appelait Joffrey, mais il ne l'entendait pas.

« Je dois m'en tirer seule », se dit-elle.

Elle aurait voulu plonger. C'était interdit, elle savait qu'elle ne retrouverait jamais l'eau première, l'eau de la liberté. Elle s'aperçut qu'elle était redevenue enfant, avec ses jupes courtes et ses pieds nus. Elle était calme et libre et sans aucune crainte comme lorsqu'elle était enfant.

Une lueur l'éveilla. Elle crut que c'était le soleil, mais la nuit était encore profonde, la maison silencieuse.

Joffrey avait allumé le réchaud de porcelaine et une enivrante odeur de rhum à la cannelle s'élevait de la cassolette posée dessus.

– Il faut vous réchauffer.

Ils allaient boire ensemble tous les deux, en riant, chacun tenant une anse de la tasse de vermeil, le « chaudau », destinée à recevoir le brûlant breuvage qui reconforte les amoureux.

De ces deux songes où elle avait vu Joffrey inatteignable, ou ne pouvant percevoir ses appels, Angélique ne garda qu'une impression : « Je dois m'en tirer seule ! » Et elle retrouvait la tranquillité de son enfance. Elle s'en tirerait seule et c'était pour cela qu'elle était venue à Québec y retrouver son passé comme pour un défi. Le temps était venu de son combat avec l'Ange. Celui que chaque être doit mener un jour seul à seul, comme Jacob. Elle ne savait pas très bien pour quelle victoire, mais

elle n'avait plus peur.

Sans comprendre très bien comment, elle devinait que tout ce qui arrivait en cet hiver béni camouflait la longue marche secrète qu'ils avaient entreprise l'un vers l'autre pour se mieux connaître et s'aimer d'un plus grand amour.

Comme il en avait été pour Varange, on serait assez longtemps avant de s'aviser de la disparition de Martin d'Argenteuil et plus longtemps encore avant de s'en émouvoir. Vivonne devait se terrer avec son complice autour de sa table de jeu chez Mme de Campvert, tout en maudissant l'idée qu'il avait cru si bonne de venir se faire « oublier » au Canada.

Angélique n'osait plus parler de lui maintenant à Joffrey. Mais elle décida de lui relater la conversation qu'elle avait eue avec le Lieutenant de police. Or, elle apprit qu'après l'avoir reçue M. Garreau d'Entremont avait demandé un entretien à M. de Peyrac.

Comme Angélique s'y attendait, celui-ci ne se montra nullement ému des soupçons que nourrissait contre eux le Lieutenant de Police concernant la disparition du comte de Varange. Fort de la certitude que rien ne pouvait transpirer de leur secret, il avait opposé aux questions du magistrat une sereine indifférence. Mais il retenait que ce comte de Varange avait eu partie liée avec la duchesse de Maudribourg. Là

encore Garreau d'Entremont était revenu à la charge pour obtenir des éclaircissements sur le naufrage de *La Licorne* mais il n'avait pas insisté et c'était Joffrey qui avait fini par apprendre de lui que tout n'était pas blanc comme neige du côté de la bienfaitrice. Le Lieutenant de Police avait reçu, dans l'été, un dossier établi sur elle, où l'on parlait des bruits qui avaient couru au moment de la mort de son vieil époux. Rien de plus. Et les gens de la Compagnie du Saint-Sacrement la soutenaient, certains de bonne foi. Mais s'il y en avait d'autres de l'acabit de ce comte de Varange, la réputation de la séduisante duchesse aurait fini par en souffrir.

L'allusion à l'opération de magie menée par Varange laissait Peyrac indifférent. Elle ne voulut pas lui montrer combien elle en était impressionnée. Il l'accuserait peut-être d'être superstitieuse, comme tous les habitants des sombres forêts celtiques. En effet, « comme ils sont différents de nous ces gens d'Aquitaine », se disait-elle en regardant Joffrey.

Jamais autant qu'à Québec, elle n'avait saisi cette différence qui résidait moins dans le comportement des individus que dans la mentalité, la conception qu'ils avaient de la vie. La civilisation du Nord – langue d'oïl, la sienne – plaçait en premier lieu la soumission aux forces de l'Au-delà, d'où une application rigide

et primordiale de la religion. Quels étaient les concepts qui avaient régi l'ancienne civilisation du Sud – langue d'oc –, et qui donnaient aux Gascons une légèreté parfois scandaleuse : Amour et faste, liberté à l'égard du Ciel et de l'Enfer, du Bien et du Mal ?

– Ce Varange me paraît un triste personnage, dit-il. Mais je lui ai de la reconnaissance. Il m'a révélé les liens mystérieux que votre cœur avait pour moi. Puisque seul un instinct, très fort, a pu vous avertir que j'étais en danger, à sa merci.

– Comment en pourrait-il être autrement ? Vous êtes ma vie. Et je me sens très proche de vous... bien que je ne

sois qu'une petite Poitevine, étrangère à votre province, à votre race et à votre culture, acheva-t-elle avec un soupir.

Surpris et intrigué, il lui releva le menton.

– Quelle est cette humeur ?

Mais elle ne se sentait pas en état de lui fournir une explication ou de lui en demander... Tout était trop confus. Elle craignait des paroles qui précipiteraient les événements et donneraient consistance à ce qui n'était peut-être encore qu'imagination de sa part.

Pourquoi parler de Bérengère-Aimée ?
Des réunions de Gascons dans les bois ?
Pourquoi en révélant ses doutes risquer

par-dessus tout des divergences entre eux ? Mieux valait s'aimer et se taire.

Dès le retour du beau temps, voulant revoir M. de Loménie, elle se rendit à son domicile, souleva le heurtoir de la porte de la petite maison, proche de la Prévôté, que M. d'Arreboust avait mise à la disposition du Montréalais exilé.

– Monsieur le chevalier est parti, lui dit le valet qui ouvrit.

– Parti ? répéta Angélique dont le sang ne fit qu'un tour. Où cela ?

Où pouvait-on partir lorsque le sort vous avait laissé choir sur un point du

globe cerné par la plus cruelle sauvagerie polaire ?

Le valet eut un geste vague vers l'horizon d'or et de rosé infini.

– Hors les murs.

– Quels murs ? s'écria-t-elle, folle d'inquiétude.

Hors les murs de glace et de neige qui gardaient la cité, où pouvait-on partir ? Sinon vers le désert ? Où pouvait-on s'enfoncer ? À quelle recherche sinon celle du martyre ou de la mort par le gel dans la tempête aveugle.

Elle se précipita chez les Jésuites.

– Alors, lui aussi vous l'avez envoyé aux Iroquois ? demanda-t-elle fébrilement au Père de Maubeuge.

Le supérieur des Jésuites la fit asseoir et lui posa quelques questions avec calme afin d'orienter sa gouverne.

– Les chevaliers de Malte ne relèvent pas de notre direction, répondit-il après l'avoir écoutée. Leurs déplacements et leurs affectations dépendent du grand maître de l'ordre qui réside à Malte et qui délègue ses pouvoirs aux grands maîtres des huit divisions territoriales appelées « langues », soient-elles de Provence, d'Auvergne, de France, d'Italie, d'Allemagne, de Castille et d'Angleterre. À Québec, Monsieur de

Loménie-Chambord, en l'absence de tout courrier provenant du commandeur de la « langue » de France à laquelle je suppose qu'il est rattaché et pouvant lui assigner d'autres tâches ou d'autres lieux de résidence, est seul juge de ses actes et de ses décisions. Il lui arrive de venir me demander conseil, mais je n'ai point à intervenir dans sa conduite. Voici plusieurs semaines que je ne l'ai vu et j'ignore où il se trouve. Voyez donc Monsieur de Frontenac, ajouta-t-il comme elle se levait en se mordant les lèvres de dépit et de chagrin. Il se peut que lui soit au courant...

– Monsieur de Loménie est aux récollets, la renseigna le gouverneur. Il souhaitait faire retraite pour se préparer

au Carême, atténuer, m'a-t-il dit, la dissipation que toute cette période mondaine a entraînée pour lui. Il est venu me trouver afin de savoir si en tant que membre du Grand Conseil, je n'aurais pas à le convoquer durant cette quinzaine... Bienheureux chevalier !... soupira Frontenac en voyant le visage d'Angélique s'illuminer. Comme j'aimerais de même retenir votre attention...

– Mais vous l'avez, l'assura-t-elle. Et si je ne m'inquiète pas de vous c'est que je sais où vous trouver.

La gloire du soleil étincelant dans les arbres enrobés de cristal des vergers, tout au long du chemin qui descendait

vers l'estuaire de la Saint-Charles sur les rives de laquelle était édifié le couvent des récollets, insultait à son inquiétude, se disait Angélique. La déroboade du chevalier de Loménie ne lui disait rien qui vaille.

Les petits clochers des paroisses de Beauport, l'Ange-Gardien, Château-Richier, dressés dans le matin, avec la pointe de leur flèche miroitant comme si le faîte eût été piqué d'une étoile de Noël éternelle et qui semblait crier « Nous sommes là ! Nous sommes là ! » d'un air fiérot, l'exaspéraient, car rien n'était plus précaire que leur existence de petites paroisses catholiques du Nouveau Monde et ils auraient dû le savoir...

Dans la cour du couvent des récollets, un autre équipage attendait. Elle reconnut le traîneau de Ville d'Avray. Le marquis était venu sans doute surveiller l'avance des travaux de son cher Frère Luc.

Du parloir où on la fit entrer, elle entendit les échos de sa voix qui discourait et sans doute s'extasiait. Mais presque aussitôt, un frère en bure grise vint la chercher et la conduisit dans un autre parloir plus petit à l'écart où l'attendait M. de Loménié-Chambord.

Une table, une chaise, un prie-Dieu, un crucifix au mur, au-dessus du prie-Dieu. Et sur la table posée devant la fenêtre, une écritoire et les feuilles pour écrire.

Oratoire modeste, humble d'une sérénité ineffable.

Par la fenêtre on voyait, à quelque distance du couvent, un troupeau de vaches, qui avait traversé le fleuve depuis Beauport par les chemins balisés, prendre pied et se diriger vers le couvent, guidé par un bouvier en capot et robe de bure retombant sur ses bottes algonquines.

Souvent les paysans se rendaient entre eux le service de faire marcher les troupeaux à travers le Saint-Laurent afin de tasser la neige fraîchement tombée sur les pistes. Ce qui aéraient et donnait de l'exercice au bétail enfermé tout le long de l'hiver dans les étables.

L'image était calme aussi et familière. Le meuglement des bêtes montait par intervalles dans l'air cristallin.

La porte de la cellule s'était refermée derrière Angélique. Elle se tint devant le chevalier de Loménie qui était debout près de la table. Elle ne voyait pas son expression car il se présentait à contre-jour, mais elle sentait sur elle son regard attendri et ardent. Elle sut qu'il était heureux qu'elle fût venue. D'un bonheur qu'il acceptait pour l'instant sans mélange.

Elle dit enfin après un long silence.

– Pourquoi êtes-vous parti ?

Il répondit.

– Vous le savez bien.

Sa voix était calme et assurée. Elle commença de craindre que la force d'âme de cet homme doux et lucide ne l'eût déjà entraîné vers un domaine dont elle était rejetée.

– N'auriez-vous pu au moins me faire porter un mot ?

– La décision que je prenais de faire retraite aux récollets ne concernait que moi. Je n'estimais pas nécessaire de vous en avertir, me reprochant déjà d'avoir quelque peu troublé votre conscience par mes confidences.

Angélique secoua la tête avec impatience.

– Ce n'est pas vrai, dit-elle d'une voix qui s'étranglait comme sous une brusque montée de larmes. La vérité est que vous m'abandonnez.

– Vous êtes assez forte pour être abandonnée. Et moi... Moi, je suis faible. Faible comme Adam aux premiers jours, lorsqu'il découvrit la Femme que Dieu lui avait donnée pour sa joie et sa consolation.

– Vous prenez des prétextes pour renier votre amitié. Et pourtant elle a été spontanée dès la première rencontre. Vous souvenez-vous de Katarunk ?

– Oui, dès Katarunk, je vous ai « vue ». Et ce qui s'est passé alors je n'en ai

l'explication qu'aujourd'hui. Au long des jours j'ai ressenti votre absence comme un aiguillon et je ne comprenais pas. Ma très chère, je devrais me sentir coupable d'avoir éprouvé pour vous tant d'attirance, tant d'inexprimable tendresse, tant de dévotion pour ce que vous êtes, pour ce que vous signifiez. Mais je ne le puis. Rien de ce qui nous a rapprochés n'a été sans saveur et je remercie Dieu de m'avoir accordé de quelque façon de participer au festin du monde. J'ai appris par vous la valeur de ce que j'avais sacrifié sur l'autel de la chasteté... C'est beaucoup ! Avant je ne le savais pas...

– Je vois, dit Angélique. Vous aussi vous regrettez que j'existe.

Il lui sourit.

– Certes ! La vie serait plus simple sans vous, Madame. Mais combien moins merveilleuse ! La vie ! Soudain on voudrait en goûter tous les fruits. On découvre sa splendeur. On se demande parfois si ce n'est pas cela que Dieu a voulu en nous entourant de tant de beauté, en nous rendant dépositaires d'une si naturelle aptitude au plaisir de l'amour et si l'on ne le servirait pas mieux en passant par la joie de vivre selon la chair, plutôt qu'en y renonçant. Je ne renie rien. Et je dois m'incliner et reconnaître la joie déraisonnable qui m'envahit à la pensée que j'ai pu vous émouvoir et que vous vous attristez de ne plus me voir. Mais, enfin, soyons

modeste ! Soyons modeste, répéta-t-il.
Que suis-je et que serais-je en tant
qu'homme, qu'amant et même en tant que
compagnon de vie pour vous auprès de
celui que vous aimez, de celui qui
occupe votre cœur, captive votre corps,
même lorsque vous êtes séparés, même
lorsque vous vous croyez en désaccord.
Lui, il est planté au milieu de vous
comme une montagne brûlante,
indestructible et inébranlable, de même
que vous êtes plantée au milieu de lui.

Il prit sa main et porta à ses lèvres les
doigts qu'elle serrait convulsivement
autour des siens.

– ... Tout serait bien pâle... bien pâle,
murmura-t-il.

Angélique aurait voulu le supplier d'être moins sévère. De rester au moins son ami. Pourquoi se refuser une douceur qui aide à vivre si l'on ne peut s'accorder que cela ? Mais elle comprit que pour l'instant c'était impossible... Plus tard, peut-être...

Il avait laissé retomber sa main, et se tenait immobile les yeux baissés.

– ... C'est aux rencontres que nous faisons qu'il nous est donné, chaque fois, de voir plus clairement où est notre cœur, notre voie, notre destin, dit-il encore. Je le sais aujourd'hui et je ne pourrais passer outre. Ma vie, tout mon être appartiennent à Celui qui a versé son sang pour l'Humanité : « Servir Dieu

et mon Roi » dans les armes que j'ai toujours portées... mais je vous ai aimée...

– Venez voir, cria Ville d'Avray en entrant à toute volée dans la cellule, venez voir ces œuvres admirables que le Frère Luc a peintes pour moi...

Dans son atelier le moine était occupé à réaliser le blason de M. de Ville d'Avray. Un grand pan de bois sur lequel étaient ébauchées les lignes d'une composition picturale où l'on devinait la mer, des tritons, des personnages aux vêtements gonflés par le vent, était dressé contre le mur. Le cadre une fois

peint serait transporté jusqu'au navire de Ville d'Avray et on le fixerait sous le château arrière à l'emplacement appelé « tutelle » d'où on pourrait l'admirer et l'apercevoir de loin en mer.

– Regardez bien Madame de Peyrac, mon Frère, pria Ville d'Avray en présentant Angélique à l'artiste. J'aimerais que vous donniez les traits de son visage à la figure féminine principale de votre tableau.

– Ah non ! Je vous en prie, se rebella-t-elle. Cela me suffit d'être déjà représentée sur la tutelle du *Cœur de Marie*. Je sais que vous jalousiez Colin pour la beauté de cette peinture. Si vous aviez pu la lui arracher de son navire et

l'emporter sous votre bras, vous l'auriez fait.

– Oh ! Certes, convint Ville d'Avray.

Il renifla à petits coups comme pour dissimuler un sourire, parut réfléchir, et d'un air faussement innocent :

– ... Alors c'est donc bien vous qui étiez représentée sur le *Cœur de Marie* ? Mes sens ne m'avaient pas trompé. Mais comment cela pouvait-il se faire ? Ce pirate aux robustes épaules, Colin Paturel, vous aurait-il connue jadis, avant de venir se faire capturer à Gouldsboro ? Vous me raconterez, n'est-ce pas ?

« J'emmène Madame de Peyrac, dit-il

en s'adressant au comte de Loménie.
Vous ne m'en voulez pas, chevalier ?
Vous l'avez assez accaparée l'autre jour,
aux chutes de Montmorency... Belle
promenade, n'est-ce pas ?

Il jubilait en l'aidant à s'installer dans
le traîneau.

– ... Plus je vous connais et plus votre
vie me semble receler des mystères qui
ne font qu'attiser ma passion pour vous.
Je voudrais que vous m'apparteniez...
Oui, vraiment, c'est le mot exact, que
vous m'apparteniez.

– Comme vos tableaux ou vos
verreries de Venise ?

– Oui, vous seriez le fantastique et le

plus précieux de mes objets d'art... Un automate que j'aurais rapporté d'Allemagne, dirais-je. La plus jolie femme du monde. Il semble qu'elle soit vivante. Elle sourit... quand on a fini de l'admirer on tourne la clef et crac, elle raconte ses secrets...

Il était assommant, mais drôle.

Chapitre 57

Le lendemain, M. de Loménie fit porter à la maison de Ville d'Avray un présent enveloppé de peaux cousues, qui, une fois découpées, révélèrent un petit arc dans son carquois brodé de perles et de pointes de porc-épic, bien garni de flèches, aux empennes de plumes bariolées. Le tout était adressé à demoiselle Honorine de Peyrac.

La réception d'un tel cadeau aussi somptueux qu'inattendu la plongea dans une extase silencieuse.

Elle posa l'arc et le carquois sur un

tabouret et resta à les contempler longuement, tandis qu'Eloi Macollet et Piksarett se proposaient pour lui donner des leçons de tir et que Chérubin brûlait d'envie de toucher seulement du doigt ce beau jouet.

On alla jusqu'au carrefour de l'orme où un premier essai eut lieu sous l'œil intéressé des Indiens du campement.

Honorine, grâce à Loménie, possédant une arme contre ses ennemis, se sentit-elle assez forte désormais pour affronter le vaste monde en dehors des murs de sa maison et du cercle familial ?

Toujours est-il que, le jour suivant, la Haute-Ville fut secouée par un

événement d'importance.

Accompagnée de sa mère, de ses frères, de ses serviteurs, de ses amis petits et grands, de personnalités en vue telles que M. de Bardagne ou Piksarett, ou plus humbles en la personne rugueuse de Nicaise Heurtebise, ou des Indiens du campement avec leurs chiens jaunes, damoiselle Honorine de Peyrac s'en fut aux ursulines pour y apprendre à lire.

La main dans celle de sa mère, et tenant sous le bras son arc et ses flèches, tout enturbannée de lainages et de fourrures qui ne laissaient voir que ses yeux bridés et son nez rouge, et nantie dès le départ de son imposante escorte, elle quitta la maison par la grand-porte,

passa devant celle de Mlle d'Hourredanne, les demeures de la famille Gaubert de La Melloise, de la Dentellière et du bonhomme Loubette, fut saluée par les clients de la forge et ceux de l'auberge du *Soleil levant*, traversa la place de la Cathédrale après avoir franchi le ruisseau sanglotant sous ses bouillons de glace. Les enfants se rendant à l'école arrivaient de toutes parts dans leurs cabans et leurs capots et leurs bottes sauvages, car il faisait un de ces grands froids mauves et vaporeux.

La rumeur se répandait : Honorine de Peyrac va aux ursulines.

Tout juste si l'on ne sonna pas les cloches.

On parvint en foule au monastère où les dames ursulines attendaient.

Honorine, très droite, abandonna la main d'Angélique et sans daigner jeter un regard en arrière, son arc et ses flèches au poing, elle franchit la porte du cloître et descendit les degrés de pierre qui menaient au premier vestibule.

Accueillie, embrassée, engloutie dans les plis des chapes noires, des lourdes jupes, blanches pour les novices, noires pour les mères, où bruissaient de longs chapelets de buis, elle disparut, s'enfonçant dans les profondeurs du couvent sous les regards protecteurs de l'Incarnation dans son cadre et la double haie des cœurs de Jésus et de Marie

couronnés d'épines et percés de poignards.

Déraisonnablement angoissée et le cœur brisé comme si elle n'aurait jamais dû la revoir, Angélique passa sa matinée dans les combles de la maison avec Suzanne et Yolande à guetter de la dernière lucarne la cour de récréation des ursulines. Elle y distingua à l'heure où les enfants viennent s'y ébattre la silhouette de sa fille. Celle-ci se tenait dans un coin, entourée à distance d'un cercle de fillettes. La tourmentait-on ? La repoussait-on ? Suzanne fut envoyée aux nouvelles. On la vit peu après pénétrer avec une Mère dans le jardin, parlementer, repartir. Tout allait pour le mieux, affirma-t-elle en revenant.

Honorine régnait déjà sans conteste dans son nouvel univers. Les fillettes lui faisaient des grâces dans l'espoir d'obtenir d'elle de pouvoir tirer à l'arc. Mais elle n'accordait qu'avec parcimonie ses autorisations.

Angélique, le premier déchirement passé, fut soulagée de sentir qu'Honorine était mise sous la protection divine en ce même temps où elle était elle-même sollicitée et tourmentée par diverses choses.

Elle se reprochait de n'avoir pas mieux expliqué à M. de Loménie, lorsqu'elle l'avait vu aux récollets, les dangers qui rôdaient autour d'elle. Elle aurait dû lui raconter l'attentat dont elle avait failli

être victime de la part de Martin d'Argenteuil. S'il l'avait su, il ne l'aurait pas abandonnée. Il aurait voulu revenir à Québec pour veiller sur elle, ne serait-ce que de loin. Mais n'avait-elle pas Piksarett, sanglé dans sa redingote rouge d'officier anglais, ou engoncé dans sa peau d'ours noir, selon les décisions d'une humeur sur laquelle il ne s'expliquait pas, elle le trouvait souvent dans les parages. Parfois bavard, il l'accompagnait ; d'autres fois, il était si discret, si invisible, qu'elle sursautait en le découvrant dans son dos.

Et le chevalier avait raison. C'était surtout en son âme à elle que se trouvaient les pièges.

L'effacement de Loménie-Chambord, son refus de la rencontrer désormais lui fut sensible. Tout en reconnaissant que « c'était bien ainsi », elle avait des rêves troublés. Elle ne se dissimulait pas que – nonobstant les obstacles insurmontables qui les séparaient – elle n'aurait pas trouvé sans charme la reddition de cet homme chaste et doux entre ses bras. Il aurait pu découvrir par elle l'éblouissement de l'amour. Il n'aurait pas été maladroit, seulement hésitant et comme suffoquant sous le poids d'un trop vaste bonheur. N'était-ce pas merveilleux ? Combler de joie ! Où était le péché ?

Quelques jours après la promenade aux chutes de Montmorency, M. Garreau d'Entremont vint la voir. Elle crut un peu sottement qu'il allait lui parler de Martin d'Argenteuil. Mais il n'en était rien. Son flair ne l'avait pas encore averti. Il s'occupait toujours du dossier de Varange. Il voulait la tenir au courant. Il lui dit qu'il était à la recherche du soldat qui avait fait la conjuration sur le crucifix. Il avait une piste. On croyait l'avoir vu dans un fort du côté de la rivière Saint-François. Qu'un soldat fût chargé de la sacrilège besogne ne l'étonnait pas. Les militaires que l'on envoyait aux colonies avaient roulé leur bosse un peu partout. Ils étaient souvent hâbleurs et s'amusaient à mystifier les

paysans chez qui on les logeait. Ils étaient surtout malfaisants. La plupart des crimes dont le rapport parvenait sur le bureau de Garreau étaient commis par eux, l'opinion catégorique du Lieutenant de Police sur le militaire de la métropole s'expliquait. La Nouvelle-France ne possédait pas encore de « classe dangereuse ».

En cette période de grands froids où l'on chauffait à mort dans les maisons, Noël Tardieu de La Vaudière continuait à être hanté par la moindre étincelle annonciatrice d'incendie... « Nous y passerons tous ! »... Sans cesse il faisait compter les seaux de cuir, effiler le tranchant des haches, débarrasser les toits pour découvrir si l'échelle était

bien là et non pourrie. Chaque jour, les petits Savoyards s'introduisaient dans les cheminées et les gens se plaignaient qu'on les fît geler sur pied, car il fallait, pendant le ramonage, éteindre les foyers de la maison et attendre en claquant du bec dans la rue que les conduits soient refroidis.

« Oui-da ! Le temps d'attraper la mort », grommelaient les habitants.

Les petits Savoyards faisaient bien leur métier. Ces enfants n'étaient pas débiles comme l'avait dit Garreau, mais seulement abrutis. C'étaient des petits Savoyards perdus. On les avait vendus, violés, exploités, emmenés au bout du monde. On leur avait tout pris et jusqu'à

leurs marmottes.

On les employa à nettoyer et à décoincer les girouettes, ainsi que les croix et les instruments de la Passion, qui se trouvaient au sommet des clochers qu'ils escaladaient de bon cœur.

Le Carême s'ouvrit, précédé des trois jours du carnaval, et dont l'appellation qui signifiait dans son étymologie latine : *carnelevare* = ôter la viande, avait perdu de son sens puisque ces trois jours au contraire étaient devenus prétexte à « désordres impies », comme disait l'Évêque et que l'on s'empressait de s'y bâfrer de viande et de charcuterie en vue

des quarante jours d'abstinence
annoncés.

Le lendemain, mercredi des Cendres,
tout Québec s'en revint des églises
marqué au front d'un noir stigmat
destiné à rappeler à chacun qu'il n'était
que poussière et retournerait en
poussière.

En Carême, un seul repas était admis
par jour, de préférence à midi... Les
laitages et les viandes interdits, que
restait-il ? Le pain, les poissons, les
légumes, les boissons aussi par bonheur.
Il se ferait donc une consommation
redoublée d'eau-de-vie, de vin
d'Espagne, de Ténériffe, Malaga,
boissons « réchauffantes » et, sous les

toits plus rustiques : de bière, de cidre, de cervoise, ce « bouillon » de pâte fermentée, de bière d'épinette ou de sureau.

Trois jours plus tard, la première querelle du Carême éclata et elle fut d'importance. Elle resterait dans les annales de Québec sous le nom de querelle d'Aquitaine. Elle eut lieu chez M. Haubourg de Longchamp, premier conseiller.

Mme Haubourg de Longchamp était une femme effacée et recevait peu. En revanche, M. Haubourg, qui appartenait à la Compagnie du Saint-Sacrement, aimait profiter de la période de pénitence pour susciter ces réunions de

beaux esprits où l'on pouvait discuter théologie, morale, destinée de l'homme ; réunions qui, par la grande culture de la plupart des invités, atteignaient un haut niveau d'intérêt. Les dames y étaient naturellement conviées. Les temps n'étaient plus où une société masculine, encore particulièrement grossière, reconnaissait-on, car soumise au fracas des coups d'estoc et de taille contre les lourdes cuirasses antiques, écartait de son cercle paillard la femme jugée servante, sottie et juste bonne à procréer.

Depuis deux siècles, au moins, les mœurs avaient changé. Les hommes avaient appris, surtout en France, à rechercher la société des femmes pour d'autres plaisirs que ceux de la chair,

c'est-à-dire de l'esprit. La Renaissance, sous des rois raffinés tels que François Ier, avait commencé à mettre à l'honneur la femme cultivée et les charmes de son esprit.

Or, la querelle partit de là. Quelqu'un ayant avancé qu'une telle transformation chez les Barbares du Nord avait été due à l'effort de la civilisation occitane, celle des cours d'amour du Languedoc, peu à peu assimilée par ses vainqueurs. Aussitôt tout le monde se prononça.

La contrepartie des connaissances variées et de l'érudition de la plupart des personnes présentes était que chacun savait de quoi il discourait. D'où un feu roulant de précisions historiques,

théologiques ou politiques, qui fusèrent afin d'étayer ou démolir la thèse émise et l'on se retrouva vite au temps de Charlemagne, puis à celui de l'époque romaine quand les Césars s'étaient engoués de ces terres récentes du sud de la Gaule où régnait la « *prima lingua occitana* ».

Cela avait donné le royaume de Provence. La subdivision d'Aquitaine et du Languedoc ne changeait rien à ce que les mœurs et la langue, demeurée très latine, fussent les mêmes. Au Xe siècle, les Arabes en allant jusqu'à Narbonne et en y demeurant plus d'un demi-siècle avaient appris aux Provençaux du Sud-Ouest des plaisirs plus doux et plus raffinés, les sciences, la poésie... De ces

apports était née une civilisation charmante et riche, que personnifiaient dans sa forme doctorale les cours d'amour des troubadours, maîtres à penser, grands esprits, grands poètes. En ce royaume, les litiges se réglaient avec courtoisie.

– À leur façon, coupa M. Haubourg interrompant le major Sabanac qui avec lyrisme venait de tracer un tableau succinct mais hautement coloré du passé de sa province, vous ne me direz pas que dans ces cours d'amour où, paraît-il, on apprenait à copuler, la mystique...

– On apprenait aussi à parler galamment aux dames, à leur « faire la cour »... En ce royaume, les litiges se

réglait avec courtoisie, justice. Les classes inférieures elles-mêmes étaient très peu grossières. Il était de réputation qu'un laboureur d'Aquitaine avait plus d'aisance, de lettres, et de beau langage, qu'un baron normand, ou bourguignon, répondit M. de Dorillac, un officier du régiment de Carignan.

Les fronts s'assombrirent, essayant de rétablir l'équité. La conversation se maintenait dans les limites de la bienséance. On laissait la partie belle aux gens du Sud car beaucoup de fonctionnaires parmi les « hommes du Nord » se souvenaient à temps que leur gouverneur, lui aussi, était gascon. Mieux valait ronger son frein que risquer d'irriter la susceptibilité

méridionale d'un puissant.

– Terre élégiaque soit ! dit Carlon, mais qui par trop d'aménité entraînait des abus, des faiblesses... Indifférence ou respect de l'autre ? Les sectes, les hérésies y étaient tolérées et ne se privaient de se multiplier, bafouant la doctrine de l'Église. Jusqu'à ces sombres Cathares, dans l'Albigeois, et qui se présentaient comme l'envers de la civilisation libérale et sensuelle dont ils étaient issus, car ils professaient que, le monde matériel étant l'expression du mal, il y avait péché à vivre et surtout à procréer.

– N'était-ce pas le devoir de l'Église que de réduire cette immonde hérésie ?

Les Cathares étaient fervents, purs et ne gênaient personne, ripostèrent les Gascons, ils avaient servi de prétexte à la voracité des gens du Nord.

On cita des faits encore vivaces. Les récits d'horreur de la guerre menée contre les Albigeois par Simon de Montfort, croisé, et le grand saint Dominique, le moine à la bure blanche, fondateur de l'Inquisition, faisaient dresser les cheveux sur la tête et quelqu'un raconta qu'aujourd'hui encore après quatre siècles, dans les campagnes du Languedoc lorsqu'on voulait effrayer un gamin turbulent, on lui disait : « Simon de Montfort va venir te prendre ! »

Aussi bien, il ne s'était pas agi de guerre mais de massacre. Pas de croisade mais d'extermination : hommes, femmes, enfants, vieillards, et nouveau-nés, tous parmi les Cathares avaient été passés au fil de l'épée ou jetés au feu. La croisade sanglante s'était poursuivie au-delà de la destruction de l'hérésie. La destruction de la civilisation méridionale avait suivi.

Les Cathares n'avaient été qu'un prétexte. C'était le marquisat de Provence, le comté de Toulouse que visaient les reîtres bardés de fer.

Dans le salon de M. Haubourg, au Canada, ces réminiscences à odeur de sang et au nombre inquiétant de bûchers

dressés et crépitant parurent soudain faire obstruction à toute conciliation possible entre personnes même ment coiffées de perruques ou parées de dentelles, même ment affables d'éducation et de caractère et qu'enfermaient l'exil et l'hiver canadien.

– On ne pouvait tout de même pas tolérer..., maugréa M. Garreau d'Entremont après un temps consacré à savourer le rossoli.

Une voix de femme claire et harmonieuse s'interposa :

– On peut tout tolérer de ce qui n'entraîne pas la conquête par la violence.

C'était Mme de La Vaudière, Bérengère-Aimée, qui montait aux remparts. Et comme la remarque était judicieuse et qu'elle la jeta d'un petit air crâne, Joffrey de Peyrac lui octroya un sourire et un signe d'approbation. Elle en rosit de plaisir

– Avouez que vous êtes bizarres vous autres, gens d'Aquitaine, dit M. Le Bachoys, bonhomme et conciliant. Le vainqueur vous a laissé vos formes de gouvernement, vos coutumes, votre langue, et vous en abusez pour sauvegarder votre liberté de mœurs scandaleuses. Même encore aujourd'hui, vous agissez comme si vous faisiez fi du péché, comme s'il n'existait pas.

– Si... Il existe... Mais il n'est pas celui que vous dénoncez, vous les gens du Nord...

– Hérésie ! marmonna M. Magry de Saint-Chamond, on voit que vous venez d'une source corrompue : la Rome païenne, l'Islam licencieux, que vous plongez vos racines dans un sol différent...

– On ne vous le fait pas dire, crièrent les Gascons.

Les arguments s'entrecroisaient.

– Et vos guerres Baussenques⁴... vos anti-papes ?

– Mes ancêtres ont été du parti des rois

et d'Alexandre IV, dit Peyrac.

– Les miens aussi ! cria Castel-Morgeat.

M. Haubourg de Longchamp, profitant d'un instant d'accalmie où les adversaires reprenaient souffle, voulut trancher.

– Nos propos ne mènent à rien car cette querelle est sans issue. Les siècles futurs eux-mêmes ne pourront l'épuiser car nos antagonismes résident dans une conception différente du péché.

– En effet, approuva M. d'Avrenson qu'Angélique découvrit gascon, notre civilisation proposait d'atteindre Dieu par l'amour charnel vécu en

transcendance, chemin de communication avec le divin, et non par sa suppression et son rejet.

– Alors que se serait-il passé si la civilisation du Nord n'avait pas triomphé ? demanda encore Bérengère de La Vaudière en se tournant vers le comte de Peyrac avec une expression d'innocence exaltée.

Angélique, que cette altercation avait inquiétée, remarquait les femmes qui autour de Joffrey s'étaient comme groupées, guettant ses paroles et levant sur lui ces regards énamourés qu'elle estimait être la seule à pouvoir lui adresser.

Parmi elles, on découvrait Mme de Saint-Damien, la belle Éléonore de l'île d'Orléans que l'on voyait décidément beaucoup plus à Québec cet hiver.

« Oui, toutes ces dames d'Aquitaine étaient folles de lui et sans savoir pourquoi !... Oh si ! Je sais pourquoi... »

Sabine de Castel-Morgeat se tenait la plus proche de lui, très droite et grande, dans l'attitude d'une femme qui est prête à défendre jusqu'au bout son seigneur et maître.

Or, c'était à Angélique que cette place revenait. Et d'en être dépossédée sans que personne ne songeât à le remarquer lui parut le comble de l'impertinence.

– Sauriez-vous nous répondre, cher suzerain ? demanda Éléonore de Saint-Damien avec une œillade incendiaire.

– Oui ! répondez, prièrent des voix impatientes. Si les rois de Provence avaient triomphé du roi d'Île-de-France et, de ce fait, détruit la civilisation du Nord, que se serait-il passé ?

Au cours de la soirée Angélique avait noté que Joffrey répondait légèrement comme ne voulant pas donner à ses paroles un tour trop sérieux. Mais il répondait ce qu'il voulait et ce n'était jamais anodin.

Cette fois, il laissa passer un temps avant d'énoncer :

– Peut-être y aurait-il eu la réconciliation de l'AMOUR et de l'ÉGLISE !

– Voilà qui est agréable à entendre, dit Ville d'Avray.

– Avancez-vous que la vérité aurait été autre et sans doute aussi les dogmes ? Vous blasphémez ! Notre royaume serait tombé dans l'hérésie, comme les Anglais...

Laissant une tempête de protestations se déchaîner, Angélique n'y pouvant plus tenir préféra s'éloigner et gagner un petit boudoir voisin. Elle eut le soulagement de s'y trouver seule.

« Par bonheur, songeait-elle, M. de

Bardagne, l'envoyé du Roi, n'était pas présent, ni le duc de Vivonne. »

Dans le salon la bataille continuait.

– ... On pouvait gagner Dieu avec l'Amour.

– ... Avec l'amour ou contre l'Amour !

– ... Reconnaissez au moins le jugement de l'Histoire, disait M. de La Melloise... La victoire de Simon de Montfort avait décidé : contre l'Amour.

Angélique se sentait très bouleversée. Elle n'avait plus le courage de rien écouter et resta dans le boudoir en se cachant derrière les rideaux.

Au-delà de l'imprudence des propos qu'avait tenus Joffrey, prenant la défense d'une province dont la rébellion latente contre le Roi était loin d'être apaisée, c'était l'attitude des dames d'Aquitaine qui l'ulcérail.

Fallait-il comprendre qu'elle était déjà trompée et depuis longtemps par le Gascon au cœur frivole et ces femmes sans scrupule ? La pensée du corps gracieux de Bérengère-Aimée dans les bras de Joffrey lui fit passer un frisson glacial dans la nuque. Il avait penché sur elle son sourire. Elle ne pouvait supporter l'idée que Joffrey eût pour une autre femme le même sourire que pour elle.

Avec un trémolo dans la voix, le marquis de Ville d'Avray s'écriait :

– Ah ! Que n'ont-ils gagné, ces joyeux Occitans et leur belle devise : *Delectus coïtus*.

– Marquis, un peu de décence, protesta le maître de maison. Nous sommes en Carême.

La sortie fut houleuse. L'hôtel du premier conseiller se perchait à mi-côte du chemin de la Montagne. La marge qui séparait son seuil du précipice se révélait étroite. Si l'on sortait en groupe compact et animé, il y avait toujours risque de voir un ou deux ivrognes

basculer par-dessus bord.

Lorsque les équipages en attente s'en mêlaient l'entreprise de se séparer après une bonne soirée devenait périlleuse.

La lune éclairait un désordre de carrosses et de chaises à porteurs. Il y eut des cannes levées sur les cochers et les valets. Et les échos résonnèrent de cris et de hennissements, charivari peu propice au recueillement exigé par la période de Carême, dont M. de Bernières, Supérieur du Séminaire, qui logeait dans le voisinage, fit, le lendemain, rapport à l'évêque.

Angélique, poussée par le flot, s'était trouvée brusquement devant le comte de

Peyrac et sa colère ne s'étant pas calmée, elle lui jeta :

– Vous êtes fou ! Tenez-vous tant à vous aliéner l'Église par vos déclarations ? Ne vous suffit-il pas, déjà, d'avoir le Roi contre vous ?

Il eut un sourire caustique et haussa les sourcils comme surpris et amusé de sa violence.

– Seriez-vous un agent du Roi, Madame du Plessis-Bellière ? Et chargée de soutenir sa politique contre les rebelles du Sud ?

Elle fut sans parole.

Angélique demanda à Ville d'Avray de la reconduire avec son équipage jusqu'à la maison. Elle y attendit Joffrey. Elle était bien décidée à s'expliquer. Il ne suffirait pas cette fois de caresses et de mots tendres, alors qu'il se moquait d'elle avec cette Bérengère. Il ne vint pas. Elle passa une nuit blanche à se retourner sur sa couche, car jamais elle n'aurait pu croire que Joffrey lui parlerait sur ce ton. Son « Madame du Plessis-Bellière » était particulièrement venimeux.

Elle ne doutait plus, après le lui avoir entendu lancer, d'un ton mi-provocant, mi-taquin, qu'il savait tout sur la présence du duc de Vivonne à Québec, qu'il l'avait connu sous ce nom. Alors

qu'elle était allée jusqu'à risquer sa vie en se taisant afin qu'il n'apprît pas qu'elle avait retrouvé des personnes de ce temps où elle avait régné à la cour de France, période dont il semblait éprouver amertume et jalousie...

Au matin dans un souci de réconciliation, elle se précipita vers le manoir de Montigny. Elle apprit que M. de Peyrac était absent de Québec. Il inspectait ses forts du côté du Cap Rouge et de Lorette.

À tort ou à raison, elle s'imagina que la situation était catastrophique. Elle courut jusqu'au couvent des jésuites.

Lorsque le Père de Maubeuge recevait Mme de Peyrac au tribunal de la pénitence, la cérémonie se déroulait suivant un rite établi, mais qui n'avait rien de traditionnel.

Angélique était introduite dans la belle et savante bibliothèque. Elle s'asseyait dans un fauteuil à haut dossier de tapisserie et le supérieur à quelques pas prenait place sur un modeste tabouret. Ils se signaient. Le Père prononçait une brève prière en latin. Ensuite ils causaient à bâtons rompus. Un jour, ils s'entretenaient de la transmission de la pensée, une autre fois, la conversation portait sur le gin-seng, une racine aux propriétés médicinales dont les Chinois faisaient grand usage, et que l'on pouvait

trouver en Amérique aussi. Un des Pères en avait ramené de ses voyages et l'étudiait afin de décider s'il s'agissait de la même plante qu'en Asie ou d'une variété.

Après quoi le Père de Maubeuge se levait, la priait de s'agenouiller, de réciter l'acte de contrition et lui donnait l'absolution.

Ce jour-là, elle ne savait par quel bout commencer pour rendre justifiables ses larmes. Elle se sentait en danger, expliqua-t-elle... Un homme avait essayé de la tuer sans raison. Un sort rôdait autour d'elle et elle craignait d'y retrouver un signe de la volonté constante à la détruire d'ennemis anciens

qui ne désarmaient pas et qui même à distance continuaient à la persécuter. Et surtout, son mari et elle n'étaient pas de la même province... De là venait tout le mal.

Lorsqu'elle se tut, il laissa passer un long moment de réflexion, qu'elle respecta. Elle reconnaissait qu'il aurait du mérite à y comprendre quelque chose.

– Les femmes qui ont reçu en apanage le don de la beauté, dit-il enfin, posent au reste des hommes une interrogation mystérieuse. Car elles vivent quelque chose de singulier et dont il leur est difficile de mesurer l'ineffable. La vie leur est à la fois plus facile et plus ardue. N'ayant pas à subir le sort

commun, elles sont souvent écartées des bonheurs communs. Messagères de l'enchantement et du rêve de perfection et de ravissement dont chaque humain porte en lui la nostalgie, prêtresses désignées par leurs suffrages de ce rêve, il leur arrive de subir un destin où leur être intime se trouve oublié, méconnu et parfois immolé. Il est fréquent qu'elles se tiennent auprès des princes et des rois chargées par la folle illusion des hommes d'une responsabilité sans mesure avec la fragilité de leur esprit et la tendresse féminine de leur cœur, Grisées par les hommages et une adulation qui s'adressent moins à elles qu'au reflet qui les marque, il n'est pas rare que leur cœur se dessèche et

qu'elles sombrent dans la sottise.

– Si c'est à moi que vous vous adressez, dit Angélique qui l'avait écouté avec surprise, et si c'est pour moi, me plaçant parmi ces femmes qui ont reçu comme vous le dites « l'apanage de la beauté », que vous brossez ce sinistre tableau, je vous dirai, mon Père, que j'ai toujours lutté pour demeurer un être humain et préserver mon droit à vivre selon mon cœur et penser selon mes goûts. Cela dit, sachez que je suis heureuse d'être belle, ajouta-t-elle en le regardant avec défi.

– Et bien faites-vous, approuva le Père de Maubeuge, car vous ne m'avez pas laissé achever, Madame... En revanche,

j'allais vous dire que les très belles femmes sont assurées en toutes circonstances de plaire, c'est-à-dire de ravir ceux à qui elles se présentent. C'est en cela qu'elles vivent un destin singulier. Constaté, chaque fois qu'on aborde autrui, le rayonnement d'une heureuse surprise, d'un doux enchantement, d'une gaieté bienfaisante éclairant les visages et savoir que vous en êtes la cause, est sans conteste une aventure plus plaisante que d'y lire, sans faute de votre part, répugnance, froideur, antipathie ou méfiance. Telle est la bonne fortune des femmes belles qu'elles puissent plaire sans y tâcher. Le monde leur sourit. Or, telle autre femme qui n'a pas moins de mérite que vous verra,

pour ses traits ingrats, le monde lui faire grise mine. Songez, Madame, à ces faveurs du Ciel que vous avez reçues, et qu'il n'est que justice, pour vous, de les parfois payer... un peu.

Il fit une pause et reprit.

– ... Quant à vos craintes de tomber dans les pièges d'ennemis qui chercheraient à attenter à votre vie soit par violence soit par magie, la lumineuse santé de votre aura m'indique que vous devez en triompher et – un éclair ironique filtra entre ses paupières étirées – je vous dirai que je me sens porté à les plaindre car il m'apparaît qu'ils risquent fort, s'ils persistent dans cette entreprise de s'attaquer à vous, d'y

laisser leur vie, sinon leur âme. D'autre part, je ne saurais trop vous recommander de faire diligence pour régler avec Monsieur de Peyrac cette « querelle d'Aquitaine » dont on m'a rapporté les échos et dont vous vous montrez blessée. Comme il est commun dans ces escarmouches entre époux, on prête à l'autre plus qu'il n'en pense. Je suis persuadé que vous vous exagérez l'importance que Monsieur de Peyrac apporte à ces débats et que vous accordez à ces réunions qu'il se plaît à tenir avec des amis un but qu'elles n'ont pas. De même qu'il n'imagine pas que vous puissiez en être piquée. Voici deux points sur lesquels il serait bon que vous vous éclairiez mutuellement et sans

tarder.

– Il est absent de Québec, dit Angélique d'un ton lamentable. Il est parti.

– Il reviendra... ce soir... ou demain... En cette saison, nul ne peut partir bien loin... À deux lieues d'ici... il n'y a plus rien...

Le Père de Maubeuge se moquait d'elle. Elle partit, rassérénée.

Chapitre 58

Soit ! Elle n'ignorait pas qu'elle venait d'une province où l'on croyait aux fées, au loup-garou, aux maléfices de la forêt qui partout oppressait l'humain de sa voûte obscurcie, quand elle n'était pas coupée de marécages hantés de feux follets, où l'on s'égarait. Dans les châteaux du bocage on ne parlait pas d'amour courtois mais l'on évoquait Gilles de Retz qui avait immolé au diable en les torturant des centaines de petits garçons. Elle avait peu de connaissances dans le domaine des belles-lettres, des arts et des sciences,

mais de cela elle ne pouvait que s'en accuser elle-même et battre sa coulpe, car elle le devait à sa paresse quand elle était au couvent des ursulines. Elle n'était qu'une étrangère, une Poitevine. Mais... Elle l'aimait.

Mais... elle l'aimait plus que tout le monde ! Il fallait qu'il le sache. Il fallait qu'il la croie. Bien qu'elle fût poitevine

Joffrey de Peyrac se prit à rire si fort qu'il en étouffait. Ils se trouvaient tous les deux, vers la fin de la matinée, dans la « chambre de commandement » du château de Montigny. Lorsqu'il eut retrouvé son sérieux, il voulut savoir ce qui avait pu lui mettre en tête d'aussi absurdes et folles idées et commença de

la questionner.

Elle lui parla de ces réunions où il rassemblait ses compatriotes et d'où elle se sentait exclue. Ces colloques lui avaient inspiré des craintes. En les voyant rassemblés, en écoutant les griefs et accusations qu'ils se jetaient à la face, elle n'avait pu s'empêcher de revivre les disputes de Toulouse dont elle avait dû apprendre par la suite combien elles étaient dangereuses pour leur bonheur et pour leur vie. Or, la sagesse et l'expérience acquise lui montraient combien, aujourd'hui, elles étaient vaines.

Leurs efforts ici ne tendaient-ils pas à circonvenir, sinon séduire le Roi de

France et à rappeler ce qui pouvait susciter son ombrageuse inquiétude à propos de son autorité dans le royaume ; ne risquait-il de ruiner une tentative qui ne visait en premier lieu qu'à obtenir droit de bon voisinage avec la Nouvelle-France, la paix en Amérique ?

– C'est bien ainsi que je conçois notre présence ici, affirma-t-il, et j'essaye de vous faire saisir pour calmer vos alarmes combien peu me tourmente cette hégémonie sur l'Aquitaine qui fut reconnue à mes ancêtres, que j'ai dû porter par loi d'héritage, mais qu'après les suprêmes combats auxquels elle a donné lieu, il n'est plus question de revendiquer. Je ne discuterai même pas si c'est en cela un bien ou un mal, car

c'est un jeu naturel à l'humanité que de sans cesse brasser et redistribuer les cartes... Et c'est ce qu'on appelle l'Histoire... Il faut savoir l'enfourcher comme un cheval au galop et ne point trop la détourner du chemin qu'elle veut suivre, quitte à trouver à son goût les perspectives nouvelles.

Cela n'empêchait pas chacun de conserver ce qui lui était cher, ce qui le composait. Ainsi du plaisir qu'il éprouvait à la vie agréable de Québec lui permettant de partager avec des frères de race, d'anciennes émotions littéraires et poétiques.

– Combien volontiers je vous aurais conviée parmi nous, mon amour, si

j'avais seulement pensé que vous en seriez heureuse.

« Mais il me semblait que les activités que vous vous étiez choisies à Québec emplissaient votre vie de satisfactions et combien je me réjouissais de vous savoir libre et vivant comme une enfant à laquelle on accorde de faire ce qui lui fait plaisir. Ma chérie, à vous aimer plus que mon âme, j'ai appris que c'est de vous voir heureuse, peu à peu libérée d'oppressions qui avaient détruit votre joie de vivre, oubliant les injustices qu'on vous a fait subir, redevenant vous-même par le plaisir d'exister en épanouissant ce qui vous complaît des qualités que vous avez reçues à disposition par le Ciel, comme chacun

de nous, que je puisais mes joies les meilleures et vous rejoignant le plus sûrement dans ma jalouse aspiration à vous connaître mieux, à percer vos mystères. Une femme heureuse se révèle mieux qu'une femme qui, pour une raison ou une autre, se sent prisonnière. Il m'arrive de vous souhaiter dans ces murs, de trouver aux heures privées de votre présence une absurde inutilité. Mais je refrène cette égoïste et tyrannique exigence masculine. Et je ne goûte qu'avec plus de transport le charme de vous retrouver dans votre petite maison où je me glisse enivré de n'y respirer que votre présence, le signe, la marque comme d'un parfum, oui, qui est à vous, et par les choix que vous

faites de ce qui vous environne ou de ceux que vous admettez dans votre intimité. Je vous découvre, je vous apprend comme un livre aux images nouvelles, aux pages tournées chaque jour. Et là, quand je viens, je ne vous sais que pour moi et que l'un et l'autre nous fermons la porte sur le fracas du monde et la servitude de nos charges. Je crois au bienfait d'un peu d'égoïsme. Être deux amants, conscients de leur vie mutuelle, voilà peut-être le secret du bonheur.

– C'est pourquoi je tremble, dit-elle, de voir se briser une si fugitive et si complète sécurité.

« Je sors de la maison et je vous

découvre vous exposant au danger. Ou, puisque vous l'affirmez, je m'imagine que vous vous mettez en danger. Les épreuves qui nous ont accablés et les événements qui les ont provoquées sont encore trop vivants dans ma mémoire. Quoi que vous en disiez je ne suis pas encore guérie et je me souviens que c'est le premier seigneur d'Aquitaine que le Roi de France a voulu abattre...

Il se levait et la grondait gentiment en la prenant dans ses bras.

L'autre soir chez M. Haubourg de Longchamp n'avait-elle pas vu qu'il s'était efforcé de répondre sur ces choses graves en badinant, car en fait, elles n'étaient pas graves ?

– Ce ne sont que joutes plaisantes pour délier l'esprit et lui éviter de s'engourdir dans la paresse qu'engendre un long hiver.

N'avait-t-elle pas remarqué qu'en ces tournois du langage les opinions se retrouvaient « cul par-dessus tête » que c'en était un plaisir, et c'est ainsi qu'on avait vu vers la fin de cette mémorable soirée des gallicans défendre le Pape, des jansénistes les jésuites, des licencieux la vertu et... Mme du Plessis-Bellière, la Révoltée du Poitou, prendre le parti du Roi de France.

– C'est vrai, dit-elle... Et c'est alors que l'on s'aperçoit que les années passent. Que les révoltes s'estompent et

que les blessures se guérissent. La vie que l'on veut vivre vous contraint à jeter le regard sur un monde que l'on a cru immuable et l'on s'aperçoit qu'il se façonne sans nous et change. L'on a cru traverser l'existence en gardant le même cœur, la même âme... L'on se retourne et l'on s'aperçoit que certaines idées qui nous composaient sont devenues futiles. Certains êtres sont morts et ne peuvent ressusciter.

– Croyez-vous que je l'ignore, ma chérie, et que je me leurre sur les temps qui s'annoncent ?

Des deux mains posées sur sa taille, il la rapprocha de lui avec douceur.

– Je sais ! Il n'y a plus de troubadours.
Et il n'y a plus de fées...

Les yeux sombres et ardents
plongeaient dans les siens, verts, au
reflet de source.

– Si ! dit-elle. Il y a NOUS.

C'était agréable de faire l'amour dans
la lueur du soleil d'hiver. Le jour qui
passait à travers les vitres en losange
cloisonné de la fenêtre était couleur de
perle rose ou dorée. Teint de pêche du
lointain, blondeur blanche du ciel.

La lumière miroitait dans les torsades
du ciel de lit.

Son corps, à lui, était couleur de bois brûlé contre la blancheur des draps et elle se sentait claire, lisse et pulpeuse entre ses bras. Elle aima cette chambre paisible imprégnée de sa présence. Elle aurait pu la partager quotidiennement avec lui. L'idée d'une installation au château de Montigny l'effleura... mais elle l'écarta. Joffrey avait raison. Les choix de leurs vies risquaient d'imposer à l'autre des obligations dont respectivement ils n'avaient que faire. Ils reconnaissaient qu'il leur était bon de vivre librement, puisqu'ils pouvaient se voir chaque jour, parler et s'aimer, et s'entretenir de leurs projets et de ce qu'ils avaient accompli dans la journée.

Joffrey aimait la petite maison où il la

retrouvait jalousement loin des regards et pour lui seul. Et elle, elle se dit qu'elle aimerait revenir parfois ici... comme chez un amant.

« Ai-je jamais été aussi heureuse dans une étreinte qu'aujourd'hui ? » se dit-elle.

Pourtant, il lui sembla que depuis cette querelle d'Aquitaine tout n'était plus tout à fait comme avant et de cet après-midi éblouissant commença à la tourmenter le souvenir de ce qu'elle nommait un recoin très, très secret de son cœur, « le recul ».

Pour la première fois au cours de leur vie amoureuse, tandis que ce jour-là ils

se caressaient, elle avait cru percevoir de sa part... un recul... Était-ce un recul ? Non... Mais, imperceptiblement, elle avait senti quelque chose de cette sorte, si peu de chose...

Elle se demanda et se redemanda si cela avait eu lieu ? Pourtant, elle cherchait, elle creusait... Perdue dans ce brouillard voluptueux que lui laissait le souvenir de ces quelques heures d'amour, elle retrouva, peu à peu, l'instant... Et peu à peu il se détachait prenant une importance, un relief et une signification plus grands chaque fois qu'il repassait en son esprit... Tout à coup, elle avait ouvert les yeux. Elle n'avait pu faire autrement que d'ouvrir les yeux comme si la force du

déferlement qui s'annonçait en elle, ainsi que la vague dévastatrice d'un mascaret, l'arrachaient à l'engourdissement du plaisir, tendaient sa chair à la surface, tiraient ses paupières fermées malgré elle, les ouvraient toutes grandes. Et elle avait vu ses yeux fixés sur elle. Dans cette eau noire, dans ce feu rouge, la vie s'abolissait. Elle s'était sentie partir... partir dans ce regard insondable et qui paraissait découvrir dans le sien le même abîme. Tout au fond, elle crut voir la contemplant et la découvrant, l'Homme inconnu, l'Étranger qui n'a pas de nom, le plus Proche...

Maintenant qu'elle essayait de se souvenir, elle reconnaissait qu'elle avait éprouvé un instant de terreur sacrée.

Elle s'était entendue dire d'une voix changée... étonnée, extatique.

– TOI ! TOI !...

C'est alors qu'il avait eu ce recul qui n'était peut-être pas un recul. Il avait seulement bronché et elle avait repris conscience comme si elle tombait d'un astre et leur étreinte s'était poursuivie, enchanteresse et fort réussie.

Mais plus elle revenait sur ce mouvement, plus elle se persuadait qu'il s'était passé quelque chose. Et son cœur battait, comme alors, d'un sentiment de regret et de frustration qu'elle ne s'expliquait pas. Malgré cela, son inquiétude était d'une sorte particulière,

où n'entraît pas la crainte de ne plus lui plaire ou qu'il cessât de la désirer. Elle savait qu'elle n'avait jamais été plus belle. Son miroir le lui disait. Il y avait en elle une lumière qui irradiait et dont elle voyait le reflet dans les yeux ravis de ceux qui la rencontraient, comme dans ce miroir sur lequel elle se penchait. Elle passait un doigt sur ses sourcils, sur la ligne de ses lèvres. Non certes, elle ne regrettait pas d'avoir reçu ce don de beauté. Et le Père de Maubeuge avait eu raison de le lui rappeler. C'était le don le plus merveilleux. Elle lui devait au moins de n'avoir jamais souffert du doute de soi, ce doute qui tourmente tant de femmes, de ne s'être jamais sentie trahie,

désavouée par son apparence, de n'avoir pas eu à redouter des regards indifférents ou dédaigneux.

Pour tout l'agrément qu'elle en avait reçu dans son existence, ne serait-ce que de pouvoir se dire, en ces jours troublés, qu'elle possédait l'arme la plus efficace pour retenir l'amour de Joffrey et aussi de penser que le jour où elle remonterait la Galerie des Glaces, elle pourrait livrer sans crainte son visage aux regards avides et envieux des courtisans, et que celui que le souverain poserait sur elle ne serait pas déçu, elle remerciait le ciel. Et, s'il le fallait, elle était prête à payer... un peu.

Elle était heureuse d'être belle. Sa vie

avait été tourmentée, mais elle préférait être à sa place plutôt qu'à celle de Sabine de Castel-Morgeat qui se desséchait, qui n'avait jamais connu le plaisir... ce départ fou et délirant vers Cythère...

Soucieuse, elle s'attarda à réfléchir sur Sabine et elle eut des remords en se rappelant ce qu'elle lui avait jeté au visage l'autre soir et qui avait paru l'atteindre si douloureusement.

Chapitre 59

La dernière altercation que Sabine avait eue avec Angélique chez les Haubourg de Longchamp avait causé dans l'âme de Mme de Castel-Morgeat de terribles ravages. Après avoir cru un temps qu'elle allait renaître, l'état dans lequel elle se trouvait retombée était pire que celui dans lequel elle avait tant bien que mal passé sa vie tourmentée et déçue. Pourquoi avait-il fallu qu'« ils » reviennent l'achever : Lui, Elle. L'achever, lui arracher son masque et qu'elle se découvre lépreuse.

Voilà pourquoi on la fuyait. Voilà pourquoi on ne lui accordait pas de sympathie et que l'amitié qu'elle portait aux êtres ne provoquait de leur part que froideur.

Elle savait qu'Angélique avait dit vrai, que cet amour brisé à peine né en son cœur, à l'aube de sa jeunesse, l'avait rendue malade pour la vie. Elle s'était enfermée dans sa maladie. Elle avait fui l'amour, elle avait tué l'amour. Elle s'était vengée de l'amour en le repoussant, en le chargeant d'opprobre, en lui donnant un visage hideux, celui du péché, se mentant à elle-même lorsque des nostalgies inavouables venaient tourmenter ses nuits maussades, haïssant ses désirs, appelant vertu l'éloignement

qu'elle éprouvait pour la chair, alors qu'elle se montrait coupable envers elle-même. Pour avoir été frappée, injustement, lui semblait-il, par le sort, pour avoir été trahie par la vie puisqu'une autre lui avait pris l'objet de ses espérances, elle s'était volontairement mutilée.

Et maintenant, comme une aube qui étend lentement, puis brutalement, sa lumière, à l'instant où le poignard du soleil transperce l'horizon, le goût et l'appel de l'amour s'étaient réveillés en elle avec la venue de celui qui avait hanté ses rêves. Personnage de légende qu'elle croyait disparu à jamais et avec terreur elle avait vu s'avancer cette flotte où l'on disait qu'il se trouvait, ressuscité

des morts, et elle l'avait vu, elle l'avait reconnu. Elle aurait pu être guérie d'un seul coup devant la matérialité d'un songe qu'elle n'avait cessé d'embellir et de parer de chimères. Au contraire, elle était retombée sous le joug d'une présence où se reconnaissait, enrichie et comme fortifiée d'une chaleur plus humaine, la séduction du grand seigneur inoublié. Le halo de la tragédie dont triomphait sa volonté, cette marque grise aux tempes qui trahissait les épreuves et la marche du temps, avaient ajouté à la passion vaine et folle qu'elle lui vouait. Or, maintenant qu'Angélique avait parlé, Sabine s'apercevait qu'il était trop tard. Elle s'apercevait qu'elle avait dressé comme une haie d'épines autour d'elle.

Ce n'était pas seulement parce que le passage des années avait marqué son visage et son corps. Mais elle s'était enlaidie à plaisir, elle avait voulu éloigner d'elle tous hommages.

Et maintenant, maintenant qu'il était là, c'était elle qui n'existait plus. Elle avait posé un masque d'absence sur son être. Ce vivant fougueux et avide qu'était Joffrey de Peyrac, qu'avait-il à faire d'un fantôme amer ? La haie d'épines la préservait. Et s'il fallait en croire Angélique, il ne se souvenait pas d'elle... Il ne l'avait pas remarquée jadis et pourtant elle était déjà fort jolie et même belle. Angélique mentait. Lui, si attentif au charme des femmes, n'avait pu l'ignorer. Ou alors, il fallait croire

qu'elle portait déjà en elle cette tare secrète qui écartait d'elle l'amour et retenait l'amitié à son égard.

Quel supplice ! Maintenant que son corps s'éveillait au point que certaines nuits elle se retournait sur sa couche, souffrant d'une faim qu'elle ne pouvait assouvir d'aucune façon. Maintenant il était TROP TARD.

Avec lui... Avec lui... combien l'amour aurait pu être merveilleux ... Elle se serait embrasée. Mais tout de lui était pour Angélique. Malgré sa courtoisie, on sentait que lorsqu'elle était présente les autres femmes lui importaient peu. Combien de fois, en les suivant des yeux lorsqu'ils sortaient ensemble d'une

réception, avait-elle songé avec déchirement : « Ce soir, ils vont s'aimer... »

De longs instants elle s'arrêtait devant son miroir, elle touchait du doigt ses tempes pour éprouver la finesse de sa peau, du bout de l'ongle elle suivait la trace d'une ride au coin de la paupière.

Angélique avait beau lui dire qu'elle était belle, qu'elle avait du charme et de la prestance, elle savait bien qu'il était trop tard. Elle ne guérirait jamais de cet amour et elle ne guérirait jamais de son silence frustré.

Elle s'était fait détester des hommes. Elle n'avait eu de cesse de passer dans

la catégorie des femmes qu'ils redoutent et qu'ils fuient comme la peste et aucun miracle ne pourrait entamer et ébranler la dure forteresse édifiée par ses soins et qui dirigeait désormais ses gestes, ses paroles, comme si elle ne pouvait s'empêcher d'y ajouter chaque jour une pierre, à ce mur intérieur la scellant aux regards de tous.

Angélique ! Elle avait le don du bonheur. De ses cheveux blancs elle faisait une parure de fée. Tandis que Sabine, horrifiée, arrachait les premiers fils d'argent qui se mêlaient à sa sombre chevelure, jusqu'alors d'un ébène profond.

L'espérance de l'amitié l'avait

effleurée. Et dans ces réunions de Gascons au manoir de Montigny, elle s'était sentie mêlée à la chaude entente que le comte de Peyrac avait recréée pour eux. Parfois, il lui avait parlé. Elle avait répondu sans effort et de façon intelligente. Elle avait vu l'approbation de son regard. Sous ce rayonnement la vie prenait forme, couleurs... Elle n'en était retombée que de plus haut et pour s'apercevoir que sa condition était devenue plus épouvantable encore.

Joffrey de Peyrac et Angélique avaient achevé de détruire l'équilibre précaire de sa vie.

De même, des Indiens si ingrats et versatiles, Angélique n'avait-elle pas

obtenu comme en se jouant un succès qu'on ne pouvait attribuer qu'à ce don d'enchanter sans effort, dont Sabine manquait singulièrement ? Qu'avait-elle fait, Angélique, pour s'attirer l'attachement des sauvages ? Sabine s'interrogeait en vain. La puissance de son charme échappait à l'analyse. Il fallait s'incliner. Sabine, jadis, avait enseigné le catéchisme à Piksarett et l'avait préparé au baptême. Aujourd'hui, il ne la reconnaissait même pas dans les rues, alors qu'il s'était constitué le gardien et le défenseur de cette intrigante, cette Angélique qui drainait tous les cœurs, tous les êtres, elle n'avait qu'à paraître. Elle, Sabine, n'avait qu'à paraître pour exaspérer les gens. Ou

alors on l'effaçait. Et pourtant, elle avait tant aimé ce pays de Canada pour le meilleur et pour le pire. Elle s'y sentait devenue étrangère. Jusqu'aux quelques amis ou amies de choix qui appréciaient naguère sa conversation, comme Mme de Mercouville, M. Gaubert de La Melloise, etc., qui avaient pris prétexte de son coup de canon pour lui tourner le dos. Le procureur Tardieu était le seul à lui porter considération. Mais elle avait vite compris qu'il ne voulait que sa complicité pour un projet qu'il avait de faire abattre les maisons de bois perchées contre la falaise, sous le fort. Afin de lui faire plaisir ou pour s'en débarrasser, elle avait fini par se plaindre à Frontenac des fumées et des

mauvaises odeurs qu'entraînait le quartier pourri de la Basse-Ville et le gouverneur s'était fâché et lui avait répondu tout à trac que si elle trouvait le château Saint-Louis inconfortable, elle n'avait qu'à retourner tenir ses quartiers dans sa maison ouverte à tous vents.

On ne s'adressait à elle, on ne faisait appel à son obligeance que lorsqu'on avait à lui demander un service, à se débarrasser d'une corvée.

Mme Favreau et deux habitantes de la banlieue refusèrent de se laisser installer des métiers à tisser dans leurs combles. Comme on ne savait où les mettre, on demanda à Mme de Castel-Morgeat de les entreposer dans une

petite pièce, au rez-de-chaussée du château Saint-Louis, qui leur avait été attribuée comme débarras et qu'elle souhaitait transformer en oratoire. Personne ne l'en remercia.

Sabine n'existait plus. Il ne lui restait rien. Même pas son fils qui ne lui pardonnait pas d'avoir tiré sur la flotte de Peyrac. Il avait honte d'elle. Il lui échappait. Et c'était encore à cause d'eux, à cause d'elle : Angélique.

C'était atteindre le fond... Des pensées de suicide la hantèrent. Et si elle se jetait du haut du Sault-au-Matelot, ce coin de la falaise où le découvreur Cartier avait planté, à son premier voyage, une de ses croix géantes à

l'écusson du Roi de France ? Elle s'imaginait au pied de cette croix rassemblant son courage avant de s'élancer dans le vide. La difficulté était de trouver le point de chute. De la Haute-Ville on finissait toujours par se retrouver sur les toits de la Basse-Ville.

Du greffe, perché en nid d'aigle, elle irait s'empaler sur les pointes aiguës des troncs entiers formant la palissade du camp des Hurons.

De la terrasse du château Saint-Louis son corps bondirait sur deux seuils de roches et risquerait d'aller défoncer les masures du fameux quartier pourri qui ne semblaient plus tenir, en cette saison, que par le carcan des glaces.

Accablée de macabres visions, Sabine de Castel-Morgeat suivait son enterrement vers le cimetière de la Côte de la Montagne. On commenterait une fois de plus sa maladresse et celle ultime avec laquelle elle s'était donné la mort. L'évêque lui refuserait peut-être la sépulture chrétienne. Et l'on soupirerait qu'elle créait encore plus d'embarras morte que vivante.

Des cernes mauves se creusaient chaque jour plus sombres, sous ses yeux, dans son visage pâle.

Elle n'avait jamais connu l'amour. Elle ne connaîtrait jamais l'amour...

Un jour, seule dans son logis et

presque en tremblant, elle se dévêtit et se regarda nue dans le miroir. Elle fut surprise de la rondeur de ses hanches, de la ligne en amphore de sa taille, de l'abondance de sa poitrine qui la choqua. Elle rougit d'y voir le petit scapulaire de toile blanche qu'elle portait en permanence. Mais ses seins de brune, aux mamelons trop larges et trop sombres à son goût, n'était-ce pas ce qui attirait la concupiscence des hommes ? Elle comprit qu'en un point de sa vie, elle avait été mystifiée.

« Je suis belle, pensa-t-elle. Et pourtant nul homme ne me l'a jamais dit... »

Ce qui était faux.

Des hommes le lui avaient dit ou le lui avaient laissé entendre avant qu'elle ne les décourage par son refus intérieur de s'accepter belle et d'être courtisée. Car ces aveux, elle n'aurait voulu les entendre que d'un seul homme, que d'une seule bouche.

Entêtée à ne pas se résigner, elle avait considéré comme une insulte, plus qu'un hommage, la passion fougueuse de Castel-Morgeat, Gascon, amateur de femmes, son empressement lui paraissait un signe insupportable de lubricité. Elle l'avait contraint par ses refus à désertier la couche conjugale, mais elle comprit, à s'examiner, que ce paillard n'y avait pas consenti sans regret. Elle eut une crise de larmes devant son miroir.

« Un corps mutilé ! Méprisé ! » se disait-elle se prenant en pitié.

« Une seule fois, songea-t-elle, connaître l'amour... Une seule fois !... Avant de mourir ! Avant de vieillir !... »

Elle arracha le scapulaire qu'elle portait au cou.

Chapitre 60

Les premiers jours de mars, la température fut des plus basses.

Il faudrait avoir le sang d'eau-de-vie, le corps d'airain et les yeux de verre pour résister au froid qu'il fait, écrit Mlle d'Hourredanne, et les rigueurs du Carême achèvent de nous pétrifier.

Dans le paysage confondu de blanc, le Saint-Laurent raviné de dunes et de congères, traversé de pistes d'où s'élevaient les sonnailles des attelages, laissait oublier qu'il eût jamais été un fleuve.

Non ! L'hiver n'était pas près de finir. Loin de là. Alternant avec ces jours glacés mais durs, des tempêtes se levaient pour une nuit, un jour, en poudreries cinglantes, sèches, dures, sifflantes, et vous coupaient en deux.

Dans la fièvre se montait la pièce théâtrale prévue pour la Mi-Carême qui tomberait le 12 mars.

Mme de Castel-Morgeat intervint avec âcreté à propos du choix de la pièce prévue. *Tartuffe* proposé par les esprits forts avait été écarté. Inutile de créer à Québec des remous qui avaient agité Versailles. On savait que le Roi qui soutenait Molière avait dû s'incliner devant la cabale des dévots. Mme de

Castel-Morgeat parut prendre la tête de ceux-ci, aucune œuvre ne trouvant grâce à ses yeux. Des unes et des autres, elle prétendait que le Père d'Orgeval ne les aurait jamais tolérées.

Pourquoi reparlait-elle du Père d'Orgeval ? On avait déjà bien assez de peine à supporter le Carême et l'hiver.

Elle proposait *Castor et Pollux* ou *Déjanire et Acheloüs* d'un auteur peu connu mais que M. Berinot, le secrétaire de M. de Frontenac, avec lequel elle s'entendait bien, et qui même avait composé quelques œuvrettes, lui conseillait.

On en discuta chez M. l'intendant. Son

goût pour le théâtre étant connu et l'ayant désigné comme l'ordonnateur du spectacle. L'on discuta en soupirant des exigences de Mme de Castel-Morgeat qui, par bonheur, était absente : *Castor et Pollux* ? ou *Déjanire et Acheloüs* ?

– Et si l'on demandait à M. Berinot de nous écrire une œuvre inédite, trois actes, avec un ou deux petits ballets, proposa Mme Le Bachoys.

– Et qu'il intitulerait *Sabine et Sébastien*, proposa l'intendant.

Sa plaisanterie peu charitable provoqua une hilarité énorme, disproportionnée, mais qui pouvait être excusée venant de personnes dont les

nerfs étaient mis à rude épreuve. Le jour approchait où la pièce devait être jouée, alors qu'il leur était impossible de commencer les répétitions, le choix de ladite pièce n'étant pas fixé. De plus, il faisait froid et l'on avait l'estomac creux. M. et Mme Gollin, arrivant en retard, trouvèrent un salon rempli de personnes qui se contorsionnaient comme saisies du mal des Ardents tandis que sur des joues coulaient des larmes et que d'autres avaient du mal à ne pas suffoquer.

– Oh ! Si vous saviez, s'écria Angélique, Monsieur l'intendant nous fait mourir de rire...

Ce qui parut d'une folie encore plus

intempestive car oncques ne se souvenait avoir jamais vu l'intendant Carlon mériter un blâme de cette sorte. L'air ahuri des Gollin provoqua une nouvelle crise. Entre deux hoquets, on leur rapporta l'anecdote, et le reste de la réunion se passa à s'esclaffer.

Angélique n'était pas sans remords. Depuis quelque temps, elle se sentait mécontente d'elle-même lorsqu'elle pensait à Sabine de Castel-Morgeat.

– Sabine m'inquiète, lui dit Mme de Mercouville en la rencontrant. Elle avait paru s'amender et devenir même charmante et puis, crac ! La voici

retombée dans ses humeurs. Elle a une mine à faire peur. Je suis persuadée qu'elle ne dort pas. N'auriez-vous pas une médecine à lui conseiller ?

– Non, hélas ! Je ne puis rien pour elle, moi moins qu'une autre.

– Je vais aller faire quérir Guillemette de Montsarrat-Béhars à l'île d'Orléans. On la dit très versée dans les plantes.

– Oh ! Surtout ne mettez pas ces deux femmes en présence. Elles achèveront de se rendre folles mutuellement. Peut-être vais-je aller moi-même visiter Guillemette ?

– Eh bien ! Si vous allez la voir, dit Mme de Mercouville dont l'efficacité

faisait flèche de tout bois, voici le scapulaire de Sabine qu'elle m'a jeté, je ne sais pourquoi, à la figure l'autre jour. Vous le remettrez à Guillemette. On dit que ces rebouteux ont besoin d'un objet ayant touché la personne malade pour leurs passes magiques.

Il se trouva que, le lendemain matin, Angélique qui se rendait au *Navire de France* fut hélée par Dame Éléonore de Saint-Damien. La belle femme, très séduisante dans l'encadrement d'une capuche amarante, se tenait sur le siège de son traîneau qu'elle venait d'arrêter près du vieux magasin du Roi.

– Guillemette vous salue, lui dit-elle, elle attend votre visite.

– Retournez-vous à l'île d'Orléans ?
s'informa Angélique prise d'une
inspiration subite.

– Je comptais passer la journée ici et
la nuit chez mon fils, le major Fabrice,
répondit-elle, mais si vous êtes décidée
à m'accompagner, je repartirai dans une
heure. Le temps de quelques emplettes.
Nous regagnerons Québec ensemble ce
soir.

Angélique griffonna un billet sur un
coin de table de la grande salle de
l'auberge. Pour une fois, c'était elle qui
avertissait Joffrey qu'elle s'absentait de
Québec pour la journée. On n'allait
jamais bien loin, mais cela donnait une
bienfaisante sensation de liberté que de

pouvoir galoper à travers la plaine après avoir laissé derrière soi la ville s'amenuisant.

Et elle s'assurait du même coup de la personne de la belle Éléonore qui n'aurait pas manqué de se rendre au château de Montigny pour y saluer celui qu'elle appelait son « suzerain ».

Le manoir de Guillemette, à mi-côte dominant l'Anse-aux-canots, où se perchait le clocher pointu de la paroisse de Sainte-Pétronille, se présentait comme une belle demeure, fort occupée. Des malades, des Indiens, des voisins, des enfants entraient et sortaient sans

cesse.

Elle les recevait plus en seigneuresse qu'en guérisseuse, s'asseyant au bout d'une grande table dans un fauteuil à haut dossier sculpté, riant et devisant avec eux. Parfois, elle les entraînait dans son officine pour leur distribuer herbes et conseils.

Elle attira aussitôt Angélique dans une autre pièce plus calme, un salon bien meublé.

– Reste jusqu'à demain ou bien promets-moi de revenir. Nous avons trop de choses à nous dire...

Angélique lui fit observer que ces jours derniers elle avait été en danger,

qu'on avait essayé de la tuer au « Pain de Sucre » et que Guillemette, malgré sa promesse, ne l'avait pas avertie.

– Es-tu morte ? s'enquit la sorcière.
Non ! De quoi te plains-tu ? Tu es la plus forte. Tu es protégée...

Les heures passèrent, en effet, rapidement et lorsque le temps s'annonça de regagner Québec, les prémices d'une tempête, qui déjà là-bas effaçait la ville, décidèrent Angélique à demeurer pour la nuit.

Depuis trente ans que Guillemette était venue au Canada accompagnant l'homme qu'elle avait épousé afin de pouvoir fuir l'Europe et qu'on l'avait accusée d'avoir

assassiné peu après son arrivée, sa vie se confondait avec celle de l'île. C'était encore, quand elle y avait bâti sa première cabane, l'île déserte que Cartier avait commencé par nommer l'île Bacchus, à cause de ses vignes vierges. Puis l'île s'était peuplée.

Quinze ans plus tôt, Guillemette avait échappé au massacre perpétré par les Iroquois, dont la flottille était descendue venant de Tadoussac, parce qu'elle se trouvait à cueillir du serpolet sur les hauts de l'île avec quelques petits enfants. Elle les avait, par la suite, adoptés, leurs parents étant morts ce jour-là, ainsi que son second époux : Gilles de Montsarrat-Béhars, et la plupart des Hurons réfugiés qui y

avaient un camp depuis l'exode de leur nation.

L'existence de la sorcière de l'île d'Orléans parut à Angélique plus sage et plus ordonnée que ce qu'on en disait à Québec. Elle gardait ses amants longtemps et ils ne la quittaient pas sans regret. Elle dit qu'elle leur enseignait de l'amour bien des choses plus précieuses qu'ils n'auraient pu en apprendre des sauvagesses des bois.

Son amant du moment, un jeune hercule rêveur, s'occupait des travaux de la seigneurie avec compétence.

Allant des tâches simples qu'il aimait : le bûcher, les bêtes, le fromage, le foin,

au lit d'une femme qu'il aimait et le comblait, il offrait l'image d'un homme qui a trouvé son propre paradis et ne s'interroge pas sur celui des autres. C'était reposant de le voir entrer, sortir, s'asseoir à la table devant une assiette où l'attendait sûrement une nourriture de choix, sous le regard tendre de Guillemette, enfant gâté, heureux, mais si conscient de l'être que c'en était édifiant.

Une adolescente aux cheveux blonds presque blancs, belle, mais aux yeux vides, faisait avec des gestes d'enfant appliqué le service. Elle vint après le repas s'asseoir aux pieds de la seigneuresse appuyant sa tête sur ses genoux.

– C'est une innocente, dit Guillemette en caressant les cheveux trop pâles. Elle est atteinte du mal de Saint-Jean⁵.

Elle était issue d'une paroisse de quelques censives disséminées, première seigneurie de la rive sud vers le nord dont le seigneur se désintéressait. On trouvait par là une recrue de paysans mêlés de l'ouest et du nord de la France. Des têtes « carrées » soupçonneuses. À cause de ses convulsions, manifestations de ce haut mal qui de tous temps était apparu comme une malédiction des dieux, on avait accusé la fille d'avoir fait roussir par sortilège la nouvelle récolte de lin dont ses cheveux avaient l'aspect et ils avaient demandé à Québec de leur

envoyer un prêtre pour l'exorciser.

– Les terres étaient saumâtres, voilà pourquoi le lin avait roussi. De ce côté du fleuve la mer remonte loin encore, en amont. Rien d'étonnant à ce qu'à peine quelques lieues de Québec on trouve des « battures » profondément imprégnées de sel. Mais ils n'ont pas réfléchi si loin, les ignorants, avant de traîner leur pauvre possédée à l'église.

Guillemette était venue l'arracher à leurs griffes. Maintenant, l'enfant était au calme, dans l'île. Guillemette la soignait avec des extraits de rue et de valériane, ainsi que des infusions de « datura stramoine » dite « la pomme épineuse » à cause de son fruit couvert d'aiguillons.

Les crises devenaient moins fréquentes.

– Cela lui a fait plus de bien que de se voir enfoncer des aiguilles par tout le corps afin de découvrir les « points » du diable.

Le récit rappela à Angélique le cas de Sabine de Castel-Morgeat pour lequel elle s'était déplacée. Elle traça un portrait qu'elle souhaita exact de cette dame de qualité d'un haut rang qui paraissait d'une bonne santé, mais que rongait un désespoir intérieur qui lui faisait considérer son entourage et les personnes les mieux disposées à son égard comme autant d'adversaires acharnés à sa perte.

Elle hésitait à exposer ce qu'elle savait des vraies raisons qui inspiraient les tourments de la femme du gouverneur militaire de Nouvelle-France. C'était se lancer dans un récit bien compliqué, et elle préféra faire confiance aux dons supra normaux de Guillemette pour en deviner l'essentiel.

Celle-ci accompagnait son écoute de regards brefs qui semblaient lire ce qu'on ne disait pas. Puis elle eut son geste habituel, et qui la rendait rassurante, de mettre ses lunettes. Elle palpait et retournait de ses doigts fins le scapulaire de Mme de Castel-Morgeat que lui avait remis Angélique, l'approchait de ses narines.

– ... Belle femme, ardente et généreuse, murmura-t-elle.

– Oui, cela est vrai, convint Angélique, s'efforçant d'être équitable, et c'est pourquoi ses amis s'inquiètent... On craint qu'elle ne se porte à quelque extrémité fatale, avant la fin de l'hiver... Au dégel, il est fréquent que certaines personnes attendent à leurs jours sous l'effet d'une lassitude ou d'une tension excessive... Cela ne peut continuer ainsi... Il faut qu'elle soit sauvée...

S'arrêtant de parler, elle s'aperçut que la sorcière la fixait depuis quelques instants avec une expression qui lui parut ambiguë et lui causa un malaise. Sabine de Castel-Morgeat était-elle

condamnée ?

Mais la sorcière détourna les yeux et dit d'un ton énigmatique.

– Ne t'inquiète pas ! Elle va être sauvée...

Chapitre 61

Il était fatal que la plaisanterie de Jean Carlon sur « Sabine et Sébastien » revînt rapidement aux oreilles de Madame de Castel-Morgeat, mais elle lui fut rapportée comme ayant été émise par les lèvres d'Angélique, ce qui causa à la femme du gouverneur une douleur sans pareille doublement vénéneuse.

Aveuglément blessée, elle attrapa son grand manteau et s'élança, plantant là sans férir la « bonne âme » qui l'avait renseignée et qui était, croit-on, Euphrosine Delpech.

Des deux poings elle tambourinait furieusement à la porte qui donnait sur la rue, entre les deux Atlas supportant le globe.

– Passez par-derrière, Madame, lui cria Suzanne des fenêtres du premier étage sur les rebords desquelles elle avait posé les paillasses à aérer.

Sabine de Castel-Morgeat trébucha dans l'escalier qui contournait la maison, faillit déboucher parmi les chaudières et détritrus de la cour des Banistère. Suzanne l'introduisit dans la grande salle et lui expliqua qu'on n'entrait jamais par la porte qui donnait sur la rue. OÙ en sortait seulement et uniquement Mme de Peyrac, lorsqu'au matin elle allait sur

son seuil regarder l'horizon.

– Où est-elle ? cria la visiteuse, hagarde.

– Elle est partie.

– Où cela ?

– À l'île d'Orléans, chez la sorcière.

– Sorcière elle-même, rugit Sabine de Castel-Morgeat en se rejetant au-dehors.

Parmi les mouvements de son grand manteau que ses gestes désordonnés projetaient en tous sens et qui lui donnaient des allures d'oiseau noir dans la tempête, elle mena entre les degrés de l'escalier, le campement des Indiens, la

rue de la Cathédrale, une danse
hésitation que Mlle d'Hourredanne,
derrière ses carreaux, nota d'une plume
intriguée.

Enfin, choisissant la piste à travers
champs qui partait du carrefour de
l'orme, elle s'élança vers le château de
Montigny.

Elle connaissait les aîtres pour être
venue souvent à ces réunions de
Gascons qu'Angélique leur reprochait
tant, où, bercée par les sonorités
chantantes de leur langue, elle retrouvait
l'écho des poèmes anciens que M. de
Peyrac se plaisait à leur rappeler... Elle
entra, monta l'escalier en courant, longea
le couloir du premier étage, ouvrit la

porte.

Joffrey de Peyrac la vit sur le seuil de son appartement, telle une veuve tragique car elle était pâle à faire peur et vêtue de sombre. Devant la fenêtre grande ouverte, il s'apprêtait à disposer une lunette astronomique sur un trépied.

Sabine ne se possédait plus.

– Votre Angélique est d'une méchanceté incroyable, lança-t-elle. Voyez comme elle me traite !

D'une voix hachée et tremblante, elle fit le récit de l'incident qu'on lui avait rapporté, protestant contre les brimades dont elle était l'objet de la part d'une femme qui se croyait tout permis, parce

qu'elle était belle, parce que tous les hommes s'inclinaient devant sa séduction sans qu'elle eût même à faire l'effort de leur plaire et qu'elle était assurée de son indulgence à lui, quoi qu'elle fît...

Elle répéta la plaisanterie qui faisait d'elle, la femme du gouverneur militaire, la risée de la ville et jetait sur sa conduite des soupçons scandaleux, en mêlant son nom à celui de Sébastien d'Orgeval.

Le comte l'écoutait, les sourcils légèrement froncés, car son récit fort confus nécessitait de la part de l'interlocuteur une attention soutenue. Sabine était visiblement la proie d'un désordre anormal. Elle ne contrôlait

plus ses éclats de voix. Il alla fermer la porte qu'elle avait laissée ouverte. Puis il eut un sourire qui porta à son comble la rage de la visiteuse.

– Ah ! Cela vous amuse ! s'écria-t-elle, peu vous importe sa méchanceté !

– Ma foi ! J'estime que cela sied à sa beauté plus que d'être victime. J'aime la voir planter ses petites dents blanches dans la chair de ceux qui la jalourent et essayent de lui causer préjudice.

Un poignard aigu s'enfonça dans le cœur de Sabine de Castel-Morgeat et lui parut trancher le fil de sa vie.

– Vous n'aimez qu'elle ! exhala-t-elle d'une voix qui était comme un râle.

Qu'ELLE !... Et moi... Je suis perdue.

Dans un paroxysme de désespoir, elle s'élança vers la fenêtre grande ouverte et elle se serait jetée au-dehors pour aller s'écraser sur les pavés de la cour, si deux bras vigoureux ne l'avaient ceinturée et retenue.

Elle se débattit avec des cris de refus et de protestation. Elle voulait lui échapper, elle voulait se frapper la tête contre le mur. Ses cheveux se défirent et croulèrent sur ses épaules. À travers leurs mèches retombées, elle crut voir d'autres personnes accourues qui la considéraient avec réprobation et cela la figea d'horreur, à la pensée que c'était elle Sabine de Castel-Morgeat qui se

livrait à une scène d'aussi mauvais goût, devant témoins. Mais elle s'aperçut qu'il ne s'agissait que de sa propre silhouette et de celle du comte de Peyrac étroitement enlacées et se reflétant dans le grand miroir en pied dressé au mur.

C'est alors qu'elle se rendit compte à quel point il était obligé de la serrer contre lui pour la maintenir. Les bras forts, virils, autour d'elle lui parurent rayonner une chaleur insolite. Elle avait de la peine à respirer.

– Quelle mouche vous pique, espèce d'enragée ? interrogea-t-il quand il la vit un peu calmée.

– Laissez-moi mourir !

– Je n'en ferai rien. Croyez-vous que je tiens à ce que l'on dise que Monsieur de Peyrac a défenestré Madame de Castel-Morgeat parce qu'il lui en voulait d'avoir tiré sur ses navires ?

Sabine n'avait pas réfléchi à cet autre aspect de la question qu'entraînerait son geste de folie. Son excitation tomba et elle se sentit amèrement déçue... Ce n'est pas pour elle qu'elle avait tremblé mais pour lui. Et il pouvait lui reprocher à bon escient de ne jamais causer que des embarras.

– Pardonnez-moi, balbutia-t-elle.

– Je vous pardonne. À condition que vous m'exposiez les « vraies » raisons

de votre conduite insensée.

Vidée de pensées, elle restait coite.

– Je vous déplais, murmura-t-elle enfin.

La physionomie du comte se radoucit et il eut un sourire apitoyé en l'examinant dans le miroir. Son expression accablée et le désordre de sa chevelure la révélaient ce qu'elle était en vérité derrière sa raideur et ses extravagances, une jolie femme désorientée.

– Pourquoi me déplairiez-vous, belle Toulousaine ?

Sabine ne se sentait plus la force de lutter.

– Je suis laide...

– Mais non. Vous êtes une très belle femme.

– Pourtant jadis au *Gai Savoir* vous ne m'avez pas remarquée.

– Peut-être étiez-vous moins belle ?

– Vous ne vous souvenez vraiment pas de moi ?

Il secoua la tête avec un sourire gentil pour atténuer la déception qu'il lui causait.

Elle se mordit violemment les lèvres, ne pouvant empêcher ses yeux de briller trop fort sous un afflux de larmes qu'elle

ne pouvait retenir.

– Quelle sottise j'ai été ! Pendant des années je me suis imaginé que vous aviez pensé à moi. Au moins, que vous m'aviez vue... J'ai vécu de ces souvenirs.

– Les femmes sont rêveuses, fit-il. C'est là leur moindre défaut. N'abîmez pas vos jolies lèvres en les mordant ainsi.

Une intonation nouvelle vibrait dans sa voix. Et elle fut troublée du regard qu'il posait sur elle dans la glace.

– Qu'importe le passé, maintenant je vous vois.

– Non ! s'écria-t-elle avec

désespérance. Maintenant, il est trop tard. Maintenant, je n'existe plus. Je n'ai plus de corps.

Il se mit à rire.

– Permettez, Madame, à un homme de goût de s'élever contre une telle assertion. Je vous tiens dans mes bras et il m'est difficile de vous croire. Pour ma part, je vois de larges yeux noirs, une chevelure de cavale espagnole, une taille souple, des seins fort beaux.

Et comme il soulignait d'un geste hardi ses paroles, elle défaillit.

– ... De quoi parlerai-je encore, Madame, dont vous vous prétendez dépourvue ? Point de corps, dites-vous ?

J'aimerais m'en assurer de plus près...

Elle luttait de toutes ses forces pour ne pas succomber au vertige.

– Craindriez-vous l'amour, Madame ?

– Je le crains et je le hais, répondit-elle d'une voix étouffée.

Le présent était en train de lui voler un passé dont elle s'était enveloppée comme d'un manteau brillant et protecteur. Elle ne voulait pas qu'on le lui arrachât. Il ne lui resterait plus rien. Elle se revoyait jeune dans la lumière de Toulouse et promise par sa beauté à une vie de bonheur et de ravissement.

Elle tremblait convulsivement,

craignait d'éclater en sanglots.

Il resserra son étreinte autour de ses épaules et se penchant appuya sa tempe contre la sienne.

– Sœur de mon pays, fit-il avec douceur, que puis-je faire pour vous secourir ?

Tête basse, elle se détourna afin de lui dérober la vue de ses traits crispés. Mais sur sa nuque ployée, elle sentit l'effleurement de sa manche.

Puis il la retourna vers lui. Il lui serra les joues entre ses deux mains et la contraignant à renverser la tête, il posa ses lèvres sur les siennes. Elle suffoqua, comme sous un coup, paralysée par une

transe qui ne lui laissait plus percevoir que le contact impérieux de cette bouche étrangère sur la sienne. Pour retrouver souffle, elle dut aller, dans une aspiration, à la rencontre de ces lèvres, de cette langue. En trouver le contact. Piégée, elle se révolta toute, et pourtant elle savait que c'est ainsi qu'un homme doit embrasser une femme. Et que toute sa vie elle avait rêvé de recevoir un tel baiser, ce baiser du désir, spontané, brutal et aveugle de l'homme qui, en s'avouant sur ses lèvres à elle, faisait d'elle une femme et une femme désirable.

En éclairs la traversaient des pensées hagardes, comme des oiseaux se bousculant affolés :

« Ce n'est pas vrai ! C'est affreux ! Il fallait s'arracher à une soumission si abjecte ! »

Mais elle ne pouvait pas. Ainsi le sort en décidait... Elle ne mourrait pas, elle ne vieillirait pas sans avoir connu le secret des autres femmes, ce qu'Angélique avait connu, connaissait tout au long de sa vie, ce qui rendait si follement heureuses et lumineuses sa chair et sa carnation, au point que, sous ses vêtements même, dans tous ses gestes, elle paraissait imprégnée d'amour.

Le secret ! Le secret de vie des autres femmes. C'était comme une liqueur brûlante qui coulait dans sa gorge nouée,

s'insinuait dans ses veines.

« Suis-je donc désirable ? Désirable ? Désirable ? » répétaient ses pensées se heurtant aux parois de son crâne.

Et la certitude que la réponse enivrante lui était ainsi imposée la faisait défaillir. Une sorte de douleur douceuse lui tordait les entrailles et lui donnait envie de vomir et de gémir. Elle sentait une main chaude et impérieuse brûler sa chair, par endroits – son dos, ses épaules, sa taille – à travers l'étoffe de son corsage. Cette paume, au moite rayonnement, glissait partout et achevait de la subjuguier, de la livrer et, encore une fois, elle savait qu'elle avait toujours attendu de telles caresses, qu'il

les lui fallait maintenant sur sa peau nue. Elle avait envie d'arracher ses vêtements comme une tunique de Nessus, sinon elle allait mourir. Seule cette main sur sa peau pourrait la soulager, la faire revivre, l'arracher à la mort.

« Une fois seulement ! » gémissait-elle en elle-même. « Une fois seulement, dans toute ma vie... pour savoir que je suis vivante... Suis-je vivante ? Suis-je vivante ? »

– Mais oui, vous l'êtes, petite bécasse ! dit la voix masculine, lointaine comme derrière un brouillard.

Elle ne savait pas qu'elle avait parlé tout haut. Elle voulut répondre. Elle

serrait les dents pour retenir cette nausée qui lui ôtait toutes ses forces. Le sang bourdonnait à ses oreilles. Les lèvres la faisaient souffrir. La langue était épaisse et dure comme la pierre. La frayeur et le désir la parcouraient de courants contraires épuisants. Lorsqu'elle prit conscience qu'elle se trouvait étendue sur le lit et, enfin, entièrement nue, sa reconnaissance d'un tel miracle fut comme une lame de fond qui la submergea, entraînant toutes défenses. Les mains habiles qui la caressaient ne lui laissaient pas le loisir de percevoir autre chose que la sensation d'un immense bien-être auquel se mêlait, s'enflant peu à peu, celle d'un triomphe éblouissant. C'était donc arrivé ! Elle le

commettait enfin ce terrible péché, ce délicieux péché ! Elle franchissait la barrière de feu, le mur impavide auquel elle s'était si longtemps heurtée, déchirée, meurtrie. Et cela se faisait légèrement, comme porté par l'ondoiement harmonieux de la mer. Flux et reflux la soulevant hors de sa pesanteur amère et douloureuse.

Tout était simple ! Le soleil éclatait dans son cœur, dans son âme, dans son corps surpris mais consentant.

Elle était libre.

Une femme, une vraie femme dont la beauté appelait au plaisir de l'amour. Il fallait croire qu'elle était belle et

désirable puisqu'il prenait plaisir à l'aimer, lui, familier du corps de tant de femmes, et de la plus belle entre toutes. Elle sanglotait et riait à la fois, cramponnée des deux mains à quelque chose de dur et de tiède dont elle appréhendait par éclairs que c'était son corps à lui, au-dessus d'elle, ses épaules solides, sa nuque, ses bras musclés. Éperdue de découvrir si proche de la sienne sa face aux yeux brillants, acérés et moqueurs, et de le deviner attentif à exaspérer son délire en même temps que sa propre jouissance.

Sous l'effleurement de sa bouche, elle découvrit ses seins dressés, gonflés, la pointe ardente, tels deux êtres vivants détachés d'elle et elle crut qu'elle allait

éclater de ravissement. Sa présence en elle l'habitait avec une ampleur qui la suffoqua, comme si elle en avait été envahie jusqu'à la gorge. Son corps désert s'emplissait de sources et d'échos, de mouvements anarchiques et profonds, comme une terre secouée par les convulsions d'un feu souterrain. C'était épouvantable, mais tellement bon ! Elle pouvait mourir maintenant ! Elle allait mourir !

« Merci, mon Dieu ! Merci pour un tel homme sur cette Terre ! »

Pâmée, elle sentait la folie la gagner et elle cria presque. Mais la lumière fut si déchirante et éblouissante que, de longs instants, elle demeura arquée, palpitante,

presque évanouie, seulement consciente de ce bonheur sans nom qu'elle goûtait pour la première fois et qui lui était arraché comme dans une naissance dans une débauche de sensations étranges et inconnues, un feu d'artifice dont les gerbes ne cessaient de fuser, les étoiles de retomber en pluie étincelante. Un frisson incoercible la redressa brusquement, et avec la même soudaineté la rejeta en arrière violemment. Sa tempe heurta une moulure ornementale du grand lit à colonnes. Cette fois, elle s'évanouit pour de bon.

En revenant à elle, elle sentait la nappe de ses lourds cheveux comme une soie sur ses épaules. Elle était à demi

nue sur ce lit et, apercevant à son chevet le comte de Peyrac, vêtu de pied en cap, elle fut un moment à se demander si elle n'avait pas rêvé. Elle fut saisie d'effroi à la pensée que peut-être il ne s'était rien passé. Mais le bien-aise de son corps lui certifiait que ce qu'elle venait de vivre dans les bras de cet homme n'avait pas été un songe. Elle leva la main et du doigt toucha à sa tempe une meurtrissure qui lui faisait mal. Elle s'était ouvert le front contre le montant du lit.

– Comment vous sentez-vous, ma chère ? dit-il. J'ai dû jouer au Frère hospitalier.

Il lui expliqua qu'il avait appliqué une compresse d'eau froide sur sa blessure

pour arrêter le sang, puis, ensuite, pour la tirer de son évanouissement lui avait fait respirer un flacon de sels révulsifs.

– Vous voyez..., fit-elle tristement, même en amour, je suis maladroite.

Mais il riait et la couvait d'un chaud regard.

– Vous êtes trop passionnée, ma chère. Il va falloir que vous appreniez à maîtriser les rênes des chevaux fougueux de la volupté.

– Suis-je donc une vraie femme ? demanda-t-elle humblement.

Il continuait de rire.

– Ma foi ! Il me semble que vous m'en avez donné toutes les preuves possibles.

Elle le regardait encore. L'ombre envahissait la pièce avec de grands éclats rouges du couchant sur les meubles, les bibelots, les beaux instruments de science. L'heure était venue. Il l'avait aidée à se revêtir. Et maintenant, elle se tenait devant lui, étonnée à la pensée qu'elle avait été, si peu de temps, mêlée à ce corps.

« Peau contre peau, souffle contre souffle, et la proie de ses mains, dont les gestes précis, quand il parlait, l'avaient toujours transportée. Jamais plus cela ne sera », se dit-elle.

Mais elle repartait ayant reçu de lui un trésor inestimable. Un monde la séparait de la femme égarée qui avait pénétré dans cette pièce au début de l'après-midi. Elle adorait cet homme. Il l'avait sauvée : d'elle-même, de tous, de la folie, du suicide, du ridicule et de la déchéance. Mais il n'était pas pour elle. Et ce qu'elle venait de vivre demeurerait unique.

– Il faut oublier, dit-elle en se tordant les mains. Vous oublierez, n'est-ce pas ?

– Certes, non ! Ce serait là montrer de l'ingratitude envers la bonté des dieux et la perfection de vos charmes.

Sabine se mit à rire. La réplique lui

faisait plaisir et lui rendait un peu de la légèreté et de la gaieté inhérente à leur race occitane. Il souriait. Comme il souriait !

Elle glissa à genoux devant lui. Elle lui prit les mains, les baisant avec ferveur, les serrant contre sa joue, ses lèvres en balbutiant.

– Merci, merci ! Merci d'être un homme différent des autres. Un homme dont le cœur est chaud, le corps vivant, un homme qui n'a pas peur du péché. Oh ! Soyez béni pour cela, dit-elle, d'une voix brisée. Sans vous j'étais perdue, je le sais. Vous m'avez sauvée ! Merci d'être vous, de ne pas craindre, ni personne ni l'enfer.

– Il me semble, Madame, que vous faites bien fi de mon salut.

Il plaisantait.

Mais elle sentait son indulgence pour elle et la connivence entre eux d'un secret partagé. Jamais elle n'oublierait. Se relevant, elle lui dédiait le regard humide et reconnaissant de ses grands yeux noirs.

Jamais elle n'oublierait la gravité avec laquelle il lui avait dit, ce tantôt : « Vous êtes une très belle femme ! »

Dans l'impossibilité d'ajouter un mot, elle marcha vers la porte. Le loquet de celle-ci était mis. À quel moment le comte de Peyrac l'avait-il poussé ? Ce

détail, lui confirmant qu'il avait la volonté délibérée de la prendre dans ses bras et d'en faire sa maîtresse, dissipait ses derniers doutes sur elle-même.

– Madame !

Sabine se retourna, l'interrogeant du regard.

– N'oubliez pas d'aller à confesse.

– Ah ! Vous êtes le diable ! s'écria-t-elle.

Elle tira la porte et s'enfuit. Mais elle riait intérieurement. La vie était devant elle et tous les jours qui viendraient désormais seraient riches de bonheur.

Sans prendre garde aux rafales de neige qui avaient commencé de tomber, Sabine de Castel-Morgeat était rentrée chez elle, au château Saint-Louis, et après avoir de nouveau arraché tous ses vêtements, avait enfoui son corps brûlant entre ses draps et avait sombré dans une voluptueuse rêverie.

– Qu'ai-je fait ? Angélique ne me pardonnera jamais.

Elle était atterrée et, en même temps, grisée d'un triomphe qui rachetait les échecs endurés. Revanche sur cette femme à la blondeur éclatante, qui, parée de tous les charmes, de toutes les

grâces, s'était implantée dans sa vie comme un glaive et l'avait écartée du paradis terrestre.

« J'ai été injuste ! J'ai été stupide ! »

Ses folles rancunes s'émiettaient, tombaient en poussière... La glace de son cœur fondait au soleil de cette revanche qu'elle n'aurait jamais pu imaginer si précise et si totale. Revanche sans lendemain. Elle le savait. Mais suffisante pour briser le cercle maléfique dans lequel elle s'était enfermée...

Elle tomba dans une somnolence dont elle se réveilla brusquement, effrayée à la pensée qu'elle avait rêvé ces heures

incroyables, trop belles, trop brèves, et que rien ne s'était passé, et qu'elle était encore enfermée dans son tombeau glacé, prisonnière de ses démons. Puis son corps se rappelait à elle. Lui promettait qu'il ne la trahirait plus. Les frémissements et tendres douleurs, comme des plaintes, des petits gémissements qu'elle sentait sourdre au fond de ses entrailles, lui chuchotaient que le plaisir est une magie aux mille nuances et qu'il ne dépendait que d'elle et de son consentement au désir d'un homme qu'il se renouvelât. N'importe quel homme, se dit-elle avec exaltation et déchirement, car elle ne devait plus songer à LUI.

Chapitre 62

On avait vu Mme de Castel-Morgeat sortir de l'appartement de M. de Peyrac en criant : « Vous êtes le diable. »

Et comme elle portait une blessure à la tempe, le bruit courut que le comte, cette fois, avait riposté à l'insolence hargneuse de la virago et l'avait frappée. La nouvelle n'était pas de celles qu'un début de tempête pût arrêter dans son cheminement naturel.

Elle parvint sans tarder à la Basse-Ville, rôda d'un estaminet à l'autre, s'insinua sans mal parmi les joyeux

buveurs du *Navire de France* et atteignit les oreilles de M. de Castel-Morgeat au moment où, enflammé par des libations nombreuses et les charmes d'une accorte commère qui avait déjà eu pour lui des bontés, il s'apprêtait à poursuivre dans les profondeurs de l'auberge son aventure galante.

On ne lui laissa pas le temps de se ressaisir, et ses amis l'entourèrent, le priant avec véhémence, les uns de ne plus souffrir de voir sa femme nuire à sa carrière par ses agissements, les autres de provoquer en duel M. de Peyrac qui avait osé lever la main sur elle.

Partagé entre l'envie d'aller rosser son épouse et celle de venger son honneur,

Castel-Morgeat se rua comme un fou hors de l'auberge, ivre de vin et de colère. La nuit et des cinglées de neige l'accueillirent dans leurs tourbillons. Négligeant les détours trop longs de la côte de la Montagne, il choisit le plus court chemin pouvant le conduire au château Saint-Louis, c'est-à-dire la ligne droite vers le sommet et, après avoir escaladé les maisons suspendues du quartier Sous-le-Fort, brisé des barrières, crevé le toit de la vieille voisine du Bougre Rouge, dépassé le repaire de celui-ci, il attaqua la falaise de plein fouet et se hissa, se cramponnant aux broussailles et aux arbres nains, dans une pluie de cailloux et de glaçons brisés, une avalanche de

neige et de boue. Soutenu, porté, enlevé par on ne sait quelle transe diabolique, les chausses déchirées, le chapeau envolé, la moitié de son manteau arraché, il parvint aux abords de la demeure du gouverneur.

Les deux soldats qui veillaient dans le corps de garde du fortin de bois avancé l'entrevirent entre deux rafales et crurent être la proie d'une vision.

– As-tu vu ce que j'ai vu, La Fleur ?
demanda l'un des gardes.

– J'ai bien vu, répondit l'autre les yeux écarquillés.

– Et qu'as-tu vu, La Fleur ?

– J'ai vu notre lieutenant général qui volait dans les airs...

M. de Castel-Morgeat tâtonnait de ses mains blessées contre les pierres rugueuses des contreforts du château, sous la terrasse. Il trouva les degrés de pierre abrupts par lesquels on gagnait les communs, atteignit une petite porte, pénétra dans le château, puis dans une pièce de réserve dont leur couple pouvait disposer et où s'amorçait l'escalier montant à leur appartement sans passer par le vestibule d'honneur. L'obscurité étant profonde, il trébucha dans un amoncellement de bois, de planches et de cordages dont il eut toutes les peines du monde à se dépêtrer. Assez contusionné, il jurait tous les jurons de

Gascogne contre ces femelles démentes qui s'amusaient à jalonner sa vie d'obstacles malfaisants, tels que ces métiers à tisser qu'on avait entreposés là Dieu sait pourquoi. Ce fut dans un état de rage concentrée qu'il pénétra dans la chambre, de Mme de Castel-Morgeat. La lumière d'une veilleuse éclairait l'alcôve.

Stupéfait, il s'arrêta. Dans le grand lit, une femme dormait à demi nue. Elle était d'une beauté troublante dans son abandon. Son sein, beau et ferme, se soulevait doucement au rythme de son profond sommeil. Il n'en croyait pas ses yeux.

Après avoir envisagé avec effroi qu'il

perdait la raison, il finit par comprendre que c'était sa propre femme et, d'un seul coup, retrouva toutes les douleurs et tous les désirs qu'elle lui avait inspirés.

Mordious ! Était-ce sa faute à lui s'il l'avait toujours aimée et désirée ? C'était elle qui voulait son malheur, car il se serait bien contenté de ce corps magnifique et n'aurait jamais eu besoin de courir après les prostituées, si elle ne l'avait pas repoussé.

Elle sentit son regard et ouvrit les yeux. Tout d'abord elle ne le reconnut pas en ce spadassin espagnol dépenaillé – car il était en loques – qui se tenait à son chevet en haletant comme soufflet de forge. Puis le souvenir lui revint. Était-ce hier ou aujourd'hui ? Il était arrivé un

miracle. Hier, la vie lui avait fait don du plaisir. Les joies aveugles de l'amour étaient dans son sang, prêtes à se déchaîner au moindre appel. Et tout en était transfiguré. Celui qui se tenait là n'était plus l'homme qu'elle avait cru tant haïr. C'était un homme, un HOMME, et son regard fou et avide ne l'insultait plus.

Elle comprit qu'elle n'avait qu'à se livrer à lui pour retrouver les transports entrevus, car cet homme était là et il la désirait.

Quand elle lui tendit les bras, Castel-Morgeat ne prit pas le temps d'ôter ses bottes. Il bondit et sauta sur le lit :

– Aïe ! Ma jambe !

Tandis qu'il l'enlaçait, étonné de retrouver en cette longue odalisque, pleine de rondeurs imprévues, une femme nouvelle pour lui, il songeait qu'il lui arrivait là une fameuse aubaine. Il n'aurait plus besoin de descendre le soir en la Basse-Ville.

L'on remarqua par la suite qu'un bonheur serein et discret paraissait habiter Mme de Castel-Morgeat. Une attitude de bénignité et de patience avait remplacé sa nervosité habituelle. Au point que ses coups d'éclat finissaient par manquer. Mme de Mercouville soupçonnait une réconciliation entre les époux, car Castel-Morgeat aussi était

devenu plus fréquentable. Frontenac, qui vivait dans leur intimité, dit : « Tiens ! Tiens ! Cela se pourrait bien ! » et les observa de plus près.

Sabine était assez indifférente aux commentaires. Elle vivait végétativement comme une plante qui retrouve le printemps. Elle s'évertuait à ne pas penser et montrait beaucoup de douceur envers les autres, car c'était au creux des nuits que sa vie reprenait un sens. Castel-Morgeat était un amant vigoureux et elle avait beaucoup d'années d'amour à rattraper.

Parfois, au sein de la volupté, une larme perlait à la soie de ses longs cils clos. Excès de plaisir, nostalgie des

bonheurs perdus, regret des années avides et dilapidées dans une illusion, regret d'un rêve trop beau et qui avait été pour une autre.

Mais la vie ne s'était pas montrée marâtre avec elle. À la dernière heure, elle était sauvée du désastre de toute une existence sans amour, et cela sans presque avoir à commettre de péchés puisqu'elle vivait désormais cet épanouissement dans les bras de son époux, ce qui suffisait quand elle considérait l'enchaînement miraculeux des événements à la rendre merveilleusement heureuse et pénétrée de reconnaissance envers le Ciel.

Encore qu'elle éprouvât quelques

scrupules à faire brûler un cierge pour
en remercier Dieu.

Neuvième partie

La promenade chez les Berrichons

Chapitre 63

Dans le matin plus dur, froid et étincelant qu'une armure, les chevaux piaffaient, impatients de s'élancer dans la blancheur immaculée de la neige fraîchement tombée. Angélique s'apprêtait à monter en traîneau pour regagner Québec qui, là-bas, brillait comme une perle sur son roc.

Elle et Guillemette de Montsarrat-Béhars avaient passé une partie de la nuit à parler, Guillemette fumant sa pipe d'un tabac si rustique qu'on tombait dans une hallucination légère.

Étrange Guillemette, aux yeux bleus, si savante, et qui redevenait faible quand dans la nuit la hantait l'insupportable vision : « Regarde ! Regarde, petite sorcière ! Regarde ta mère qui brûle... »

– Mais ma mère était si bonne, disait Guillemette, tu ne peux pas savoir. Elle n'a fait que du bien, que du bien !

« Quand elle a été conduite au bûcher, elle me tenait par la main, mais c'était moi qui la guidais et la soutenais car elle était devenue folle. De tout ce qu'on lui avait fait endurer et des interrogatoires et des tortures, pour qu'elle avoue... qu'elle avoue quoi ? Qu'elle avait copulé avec le Diable, qu'elle empoisonnait les enfants, qu'elle

détruisait les récoltes, que sais-je encore ? J'étais petite, j'avais sept ans, mais je me suis occupée d'elle jusqu'au bout. Ses pouvoirs sont passés en moi...

Guillemette s'enveloppait de fumée. Puis elle reprenait son monologue, doucement.

– ... Ils nous haïssent... pour le bien que nous faisons plus encore que pour le mal. Parce que nous nous occupons des corps et non pas de l'âme, des beaux corps vivants, des pauvres corps malades... Pour eux, le corps n'est que péché.

– Dans chaque homme il y a toujours un prêtre.

– Les prêtres nous tueront. Ils nous brûleront. Mais ici dans mon île je suis à l'abri.

Du pied du bûcher où elle avait vu se consumer sa mère au jour où elle avait posé son pied sur ce rivage, elle ne gardait nul souvenir des pays parcourus et des actes accomplis.

Elle avait commencé de revivre, à respirer l'odeur suave qui s'exhalait des érablières au « temps des sucres » lorsque les sauvages commençaient à inciser les troncs des arbres pour en recueillir et faire bouillir la sève. Une odeur de miel inconnu, suave et amère comme celle d'un souffle dans un baiser.

Le grand calme de l'île et l'éloignement du lieu de ses douleurs l'avaient guérie du plus aigu.

Ce pays grandiose, sans passé, la rassurait. Elle regardait Québec au loin, comme un rêve, et ne lui en voulait plus.

Elle s'était abandonnée au déroulement des jours et des saisons ne lui apportant que baume, tendresse et complicité, celles de la neige et des tempêtes qui abritent, protègent. Et quand il fait beau, la folle gaieté de l'hiver dans ses couleurs gris perle, rosée ou bleu lavande.

Elle avait moins peur des Iroquois que de ses souvenirs, moins peur de la

solitude que des hommes.

Elle aimait les Indiens parce que leur vue lui rappelait qu'elle était loin du Vieux Royaume.

Les femmes qu'elle soignait, le goût des plantes et de ses travaux, l'amour des beaux gars, le pouvoir de rendre heureux apaisaient sa révolte.

Angélique regardait la grande femme debout sur la rive dans le soleil, avec ses yeux étonnamment bleus et elle lui rappelait alors Mrs Williams, la grande Anglaise au village de Newchewanik. Mais tandis que la raide dame puritaine hésitait à s'offrir la folie d'une coiffe de dentelle, Guillemette s'offrait toutes les

folies.

Elle pouvait galoper à travers la grande étendue blanche et sans fin. Quand viendrait le dégel, en haut-de-chausses et mitasses comme un homme, elle irait tirer sa barque de la glace des chenaux ; avec les beaux jeunes gens de l'île, hardis et vigoureux.

– Et lui ? demanda subitement Angélique. Lui, l'homme que j'aime ? Tu ne m'as pas parlé de lui.

– Je ne le connais point, répondit la sorcière.

Et elle détourna la tête avec un sourire.

– Tu devrais pourtant le deviner, il a

tant de force.

– Il ne faut pas trop essayer. Il y a trop de choses autour de lui.

Elle restait songeuse à regarder vers la ville, comme sans y attacher d'importance, elle souriait d'un air indulgent.

– Tu es une femme heureuse..., murmura-t-elle.

Puis son visage s'assombrit et elle jeta comme malgré elle :

– Il ne faut pas qu'il aille à Prague !

– Prague ! répéta Angélique ahurie.

– Oui, Prague !... La ville !... Tu es

ignare ?

Puis pour compenser l'inquiétude inutile qu'elle venait de faire naître, maternellement, elle lui caressa la joue, voulant effacer les ombres.

– Mignonne ! Ne crains rien !... C'est loin, loin. Et peut-être que cela ne sera pas... Et toi, sache-le, tu seras toujours la plus forte. Je le vois inscrit sur ton front. Et maintenant va, Angélique-la-Belle !...

À Québec Angélique apprit avec déception que M. de Peyrac était à Sillery.

Euphrosine Delpech, à guetter aux abords du château de Montigny la sortie de Mme de Castel-Morgeat qu'elle avait vue s'y engouffrer dans un état proche de l'hystérie, fut punie de sa démarche malveillante car elle eut le nez gelé.

Fort marrie, et après avoir consulté le médecin, les voisins et les sœurs de l'Hôtel-Dieu qui hochèrent la tête, elle se décida à se rendre chez Mme de Peyrac car elle avait, disait-on, des « remèdes magiques ».

Celle-ci venait de revenir de sa visite chez la sorcière de l'île d'Orléans, ce qui augmentait encore l'espoir d'Euphrosine de trouver un remède à ses maux. Son nez avait doublé de volume et

présentait une variété de couleurs que n'aurait point désavouée la palette de Frère Luc : bleu, rouge, jaune, vert, violet.

Pour des raisons qu'elle gardait pour elle seule pour l'instant et qui lui étaient inspirées par les réflexions qu'elle s'était faites durant cette très longue visite que Mme de Castel-Morgeat avait rendue au comte de Peyrac et des déductions qu'elle en avait tirées, surtout après avoir vu le visage illuminé de la visiteuse lorsque celle-ci avait quitté le manoir, la demoiselle Delpech était très gênée de se présenter en face de Mme de Peyrac, et elle y aurait renoncé si elle n'avait pas eu si peur de perdre ce précieux appendice que tout humain

porte au milieu du visage.

– Comment avez-vous pu vous laisser prendre ainsi par le gel, vous, une Canadienne ? s'étonna Angélique.

– Le soleil brillait et je me suis persuadée de sa tiédeur. Aussi suis-je restée un bon moment immobile sans y penser.

« Elle devait être en train de surveiller un voisin et a préféré se laisser brûler par la bise que de ne pas pouvoir satisfaire sa curiosité », pensa Angélique qui avait des antennes et connaissait la dame.

Des deux côtés de l'emplâtre qu'elle lui faisait maintenir sur son visage, les

petits yeux de la commère l'examinaient, ne notaient qu'une tranquille assurance dans son maintien, et sur ses traits la sérénité animée qui en faisait le charme. Les traits d'Angélique se crispaient rarement : colère, joie se révélaient chez elle par l'expression des lèvres et l'intensité des yeux, leur éclat ou leur douceur. Tandis qu'une onde passait sur elle, ombre ou clarté, de joie ou de déplaisir.

Euphrosine nota pourtant un mouvement des blonds sourcils qui paraissait atténuer son habituelle expression ouverte et aimable.

– Euphrosine, ma chère, dit Angélique, vous qui savez tout mieux que la gazette

du pays, pouvez-vous me dire ce qu'il en est de cette histoire de Sabine de Castel-Morgeat avec mon mari ?

S'il ne l'avait été déjà le visage d'Euphrosine Delpech serait passé par toutes les couleurs sous son masque. Mais ce n'était pas ce qu'elle croyait.

Par Janine Gonfarel, tandis qu'elle était à l'île d'Orléans, Angélique savait qu'on était venu chercher M. de Castel-Morgeat à l'auberge, l'appelant au duel contre M. de Peyrac qui, paraît-il, avait frappé l'épouse du lieutenant des armées royales en Amérique.

– Ce bruit absurde vient à peine de me parvenir aux oreilles et il y a eu, je m'en

doute, quelque incident qui lui a donné naissance, mais de quelle sorte ? Je ne sais car je vous l'avoue je ne vois pas mon mari lever la main sur une femme, si insupportable qu'elle soit.

La honte s'empara d'elle, et voyant qu'elle était sur le point de commettre encore un de ces péchés de médisance pour la pénitence desquels son confesseur lui donnait des aunes de chapelets à réciter, elle rougit ce qui augmenta ses douleurs et se mit à pleurer.

– Souffrez-vous beaucoup ? s'enquit Angélique.

Et comme Euphrosine secouait

négativement la tête.

– Alors pourquoi pleurez-vous ?

– Parce que je ne suis pas une bonne femme, répondit la Delpech entre deux reniflements laborieux. Non, je ne suis vraiment pas bonne, et croyez que je le regrette. Vous êtes mille fois meilleure que moi, Madame, quoi qu'on en dise, et vous ne méritez point le mal qu'on vous veut, ni les trahisons dont on vous afflige. Pardonnez-moi, Madame, je vous prie. Pardonnez-moi, je vous le demande humblement.

Les protestations d'Euphrosine Delpech qui partit, un pot d'onguent sous le bras et noyée dans les larmes que lui

faisait verser un mystérieux repentir, laissaient à Angélique une impression douteuse. S'il était déplaisant de passer pour une diablesse, il ne lui agréait pas non plus de passer pour une sainte. Qu'était-il donc arrivé en son absence, pourtant courte, qui mêlait l'incorrigible Sabine à leurs noms ? M. de Castel-Morgeat s'était-il battu en duel avec Joffrey de Peyrac ? Personne n'en parlait.

Elle se rendit au château Saint-Louis avec l'intention d'encourager Sabine à prendre des « simples » qu'elle rapportait de chez Guillemette et ainsi elle serait peut-être renseignée car l'impulsive Sabine ne savait rien dissimuler de ses émotions.

On lui dit que Mme de Castel-Morgeat était à l'église. Elle la rencontra sur le parvis et aussitôt son regard nota l'ecchymose qu'elle portait à la tempe.

– Que vous êtes-vous fait là ? demanda Angélique, après qu'elles eurent échangé des salutations banales.

Sabine ne broncha pas.

– Oh ! Cela ! dit-elle en portant un doigt à la blessure. Ce n'est rien, je me suis heurtée à l'angle d'un meuble.

Elle eut ce sourire trop rare qui la rendait belle en effaçant les plis d'amertume aux coins de sa bouche.

– ... Vous n'ignorez pas ma

maladresse...

La voyant l'humeur accessible, Angélique lui remet le petit sachet que lui envoyait Mme de Montsarrat-Béhars.

– On raconte bien des choses sur elle, mais c'est une personne de cœur et fort savante, croyez-moi.

– Si vous la recommandez, je ne saurais penser autrement... Votre avis ne me surprend pas. Je sais que ceux qui la vouent au bûcher sont souvent les premiers à venir lui demander secours...

Elle prit le sachet que lui tendait Angélique.

– Votre bonté me touche, Angélique. Il

n'y a pas au monde deux femmes comme vous.

– Elle est tout à fait transformée, lui dit peu après Mme de Mercouville. Les médecines que vous avez réussi à lui conseiller y sont peut-être pour quelque chose, mais je crois connaître le fin mot de cette conversion. J'ai tout su par le valet de M. de Frontenac. Il paraît qu'il y a eu une dispute terrible entre les deux époux... c'était la nuit de la tempête qui vous a retenue à l'île d'Orléans. Ils n'en étaient pas, certes, à leur première querelle et nous sommes accoutumés à voir Sabine nous revenir portant au visage les marques de ce brutal mais cette fois, et j'ai le témoignage du domestique, il y a eu réconciliation et

réconciliation sur l'oreiller, qui est, vous n'en disconviendrez pas, la meilleure façon, quoi qu'en disent nos confesseurs. Et cela dure ! C'est un miracle ! Les dames de la Sainte-Famille et moi-même avions promis une neuvaine et vingt cierges à brûler au sanctuaire de Sainte-Anne-de-Beaupré si Sabine sortait du terrible état dans lequel elle se trouvait. Voyez, ajouta la pétulante et fervente Mme de Mercouville, à quel point le ciel se montre clément avec nous. Tout lui est bon et même les transports coupables de l'amour lorsqu'il s'agit de sauver une âme humaine !...

L'explication de Mme de Mercouville calma les appréhensions incertaines d'Angélique. En revanche, avait dit Mme

de Mercouville, un sacrifice leur était demandé à toutes : il fallait renoncer à monter une pièce de théâtre pour la micarême. On avait trop atermoyé, l'évêque était trop réticent car ces festivités tombaient avec celles de la Saint-Joseph, patron de la Nouvelle-France et qu'il craignait de ne pas voir honorer assez solennellement et religieusement. Et puis... Il faisait trop froid, trop froid... Et ce froid ne fit qu'augmenter dans les jours qui suivirent. Aux plus actifs, les déplacements coûtaient mille morts, et les femmes craignaient de voir la peau de leur visage éclater sous le gel comme le bois des arbres dans les forêts.

Les chutes de Montmorency s'étaient

arrêtées de couler. Tout à fait gelées. Le corps de Martin d'Argenteuil devait avoir été broyé derrière ces colonnades de glace.

M. de La Ferté avait dit que son écuyer était malade. Ce qui laissait tout le monde indifférent. À part Mlle d'Hourredanne qui blêmit : le mal napolitain !

– Par grâce ! Ne le soignez pas, supplia-t-elle Angélique.

Piksarett était absent. Il avait quitté la ville disant qu'il allait consulter un célèbre « jongleur », ainsi nommait-on les chamans indiens qui avaient le don d'interpréter les songes.

Le froid dura. On s'encapuchonnait aussi serré que des cocons et les rues étaient peuplées d'aveugles qui se heurtaient partout pouvant à peine risquer un œil pleurard dans la fente de leurs capuches.

Honorine pensait au chien des Banistère et tendait des bras suppliants vers Angélique.

- Va le délivrer ! Va le délivrer !
- Les chiens résistent au froid !
- Pas lui, il est trop bête et trop maigre.
- La dernière tempête l'achèvera, annonçait Adhémar sinistre.

L'absence d'Honorine qui, dans la journée, était à l'école, donnait à Yolande plus de liberté et les dames ursulines avaient accepté de prendre aussi Chérubin qui s'ennuyait. Car elles recevaient à l'occasion quelques tout petits garçons de moins de six ans. Yolande avait mis à profit ses heures de liberté pour rencontrer ses compatriotes acadiens. Et Adhémar trouvait qu'elle prenait bien fréquemment le chemin de la rue Saint-Jean où ils se retrouvaient entre eux dans une grande auberge-caravansérail à l'enseigne de la *Baie Française*. Adhémar se sentait exclu et se demandait s'il n'avait pas, par une conduite trop respectueuse et qu'elle avait pu juger timorée, déçu les

espérances de la solide fille de Marcelline.

Il retrouvait ses peurs irraisonnées et ses rêves prémonitoires, de préférence sinistres.

– Comment peut-on savoir que c'est la dernière tempête ?

– Parce qu'elle est la plus terrible, m'ont dit les gens d'ici, on la reconnaît aux ravages qu'elle cause.

Angélique n'avait pas revu Joffrey à son retour de l'île d'Orléans et cela faisait près de quatre jours.

On le disait à Sillery.

Il était bien souvent à Sillery. Et Angélique ne poussait pas la sottise à penser qu'une de ces dames, et surtout Bérengère, pût le rejoindre dans ces forts inconfortables, mais ces absences ne marquaient-elles pas une désaffection ? Avait-il été mécontent de son escapade à l'île d'Orléans ? Voilà qui serait fort. Ou la « querelle d'Aquitaine » laissait-elle plus de séquelles qu'il ne l'affirmait ? Quand elle pensait au « recul », elle éprouvait un petit choc, mais chassait très vite cette subtile inquiétude.

Barssempuy vint avec quelques hommes s'informer de son confort. Le comte lui en avait donné consigne. Le temps de venir du château de Montigny à la maison de Ville d'Avray réclamait de

l'héroïsme. La bise les avait transformés en pantins de bois.

Eloi distribua son plus fort alcool.

M. de Peyrac était toujours à Sillery.

– Il est souvent à Sillery, dit Angélique avec rancune.

– Les hommes en garnison dans nos forts ont besoin de le voir aussi.

Le temps s'adoucit enfin et quand le dimanche vint, le soleil réchauffa quelques heures. Angélique était tracassée par l'idée de la coquette Bérangère tournant autour de Joffrey, guettant son retour et l'attendant, au moins avec autant d'impatience qu'elle.

Dans la maison, elle croisa Cantor qui, sa guitare sous le bras, se rendait au château de Montigny afin d'y chanter quelques chansons du Languedoc à la compagnie.

– Alors, toi aussi, tu vas à ces assemblées de Gascons ? lui dit-elle.

Il la regarda avec surprise et un brin de morgue.

– Mais je suis cadet de la maison de Peyrac, ma mère. Moi aussi, je suis d'Aquitaine.

Ce qui était l'évidence même.

Ce n'était pas parce qu'il rappelait à Angélique ses frères, les Sancé de

Monteloup qui étaient poitevins, qu'il n'en avait pas dans les veines le sang de ce brun Méridional, grand seigneur de Toulouse, son père.

Un petit incident acheva de lui mettre les nerfs à fleur de peau.

Honorine était à la maison, ce dimanche-là.

– Viens, lui dit Angélique. Laissons les petits seigneurs d'Aquitaine et leur père à leurs assemblées. Nous qui sommes des Poitevines, allons nous promener dans la forêt.

Le soleil brillait et il faisait un « froid magnifique ». Dès qu'elle se vit marchant, tenant la main d'Honorine sur

le sentier de neige durcie qui s'enfonçait à travers bois derrière la ville, Angélique retrouva sa bonne humeur.

Sa première intention était de se rendre aux récollets. Jolie promenade. Mais à quoi bon ? La porte, en Carême, lui resterait fermée. Chez Suzanne ? Par les hauteurs ?... Bientôt elle comprit qu'elle avait dépassé la banlieue et se trouvait assez loin « hors des murs » de ce Québec qui n'avait point de murs, mais seulement quelques bastions de bois veillant aux points stratégiques. Marcher dans l'air pur et froid qui rendait la neige si dure que les sentiers tracés devenaient accessibles sans raquettes leur faisait du bien. Angélique oubliait l'absence de Peyrac et la

conduite insolente de Bérengère, qui y avait peut-être contribué. Elles avançaient vers les bois qui se faisaient de plus en plus serrés. C'était un mouvement naturel lorsqu'on voulait s'évader de Québec et se donner l'illusion d'aller et de venir librement, que de tourner le dos au fleuve et, lorsqu'on habitait la Haute-Ville, on piquait droit, en suivant la crête du cap vers ce nord-ouest, domaine du couchant pourpre au creux duquel s'alanguissaient les Laurentides. Cette piste, par les piétinements qu'elles y voyaient, semblait fort suivie surtout ce jour-là.

Entre les arbres, elles aperçurent la silhouette furtive du greffier Carbonnel, seul, et portant un grand parapluie de

toile gommée. Se voyant reconnu, il les rejoignit sur le sentier. Il paraissait embarrassé et crut devoir leur expliquer qu'il profitait du dimanche pour aller arpenter des concessions nouvellement distribuées sur Lorette et les îles Vertes.

Avait-on seulement planté les bornes ?
Tracé les clôtures ? Respecté le passage pour le chemin du Roi ?

Pourquoi le greffier se croyait-il obligé de lui fournir tant d'explications ?
Dimanche, il est vrai, montrait les gens sous un autre aspect. On découvrait d'eux des manies imprévues. Il avait pris son parapluie parce qu'il détestait recevoir dans le visage la poudrerie de la neige que soufflait le vent.

– Mais vous n'êtes pas vêtu ! lui dit-elle.

Car il se promenait en redingote de solide lainage mais sans manteau. À quoi il répondit que, tout greffier qu'il était, il ne s'en reconnaissait pas moins canadien de souche, c'est-à-dire endurci de naissance aux températures les plus basses.

Elle le pria de ne pas se retarder pour elles et comme il marchait très rapidement, il eut bientôt disparu à un tournant.

Une brume légère commença de sourdre cachant peu à peu les pieds des arbres. Elles traversèrent une esplanade

plantée de courtes épinettes et de petits mélèzes mauves et gris. L'air était pur encore et le soleil imprégnait la brume qui comme un halo s'élevait ras du sol et montait. Un homme qui sortait des arbres de l'autre côté de la clairière était plongé dans ce brouillard jusqu'à mi-cuisse. Il donnait l'impression d'avancer comme s'il marchait dans une eau lumineuse. Il prit de biais la clairière pour se diriger droit vers le sentier et comme il s'approchait, Angélique reconnut le Bougre Rouge.

Elle s'arrêta. Le lieu était désert. Il y avait beau temps qu'Angélique avait cessé d'accrocher un ou deux pistolets à sa ceinture. On ne s'introduit pas, dans les salons d'une ville raffinée, harnachée

comme un corsaire. Le Bougre Rouge, lui, armé d'un épieu et d'une arbalète, revenait de la chasse. Il avait tué un loup dont il portait le cadavre en travers des épaules. Il avançait en se dandinant car il était chaussé de raquettes et le poids du loup qui était une bête de grande taille ralentissait sa marche.

Manifestement, l'ayant aperçue, il voulait la joindre. Et puisqu'elle aussi méditait de lui rendre visite à brève échéance, autant l'attendre.

Vu de près, il paraissait plus court, plus trapu qu'elle ne l'avait cru. Un petit homme aux allures de coureur des bois dans son justaucorps de peau de caribou, le bonnet de laine rouge enfoncé jusqu'aux yeux, arrêté à quelques pas, il

posait sur elle un regard perspicace et tranquille et un silence prolongé tint lieu de préliminaires.

Ce fut Angélique qui parla la première.

– Pourquoi avez-vous jeté une pierre à mon chat le jour de l'arrivée de notre flotte ?

– Les chats sont des bêtes magiques et l'on vous avait annoncés dangereux. J'ai voulu voir.

– Et qu'avez-vous vu ?

– La pierre a dévié. Le chat a un esprit.

Il eut une moue ironique de ses lèvres

minces, qui constatait, approuvait.

– Voulez-vous une dent de loup ? Des poils de son museau ? On fait de bons charmes avec cela...

– Compère, vous ne m'aurez pas si facilement. J'ai encore une question à vous poser. Vous avez dit à Monsieur de Saint-Edme, car c'est lui qui me l'a rapporté, que j'avais tué le comte de Varange ?

– N'est-ce pas vrai ?

Les petits yeux brillants se vrillaient dans les siens. Devant l'extra-lucidité de ce regard, elle retenait encore sa question spontanée qui l'aurait fait ricaner : « Comment l'avez-vous su ?

Qui vous l'a dit ? » Personne ne le lui avait dit. Il l'avait su par l'autorité d'une très vieille science dont les pouvoirs ne pouvaient être méconnus. Ils restèrent à se regarder sans broncher un long temps. Elle dit tout à coup :

– Que lui aviez-vous montré dans le miroir magique ?

– Ce qu'il voulait savoir. C'était une opération simple, mais il n'était pas assez fort pour la poursuivre jusqu'au bout.

Malgré le poids de ses armes et de sa capture, il ébaucha un mouvement d'épaules dédaigneux.

– ... Ceux qui viennent au jour

d'aujourd'hui, nous embrouillent. Ils veulent s'asservir Satan comme on passerait contrat avec un engagé. Ce n'est pas si simple et vous le savez. Il a voulu user de ce qu'il avait appris pour perpétrer une vengeance grossière, un guet-apens ! Avec des armes... Peuh ! Toutes ces erreurs se sont retournées contre lui... C'était fatal ! Et il vous a trouvée sur son chemin, vous qui êtes née pour dénoncer l'imposture.

Son regard d'eau étincelant la traversait.

– ... Nous pourrions faire alliance, dit-il.

– Contre qui ?

– Maman ! J'ai froid aux pieds, s'écria Honorine.

Elle en avait assez de ces haltes et de ces conciliabules oiseux. Tout à l'heure avec l'homme au parapluie, maintenant, l'homme à l'arbalète... Si cela continuait, l'on n'arriverait jamais. Où ? Elle ne savait pas, mais elle voulait marcher. Sans compter ce pauvre loup, à la langue rouge pendante, qui la regardait d'un œil à demi fermé et qui lui navrait le cœur. Elle tirait de toutes ses forces pour entraîner Angélique.

– Venez me voir dans ma cambuse, dit le Bougre Rouge, je vous montrerai des livres...

Cet allié inattendu compensait une impression d'échec qui paraissait annoncer que sa chance tournait. Elle continua de marcher ainsi à l'aventure et s'enfonça dans le bois. Et de tenir la main de l'enfant ajoutait à son entrain. Il fallait vivre pour cette jeune vie.

« Tu es née et tu dois vivre, petite fille. Je t'emmènerai, nous te bâtirons un royaume. Tu auras un destin heureux. »

« On aime à combler l'innocence », avait dit Loménie.

On aime à la défendre aussi. Une main d'enfant dans une main d'adulte oblige à la grandeur.

« Tu m'as tant donné déjà, petit cœur. »

– Je n'ai pas pris mon arc et mes flèches, dit tout à coup Honorine.

La brume au sol s'était dissipée. Ce n'avait été que le temps de traverser un espace sans doute marécageux. Dans les branches dépouillées des arbres, on ne sentait que le mouvement des petits animaux à fourrure, pilleurs de poulaillers aux dents aiguës, qui se glissaient l'hiver dans les étables et les greniers.

Une martre fila le long d'un tronc et leur montra entre deux branches sa petite face plate et triangulaire. Dans l'ombre étincelaient ses yeux verts. Un farfadet !

Elles montèrent une côte où la neige

était peu épaisse et le roc affleurerait
soutaché de lichens jaunes. Puis le
brouillard revint, descendit du sommet
et elles entendirent de la musique. À
mesure qu'elles avançaient, la
ritournelle se faisait plus fournie et plus
entraînante, comme si des esprits
invisibles s'amusaient à danser la
bourrée et le rigodon au fond des bois.
Attirées, elles quittèrent le sentier pour
marcher dans cette direction et
rejoignirent bientôt un chemin mieux
tracé qui, au bout de quelques pas, les
ramena devant un étang gelé, traversé de
pistes. De l'autre côté de l'étang se
dressaient quelques tipis et wigwams
d'écorce et, dans le fond d'une clairière,
une grande habitation devant laquelle

des musiciens d'instruments
campagnards, violes et violons, vielles à
rouet faisaient sauter quelques couples
forts joyeux. Une femme les aperçut et
leur fit signe.

– Hé ! Venez donc ! On va chez les
Berrichons ! Ils ont eu des viandes et de
la volaille et invitent qui voudra.

Reconnaissant Angélique comme elle
s'approchait, quelqu'un lui dit :

– Oh ! Madame, vous ne nous
dénoncerez pas à Monseigneur
l'Évêque. Il faut bien s'ébaudir un peu le
dimanche, Carême ou pas.

La grande salle-cuisine de l'habitation était déjà comble et parfumée d'odeurs délectables. Les musiciens furent acclamés. On les attendait avec impatience et l'on commença à dégager une partie de la salle pour danser. Beaucoup de fumée de tabac, de bruits de cornets de dés. Et Angélique aperçut le greffier Carbonnel, attablé une serviette au cou, devant une tranche de bœuf juteuse. Elle comprit pourquoi il avait paru embarrassé en la rencontrant. Cet ardent défenseur de la loi se rendait furtivement à de coupables agapes. Hors l'agglomération sanctifiée de Québec, rompre le jeûne était-il un péché ? On pouvait se le demander. Privés de tous plaisirs et soigneusement surveillés par

un personnel ecclésiastique nombreux et rigoureux, bien des Québécois avaient pris l'habitude d'aller faire ripaille chez l'habitant. On se passait le mot, on s'indiquait la bonne adressé. L'hôte, assez courageux pour braver les interdits et pour transformer sa maison isolée en auberge d'un jour, était récompensé de diverses manières : avantages administratifs ou financiers. La meilleure récompense était d'avoir encore trompé la longueur de l'hiver par une joyeuse journée de rencontre. Honorine était ravie.

– Moi aussi, je veux danser. Tu vas toujours danser sans moi.

La maîtresse de maison s'appelait

Solange. Elle vint converser avec Angélique. Leur famille était du Berri et leur patois avait des consonances avec ceux des régions de l'Ouest. Elle proposa des ortolans qu'elle venait de sortir de leurs pots de grès et de rôtir avec des navets.

Angélique et sa fille se restaurèrent de bon cœur. Mais Angélique souhaitait ne pas s'attarder. Elle sentit un regard sur elle. Un soldat, dans un coin, l'observait. Il détourna vivement ses yeux luisants. Il jouait aux cartes avec d'autres soldats comme lui, mal rasés. Soldats, on ne les reconnaissait qu'à leurs uniformes plus ou moins accommodés à la façon indienne, mais dont ils conservaient le justaucorps gris-blanc et devenu plus

gris que blanc, du régiment de Carignan-Salière, et le feutre brodé d'un galon déteint de passementerie, qu'ils se plantaient sur l'occiput, par-dessus un bonnet de laine. C'étaient à coup sûr des déserteurs qui, après s'être « habitués avec les sauvages », comme l'on disait, se rapprochaient des habitations l'hiver pour troquer des fourrures et retrouver un peu de civilisation originelle. Mais celui-ci lui parut, quoique négligé, différent, moins crasseux, moins grossier. Il avait un regard inquiet et lorsqu'il croisa le sien elle y lut de la peur.

L'idée lui vint qu'il s'agissait du soldat que recherchait Garreau, celui qui avait fait les conjurations sur le crucifix, dans

la séance de magie.

Elle ne voulait pas non plus troubler plus longtemps la digestion de Nicolas Carbonnel qui avait longue mine en la reconnaissant. Elle lui adressa en se levant un sourire rassurant, mais elle n'en pensait pas moins que ce petit secret entre elle et lui pourrait le rendre un jour un peu plus souple dans l'application de ses ordonnances.

Elles reprirent le sentier qu'elles avaient suivi à l'allée. Honorine était très contente. Elle aimait les réunions enfumées et bruyantes qui lui rappelaient le fort de Wapassou.

Pour Angélique, cet intermède avait rempli son but. Elle avait oublié les raisons de son impatience et, par échappées, apercevait au loin les hauts de la ville. Les clochers de la ville entr'aperçus au flanc du Cap commençaient de dorer dans le lointain et lui envoyaient par bouffées des appels de cloches. Il n'était pas tard. Le ciel restait blanc à son zénith : une nacre. Mais par moments l'ombre s'épaississait sous une longue voûte de branches refermées et elle fut saisie de la peur du bois. En se retournant pour observer la marche du soleil entre les branches, elle crut distinguer une silhouette qui suivait le même sentier. Quelqu'un revenant de chez les Berrichons, sans doute.

Elle était impatiente d'arriver à la clairière où elle avait rencontré le Bougre Rouge. Quelques minutes de marche suffiraient ensuite pour atteindre la petite maison rassurante du marquis. Toutes deux, elles se déchaussaient, se froteraient les pieds et les mains devant le feu, puis se changeraient et se mettraient en tenue de ville pour se rendre chez Mlle d'Hourredanne.

Elle se retourna encore. Dans la lumière filtrant des branches l'homme se rapprochait. C'était le soldat qui avait croisé son regard dans la grande salle des Berrichons.

Lorsque l'on commence à interpréter les faits comme relevant d'une possible

action maléfique, tout s'y rapporte et l'on ne voit plus que la logique des coïncidences, claire à votre interprétation, invisible aux autres. Piège où l'on se débat seul, parce que seul à comprendre et à voir.

– Pourquoi marches-tu si vite, Maman ? se plaignit Honorine.

Angélique la prit dans ses bras.

La clairière était en vue. Maintenant, elle était certaine que c'était elle que le soldat suivait et s'efforçait de rejoindre. En se retournant, elle captait, bien qu'à distance encore, son regard qu'elle sentait faux et méchant. Elle le perdit de vue en traversant l'espace découvert,

mais elle n'était pas arrivée à l'autre extrémité qu'il surgissait de nouveau.

Cependant les premières maisons n'étaient plus loin. Comme elle allait franchir un dernier boqueteau clairsemé, une silhouette massive s'interposa devant elle, éclaircie de face par le soleil qui commençait à décliner. Eustache Banistère se tenait en travers du chemin aussi grand et sombre qu'un ours.

Angélique s'arrêta, se retourna vers son poursuivant. Elle tenait Honorine ferme dans ses bras et son regard alla du massif individu au soldat qui se rapprochait, scrutant l'un et l'autre, cherchant à deviner leurs intentions.

– Bonsoir, voisin, dit Angélique s'adressant à Banistère d'un ton confiant.

Il ne la regarda même pas.

– Que veux-tu, toi, demanda-t-il au soldat qui l'apercevant s'était arrêté, indécis.

– Et toi que veux-tu ? répliqua l'autre, s'efforçant à l'insolence.

– Réponds, toi ! grommela Banistère en se renfrognant plus encore.

– Écoute, Banistère, dit le soldat affectant de lui parler d'un air complice. Elle sait trop de choses sur nous. Voilà ce qu'« ils » m'ont dit... Parce qu'elle est sorcière ou magicienne.

– Veux-tu dire qu'« ils » t'ont payé pour nuire à cette dame ? Voilà pourquoi tu viens traîner ta casaque par ici, La Tour ?

– Elle peut nous conduire au gibet, voilà ce qu'« ils » disent parce qu'elle tient l'évêque, le gouverneur et l'intendant.

Comme il chuintait entre ses dents gâtées, brunies par le tabac, ce qu'il disait était assez inintelligible et Angélique qui en attrapait péniblement quelques bribes se demandait avec un mélange d'incrédulité et d'inquiétude si c'était bien d'elle qu'on parlait.

– Aide-moi, Banistère, insistait

l'homme. Tu y as autant d'intérêt que moi... Je te promets. On partagera le butin... Et, s'il y a des écus, on partagera pour tes procès.

Le géant resta si longuement silencieux, immobile et impassible, qu'on pouvait se demander si les trois silhouettes qui se tenaient à l'orée du bois et dont l'une portait un enfant et qui se détachaient en sombre comme des statues de bronze sur la clarté du ciel, ne venaient pas de geler sur pied d'un seul coup.

« Ce qui ne tarderait pas à arriver », se dit Angélique frigorifiée.

L'un de ces deux brutaux avait

l'intention de lui faire un mauvais parti à deux pas de Québec et pourquoi ? Et pour qui ? Et comme elle savait obscurément les réponses elle ne bougeait pas non plus. Québec proche ne signifiait pas le secours. La vie, la mort se côtoyaient et chacun vivait son destin dans le secret.

Au même instant, le soldat, impatient, ébaucha un mouvement en avant. Banistère le cloua sur place d'un seul grognement mauvais.

– Bouge pas !

Puis il eut un geste bref et sans appel du menton.

– ... Retourne d'où tu viens, La Tour. Et

plus loin encore si possible...

– Tu es fou, Banistère... Tu sais ce que tu risques ? Pourquoi la défends-tu ?

– C'est ma voisine, répondit Banistère comme il aurait dit : c'est ma cousine, reconnaissant à ce lien des obligations inaliénables de se prêter assistance.

La clarté dorée du ciel derrière eux accentuait l'imprécis de leurs ombres respectives. On n'y voyait luire que les yeux. Mais Eustache Banistère n'en perçut pas moins le mouvement de la main de La Tour vers l'entrebâillement de sa casaque. D'un coup de pied il cueillit cette main, ne lui laissant pas le temps de révéler si elle comptait se

saisir d'un pistolet ou d'un couteau. Puis attrapant le bonhomme par la nuque, il lui fit craquer les os, le rossa de trois coups de poing puis le lâcha en le projetant au loin, en direction de la forêt. L'autre se rattrapa tant bien que mal. Il n'était pas mort. Il n'avait pu pousser que quelques râles et reprenait souffle avec peine. On aurait dit qu'il ne savait plus que faire de ses bras.

– Je t'ai laissé tes jambes, dit le colosse, pour que tu puisses filer plus vite. Sinon on aurait dû te conduire à l'Hôtel-Dieu et le Ronchon aurait vite été au pied de ton lit...

– Ça ne t'aurait pas plus arrangé, cornard ! Ton compte est bon, à toi aussi

!

Mais prudemment le soldat s'éloignait en claudiquant.

– Qu'est-ce qui t'a pris, Banistère ?

Son timbre rauque se perdit, tandis que l'ombre des bois happait sa silhouette, trébuchante.

Ayant retrouvé mouvement et déposé Honorine à terre, Angélique s'avança pour remercier Banistère de lui avoir assuré sa protection. Mais il leva une main large comme un battoir.

– C'est pas pour vous !... J'allais relever des pièges, j'ai rencontré le Bougre Rouge qui m'a dit : un danger

attend la dame par là. Tiens-toi à cet endroit et arrange-toi pour qu'il ne lui arrive pas malheur. Faut jamais désobéir à un sorcier...

Puis il la précéda et elle marcha derrière lui, avec l'enfant, jusqu'aux abords de leurs demeures.

En apercevant le raidillon qui conduisait aux cours sur l'arrière de la maison et de la chaumière, Honorine s'élança appelant ses amis. Elle était ravie de sa promenade. Angélique moins.

– Méfiez-vous, dit Banistère avant de les quitter, « ils » veulent votre perte.

Les « ils », dont Banistère et le soldat

parlaient, devaient être les amis de Vivonne : Saint-Edme, Bessart, et le duc lui-même, une fois de plus mêlé à leurs manigances d'apprentis sorciers. Avec une science insuffisante, rien n'était plus dangereux que de pénétrer dans le domaine maléfique. La désobéissance, la maladresse du conjurateur n'étaient pas seulement payées de l'échec, mais de maux indicibles qui se retournaient contre lui. L'opération magique à laquelle s'était livré Varange semblait destinée à entraîner une avalanche de cadavres. Il était notable qu'au centre de presque toutes les manipulations de magie noire on trouvait l'animal ou l'enfant immolé comme symbole d'innocence pour satisfaire le dieu cruel

des Ténèbres.

Le seul initié, le Bougre Rouge, n'en était pas pour autant un être rassurant. Elle ne devait pas oublier qu'il avait aidé le comte de Varange à savoir ce qu'il était advenu d'Ambroisine par l'intervention du diable. Comme Angélique quittait la cour des Banistère le chien maigre sous l'arbre la regardait, et il paraissait de plus en plus amaigri avec un regard de plus en plus éteint dans le buisson d'aiguilles de glace de ses poils.

Elle rentra chez elle, oppressée d'un poids terrible.

Honorine était déjà dans un baquet

d'eau chaude avec Chérubin et pérorait tandis que Yolande l'étrillait énergiquement.

– J'ai passé une très belle journée. J'ai mangé des ortolans et j'ai dansé.

– En Carême ! s'exclamait Yolande.

– Veillez bien sur elle, dit Angélique. Veillez bien sur les enfants... Et remettez-leur au cou les images de Monsieur de Loménie.

– Le chat ? Où est le chat ?

Elle le chercha de la cave au grenier et, ne le trouvant pas, se persuada qu'elle était arrivée trop tard. « Ils » s'étaient emparés de lui et étaient en

train de l'écorcher vif pour l'offrir au démon.

Elle jeta un manteau sur ses épaules.

– Je sors, lança-t-elle à la cantonade.

– Maman, cria Honorine, n'oublie pas que nous allons ce soir écouter l'histoire de la princesse de Clèves.

Comme elle se dirigeait vers la porte, Angélique aperçut le chat, dans les hauteurs, perché sur une tablette, à côté d'un crucifix et suivant ses allées et venues d'un regard olympien.

– Tu m'as fait une belle peur, petit pendard !

Puisqu'elle était sur le point de sortir elle décida d'aller jusqu'à la Prévôté. En chemin elle se souvint que c'était le dimanche du mois que M. Garreau d'Entremont consacrait à sa dévotion particulière de saint Michel Archange. Elle entra dans la cathédrale et trouva le lieutenant de Police en prière à l'écart. Quelle lumière demandait-il au ciel et pour éclairer quelle lanterne ?... Était-ce la grâce de déceler le Mal qu'il devait pourfendre sous des masques souvent bien trompeurs ?

La tâche avait été plus simple pour l'archange saint Michel dont la petite statue de bois peint dominait, posée sur un socle de pierre, au-dessus d'un plateau de cierges. Le dragon

représentant Lucifer était suffisamment hideux pour qu'il fût terrassé de bon cœur. Mais Angélique estima qu'on avait peint le monstre encore d'un trop beau vert.

Avertissant M. d'Entremont qu'elle avait à lui faire une communication urgente, elle l'entraîna sur le parvis. Elle pouvait, lui dit-elle, lui indiquer où trouver le soldat La Tour qui avait fait la conjuration sur le crucifix dans l'affaire Varange. Il avait parlé devant elle et, se devinant surpris, il avait essayé de lui faire un mauvais parti. Quelqu'un était intervenu à temps. L'homme était blessé et ne pouvait être allé bien loin. On le trouverait chez les Berrichons ou dans les parages.

Il nommerait sans difficulté ceux qui le payaient pour toutes sortes de manigances et de conjurations criminelles, les amis de ce Varange, dont ce Saint-Edme qui avait répandu des calomnies absurdes sur elle, un baron de Bessart, leur valet à la parfaite mine de bandit un nommé La Corne.

– Vous devriez les arrêter, au moins les mettre sous surveillance car ils sont dangereux.

– Mais ces gens appartiennent à la maison du duc de La Ferté, il me semble, émit Garreau d'Entremont en fronçant les sourcils. C'est un grand seigneur de l'entourage du Roi, à Versailles.

– Qui est ici sous un faux nom comme vous le savez sans nul doute. Ne serait-ce pas pour fuir les conséquences d'actes plus que répréhensibles ?

– Je ne le nie pas, Madame. Mais ces indésirables échappent à mon contrôle, encore que Monsieur le Gouverneur, auquel ils sont recommandés, soit très attentif à surveiller leur conduite. Mais nous avons consigne d'éviter de leur déplaire.

– Alors soyez vigilants. Car ceux-là sont de vrais assassins, je vous l'affirme.

M. Garreau d'Entremont plissa des yeux. Une expression assez fine passa sur son épais visage.

– Et qui placez-vous, Madame, dans la catégorie des « faux » criminels, disons, si je vous comprends bien, des criminels justiciers ? Vous, peut-être ?

– Ah ! Vous en revenez toujours à ce soupçon étrange envers moi. C'est Monsieur de Saint-Edme, ce vieillard lubrique, mêlé à ces horribles orgies, qui est venu m'accuser après avoir lu peut-être cette révélation en signes cabalistiques dans le miroir magique ? Et c'est vous, un policier, qui réclamez des preuves et des cadavres pour accuser, qui ajoutez foi à des sorcelleries ? Eh bien oui ! Sachez-le, si j'avais eu l'occasion de tuer votre immonde Varange, je l'aurais fait cent fois et je m'en féliciterais.

– Mais vous ne le diriez pas...

– Monsieur d'Entremont, vous me blesseriez si je ne sentais que vous veillez sur nous comme Monsieur de La Reynie veille sur Paris, et c'est ce qui vous porte à ne négliger aucune piste... même des plus impensables. Eh bien voyez ! Je vous apporte un renseignement : trouvez le soldat. Peut-être ses aveux vous conduiront-ils au cadavre de M. de Varange... ou à son assassin. Je vous pardonne. Votre tâche n'est pas facile. Maintenant que je vous ai vu, je me sens rassurée. Je suis désolée d'avoir ainsi troublé vos oraisons et vous supplie de m'accorder votre indulgence...

« Ces jolies femmes sont émotives »,
se dit Garreau en la suivant des yeux... «
Mais combien charmantes... »

Il ne la voyait pas tuant quelqu'un.

Et pourtant...

En arrivant chez Mlle d'Hourredanne
où la lecture était déjà commencée,
Angélique trouva tout le monde en
larmes y compris Honorine.

M. de Clèves venait de mourir.

Il était mort de désespoir d'amour. Les
aveux que Mme de Clèves lui avait faits
de sa passion pour M. de Nemours

l'avaient frappé au cœur aussi sûrement qu'un poignard.

– Je vous l'avais dit : n'avouez jamais ! s'écria Ville d'Avray. Cette sottise se confesse et tout le monde en meurt. Joli résultat : de toute façon, il n'y avait rien de grave dans tout cela... Rien !

En amour rien n'est grave, ni ne mérite qu'on se donne la mort et qu'on se prive des bienfaits de la vie...

On pensait trop dans cette ville. On y vivait trop. On y aimait trop. Le vent sifflait.

– Maman, intercédait Honorine, maintenant que Banistère est devenu gentil, peut-être pourrais-tu délivrer le

chien ?

Angélique avait la tête qui éclatait.

La confection d'une soupe aux fèves qu'elle élaborait le lendemain avec la Polak lui ménagea un temps de répit.

À elles deux, elles dénudèrent activement plus d'un boisseau de fèves. La première peau enlevée, les légumes furent plongés dans l'eau bouillante salée où trempaient des brins de sarriette. Puis on les égoutta et une certaine quantité en fut réservée pour la garniture.

Énergiquement, le reste fut pilé dans

des mortiers de bois et la purée, ainsi obtenue, allongée avec l'eau de cuisson. Après un nouveau bouillon dans le chaudron, le potage fut passé à l'étamine dans un autre récipient.

Angélique et Janine discutèrent sur la quantité à délayer dans du lait froid d'une farine anglaise que La Polak gardait cachée et qu'elle ne réservait qu'à des préparations de qualité. Ce produit extrait d'un rhizome exotique et que les « yenglish » appelaient *arrowroot*, elle l'estimait meilleur pour « lier » les potages que les farines ordinaires.

Le dosage s'étant révélé juste après une nouvelle ébullition qui vit le potage

s'épaissir et devenir onctueux comme une crème, quantité de jaunes d'œufs furent ajoutés, plus les fèves réservées et la moitié d'une motte de beurre.

La Polak avait sa façon à elle de mener le Carême de ses clients.

– Les curés n'y peuvent rien redire, c'est du potage de pénitence : légumes et laitage.

Tout en épluchant, pilant et tournant, Angélique mettait son amie au courant de ses déboires et de ses inquiétudes.

Ce qui était réconfortant lorsqu'on parlait à la Polak, c'est que tout lui était vraisemblable. Elle ne doutait pas. Ni de votre esprit, ni de votre bon sens, ni

de ce que vous aviez vu et entendu, ni de l'interprétation que vous en donniez. Elle tenait pour évidentes, acquises, toutes les manifestations que peut prendre le drame humain et ne voyait pas d'obstacle à ce qu'elles se manifestassent toutes à la fois, le danger et le miracle, l'espoir et la victoire, l'intervention du diable comme celle de la maréchaussée. Elle adhérait à tout, vous suivait dans tous vos dédales, partageait, réfléchissait, souffrait et tremblait avec vous. Après quoi, elle s'employait avec plus de fougue encore que vous-même à faire le point et à tirer des plans d'attaque et de défense. Allant et venant de son mortier à ses marmites et, de là, à son oratoire où elle alluma deux chandelles dans les

chandeliers de bois doré que lui avait offerts Angélique.

– Ne t'en fais pas, frangine, dit-elle. Y a des moments comme ça dans la vie où tout vous tombe sur le râble. Quand on vous veut du bien tout va bien. Mais quand on vous veut du mal, c'est signe qu'on dérange. Et quand on dérange c'est signe qu'on est plus fort que d'autres... Et qu'il y a quelque part un enjeu d'importance à gagner. Où sont-ils ceux qui veulent ta peau ou au moins te réduire au silence ? De quoi ont-ils peur ? Que tu deviennes trop puissante ? Près de qui ? Que tu révèles leurs manigances ? À qui ? Ce soldat, il a peur qu'on apprenne son sacrilège. Et le Ronchon, il veut savoir qui a assassiné le comte

de Varange. De ce côté-là, je suis tranquille. Tout ce beau monde se mord la queue. Va voir le Bougre Rouge, il peut te dire de qui te méfier et de qui prendre garde, ou te faire une petite conjuration pour les décourager. Mais, si tu veux mon avis, ça ne tourne pas si mal pour toi et je te vois bien placée.

– C'est ce que m'a dit le Père de Maubeuge.

– M'étonne pas ! Moi et les jésuites, tu vois on se comprend...

En quittant la Polak, elle leva les yeux. Au flanc de la falaise, la lune allumait des diamants aux guirlandes de glace et, sous des babines de neige, de longues

dents de cristal pendaient dans l'ombre
des cours et des recoins du vieux
quartier Sous-le-Fort, au sommet duquel
habitait le Bougre Rouge.

Elle irait demain.

Chapitre 64

Fut-elle déçue de la rencontre ?

Elle avait devant elle un petit homme fort savant mais qui ne voulait rien lui dire.

La cahute du sorcier était éclairée par une lampe de fer forgé, de celle qu'on appelait « bec de corbeau », pendue aux solives, et dans une cuve de pierre de stéatite creusée, des mèches qui trempaient dans de l'huile de baleine répandaient une suffisante chaleur.

L'Eskimo dans un coin, celui qui

fabriquait des gants en peaux d'oiseaux et des pansements en peaux de souris, surveillait, les yeux brillants.

Le Bougre Rouge disait qu'il n'avait pas assisté à la cérémonie que le comte de Varange avait tenue dans sa maison.

– Je lui ai indiqué ce qu'il fallait faire pour lire dans le miroir noir mais je ne sais pas ce qu'il y a vu.

– Qui le sait ?

– Ceux qui étaient présents : les enfants, le valet, le soldat qui a fait la conjuration sur le crucifix... et maintenant le Lieutenant de Police s'il peut les faire parler, ajouta-t-il en reniflant et en passant sa main sous son

nez pour dissimuler un sourire.

– Vous ne me dites pas la vérité...

– Vous n'avez pas besoin de la savoir. Lorsqu'on a le jeu en main, et vous l'avez, il est préférable de ne pas tout savoir. La créature est faible, il vaut mieux qu'elle soit un peu aveugle et qu'elle ignore la profondeur du précipice qu'elle côtoie. Ainsi marche-t-elle plus sûrement vers le but que ses ennemis redoutent de lui voir atteindre.

Il se moquait d'elle. Il reconnut cependant que la nuit qui avait suivi l'arrivée de leur flotte à Québec, M. de Saint-Edme et Martin d'Argenteuil étaient venus le trouver avec des hosties

volées et qu'ils étaient prêts à le payer une fortune pour qu'il leur concoctât un charme assez puissant, capable de les faire entrer en communication avec leur complice en alchimie démoniaque, Varange, qui avait disparu.

– Ils m'ont fait rire avec leurs hosties. Ces gens-là dégradent les secrets. Ils touchent à des choses dangereuses, sacrées et difficiles pour satisfaire d'insanes questions de préséance ou de gratifications royales. L'autre, Varange, était plus sérieux. Il brûlait d'amour infernal pour un être infernal. Il s'était emprisonné de mille façons dans les rets de la concupiscence, celle qui dévore son propre feu. Il pouvait réussir l'opération.

– Vous avez dit : un être infernal. Vous savez donc qui il a vu dans le miroir magique ?

Il haussa les épaules avec agacement.

– Cessez donc de parler du miroir magique, c'est piteux ! Il s'agirait plutôt de ce que John Dee a vu dans la pierre noire d'Enoch... C'est beaucoup plus grave. Cela implique des rencontres sidérales...

– Qui était John Dee ?

Avec patience, il lui expliqua que c'était un Anglais, un scientifique du début du siècle, mathématicien distingué, spécialiste des classiques. Il avait inventé l'idée d'un méridien de base : le

méridien de Greenwich. Mais il s'était fait arrêter pour conspiration magique contre la vie de la Reine Marie Tudor.

Plus tard, on lui prêta les pouvoirs du rabbin Jacob Loeb qui, à Prague, avait créé un être à distance par sa pensée, le Golem, dont les apparitions blêmes terrorisaient la ville. Prague était pourtant la ville la plus magicienne d'Europe, privilégiée des sciences occultes.

Quant à la pierre noire à travers laquelle il captait ce qu'il appela « les voix énochiques », était-elle venue d'un autre monde ? Avait-il eu des émules qui en possédaient des fragments ?

Le sorcier retira, de sous une pile de manuscrits, des feuillets rongés au bord à croire qu'on avait essayé de faire de la dentelle et lui montra le titre du livre en question, qu'elle eut la surprise de déchiffrer en anglais « *A true and faithfull relation of what passed between dr. John Dee and some spirits* »6.

Les autres aussi, Saint-Edme, Argenteuil, ils lui faisaient pitié et même peur avec leur ignorance malhabile et leurs manipulations perverses, grossières. Il les avait renvoyés avec leur boîte d'hosties. Pour rien au monde, il n'y aurait touché.

– Ce Varange a commis une grave

infraction, il a mêlé aux rites que je lui avais indiqués ceux de la conjuration de Belzébuth car l'être qu'il convoquait était un démon. Il a déclenché des forces dangereuses terribles. Et désormais la pierre noire est maudite, je ne peux plus m'en servir.

Il la regardait en clignant des paupières comme si chaque fois ce qu'il lisait en elle l'embarrassait.

– Dans toute conjuration de Belzébuth, l'animal doit être vivant.

– Le mal se repaît de la douleur des êtres vivants.

Le Bougre Rouge haussa les épaules.

– Mal ? Bien ? Ange ? Démon ? Ce ne sont que des mots qui dissimulent l'intervention des Invisibles. Les esprits mauvais veulent le sang vivant car c'est le rayon rouge de la vie, et ils veulent le souffle vivant qui l'anime, car ils sont jaloux du don des hommes qu'ils ont perdu ou ne posséderont jamais...

Angélique frissonnait.

« Oh ! Joffrey, ils ont voulu t'entraîner dans ces ténèbres, te condamner comme sorcier... Quelle aberration ! »

– Mais ici, les choses ne se passent pas comme dans l'Ancien Monde, continuait le sorcier. Nous ne sommes pas nombreux comme dans les campagnes

d'Europe. Je suis seul ou presque seul à SAVOIR, Madame.

Il lui désigna les livres qui s'amoncelaient. On devait à peine s'étonner qu'en une ville où tous se piquaient d'instruction un sorcier possédât une bibliothèque de théologien.

Il lui montra une copie du *Livre de Toth*, *L'Apocalypse alchimiste* de Basile Valentin, *Le miroir des secrets* de Roger Bacon, *Le désir désiré* de Nicolas Flamel, *Le rosaire philosophique* d'Arnaud de Villeneuve et, en anglais, *Le livre des douze portes* de Ripley. Tous livres maudits, mais qui voisinaient avec *Le paradis ouvert à Philagie* du jésuite Paul de Bary et de doctes essais

de l'Université de Louvain. Où et quand s'était-il procuré tant de rares spécimens ? Elle retenait ces questions futiles auxquelles la poussait une féminine curiosité.

– Chaque temps est le temps d'une sphère, expliquait-il. Une fois la révolution accomplie il faut passer à une autre sphère car les sphères se rejoignent sans fin. Je dois maintenant me consacrer à l'étude. Il y a des choses nouvelles à découvrir ici que les prêtres ne prennent pas en considération.

– Vous renoncez à la magie noire ?

Il ricana.

– Magie noire ? Magie blanche ? Je

vous ai dit que c'est tout comme. Les prêtres aussi ont fait couler le sang vivant et pendu l'innocent au croc du supplice.

Puis il ajouta dans un chuchotement complice.

– ... Vous le savez comme moi... Mais il ne faut pas le dire, sinon ils allumeront encore le feu des purifications... Et, maintenant, belle dame, remontez dans votre perchoir de la Haute-Ville. Car s'annonce la dernière tempête, la plus terrible.

Chapitre 65

Une poudrerie qui formait nuage tourbillonnait au sommet de l'île d'Orléans et de la côte de Lévis. Le soleil brillait encore, mais tout le monde se hâtait.

Dans la côte de la Montagne, Angélique aperçut la petite Ermeline qui venait à sa rencontre. La « miraculée » à plusieurs titres lui donnait du souci. Elle l'enleva dans ses bras.

« Que je t'aime, petit bébé gourmand !

»

De noires nuées montèrent rapidement derrière la cathédrale et le soleil s'éteignit. Tout à coup ce fut la charge.

Pour nouer sa fanchon plus serrée sous son menton, Angélique eut l'imprudence de poser l'enfant à terre et Ermeline s'envola d'un coup, ses petites jupes gonflées par le vent formant cloche. Angélique la rattrapa au vol. Des charrettes, des paniers, des escabeaux, toutes choses oubliées par les rues commençaient leur sarabande, roulaient, tourbillonnaient, retombaient brusquement. Un chien hurla projeté contre un mur. Il se tapit à terre à l'abri d'une borne cavalière. Angélique traversa la place de la Cathédrale penchée comme une vieille, couchée à

ras du sol, avec l'impression de cauchemar que le vent finirait par lui arracher Ermeline, trop frêle, comme il lui arrachait son manteau qu'elle ne sentait plus sur ses épaules. Ses jupes claquaient derrière elle et la secouaient à croire que des démons s'y cramponnaient. Au sommet des mâts et des édifices, les drapeaux et oriflammes que l'on n'avait pas eu le temps d'amener se déchiraient d'un coup avec un claquement sec d'arme à feu. Le maître d'hôtel des Mercouville vint au-devant d'Angélique dans le jardin, mais cet homme qui était âgé fut sur le point de ne pouvoir résister au vent et dut rester immobile, luttant sur place pour ne pas être jeté à terre. Heureusement, la neige

qui commençait à s'amonceler redonnait aux êtres et aux choses un peu de pesanteur. Angélique poursuivit sa marche infirme jusqu'au seuil de la grande demeure des Mercouville où elle ne se rassura qu'en voyant Ermeline passer, par l'entrebâillement de la porte à laquelle se cramponnaient ses frères, dans les bras sûrs de la nourrice martiniquaise, tandis que M. le Juge qui était grand et de belle taille revêtait sa houppelande pour aller au secours de son maître d'hôtel.

– Restez ! Restez, Madame ! criait la famille toute rassemblée en cercle dans le vestibule.

Mais Angélique voyait l'amorce de sa

rue non loin, au bout de laquelle se trouvait sa maison et elle voulait profiter de ce que la tempête n'était pas encore déchaînée pour l'atteindre. Le vent, sous l'afflux de la neige qui s'épaississait, marquait une accalmie. Elle put sans trop de mal repartir en sens inverse et entreprendre la montée de la rue de la Petite-Chapelle. Mais la poudrerie devint tellement cinglante, glaciale et suffocante qu'elle n'avancait plus que les bras croisés sur le visage. Un brusque coup de vent en tourbillon lui fit perdre l'équilibre. Elle jeta les mains en avant et se cramponna à un rebord de fenêtre qu'elle ne lâcha plus jusqu'à ce qu'elle sentît diminuer la fureur des rafales qui, comme le courant d'un fleuve,

semblaient vouloir l'entraîner. Une accalmie se produisit et, entre les cataractes blanches qui se déversaient, Angélique voyait scintiller au-dessus d'elle un soleil d'or flamboyant avec un grand rire naïf et des yeux écarquillés : *Le Soleil levant*. Une fente de lumière perça la tourmente, une main se tendit, la saisit au poignet et la tira à l'intérieur.

La main qui l'avait happée et ramenée dans cet antre de chaleur que représentait la grande salle du *Soleil levant* était celle du cabaretier lui-même.

– Ah ! Madame, disait-il en s'empressant, vous me dédaignez. Êtes-vous seulement entrée deux fois dans

mon établissement depuis que vous êtes à Québec ? Il faut que la tempête vous jette sur mon seuil pour que vous me fassiez cette grâce de vous asseoir chez moi.

Il la débarrassait de son manteau lourd de neige. Il lui avançait une chaise à dossier devant une table qu'il faisait briller d'un coup de torchon. Il savait d'où venait le mal : Janine Gonfarel qui l'avait accaparée, avait déprécié son établissement en se moquant de son sirop d'orgeat. Elle n'avait pas trop de lazzis pour se moquer des boissons délicieuses qu'il préparait à ces dames charmantes de la Haute-Ville, dont elle n'avait pas voulu être quoique étant sa voisine à quelques maisons près.

– Eh bien soit ! Donnez-moi de votre sirop d'orgeat, dit-elle tandis que Mme Boisvite lui apportait un linge pour s'essuyer le visage et les cheveux. Mais accompagnez-le d'une boisson chaude car je suis gelée.

– Ne craignez rien, ma grand-mère aubergiste avait une recette qu'elle m'a léguée. On mêle le sirop d'orgeat à du lait chaud et du café brûlant. Elle était normande mais son mari avait voyagé et lui avait appris à fabriquer le café.

Il fut prompt à rapporter un grand bol fumant où il avait mêlé ses divers ingrédients et à la surface duquel il avait ajouté une pleine louche de crème épaisse.

Croyant boire une boisson inoffensive, Angélique prit le récipient à deux mains et en quelques longues gorgées avala le breuvage brûlant, crémeux, au goût d'amandes douces et de sucre, un régal pour enfants, femmes ou chats gourmands, à s'en purlécher les babines.

Or, comme la boisson martiniquaise de Mme de Mercouville qui cachait, sous un sirop de sucre, de fortes doses de rhum, le café de la grand-mère normande dissimulait une demi-pinte d'un alcool de poire dont Boisvite montra avec fierté le flacon aux sémillants reflets d'une eau dorée qui méritait plus que jamais son nom latin *Aqua vitae* : eau-de-vie ; indien : eau-de-feu.

– En effet, cela réchauffe merveilleusement, eut le temps de s'écrier Angélique avant de se cramponner des deux mains à la table.

Ses prunelles vertes se troublèrent d'un voile languide. Et sa voix eut malgré elle une inflexion fléchissante pour dire :

– Monsieur Boisvite, vous êtes un traître...

Après quoi, elle vit ou crut voir Nicolas de Bardagne venir s'asseoir à sa droite et le duc de Vivonne à sa gauche. Cette taverne lui parut peuplée d'êtres incertains, mi-fantômes, mi-charnels, surgis pour la distraire. Elle vit tout

d'abord quelqu'un qu'on ne se serait pas attendu à y trouver : la Dentellière.

– Moi ? Aller dans votre repaire de brigands d'Acadie ! disait celle-ci en renversant la tête en arrière avec un rire de gorge. Moi qui n'ai jamais bougé de Québec même pour aller à Montréal ou aux Trois-Rivières !

Vauvenart adressa un signe à Angélique. Était-il là ou non ? Il déploya sa haute taille qui touchait les poutres du plafond pour venir lui baiser la main.

– Je la convaincrain...

Il tanguait un peu.

Une femme très blonde, l'air hardi,

intéressante, pensa Angélique, une Guillemette plus jeune, tenait le bout d'une table autour de laquelle plusieurs hommes avaient pris place ne la quittant pas des yeux et riant de tout ce qu'elle disait. Parmi eux Grandbois, mais aussi le major d'Avrensson.

Le cabaretier qui voyait les yeux d'Angélique fixés sur elle vint la renseigner en se penchant à son oreille.

– C'est une seigneuresse du côté du lac Saint-Pierre, Madame de La Dauvernie.

Elle avait quarante ans. Un manoir, des centaines d'arpents de belles terres en concessions. Encore une veuve ! Pas pour longtemps. Elle était venue à

Québec pour chercher son homme. Ici, au Canada, on vivait bien. Il n'y avait pas de veuvage sans rémission. Une femme accorte et bien pourvue ne restait jamais longtemps seule. Celle-ci voulait un compagnon et un amant pour les noires soirées en son manoir perdu. Pour diriger la seigneurie elle n'avait besoin de personne. Elle s'y entendait, fallait voir ! On en trouvait beaucoup comme elle ; des femmes au Canada – opinion de Boisvite – valaient mieux que les hommes. C'était connu et de valeur.

Un jeune homme était assis seul sur un tonneau tourné au coin de la grande cheminée, un pied s'appuyant au degré de pierre. Il fumait une longue pipe emplumée. Sa beauté était prodigieuse

dans l'encadrement de longs cheveux noirs et lisses, Son regard sombre et pensif, rêvait.

« Dieu du ciel, il m'inspire ! » se dit-elle.

– Pourquoi regardez-vous ainsi ce sang-mêlé ? demanda la voix du duc de Vivonne.

– Il est beau.

Mais le jeune homme se leva. Elle le trouva un peu court de jambes et son excitation tomba.

– Je ne suis guère partisan, déclarait la voix d'un jeune fonctionnaire qui se trouvait à leur table, de ces mariages qui

ont donné des Français nouveaux qui ne sont bien ni dans la forêt ni dans nos salons. Mais pour la guerre iroquoise, certes, ils valent les meilleurs soldats d'Europe.

Lui-même était canadien ce qui lui permettait de boire sec sans trop perdre la tête. Il se nommait Adrien Desforges. M. l'intendant Carlon, qui l'avait dans son état-major, l'avait mis à la disposition du duc de La Ferté dépourvu de son écuyer, pour lors indisposé et ne pouvant l'accompagner dans les tavernes.

– Si jamais, dit La Ferté-Vivonne d'une voix pâteuse s'adressant à Nicolas de Bardagne, de l'autre côté d'Angélique,

elle vous a regardé comme elle vient de regarder ce sang-mêlé, vous êtes un homme heureux. Mais je ne crois pas que vous puissiez vous en vanter. Elle est comme l'oiseau qui, évoluant avec grâce dans le ciel, se livre à l'admiration de vos regards et s'en grise, mais inaccessible, comprenez-vous ? C'est un oiseau libre, qui ne se laisse capturer que quand il le veut bien... Ah ! Que n'ai-je connu le moment où je l'ai capturée ! Je l'ai laissé passer sans comprendre... Je n'ai compris qu'ensuite... Elle ne pensait pas à moi... Elle était ailleurs... Elle s'est moquée de moi... Et pourtant elle aime bien faire l'amour. Son plaisir n'était pas une feinte et c'est sa force... C'est lui qui nous

déchaîne... Elle aime bien faire l'amour...

– Taisez-vous, Monsieur, dit Nicolas de Bardagne la sueur au front, car toutes les images qu'évoquait le monologue du duc de La Ferté le jetaient dans des états alternés de fureur et de trouble.

Angélique commençait à retrouver l'usage de la parole.

– Par quelle damnation..., dit-elle, par quelle damnation faut-il que vous vous retrouviez toujours ensemble au même endroit... Vous ! Tous les deux ?

– Qu'est-ce qui vous lie à ce jean-foutre ? lui demanda Vivonne en désignant Bardagne du menton.

– Et tous les deux toujours à me poser les mêmes questions stupides : Qu'est-ce qui vous lie à celui-là ? Que vous veut-il ? Pourquoi lui ? Pourquoi pas moi ?

– Monsieur, est-ce à moi que vous venez de faire allusion en parlant de jean-foutre ? demanda Bardagne en fronçant les sourcils.

– À qui voulez-vous que je fasse allusion ?

– Vous êtes pris de boisson, je crois !

– Vous aussi !

– Peut-être, mais il ne m'arriverait jamais, dans le pire état, d'oublier la déférence que je dois à la fonction de

certaines personnes. Je suis chargé de mission du Roi, Monsieur, et votre langage à mon propos me semble prouver que vous l'avez oublié...

– Oh ! Vous vous voyez bien gros, Monsieur, persifla le duc. Et moi, je vous vois plutôt jobard en cette affaire. Je connais le Roi et quelque chose qu'il n'a point dit se cache derrière ce choix qu'il a fait de votre personne, car plus je vous connais, moins je comprends les qualités qui ont pu retenir son attention. Il a fallu que vous soyez très, très recommandé... Et je ne vois pas par qui ? Qui, à ma connaissance, aurait pu prendre le risque...

Bardagne l'interrompt avec un froid

mépris.

– Monsieur, vous vivez dans un monde où l'on ne peut guère monter sans être cautionné, car la valeur n'a point de part dans le motif de cette ascension. Il n'en est heureusement pas de même partout et ma carrière était suffisante pour me recommander au Roi et lui inspirer confiance en ma personne. Sachez, Monsieur, – et Nicolas de Bardagne se redressait avec dignité – que j'ai été plusieurs années représentant du Roi à La Rochelle pour les affaires religieuses et c'est une position dont vous ne pouvez contester la gravité... Surtout en notre temps où la conversion de tous les huguenots de France est souhaitée par le Roi, problème auquel il apporte tous ses

soins...

– Qui donc m'a dit que vous aviez manqué d'énergie à La Rochelle ? Vous peut-être, après tout ! Un jour où vous étiez en veine de confidences. Pas assez d'abjurations, paraît-il, pas assez d'arrestations !

– Monsieur, ces questions de conscience religieuse ne peuvent se traiter brutalement. Pour une conversion, il faut le consentement intérieur. Je me suis évertué à me faire des amis parmi les huguenots...

– Et vous vous êtes retrouvé à la Bastille à ce que je crois... Oui, Monsieur, vos protections ne doivent

pas être négligeables. Pour, après de si évidentes erreurs, vous avoir tiré de là et nanti d'une petite mission de consolation en Canada.

– Que savez-vous de l'importance de la mission dont Sa Majesté m'a fait l'honneur de me charger ? Elle est secrète et fort personnelle.

Vivonne haussa les épaules avec un sourire de pitié.

– Que croyez-vous donc ? Je sais tout sur la mission que vous avez si brillamment menée pour le Roi. Vous deviez le renseigner sur un gentilhomme d'aventure qui se faisait appeler le comte de Peyrac.

– Ne parlez pas sur ce ton de Monsieur de Peyrac, intervint Nicolas de Bardagne. Devant Madame de Peyrac, c'est indécent, déplaisant.

– Vous ne vous êtes pas montré si indulgent pour ce pirate dans votre rapport au Roi...

– Comment savez-vous ce que j'ai dit au Roi ? Et comment savez-vous que j'ai déjà envoyé un rapport à Sa Majesté ? s'étonna vivement l'autre. Lui avez-vous parlé de ma lettre écrite à Tadoussac ? s'informa-t-il, alarmé, tourné vers Angélique.

– Mais non... Je ne pense pas..., dit-elle.

Le duc de Vivonne secouait la tête.

– Mon cher, point n'est besoin des indiscretions d'une maîtresse pour que la moindre des démarches d'un fonctionnaire comme vous soit connue de tous. Il suffit de graisser la patte de vos gens. Vous avez beaucoup à apprendre sur ce point... Si on vous en laisse le temps.... Donc, nous pouvons déjà imaginer le Roi tenant votre rapport en main... Je le vois..., murmura-t-il, je le vois déchiffrant vos lignes, et combien vous l'intéressez en lui parlant de la beauté de cette femme qui accompagne le pirate.

– Je n'ai fait aucune allusion à elle, rétorqua froidement Nicolas de

Bardagne, et voilà bien la preuve que vous parlez sans rien savoir et que vous me faites douter en vain de la discrétion de mes serviteurs. Vous plaidez le faux pour savoir le vrai, Monsieur, dans quel but ? Je l'ignore, mais je ne vois pas pourquoi je vous cèlerais d'aussi insignifiants renseignements. Le Roi ne s'intéressait à la femme, épouse ou compagne, qui accompagnait Monsieur de Peyrac que pour être informé s'il ne se cachait pas derrière elle une personne fort recherchée par sa police, qui aurait porté les armes contre lui dans une rébellion de province. J'ai pu répondre à Sa Majesté que non... et c'est tout...

Le « c'est tout » fut noyé dans l'explosion de l'énorme éclat de rire qui

s'empara de Vivonne et dont le fracas couvrit presque les miaulements, sifflements et roulements terrifiants de la tempête.

Après s'être tenu la panse à faire croire qu'il allait éclater, il émit, entre deux hoquets :

– Monsieur ! Monsieur, je réitère ce que j'avançais ce tantôt... Vous connaissez mal notre Roi.

– En quoi donc, je vous prie ?

– Assez ! dit Angélique.

Si elle n'avait pas été tellement ivre, elle aurait sauté toutes griffes dehors à la gorge de Vivonne pour le faire taire.

Mais grâce à la boisson, elle pouvait considérer de haut les incidences d'un débat qui la mettait en cause de la plus inquiétante façon. Il fallait pourtant faire comprendre au duc que la plaisanterie avait assez duré.

– Si vous continuez de rire et si vous dites un mot de plus... Je vous... Je me vengerais de vous, assura-t-elle en lui dédiant un regard meurtrier.

Sous ce regard Vivonne finit par se calmer, mais il pouffait, comme ne pouvant se retenir, et s'affalait exprimant qu'il n'en pouvait plus d'avoir trop ri.

– En quoi donc, je vous prie, mon rapport pécherait-il pour ne pas

satisfaire le Roi ? insistait Bardagne, très nerveux.

– Eh bien ! Disons..

Vivonne pouffa encore en regardant Angélique de côté

– ...il n'est peut-être pas assez... complet... Le Roi aime les détails... souvenez-vous, beaucoup de détails... surtout sur les jolies femmes...

– Assez ! répéta Angélique.

Le jeune Desforges riait bêtement et servilement car il ne devait pas plus comprendre que les autres ce qui réjouissait tant le grand seigneur.

– Je suis désolé pour vous, désolé, continuait ce dernier. Je ne peux m'empêcher d'avoir un pressentiment à votre égard, cher Bardagne. Parce qu'un calamiteux de votre espèce, lorsqu'il est au service du Roi, savez-vous ce qui lui arrive quand... il... déplaît... Ou je ne connais pas le Roi, ou...

– Laissez-le... Laissez-le à la fin, cria Angélique qui défendait Bardagne comme une femme défend un enfant timide, tourmenté par des gamins cruels.

Avec un rire idiot le duc avança son bras à travers la table.

– Mon petit doigt me dit que vous irez aux galères, Monsieur de Bardagne,

susurra-t-il.

Tous, d'un air hébété, contemplèrent cet auriculaire auquel brillait une bague et qu'Angélique trouva grassouillet et obscène. Puis Nicolas de Bardagne réussit à se dresser blanc de rage.

– Monsieur, viendra un jour où vous me rendrez raison par l'épée de vos insultes. À l'instant même, s'il le faut.

Le cabaretier Boisvite s'interposa.

– Pas chez moi, Messieurs les courtisans, pas de scandale chez moi. Tenez-vous tranquilles ou bien allez vous battre... DEHORS !

L'injonction avait de quoi calmer les

plus audacieux. Le duc de Vivonne n'avait pas bougé.

– Quelle mélancolie ! murmurait-il. Les hurlements de l'Enfer nous encerclent.

– Venez vous asseoir près de moi, dit Angélique à Bardagne, en le tirant par la main. Et calmez-vous !

Elle lui caressa la joue.

– ... Ne l'écoutez pas. Il est très méchant. Je vous ai vu à La Rochelle et je peux témoigner que vous étiez un représentant du Roi très aimé de la ville et respecté des huguenots eux-mêmes pour votre équité, car vous aviez tous les pouvoirs en main et n'en abusiez

jamais.

– Que faisiez-vous à La Rochelle ?
demanda Vivonne.

Les hommes étaient insupportables.
Les tempêtes se déchaînaient autour
d'eux comme la fin du monde et ils ne
pensaient qu'à s'entre-déchirer et à se
nuire.

Une vieille femme, Mme Marivoine,
se dirigea en trottinant vers la porte en
traînant son époux que soutenait l'un des
garçons.

– Je le ramène à la maison. Il est saoul.
Et quand il est saoul, il sème la panique
en poussant des clameurs d'Iroquois.

Il n'y avait rien à faire pour les retenir.

– L'Iroquois viendra ! L'Iroquois viendra, marmonnait l'ancien.

– Vous feriez mieux de rester céans. L'Iroquois ne viendra pas par ce temps.

– Ils viennent par tous les temps, dit quelqu'un. Qu'il pousse son cri de guerre, votre Marivoine, cela ne nous gênera pas...

– Vous ne savez pas de quoi vous parlez, Messires, répondait la vieille. L'entendre dire cela glace le sang et vous sauterez sur vos armes... on n'y résiste pas...

Elle payait son écot gentiment,

soigneusement, avant de s'emmitoufler dans des châles.

– Il y a une accalmie, lança une voix.

La porte fut tirée, en s'arcboutant, par six hommes, le temps de voir passer démente et hurlante une rafale blanche, puis repoussée derrière les deux vieux cramponnés l'un à l'autre et happés aussitôt comme des fétus.

La dernière tempête !...

La vision du chien maigre la hanta, ses bons yeux brillants, sinon d'intelligence au moins de tendresse et d'espoir, et les petits bras d'Honorine levés vers elle : « Va le délivrer ! Va le délivrer ! »

Angélique se leva en repoussant sa chaise qui tomba derrière elle.

– Monsieur Boisvite !

– Oui, Madame, s'empressa l'aubergiste.

– Vous êtes forgeron ?

– Oui, Madame.

– Il me faudrait une pince pour couper l'acier.

– À votre disposition, Madame...

Il ouvrit une trappe. Par une échelle, ils descendirent dans le sous-sol du *Soleil levant*, où voisinaient des barriques et des fourrures, les plus

belles pendues aux crochets des voûtes, d'autres entassées en ballots. La pelleterie était monnaie de troc et un habile commerçant se faisait souvent payer en peaux de castor. Boisvite mena Angélique dans une cave voisine où sur un établi étaient exposés des instruments divers, entre autres pinces et tenailles de toutes tailles.

– Voici ce qu'il me faut, dit-elle en s'emparant d'une grande pince étroite de deux pieds de long qu'elle pouvait tenir bien en main et qui présentait une tête petite et ronde, le bec mordant, affûté comme un rasoir.

– À votre service, Madame la comtesse.

En reprenant l'échelle, ils titubèrent et, retombant en arrière, s'écroulèrent sur les fourrures.

– ... Seigneur ! dit Boisvite, jamais je ne me suis trouvé avec une pareille déesse dans les bras. Ah ! Madame, depuis le temps que je vous vois passer devant mon établissement et que je vous admire... Permettez-moi de vous embrasser ?

– Eh bien soit ! Embrassons-nous, cousin... Votre sirop d'orgeat mérite son renom... et vous avez été splendide tout à l'heure...

Il l'embrassa sur les deux joues, ébloui.

– Et maintenant, aidez-moi à sortir de cette trappe.

Ils se retrouvèrent tant bien que mal dans la grande salle.

– Qu'allez-vous faire avec cette pince ? interrogea Boisvite qui se demandait si elle voulait assommer quelqu'un.

– Donnez-moi mon manteau, je pars.

– Vous n'y songez pas.

– Les deux vieux Marivoine sont bien partis.

– Ils sont peut-être morts à l'heure qu'il est.

– Qu'importe !

– C'est de la folie.

– Angélique, je vous conjure, supplia Bardagne.

– Non ! Je dois partir, ma demeure n'est pas loin.

– Je vous accompagne.

– Non, vous ne tenez pas debout et vous me laissez tous ! Vous n'êtes pas chrétiens...

Aucun n'était en état de l'accompagner et elle n'en voulait pas.

– Demeurez ici pour la nuit, Madame de Peyrac, insista la femme de l'aubergiste. Nos chambres sont

occupées mais j'ai pu trouver une soupente libre pour Mme de La Dauvernie. Vous partagerez son lit.

– Non, il me faut partir.

Et puis, Mme de La Dauvernie avait peut-être d'autres vues pour le partage de son lit. Ses affaires avec Grandbois semblaient fort avancées.

– Que vous dois-je, Monsieur ? demanda-t-elle, en fouillant dans son aumônière qui était spongieuse.

– Rien ! J'ai eu ma part, dit le cabaretier dont les yeux étaient aussi brillants que ceux d'un visionnaire.

– Arrête-la donc, dit quelqu'un.

– Laissez-la, dit Vauvenart, on n'arrête pas des femmes comme elle...

Angélique demanda ses gants, et un client attablé se précipita pour lui donner les siens qui montaient jusqu'au coude et la protégeaient mieux. Un autre tint à la coiffer d'un bonnet indien, pointu et doublé de fourrure, dont les pans rabattus en avant faisaient écran des deux côtés du visage.

– Vous les tenez d'une main et vous fermez bien.

Les yeux des buveurs la suivaient avec curiosité tandis qu'elle gagnait la porte.

– Où va-t-elle, celle-là, avec sa pince ?

Nicolas de Bardagne était sans force pour la retenir. Il la regarda disparaître, comme s'il l'avait vue, impuissant, se jeter dans un gouffre.

– Qu'elle est belle ! dit près de lui Boisvite. Nous sommes bien heureux de l'avoir reçue dans nos murs.

– Elle ne sera pas pour moi, murmura Vivonne. Mais tant pis, je l'aurai vue...

Il s'effondra, le front contre la table, et s'endormit d'un sommeil profond.

À suivre

1 Cf. « *Angélique et le chemin de Versailles* ».

2 Cf. « *La tentation d'Angélique* ».

3 Guillemette fait allusion à la chasse aux sorcières qui durait depuis le XIV^e siècle. L'étendue de cette persécution est presque incroyable. De nombreux écrivains ont estimé le nombre des morts en millions. 85 % des victimes furent des femmes, jeunes ou vieilles. Au paroxysme de la croisade, milieu du XV^e siècle et début du XVII^e, on trouve six cents exécutions par an dans certaines villes allemandes (soit deux par jour en excluant les dimanches).

4 Guerres nombreuses entre les seigneurs provençaux et les seigneurs des Baux.

5 Nom donné à l'épilepsie.

6 La véritable et fidèle relation de ce qui s'est passé entre le docteur John Dee et quelques esprits.